

Raoul Montandon



Le monde invisible et nous  
**Les formes matérialisées**

Raoul Montandon

Le monde invisible et nous

Tome II

Les formes matérialisées

## Introduction

Dans la première partie de cet ouvrage<sup>1</sup>, consacré à l'examen d'un certain nombre de manifestations obtenues par le moyen de la médiumnité dite « à effets physiques », nous avons parlé plus particulièrement de la voix directe, de l'écriture directe et de la photographie transcendantale. Il nous reste à exposer ce que l'on sait aujourd'hui des phénomènes de matérialisation (ectoplasmie), les plus étranges, et sans doute aussi les plus riches en enseignements divers, de la phénoménologie métapsychique.

C'est en raison même de leur importance, ainsi que des nombreux et délicats problèmes qu'ils soulèvent, que nous avons estimé devoir leur consacrer un volume entier.

On sait que ce genre de productions médiumniques rencontre encore beaucoup de scepticisme, mais lorsqu'on les place dans le cadre général des phénomènes physiques de la médiumnité, on en saisit mieux le sens et la portée. Ceux qui, comme nous-même, ont eu l'occasion de voir émaner du monde invisible ces mystérieuses présences, si pleines de vie, ne peuvent plus nier. Ils songent alors qu'il y a plus de choses entre le ciel et la terre que n'en peut rêver notre philosophie.

---

<sup>1</sup> Le monde invisible et nous. I. Messages de l'Au-delà. V. Attinger, 1944.

## Chapitre I - Les formes matérialisées

La matérialisation est un phénomène qui demande, pour se produire, des conditions particulières, en ce sens que, sans un médium puissant dit « à effets physiques », aucune matérialisation, fragmentaire ou complète, n'est possible. Il résulte de cette rareté relative, que les sceptiques ont beau jeu pour nier la chose ou pour l'é luder en invoquant la fraude ou l'illusion.

On a remarqué depuis fort longtemps que le phénomène ne peut être obtenu que si le médium fournit la substance de la forme matérialisée, car celle-ci nécessite pour sa production :

1° une matière plastique ;

2° une volonté agissante ; volonté qui s'affirme par des actes intelligents et coordonnés, quelle qu'en soit du reste l'origine.

Dans une séance de matérialisations, le médium et les assistants extériorisent inconsciemment un élément vital, une substance, qu'on a très justement comparé à la terre glaise, ou à la cire, dont se sert le sculpteur pour la réalisation concrète de son idée ; c'est la matière dont se sert l'Esprit pour prendre temporairement forme. S'il ne s'agissait que d'une action purement physiologique – comme d'aucuns le supposent – on ne verrait apparaître que des organes, ou des formes nues ; la présence de vêtements et d'accessoires divers serait inadmissible, tandis que l'intervention d'une volonté créatrice explique ce phénomène. Sous l'action de la volonté, l'élément passif prend forme : la glaise se modèle sous les doigts du sculpteur !

Ce qu'il faut retenir, c'est que la matérialisation d'un être – dans ce cas – n'est pas un miracle, elle emprunte, pour ce faire, les voies de la nature, bien que les lois qui président à la physiologie supra normale ne nous soient encore qu'imparfaitement connues.

Le médium est donc le générateur, qui fournit à la « chose » en formation, être ou objet, la substance indispensable ; ce à quoi il n'arrive parfois qu'à la suite d'un long entraînement. Il importe donc, pour bien saisir la nature du phénomène que nous envisageons ici, d'examiner tout d'abord comment se produit l'extériorisation de l'ectoplasme (On désigne par le terme d'ectoplasme la substance primordiale qui apparaît dans les phénomènes médiumniques à effets physiques) et ceci nous oblige à revenir rapidement sur la question du dédoublement (bilocation).

### a) La bilocation

Toutes les Ecoles d'occultisme postulent l'existence dans l'être humain d'un élément de liaison entre l'esprit (la monade divine) et le corps grossier, ce dernier n'étant dans notre monde physique, que l'instrument d'action de l'être essentiel, supposé immatériel et éternel.

Cet élément de transition, qui permet au pur esprit d'agir sur la matière, a reçu des noms divers. Si l'on adopte la terminologie chrétienne : Esprit-Ame-Corps, c'est l'âme. Ailleurs nous trouvons les termes de : corps astral, corps éthérique, corps vital, corps fluidique, corps sidéral, périsprit, intermédiaire plastique, double, fantôme, etc. Il reste entendu que cette âme n'est pas une unité simple, et qu'elle présuppose l'existence dans l'homme d'éléments, ou principes, hiérarchisés, lesquels permettent à l'âme (corps astral, etc.) de se relier, d'une part à l'esprit, de l'autre au corps de chair, qui, comme nous venons de le remarquer, représente l'agent de perception et d'activité dans la sphère matérielle. Cette notion d'un principe, ou élément intermédiaire, découle de la constitution occulte de l'homme, ce dont nous avons longuement parlé ailleurs<sup>2</sup> ; étude qui – disons-le en passant – est indispensable pour saisir la vraie nature des phénomènes médiumniques.

Un point sur lequel nous devons insister, c'est que l'existence de ce corps, ou véhicule, a été mise

---

<sup>2</sup> Cf. Raoul Montandon : *La mort, cette inconnue*. V. Attinger, 1942

en évidence par des observations nombreuses, tant spontanées qu'expérimentales. On en trouve le rappel dans le magistral ouvrage de Gabriel Delanne : *Les apparitions matérialisées des vivants et des morts*<sup>3</sup>. L'auteur, en se basant sur un matériel considérable, démontre que le double de l'être humain, une fois extériorisé – que ce soit consciemment ou inconsciemment – est capable d'acquérir une objectivité suffisante pour être vu et touché, et pour agir physiquement, comme le ferait un être ordinaire. Cette image, qui apparaît comme la reproduction parfaite du corps physique, et dont la similitude s'étend jusqu'aux vêtements, se révèle avec tous les caractères qui la rapprochent de ceux de l'homme. Loin d'être une effigie inerte, un simple simulacre, c'est une figure agissante, qui se déplace, accomplit des actes coordonnés, exerce une action mécanique.

Si, à la leçon qui se dégage de l'examen des faits spontanés de cet ordre, on ajoute encore les preuves qui résultent de l'expérimentation, on arrive à la démonstration de ce fait capital : l'existence de l'âme et son indépendance vis-à-vis du corps de chair.

Ces preuves expérimentales ont été nombreuses et diverses. Elles ont porté surtout sur l'extériorisation du double, ou fantôme humain (par le moyen des passes magnétiques ou par l'hypnose), la photographie du double, les actions à distance de celui-ci, les empreintes et les moulages, etc. Autant d'expériences systématiques dont on trouve l'exposé dans l'ouvrage précité de Gabriel Delanne<sup>4</sup>.

De tant de faits – aujourd'hui solidement démontrés – il résulte que l'intermédiaire plastique constitue le canevas sur lequel se construit, s'entretient et se répare le corps physique. Il montre, dès l'origine, une finalité interne, une intention qui se réalise pendant l'existence entière. Il reste le gardien indéfectible de la forme type, l'architecte qui édifie le plan organique, l'harmonisateur des fonctions, le régulateur automatique des énergies, la seule partie stable au milieu du flux incessant de matière qui passe dans la forme, celle-ci représentative pour nos sens normaux, de l'être vivant. Au point de vue de la psychologie, l'importance de ce double n'est pas moindre. Jeté comme un pont entre l'esprit et la matière – et participant des deux – il constitue le lien, l'intermédiaire entre l'esprit et le monde ambiant ; il sert aux manifestations extérieures du premier dans le monde physique.



1. Extériorisation du double au moyen de passes magnétiques.  
Expériences du cercle Fiat-Lux, à Nice.

---

<sup>3</sup> Paris, 1909 et 1911, 2 vol.

<sup>4</sup> Nous signalons encore, dans le domaine des études expérimentales : Albert de Rochas : *L'extériorisation de la motricité*, 1897 ; *L'extériorisation de la sensibilité*, 1899.

Charles Lancelin : *L'âme humaine. Etudes expérimentales de psychophysiologie*, 1921.

Hector Durville : *Le fantôme des vivants. Recherches expérimentales sur le dédoublement du corps de l'homme*, 1914).



2. Extériorisation du double au moyen de passes magnétiques.  
Expériences du cercle Fiat-Lux, à Nice.



3. Extériorisation du double au moyen de passes magnétiques.  
Expériences du cercle Fiat-Lux, à Nice.

L'extériorisation du double est généralement inconsciente – c'est ce qui se passe pendant le sommeil normal – mais il est des personnes qui, à la suite d'un entraînement spécial, peuvent l'obtenir consciemment. Nous avons rapporté ailleurs<sup>5</sup> un grand nombre de cas de dédoublement (bilocation) inconscients, conscients et expérimentaux. Nous y renvoyons le lecteur.

Dans les manifestations d'ordre expérimental que donnent les médiums à effets physiques, notamment lorsqu'il s'agit de phénomènes de matérialisation, la présence de ce double joue un rôle capital. En effet, aucune production de cette nature ne peut être obtenue si le médium ne se trouve pas en mesure de fournir, en plus ou moins grande abondance, ce qu'on appelle l'ectoplasme. Or cette substance mystérieuse constitue précisément une partie (la plus inférieure) du double de tout être humain. Fournie consciemment ou inconsciemment par le médium – qu'il soit en transe ou à l'état de veille – il est l'élément de base dont se sert l'Intelligence qui opère. Intelligence qui peut tout aussi bien appartenir à un incarné (une âme revêtue temporairement de chair) qu'à un désincarné (une âme libérée de la chair).

Cette constatation résulte d'expériences nombreuses, qui ont permis de mettre en évidence

---

<sup>5</sup> Cf. Raoul Montandon : *La mort, cette inconnue*.

l'extériorisation, partielle ou complète, du double chez les médiums doués des facultés spéciales que requiert l'obtention des manifestations d'ordre physique : télékinésie, voix directe, écriture directe, luminosités, photographies, ectoplasmie. Voici à titre d'information, quelques-unes des observations qui ont été faites.

M. Chiaia qui procéda, en Italie, à de nombreuses expériences avec Eusapia Palladino, a relaté : « Pendant que la table répondait par coups frappés et en pleine lumière, Eusapia dit tout à coup à Otero (un des assistants) : « Prends ce vase d'argile, mets-le en face de moi, sur cette chaise, et indique l'endroit où tu veux que le phénomène (empreinte) se produise. » L'argile fut mise à deux mètres d'elle environ, bien examinée par M. Otero, et recouverte de son mouchoir blanc ; il indiqua l'endroit. Nous regardions Eusapia qui, poussant le bras droit convulsivement, dirigeait la main dans cette direction, puis elle étendit trois doigts en leur imprimant un mouvement indéfinissable, en disant : « C'est fait ! » Ayant enlevé le mouchoir, nous trouvâmes l'empreinte des trois doigts, au point précis qu'avait indiqué le professeur Otero<sup>6</sup>.

Le Dr Ochorowitz expérimentant également avec Eusapia, à Varsovie, a rapporté ce qui suit : « Nous venions d'obtenir dans l'obscurité un moulage de figure. Je pris alors le plat d'argile et nous passâmes dans la pièce voisine, pour mieux examiner l'empreinte que je plaçai sur une grande table, près d'une grosse lampe à pétrole. Eusapia, retombée en transe, resta quelques instants debout, les deux mains appuyées sur la table, immobile et comme inconsciente. Je ne la perdais pas de vue et elle me regardait sans rien voir. Ensuite, d'un pas incertain, elle se dirigea à reculons vers la porte et passa lentement dans la chambre que nous venions de quitter. Nous la suivîmes tous en l'observant et en laissant l'argile sur la table. Nous étions déjà arrivés en cette chambre lorsque, s'appuyant contre le battant de la porte, elle fixa les yeux sur l'argile qui était restée sur la table. Le médium était bien éclairé ; on était à deux ou trois mètres et nous apercevions nettement tous ces détails. Tout à coup, Eusapia tendit brusquement la main vers l'argile, puis s'affaissa en poussant un gémissement ; nous nous précipitâmes vers la table et nous vîmes, à côté de l'empreinte de la tête, une nouvelle empreinte très forte, d'une main qui s'était produite ainsi sous la lumière de la lampe et qui ressemblait fort à la main d'Eusapia<sup>7</sup>. »

A Gênes, au Cercle *scientifico Minerva*, le professeur Morselli et l'astronome Porro, purent constater aussi la production, en pleine lumière, de l'empreinte de trois doigts :

« Eusapia appelle Morselli, et, contrôlée par ses deux voisins, l'emmène avec elle vers la table sur laquelle a été placé un bloc de plâtre à mouler. Elle lui prend la main ouverte et la pousse droit vers le plâtre, comme pour l'enfoncer et y laisser une empreinte. La main demeure à une distance de plus de dix centimètres du bloc ; néanmoins, à la fin de la séance, les expérimentateurs constatèrent que le bloc portait l'empreinte de trois doigts, empreinte plus profonde que celle qu'il est possible d'obtenir directement au moyen d'une pression volontaire<sup>8</sup>. »

Les relations suivantes sont dues à M. de Siemiradski : « Nous plaçâmes un lourd bassin rempli de terre glaise à modeler sur la grande table, au milieu de la salle à manger, et nous nous assîmes autour de la petite table d'expériences, éloignée de la grande de plus d'un mètre. Après quelques minutes d'attente, le bassin vint se poser sur notre table. Eusapia gémissait et se tordait, tremblait

---

<sup>6</sup> Cf. Congrès spirite de 1889. Mémoire de M. Ercolo Chiaia, p. 328.

<sup>7</sup> Cf. Albert de Rochas : *L'extériorisation de la motricité*, p. 407.

<sup>8</sup> Cf. *Revue des Etudes psychiques*, juin-juillet 1901, p. 205.

de tous ses membres ; cependant pas un moment ses mains ne quittèrent les nôtres. Puis elle dit : « E fatto » (c'est fait). La bougie allumée, nous trouvâmes un creux irrégulier sur la surface de la terre glaise ; ce creux rempli ensuite de plâtre nous donna un moulage parfait de doigts crispés et comme enveloppés d'une toile fine dont les plis très nettement formés laissaient voir distinctement l'empreinte d'un tissu. Deux autres moules moins parfaits furent obtenus dans les mêmes conditions<sup>9</sup>. »

Nous obtînmes aussi, dit encore M. de Siemiradski, le moulage de la main fluide d'Eusapia enveloppée de son voile. Les mains du médium étaient fortement tenues ; elles n'avaient de libre que le bout des doigts qu'elle enveloppa du mouchoir de poche du Dr de Schrenck-Notzing. Le plat d'argile était hors de sa portée. A un moment donné, elle commença à gémir, puis, toujours tenue aux poignets, elle appuya fortement le bout des doigts enveloppés sur le dos de ma main. Pendant cette opération, Eusapia semblait souffrir beaucoup ; elle se plaignait que l'argile était dure. Il paraissait évident que sa sensibilité était extériorisée avec le double de sa main<sup>10</sup>.

En diverses autres circonstances, Eusapia donna des empreintes de son visage et de ses mains, mais il est inutile de multiplier les citations. On a obtenu aussi des empreintes sur surfaces recouvertes d'un corps pulvérulent, tels que noir de fumée, blanc de Troyes, etc. Pendant une séance, rapporte M. de Siemiradski, nous plaçâmes sur la table une assiette couverte de noir de fumée. La main mystérieuse y laissa l'empreinte de tous ses doigts. Les mains des assistants y compris celles d'Eusapia étaient blanches. Nous engageâmes ensuite le médium à reproduire l'empreinte de sa propre main sur une autre assiette enfumée. Elle le fit. La couche de noir enlevée par ses doigts, les avaient fortement noircis. La comparaison des deux assiettes nous fit constater une ressemblance frappante, ou, pour mieux dire, l'identité dans la disposition des cercles en spirale de l'épidémie, et l'on sait que la disposition de ces cercles est différente suivant les différents individus<sup>11</sup>.

Dans cette dernière expérience, on constate que les doigts d'Eusapia, après la production du phénomène, portaient des traces de noir de fumée, et ceci nous invite à insister sur un fait de grande importance – dont la méconnaissance a conduit à de regrettables erreurs en ce qui concerne l'honnêteté de quelques médiums – et qui repose sur les relations étroites existant entre le corps du médium et son double extériorisé.

On sait, depuis les expériences du colonel de Rochas sur la sensibilité extériorisée du sujet, qu'une plaque photographique sensibilisée conserve avec le corps du sujet une liaison intime et en quelque sorte morphologique, puisqu'une écorchure produite sur le gélatino-bromure, à l'endroit de la main, détermine une ecchymose à la même place, sur la main matérielle du sujet.

Cette constatation permet de mieux comprendre ce qui se passe lorsqu'il y a transport d'une substance colorée sur l'épiderme du médium. Dans le but de démasquer la fraude, on a souvent enduit les objets qui se déplacent dans l'obscurité de diverses substances, ou l'on a touché directement les mains apparues avec des mêmes substances, et lorsque les mains du médium – quoiqu'il eût les pieds et les mains liés et que les liens fussent retrouvés intacts – se trouvaient couvertes de cette substance, on en déduisait que la fraude était évidente. Mais dans la suite, lorsqu'on eut acquis plus d'expérience, quand on sut que le dédoublement du corps du médium pouvait jouer un rôle dans les phénomènes de médiumnité physique, on fut conduit à reconnaître que le fait du transport de la matière colorée sur le corps du sujet, ne constituait pas une preuve de la mauvaise foi de ce dernier, mais découlait d'une loi naturelle.

---

<sup>9</sup> Cf. Albert de Rochas : *L'extériorisation de la motricité les expériences de M. de Siemiradski*, p. 127 sq.

<sup>10</sup> Cf. Albert de Rochas : *Ibid.*

<sup>11</sup> Cf. Albert de Rochas : *L'extériorisation de la motricité, les expériences de M. de Siemiradski*, p. 127 sq.



La première constatation de ce fait fut signalée en 1885, à l'occasion de la prétendue découverte de moyens frauduleux chez le médium Allen. Hier soir, dit M. Joseph Hall, en présence de plusieurs des citoyens les plus en vue de Portland, j'ai organisé une séance avec Allen. Comme de coutume, j'étais assis dans un fauteuil ; les instruments de musique étaient placés derrière moi, sur un canapé ; le jeune médium restait à ma gauche et tenait ma main gauche de ses deux mains, sa main droite étant liée à mon bras. Le manche d'une sonnette avait été enduit de suie. Dès que nous en eûmes exprimé le désir, la sonnette s'est fait entendre. A l'instant même, je retirai la couverture qui recouvrait les mains du médium, et je vis que les doigts de sa main droite, celle qui était attachée à la mienne, étaient noircis, comme s'il eut tenu lui-même la sonnette. Afin de rendre l'expérience plus probante, les personnes présentes lièrent les mains du jeune garçon, préalablement lavées, à ma main, au moyen d'un cordon solide dont un bout était tenu par un des assistants, qui le tirait si fort que cela me coupait la peau... Les invisibles se mirent à jouer des instruments dans notre dos, et à faire résonner la sonnette. Je découvris immédiatement les mains du médium, qui étaient restées immobiles tout le temps, comme je l'avais bien senti : l'une de ces mains était enduite de suie<sup>12</sup>.

J'ai eu, dit de son côté Aksakof, l'occasion de vérifier le phénomène de transport de couleur dans une expérience que j'ai faite avec le célèbre médium Kate Fox (Jenken) lorsqu'elle vint à Pétersbourg. J'étais assis devant elle à une petite table ; comme cela se passait dans l'obscurité, j'avais placé ses deux mains sur une plaque de verre, lumineuse dans la nuit, de telle façon que ses mains étaient visibles ; en outre, j'avais placé mes mains sur les siennes. Sur une table, à côté de nous, se trouvait une ardoise avec un papier couvert de noir de fumée. Je demandai qu'une des mains agissantes produisit une empreinte sur le papier. L'empreinte fut faite, et les bouts des doigts du médium correspondant à l'empreinte furent trouvés noircis<sup>13</sup>.

L'ingénieur W.J. Crawford, à qui l'on doit de remarquables travaux sur la médiumnité de Mlle Gohlinger<sup>14</sup> a fait lui aussi, à l'égard de ce transport de substance, de très nombreuses et curieuses observations qui méritent d'être rapportées.

Afin d'être tout à fait sûr que le médium ne pouvait pas user de ses pieds, je fis fabriquer une boîte où je les enfermai pendant les séances. Ils reposaient sur une barre de bois fixée au milieu et ils étaient pris dans un carcan. Quand ce dispositif était fermé, ils ne pouvaient faire aucun mouvement. La lévitation n'en fut pas moins facile. Ce jour-là, j'avais placé un baquet d'argile très délayée dans de l'eau colorée, au bleu de méthylène. Les opérateurs invisibles furent priés de tremper l'extrémité d'une tige (d'ectoplasme) dans l'argile et de laisser des marques sur le plancher, sur la boîte, etc. Ils le firent avec un bruit qui ressemblait exactement à celui d'un chat buvant du lait. A la fin de la séance, nous trouvâmes des marques bleues sur le devant et sur le fond de la boîte, ainsi que beaucoup d'argile sur le fond, sur un côté et sur le barreau d'appui. Les souliers portaient une large tache sur l'empeigne. Quant aux bas, la semelle entière de l'un d'eux, des orteils au talon, était saturée d'eau argileuse ; la laine avait été violemment frottée et de petits fils avaient été arrachés. L'autre bas n'était pas touché à la semelle, mais, autour des orteils et sur le cou-de-pied, ainsi qu'au voisinage du talon.

Les marques laissées dans l'argile fluide portaient plus ou moins déformées et effacées les traces de la trame du bas. Elles rappelaient les marques qui pourraient être faites par les orteils, les talons

---

<sup>12</sup> Cf. le *Banner of Light* du 1er avril 1865, puis le *Spiritual Magazine*, 1865.

<sup>13</sup> Cf. Aksakof : *Animisme et spiritisme*, p. 125.

<sup>14</sup> Cf. W. J. Crawford : *La mécanique psychique*.

ou la plante des pieds, mais qui étaient trop petites et trop géométriquement exactes pour être dues au pied ganté du médium. Dans une autre expérience, où Mlle G. avait de hautes bottines étroitement lacées, et les pieds emprisonnés dans la boîte que j'ai décrite, des marques furent faites sur le dessous de la table, préalablement enduit de noir de fumée à l'insu des assistants.

Une autre fois, les pieds du médium avaient été placés sur l'appareil à pression et à sonnerie. Melle G. portait une paire de bas de soie neufs. Sur la semelle de l'un d'eux, près du gros orteil, j'avais passé du crayon jaune et sur la semelle de l'autre, du crayon vert. Les particules de couleurs furent transportées sur le dessus de l'orteil puis au cou-de-pied et sur la bottine, où elles accusaient la sortie de la matière psychique.

Même expérience avec de la peinture à l'huile, déposée cette fois sur la semelle, à l'intérieur de la chaussure. Je trouvai, au pied gauche seulement, des traces de peinture à l'intérieur de l'empeigne, sur le bord de la languette et sur le bas, au bout du gros orteil. J'en trouvai aussi sur un objet placé au-dessus de la table et qui avait été touché pendant la séance.

La dernière série d'expériences fut faite avec les pieds du médium reposant sur les pédales à contact électrique, qui signalaient la cessation du contact des pieds par une sonnerie. L'appareil avait encore été perfectionné, de façon à empêcher le médium de faire déborder la pointe des pieds en gardant le talon sur la pédale. La séparation sembla d'abord gêner beaucoup les opérateurs. La structure (ectoplasmique) y frotta avec bruit et j'y retrouvai de petites taches de peinture rouge provenant de l'intérieur des chaussures. Les opérateurs avaient essayé d'écrire sous la table, car des lettres capitales, grossièrement formées, y étaient visibles.

Dans le courant des années 1937 et 1938, des expériences sur le dédoublement, celui-ci provoqué par le moyen des passes magnétiques, ont été conduites à Nice, par Mme H. Gai, directrice du groupe *Fiat-Lux*. Les résultats obtenus ont corroboré les opérations rapportées ci-dessus. Voici les faits :

« Mme B. est endormie ; son fantôme extériorisé prend place à sa gauche. Du fluide fantomal du sujet est recueilli dans la zone sensible, que je dépose dans un chapeau. Je passe ensuite celui-ci à un membre du groupe, le priant de pincer l'air avec prudence, dans ce récipient improvisé. Et l'on voit à chaque pincement, le sujet tressaillir dans son fauteuil.

Un écran de bois, recouvert sur une de ses faces, d'un produit phosphorescent est présenté pendant quelques minutes devant l'ampoule électrique du plafonnier, afin que cette face, après avoir emmagasiné la lumière, présente, dans l'obscurité, une face rayonnante de blancheur.

Ceci fait, on éteint. Je reprends l'écran, et, dans le noir, chacun examine à nouveau la face immaculée et lumineuse de l'objet. J'ordonne alors au fantôme extériorisé de Mme B. de venir montrer la forme de sa main sur cet écran. Les yeux toujours fixés sur celui-ci, nous voyons tous apparaître une main qui se referme ; tout d'abord vague, imprécise, puis plus nette et enfin tout à fait visible. Je commande à la main de s'éloigner, avec le même temps mis pour apparaître, elle s'efface graduellement.

L'expérience est reprise avec un autre sujet, Mlle J. Elle donne entièrement satisfaction. La main se déplace sur l'écran lumineux selon le désir de l'assistance. »

Avec les mêmes sujets, nous procédons ensuite à un autre moyen d'investigation, celui des stigmates.

Une palette recouverte de mine de plomb est déposée à terre, face à l'assistance, à 2 m 50 du sujet dont le fantôme est extériorisé. A l'insu du sujet, je prends dans mes doigts, devant les membres, de la mine de plomb ; je cherche ensuite à pénétrer le fantôme, avec l'intention de lui appliquer mon produit, qui déterminera par répercussion, une tache noire sur une partie de son épiderme, alors que le corps physique est endormi. En effet, après quelques tâtonnements, le sujet tressaille,

j'ai donc touché le double, alors l'assistance voit apparaître visiblement sur la main du sujet, et se prolongeant le long du bras, une traînée de mine de plomb<sup>15</sup>.

Nous voyons ainsi qu'il a été possible d'obtenir des empreintes du double partiellement extériorisé (visages, mains, doigts) mais il y a mieux que cela. En bien des cas, en effet, on a obtenu des moulages de membres fluidiques matérialisés. Voici comment l'on procède :

« Un récipient est rempli aux trois quarts d'eau chaude. A la surface flotte une couche de paraffine fondue de quelques centimètres d'épaisseur. A côté de ce premier récipient on en place un second rempli d'eau froide. On prie alors la forme fluidique de tremper sa main, par exemple, d'abord dans la paraffine de sorte qu'il en reste une mince couche sur toute sa surface. Puis cette couche superficielle est refroidie par immersion dans l'eau froide. On recommence la même opération jusqu'à ce que l'épaisseur de la couche de paraffine qui entoure la main soit suffisante pour former un moule rigide. Alors, la main en se dématérialisant laisse le moule flottant sur l'eau froide. Il suffit ensuite de le remplir avec du plâtre fin et, quand il est sec, de faire fondre la paraffine pour obtenir un moulage parfait du membre fluidique temporairement matérialisé. On comprend de suite qu'une main humaine ordinaire ne pourrait pas sortir d'un tel moule, la main étant plus large à l'origine des doigts qu'au poignet. De plus ces moulages ne portent jamais aucune trace de sutures, ce qui se produirait nécessairement si le moule était obtenu par des procédés ordinaires. »

C'est par ce procédé que fut obtenu, le 28 avril 1876, dans une séance organisée à Londres, chez M. Blackburn, avec le médium Eglinton, le moulage du pied droit de ce dernier. Le Dr Carter Black qui fut invité à examiner minutieusement le moulage ainsi obtenu rédigea le rapport suivant :

« Le moule en paraffine d'un pied droit matérialisé, obtenu avec le médium Eglinton, dont le pied est resté visible pendant toute la durée de l'expérience pour les observateurs placés en dehors du cabinet, s'est trouvé être la reproduction exacte du pied de M. Eglinton, ainsi qu'il résulte de l'examen minutieux qui en a été fait<sup>16</sup>. Depuis cette date des expériences analogues ont été faites à différentes reprises avec d'autres sujets. »

#### b) Les matérialisations

Des observations patiemment poursuivies en tous pays, depuis plus de trois quarts de siècle, ont démontré que le fantôme des vivants (le double) possède une substantialité, ou corporéité, invisible, mais qu'il peut devenir visible pour les yeux, lorsqu'il se matérialise.

L'extériorisation – consciente ou inconsciente – de ce fantôme, ou corps astral, (véhicule de l'âme) donne la clé de nombreuses relations dans lesquelles il a été fait mention de fantômes, d'apparitions, de revenants... Si, en effet, comme on a pu l'observer et le produire expérimentalement, le fantôme d'un vivant peut momentanément s'échapper du corps physique, pour agir au loin, rien n'est plus logique que d'admettre, qu'en de nombreuses circonstances, des apparitions n'eurent comme origine qu'un simple phénomène de bilocation. Il n'est que de parcourir la littérature touchant à ces manifestations pour se convaincre qu'il en fut sans doute ainsi en bien des cas. Mais est-ce à dire que toute apparition soit due à un simple phénomène d'extériorisation du double ? N'y aurait-il pas eu, en certaines circonstances, des interventions dues à des êtres extra-terrestres ?

Lorsque la vie du corps a cessé, que l'organisme charnel est décomposé, qu'il ne reste rien des organes, l'intelligence qui animait ce corps est-elle anéantie, ou bien peut-elle encore donner des preuves objectives de son existence post mortem ? Telle est la question qui se pose. Or, on sait que,

---

<sup>15</sup> Cf. Bulletin de la *Société d'études Fiat-Lux*, Juillet-Août 1938, p. 10.

<sup>16</sup> Cf. *Spiritualist*, 5 mai 1876, p. 206.

de tout temps, des personnes sensées, en parfaite santé, et mentalement équilibrées, ont affirmé avoir eu des visions de défunts ; et, dans tous les pays, il existe des lieux dits hantés, où se produisent des manifestations anormales, dont les agents semblent ne pas appartenir à l'humanité terrestre.

Pour le plus grand nombre, ces visions ne seraient que des hallucinations, des perceptions fausses, bref, le résultat de l'imagination, en sorte que de tels faits – nonobstant leur généralisation – ne sauraient être considérés comme une preuve de survivance.

Rien ne résume mieux cette attitude que les commentaires auxquels donna lieu, parmi les classes intellectuelles, la pièce de François de Curel : *Orange mystique*, dans lequel l'auteur dramatique fait dire au poète Robert Pétreil, qu'il est certain d'avoir vu, de ses yeux, le fantôme de sa femme, apparu sur sa tombe une année après son décès ; ce qui a invité M. Maurice Bidou à déclarer *Dans le Journal des Débats* :

« L'homme projette sur une paroi de rêve les fantômes formés par son esprit... Ce qui est dramatique, c'est que nous vivons au milieu des fantômes en ignorant qu'ils sont des fantômes. Amis, ennemis, et les mille figurants, et les plus doux visages, nous croyons qu'ils vivent. Et ce ne sont que des ombres vaines, une buée de l'esprit, une vapeur que nous tissons. Ceux que nous nommons vivants ne sont pas plus vrais que les morts. Cette illusion invisible dure autant que nous. Un beau jour, la bulle crève, et nous fermons les yeux pour toujours. »

C'est à faire tomber ce doute, et à montrer la réalité des fantômes, que tendent nos études. A la suite d'expériences nombreuses, nous connaissons les relations qui rattachent le double à l'organisme vivant, et nous savons que l'énergie qu'il utilise est empruntée, lors du dégagement, à son corps physique. Mais il est clair que lorsque la mort a fait son œuvre, l'âme n'a plus cette ressource, puisque son véhicule terrestre a été détruit. Où prendra-t-elle donc la force indispensable pour s'objectiver et se manifester matériellement ? L'expérience, ici encore, a permis de constater que certains individus, appelés des médiums, possèdent le pouvoir de céder momentanément aux âmes désincarnées, la substance et la matière dont elles ont besoin pour reparaître parmi nous.

C'est en se basant sur ces propriétés que, depuis longtemps, les investigateurs de l'occulte ont cherché à obtenir au moyen des facultés médiumniques que possèdent certains sujets, ce que l'on pourrait appeler des fantômes provoqués. Il ne s'agit plus dans ce cas de faire état d'un rituel compliqué, comme nous l'avons indiqué plus haut<sup>17</sup>, à propos de l'évocation, mais d'une attente passive, ne nécessitant que la présence d'un sujet pouvant libérer en suffisance les énergies et la matière nécessaires à la production de ce qu'on appelle une matérialisation, laquelle n'est, en fait, que le retour temporaire, en des conditions humaines, d'êtres ayant passé par le portail de la mort. On conçoit combien capital s'avèrent, du point de vue philosophique, de telles manifestations, et l'on ne peut que s'étonner de l'indifférence dont font preuve vis-à-vis de ces phénomènes, les milieux universitaires qui devraient au contraire en faire l'objet d'une étude suivie et approfondie. Dans ce volume, nous avons dû, faute de place, laisser de côté les cas spontanés d'apparitions matérialisées<sup>18</sup> et nous ne ferons état que de ce qui a été obtenu au cours de séances expérimentales, avec le concours de sujets doués de facultés médiumniques à effets physiques.

Les ouvrages d'occultisme renferment, en effet, un grand nombre de relations dans lesquelles il est question de formes humaines, partiellement ou complètement matérialisées. Ces êtres, qui apparaissent soudainement, pour disparaître de même, évoluent au milieu des assistants, agissent, parlent, se souviennent... Ils déclarent tous avoir vécu sur la terre, et, dans nombre de cas, il fut possible de constater la véracité de cette affirmation.

---

<sup>17</sup> Voir *Le monde invisible et nous*, t. I.

<sup>18</sup> Les ouvrages d'occultisme relatent un grand nombre de cas d'apparitions spontanées. Ces ouvrages ont été signalés dans la bibliographie donnée à la fin de notre volume : *La mort, cette inconnue*.

D'aucuns supposent que les manifestations de cet ordre sont de nature à causer de l'effroi, de la peur ! Ce n'est pas ce qui semble résulter de la lecture des nombreuses relations se rapportant à ce genre de phénomènes. Personnellement, notre contact – qui fut même matériel – avec quelques-uns de ces mystérieux messagers, ne nous a laissé qu'un agréable souvenir. Nous conservons précieusement, vu la rareté du geste, les quelques fleurs qu'il plut à une jeune femme – qui n'avait jamais fait partie de nos relations terrestres – de nous offrir. C'était en novembre 1938.

On verra dans les pages qui vont suivre ce que sont les matérialisations. Le lecteur constatera notamment que, depuis près d'un siècle, les phénomènes ont présenté, quels qu'aient été le médium et les conditions de temps et de lieu une constante analogie. Cette constance dans la nature des manifestations est très remarquable et mérite d'être mise en lumière.

Devant l'abondance des matériaux aujourd'hui réunis, il nous a fallu faire un choix, et nous avons dû nous limiter à un petit nombre de cas ; ils seront tout de même suffisants pour donner une idée de ce qui se produit au cours d'une séance de matérialisations, et permettront de se rendre compte qu'il ne s'agit pas de formes vagues, transparentes, comme on se le figure généralement, mais de corps humains absolument identiques, à la vue et au toucher, à ceux que nous voyons et touchons journellement<sup>19</sup>.

Ma première séance avec le médium (Mme Elisabeth J. Crompton) dit le colonel H. S. Olcott, fondateur de la *Société théosophique*, eut lieu le soir du 20 janvier 1874, en Amérique. Les spectateurs, au nombre d'une demi-douzaine, étaient assis sur des chaises tout autour de la chambre, à une distance d'environ huit pieds du cabinet ; Mme Crompton prit place à l'intérieur, sur la chaise, la lampe dans la chambre fut baissée très bas, et pendant longtemps, il ne se passa rien d'intéressant. Enfin, la porte s'ouvrit et la figure d'un Indien parut sur le seuil, nous interpella, et me salua cordialement, mais ne sortit pas, déclarant le médium trop faible et chancelant pour lui fournir la force nécessaire.

Le soir suivant se montra la petite Katie Brink qui circula, toucha plusieurs personnes et caressa leurs mains et leurs joues. Habillée d'un vêtement flottant de mousseline blanche crêpée, la tête couverte d'un voile de fiancée qui tombait jusqu'à ses genoux, glissant comme sur des souliers de velours, et visible à moitié seulement dans l'obscurité relative, elle me rappelait la fiancée de Corinthe de Goethe... Passant auprès des autres personnes, elle vint à moi qui me tenais à l'écart une main appuyée sur la cloison du cabinet, et, tandis qu'elle me caressait doucement le front, elle s'assit sur mes genoux, mit un bras sur mon épaule et me baisa la joue gauche. Son poids paraissait à peine aussi fort que celui d'un enfant de huit ans, mais je sentis son bras ferme sur mon épaule, et les lèvres qui m'embrassèrent étaient aussi naturelles que des lèvres vivantes. Après nous être entretenus, je pénétrai dans le cabinet, tandis que la petite fille se trouvait extérieurement ; je n'y trouvai point de médium, bien que j'eusse inspecté non seulement tous les recoins et que pour mieux m'assurer que je n'étais pas halluciné j'eusse palpé la chaise, les murs et tout l'espace alentour. Il ne pouvait y avoir qu'une alternative : ou l'Esprit n'était pas un Esprit, mais le médium, ou le médium avait été transfiguré à la manière des thaumaturges orientaux (évocateurs des morts). Je voulus trancher définitivement cette question avant de quitter la ville.

Le lendemain soir, après avoir obtenu l'assentiment amical de Mme Crompton de se soumettre à mes investigations, j'enlevai ses boucles d'oreille, je l'assis sur une chaise dans le cabinet. Je l'y fixai en passant un fil retors n° 50, à travers les trous percés dans ses oreilles, et en cachetant les bouts des fils au dossier de la chaise avec de la cire à cacheter, sur laquelle j'appuyai mon sceau particulier. Là-dessus, je fixai la chaise au sol avec de la ficelle et de la cire à cacheter, d'une

---

<sup>19</sup> Nous avons suivi, grosso modo, l'ordre chronologique, de 1874 à 1936.

manière tout à fait sûre.

Lorsque la lumière eut été diminuée, comme d'habitude, et la porte du cabinet fermée, nous chantâmes pendant quelques minutes tout à coup, au travers de l'ouverture, au-dessus de la porte, une paire de mains flottèrent de droite à gauche et disparurent aussitôt. Là-dessus, il vint encore une paire de mains plus grandes, et alors une voix me parla (si ce n'était point celle du défunt Daniel Webster c'était au moins sa reproduction exacte en profondeur, sonorité, tonalité, autant que je puis m'en souvenir) et me donna des instructions complètes, ainsi que des mesures de prudence, sur la manière dont je devais continuer mes recherches : Quand je pénétrerais dans le cabinet, pendant que l'Esprit était à l'extérieur, je pourrais tâter partout et toucher librement, afin de me convaincre que le médium n'y était pas, mais je devais prendre grand soin de ne pas toucher effectivement la chaise. Je pourrais approcher mes mains aussi près que je le désirerais, mais j'étais invité à éviter le contact direct avec la substance (sur la chaise). Ensuite je devais mettre sur le plateau de la balance une couverture de n'importe quel genre, pour que l'Esprit ne soit pas en contact avec du bois ou du métal.

Je promis de me conformer à ces indications et j'eus bientôt la satisfaction de voir la petite fille en blanc par la porte ouverte. Elle s'avança, parcourut le cercle, toucha plusieurs personnes et s'approcha ensuite de la balance. J'étais assis, prêt à agir, une main au poids et l'autre au bout du levier, et je pris, dès qu'elle monta, son poids, sans perdre une seconde. Elle se retira aussitôt dans le cabinet ; après quoi je lus les chiffres à la lumière d'une allumette. Elle pesait seulement 77 livres anglaises, quoiqu'elle n'eût pas l'apparence d'un enfant.

L'Esprit ressortit, et je pénétrai aussitôt dans le cabinet ; j'examinai tout avec le plus grand soin, mais je ne trouvai, comme avant aucune trace du médium. La chaise était là, mais aucun corps présent n'y était assis. J'engageai alors la jeune fille Esprit à se faire, si c'était possible, plus légère et elle remonta sur la balance. Aussi vite que la première fois, j'avais mis le levier en équilibre, et lorsqu'elle se fut de nouveau retirée, je lus le chiffre, 59 livres. Elle reparut encore, et, cette fois, elle alla de l'un à l'autre des spectateurs, caressa la tête de l'un, la main de l'autre, s'assit sur les genoux de Mme Hardy, mit doucement sa main sur ma tête, caressa ma joue et monta sur le plateau de la balance pour me permettre une dernière épreuve.

Cette fois, elle ne pesait que 52 livres, quoique du commencement à la fin aucun changement, ni dans ses vêtements ni dans son apparence corporelle, n'ait été constaté.

Ce pesage terminé, Katie ne parut plus. Après que se furent écoulées quelques minutes, nous fûmes interpellés par la basse profonde et gutturale du chef indien, qui se montra à la porte. Une conversation s'ensuivit entre lui et M. Hardy qui avait habité quelques années chez les indigènes de l'Ouest et qui témoigna de l'authenticité du langage parlé par l'Esprit chef.

J'entrai avec une lampe à l'intérieur et je trouvai le médium exactement tel que je l'avais laissé au début de la séance, chaque fil et chaque cachet intacts. Elle était assise, la tête appuyée contre la paroi, sa chair pâle et froide comme du marbre, ses pupilles relevées sous les paupières, son front couvert d'une sorte de sueur de mort, sans respiration et sans pouls. Lorsque tous eurent vérifié les fils et les cachets, je coupai les minces liens avec des ciseaux et, tenant la chaise par le siège et le dossier, je portai la femme en catalepsie au plein air de la chambre. Elle resta ainsi dix minutes, inanimée ; puis la vie reprit peu à peu possession de son corps, jusqu'à ce que la respiration, le pouls et la température de sa peau redevinssent normaux. Je la mis alors sur la balance ; elle pesait 121 livres<sup>20</sup>.

... La séance, dit William Crookes, se tenait dans la maison de M. Luxmore, et le cabinet était un

---

<sup>20</sup> Relation du Colonel H. S. Olcott dans : *People from the other world*, 1875.

arrière-salon séparé par un rideau de la chambre de devant, dans laquelle se trouvait l'assistance. Les formalités ordinaires consistant à inspecter la chambre et à examiner les fermetures, ayant été effectuées, Mlle Cook (Le médium) pénétra dans le cabinet. Au bout de peu de temps, la forme de Katie apparut à côté du rideau, mais elle se retira bientôt en disant que son médium n'était pas bien et ne pouvait pas être mis dans un sommeil suffisamment profond pour qu'il fût sans danger pour elle de s'en éloigner.

J'étais placé à quelques pieds du rideau derrière lequel Mlle Cook était assise, la touchant presque, et je pouvais fréquemment entendre ses plaintes et ses sanglots, comme si elle souffrait. Ce malaise continua par intervalles presque pendant toute la durée de la séance, et une fois, comme la forme de Katie était devant moi dans la chambre, j'entendis distinctement le son d'un sanglot plaintif, identique à ceux que Mlle Cook avait fait entendre par intervalles tout le temps de la séance, et qui venait de derrière le rideau où elle devait être assise.

J'avoue que la figure était frappante d'apparence de vie et de réalité, et autant crue je pouvais voir à la lumière un peu incéise, ses traits ressemblaient à ceux de Mlle Cook, mais cependant la preuve positive donnée par un de mes sens, que le soupir venait de Mlle Cook, dans le cabinet, tandis que la figure était au dehors, cette preuve, dis-je, est trop forte pour être renversée par une simple supposition du contraire, même bien douteuse...

Dans une lettre que j'ai écrite au commencement de février dernier, je parlais des phénomènes de formes d'Esprits qui s'étaient manifestées par la médiumnité de Mlle Cook : « Que ceux qui inclinent à juger durement Mlle Cook, suspendent leur jugement jusqu'à ce que j'apporte une preuve certaine qui, je le crois, sera suffisante pour résoudre la question.

En ce moment, Mlle Cook se consacre exclusivement à une série de séances privées auxquelles n'assistent qu'un ou deux de mes amis et moi... J'en ai vu assez pour me convaincre pleinement de la sincérité et de l'honnêteté parfaites de Mlle Cook et pour me donner tout lieu de croire que les promesses que Katie m'a faites si librement seront tenues ».

Dans cette lettre, je décrivais un incident qui, selon moi, était propre à me convaincre que Katie et Mlle Cook étaient deux êtres matériels distincts. Alors que Katie se tenait hors du cabinet, en face de moi, j'entendis un son plaintif venant de Mlle Cook, qui était dans le cabinet. Je suis heureux de dire que j'ai enfin obtenu la preuve absolue dont je parlais dans la lettre ci-dessus mentionnée.

Pour le moment, je ne parlerai pas de la plupart des preuves que Katie m'a données dans les nombreuses occasions où Mlle Cook m'a favorisé de séances chez moi, et je n'en décrirai qu'une ou deux qui ont eu lieu récemment.

Depuis quelque temps, j'expérimentais avec une lampe à phosphore, consistant en une bouteille de 6 à 8 onces, qui contenait un peu d'huile phosphorée et qui était solidement bouchée. J'avais des raisons pour espérer qu'à la lumière de cette lampe quelques-uns des mystérieux phénomènes du cabinet pourraient être rendus visibles, et Katie souhaitait, elle aussi, obtenir le même résultat.

Le 12 mars, pendant une séance chez moi, et après que Katie eut marché au milieu de nous, qu'elle nous eut parlé pendant quelque temps, elle se retira derrière le rideau qui séparait mon laboratoire, où l'assistance était assise, de ma bibliothèque qui, temporairement, faisait l'office de cabinet. Au bout d'un moment, elle revint au rideau et m'appela à elle en disant : « Entrez dans la chambre et soulevez la tête de mon médium, elle a glissé à terre. » Katie était alors debout devant moi, vêtue de sa robe blanche habituelle et coiffée de son turban. Immédiatement, je me dirigeai vers la bibliothèque pour relever Mlle Cook, et Katie fit quelques pas de côté pour me laisser passer. En effet Mlle Cook avait glissé en partie de dessus le canapé, et sa tête penchait dans une situation très pénible. Je la remis sur le canapé et, en faisant cela, j'eus, malgré l'obscurité, la vive satisfaction de constater que Mlle Cook n'était pas revêtue du costume de Katie, mais qu'elle portait son vêtement ordinaire de velours noir et se trouvait dans une profonde léthargie. Il ne s'était pas écoulé plus de

trois secondes entre le moment où je vis Katie en robe blanche devant moi et celui où je relevai Mlle Cook sur le canapé en la position où elle se trouvait.

En retournant à mon poste d'observation, Katie apparut de nouveau et dit qu'elle pensait qu'elle pourrait se montrer à moi en même temps que son médium. Le gaz fut baissé, et elle me demanda ma lampe à phosphore. Après s'être montrée à sa lueur pendant quelques secondes, elle me la remit entre les mains en disant : « Maintenant, entrez, et venez voir mon médium. » Je la suivis de près dans ma bibliothèque et, à la lueur de ma lampe, je vis Mlle Cook reposant sur le sofa exactement comme je l'y avais laissée. Je regardai autour de moi pour voir Katie, mais elle avait disparu. Je l'appelai, mais ne reçus pas de réponse.

Je repris ma place, et Katie réapparut bientôt et me dit que tout le temps elle avait été debout auprès de Mlle Cook. Elle demanda alors si elle ne pourrait pas elle-même essayer une expérience, et prenant de mes mains la lampe à phosphore, elle passa derrière le rideau, me priant de ne pas regarder dans le cabinet pour le moment. Au bout de quelques minutes, elle me rendit la lampe en me disant qu'elle n'avait pu réussir, qu'elle avait épuisé tout le fluide du médium, mais qu'elle essaierait de nouveau une autre fois. Mon fils aîné, un garçon de quatorze ans, qui était assis en face de moi, dans une position telle qu'il pouvait voir derrière le rideau, me dit qu'il avait vu distinctement la lampe à phosphore paraissant flotter dans l'espace au-dessus de Mlle Cook et l'éclairant pendant qu'elle était étendue sans mouvement sur le sofa, mais qu'il n'avait pu voir personne tenir la lampe.

Je passe maintenant à la séance tenue hier à Hackney. Jamais Katie n'est apparue de façon aussi parfaite ; pendant près de deux heures, elle s'est promené dans la chambre en causant familièrement avec ceux qui étaient présents. Plusieurs fois elle prit mon bras en marchant, et l'impression ressentie par mon esprit que c'était une femme vivante qui se trouvait à mon côté et non pas un visiteur de l'autre monde, cette impression, dis-je, fut si nette que la tentation de répéter une récente et curieuse expérience devint presque irrésistible.

Pensant donc que si je n'avais pas un Esprit près de moi, il y avait tout au moins une dame, je lui demandai la permission de la prendre dans mes bras, afin de me permettre de vérifier les intéressantes observations qu'un expérimentateur hardi avait récemment fait connaître d'une manière tant soit peu prolix. Cette permission me fut gracieusement donnée, et, en conséquence, j'en usai, – convenablement – comme tout homme bien élevé l'eut fait dans ces conditions. M. Volckman sera charmé de savoir que je puis corroborer son assertion que le fantôme (qui du reste ne fit aucune résistance) était un être aussi matériel que Mlle Cook elle-même. Katie dit alors que, cette fois, elle se croyait capable de se montrer en même temps que Mlle Cook. Je baissai le gaz, et ensuite, avec ma lampe à phosphore, je pénétrai dans la chambre qui servait de cabinet. Mais préalablement j'avais prié un de mes amis, qui est habile sténographe, de noter toute observation que je pourrais faire pendant que je serais dans ce cabinet, car je connais l'importance qui s'attache aux premières impressions, et je ne voulais pas me confier à ma mémoire plus qu'il n'était nécessaire. Ces notes sont en ce moment devant moi. J'entrai dans la chambre avec précaution ; il y faisait noir, et ce fut à tâtons que je cherchai Mlle Cook. Je la trouvai accroupie sur le plancher. M'agenouillant, je laissai l'air entrer dans ma lampe, et à sa lueur, je vis cette jeune dame vêtue de velours noir, comme elle l'était au début de la séance et ayant toute l'apparence d'être complètement insensible. Elle ne bougea pas lorsque je pris sa main en tenant la lampe tout près de son visage ; mais elle continua à respirer paisiblement.

Elevant la lampe, je regardai autour de moi et je vis Katie qui se tenait debout tout près de Mlle Cook et derrière elle. Elle était vêtue d'une draperie blanche et flottante comme nous l'avions vue pendant la séance. Tenant une des mains de Mlle Cook dans la mienne, et m'agenouillant encore, j'élevai et j'abaissai la lampe, tant pour éclairer la figure entière de Katie, que pour pleinement me



convaincre que je voyais bien réellement la vraie Katie que j'avais pressée dans mes bras quelques instants auparavant, et non pas le fantôme d'un cerveau malade.

Elle ne parla pas, mais elle remua la tête en signe de reconnaissance. A trois reprises différentes, j'examinai soigneusement Mlle Cook accroupie devant moi, pour m'assurer que la main que je tenais était bien celle d'une femme vivante et, trois fois, je tournai ma lampe vers Katie pour l'examiner avec une attention soutenue, jusqu'à ce que je n'eusse plus le moindre doute qu'elle était bien là, devant moi. A la fin, Mlle Cook fit un léger mouvement, et aussitôt Katie me fit signe de m'en aller. Je me retirai dans une autre partie du cabinet et cessai alors de voir Katie, mais je ne quittai pas la chambre jusqu'à ce que Mlle Cook se fut éveillée et que deux des assistants eussent pénétré avec de la lumière.

Avant de terminer cet article, je désire faire connaître quelques-unes des différences que j'ai observées entre Mlle Cook et Katie. La taille de Katie est variable ; chez moi, je l'ai vue plus grande de six pouces que Mlle Cook. Hier soir, ayant les pieds nus et ne se tenant pas sur la pointe des pieds, elle avait quatre pouces et demi de plus que Mlle Cook. Hier soir, Katie avait le cou découvert, la peau était parfaitement douce au toucher et à la vue, tandis que Mlle Cook a au cou une cicatrice qui, dans des circonstances semblables, se voit distinctement et est rude au toucher. Les oreilles de Katie ne sont pas percées, tandis que Mlle Cook porte ordinairement des boucles d'oreille. Le teint de Katie est très blanc, tandis que celui de Mlle Cook est très brun. Les doigts de Katie sont beaucoup plus longs que ceux de Mlle Cook, et son visage est aussi plus grand. Dans les façons et les manières de s'exprimer, il y a aussi bien des différences marquées. La santé de Mlle Cook n'est pas assez bonne pour lui permettre de donner, avant quelques semaines, d'autres séances expérimentales comme celle-ci, et nous l'avons, en conséquence, fortement engagée à prendre un repos complet avant de recommencer la campagne d'expériences.

Ayant pris une part active aux dernières séances de Mlle Cook, et ayant très bien réussi à prendre de nombreuses photographies de Katie King, à l'aide de la lumière électrique, j'ai pensé que la publication de quelques détails serait intéressante pour les spiritualités.

Durant la semaine qui a précédé le départ de Katie, elle a donné des séances chez moi, presque tous les soirs, afin de me permettre de la photographier à la lumière artificielle. Cinq appareils complets de photographie furent donc préparés à cet effet. Ils consistaient en cinq chambres noires, une de la grandeur de la plaque entière, une de demi-plaque, une de quart, et de deux chambres stéréoscopiques binoculaires, qui devaient toutes être dirigées sur Katie en même temps, chaque fois qu'elle poserait pour obtenir son portrait. Cinq bains sensibilisateurs et fixateurs furent employés, et nombre de verres furent nettoyés à l'avance, prêts à servir, afin qu'il n'y eût ni hésitation ni retard pendant les opérations photographiques, que j'exécutai moi-même, assisté d'un aide.

Ma bibliothèque servit de cabinet noir : elle avait une porte à deux battants qui s'ouvrait sur le laboratoire, un de ces battants fut enlevé de ses gonds et un rideau fut suspendu à sa place pour permettre à Katie d'entrer et de sortir facilement. Ceux de nos amis qui étaient présents étaient assis dans le laboratoire en face du rideau, et les chambres noires étaient placées un peu derrière eux, prêtes à photographier Katie quand elle sortirait, et à prendre également l'intérieur du cabinet, chaque fois que le rideau serait soulevé dans ce but. Chaque soir il y avait trois ou quatre expositions de verres dans les cinq chambres noires, ce qui donnait au moins quinze épreuves par séance. Quelques-unes se gâtèrent au développement, d'autres en réglant la lumière. Malgré tout, j'ai quarante-quatre négatifs, quelques-uns médiocres, quelques-uns ni bons ni mauvais, et d'autres excellents.

Katie donna pour instruction à tous les assistants de rester assis et d'observer cette condition ; seul, je ne fus pas compris dans cette mesure, car, depuis quelque temps, elle m'avait donné la permission

de faire ce que je voulais, de la toucher, d'entrer dans le cabinet et d'en sortir, presque chaque fois qu'il me plairait. Je l'ai souvent suivie dans le cabinet et l'ai vue quelquefois elle et son médium en même temps ; mais le plus généralement je ne trouvais que le médium en léthargie et reposant sur le parquet. Katie et son costume blanc avaient instantanément disparus.

Durant ces six derniers mois, Mlle Cook a fait chez moi de nombreuses visites, et y est demeurée quelquefois une semaine entière. Elle n'apportait avec elle qu'un petit sac de nuit ne fermant pas à clef ; pendant le jour elle était constamment en compagnie de Mme Crookes, de moi-même, ou de quelque autre membre de ma famille ; et comme elle ne dormait pas seule, elle n'eut aucune occasion de préparer quoi que ce soit qui fut apte à jouer le rôle de Katie King. J'ai préparé et disposé moi-même ma bibliothèque ainsi que le cabinet noir, et d'habitude après que Mlle Cook eut dîné et causé avec nous, elle se dirigeait droit au cabinet, et à sa demande je fermais à clef la seconde porte, gardant la clef sur moi pendant toute la séance : on baissait alors le gaz et on laissait Mlle Cook dans l'obscurité.

En entrant dans le cabinet, Mlle Cook s'étendait sur le plancher la tête sur un coussin, et bientôt elle était en léthargie. Pendant les séances photographiques, Katie enveloppait la tête de son médium avec un châle, pour empêcher que la lumière ne tombât sur son visage. Fréquemment, j'ai soulevé un côté du rideau, lorsque Katie était debout tout auprès, et alors il n'était pas rare que les sept ou huit personnes qui se trouvaient dans le laboratoire pussent voir en même temps Mlle Cook et Katie, sous le plein éclat de la lumière électrique. Nous ne pouvions pas alors, voir le visage du médium, à cause du châle, mais nous apercevions ses mains et ses pieds ; nous la voyions se remuer péniblement sous l'influence de cette lumière intense, et, par moment, nous entendions ses plaintes. J'ai une épreuve de Katie et de son médium, photographiés ensemble ; mais Katie est placée devant la tête de Mlle Cook.

Tandis que je prenais une part active à ces séances, la confiance qu'avait en moi Katie s'accroissait graduellement, au point qu'elle ne voulait plus donner de séances à moins que je ne me chargeasse des dispositions à prendre, disant qu'elle voulait toujours m'avoir près d'elle et près du cabinet. Dès que cette confiance fut établie, et quand elle eut la satisfaction d'être certaine que je tiendrais les promesses que je pouvais lui faire, les phénomènes augmentèrent beaucoup en puissance, et des preuves me furent données qu'il m'eût été impossible d'obtenir si je m'étais approché du sujet d'une manière différente.

Elle m'interrogeait souvent au sujet des personnes présentes aux séances, et sur la manière dont elles seraient placées, car dans les derniers temps, elle était devenue très nerveuse à la suite de certaines suggestions malavisées, qui conseillaient d'employer la force pour aider à des modes de recherches plus scientifiques.

Une des photographies les plus intéressantes est celle où je suis debout à côté de Katie ; elle a son pied nu sur un point particulier du plancher. J'habillai ensuite Mlle Cook comme Katie ; elle et moi nous nous plaçâmes dans la même position et nous fûmes photographiés par les mêmes objectifs placés absolument comme dans l'autre expérience, et éclairés par la même lumière. Lorsque ces deux images sont placées l'une sur l'autre, les deux photographies de moi coïncident parfaitement quant à la taille, etc. mais Katie est plus grande d'une demi-tête que Mlle Cook, et auprès d'elle elle semble une forte femme. Dans beaucoup d'épreuves, la largeur de son visage et la grosseur de son corps diffèrent essentiellement de son médium, et les photographies font voir plusieurs autres points de dissemblance. Mais la photographie est aussi impuissante à dépeindre la beauté parfaite du visage, que les mots le sont eux-mêmes à décrire le charme de ses manières. La photographie peut, il est vrai, donner un dessin de sa pose, mais comment pourrait-elle reproduire la pureté brillante de son teint, ou l'expression, sans cesse changeante, de ses traits si nobles, tantôt voilés de tristesse lorsqu'elle racontait quelque amer événement de sa vie passée, tantôt souriant avec toute

l'innocence d'une jeune fille lorsqu'elle avait réuni mes enfants autour d'elle, et qu'elle les amusait en leur racontant des épisodes de ses aventures dans l'Inde.

J'ai si bien vu Katie récemment, lorsqu'elle était éclairée par la lumière électrique, qu'il m'est possible d'ajouter quelques traits aux différences que, dans un précédent article, j'ai établi entre elle et son médium. J'ai la certitude la plus absolue que Mlle Cook et Katie sont deux individualités distinctes, du moins en ce qui concerne leurs corps. Plusieurs petites marques qui se trouvent sur le visage de Mlle Cook font défaut sur celui de Katie. La chevelure de Mlle Cook est d'un brun si foncé qu'elle paraît presque noire, une boucle de celle de Katie, qui est là sous mes yeux et qu'elle m'avait permis de couper au milieu de ses tresses luxuriantes, après l'avoir suivie de mes propres doigts jusque sur le haut de sa tête et m'être assuré qu'elle y avait bien poussé, est d'un riche châtain doré.

Un soir, je comptai les pulsations de Katie : son pouls battait régulièrement 75, tandis que celui de Mlle Cook, peu d'instant après, atteignait 90, son chiffre habituel. En appuyant mon oreille sur la poitrine de Katie, je pouvais entendre un cœur battre à l'intérieur, et ses pulsations étaient encore plus régulières que celles du cœur de Mlle Cook, lorsqu'après la séance elle me permettait la même expérience. Eprouvés de la même manière, les poumons de Katie se montrèrent plus sains que ceux de son médium, car, au moment où je fis mon expérience, Mlle Cook suivait un traitement médical pour un gros rhume.

Vos lecteurs trouveront sans doute intéressant qu'à vos récits et à ceux de M. Ross Church, au sujet de la dernière apparition de Katie, viennent s'ajouter les miens, du moins ceux que je puis publier. Lorsque le moment de nous dire adieu fut arrivé pour Katie, je lui demandai la faveur d'être le dernier à la voir. En conséquence, quand elle eut appelé à elle chaque personne de la société et qu'elle leur dit quelques mots en particulier, elle donna des instructions générales pour notre direction future et la protection à donner à Mlle Cook. Dans ces instructions qui furent sténographiées, je cite la suivante : « M. Crookes a très bien agi constamment, et c'est avec la plus grande confiance que je laisse Florence entre ses mains, parfaitement sûre que je suis qu'il ne trompera pas la foi que j'ai en lui. Dans toutes les circonstances imprévues, il pourra faire mieux que moi-même, car il a plus de force. »

Ayant terminé ses instructions, Katie m'engagea à entrer dans le cabinet avec elle, et me permit d'y demeurer jusqu'à la fin. Après avoir fermé le rideau, elle causa avec moi pendant quelque temps, puis elle traversa la chambre pour aller à Mlle Cook, qui gisait inanimée sur le plancher. Se penchant sur elle, Katie la toucha et lui dit : « Eveillez-vous Florence ! Eveillez-vous ! Il faut que je vous quitte maintenant ! »

Mlle Cook s'éveilla tout en larmes, elle supplia Katie de rester quelque temps encore. « Ma chère, je ne le puis ; ma mission est accomplie. Que Dieu vous bénisse ! » répondit Katie, et elle continua à parler à Mlle Cook. Pendant quelques minutes, elles causèrent ensemble, jusqu'à ce qu'enfin les larmes de Mlle Cook l'empêchent de parler. Suivant les instructions de Katie, je m'élançai pour soutenir Mlle Cook qui allait tomber sur le plancher et qui sanglotait convulsivement. Je regardai autour de moi, mais Katie et sa robe blanche avaient disparu. Dès que Mlle Cook fut assez calmée, on apporta une lumière, et je la conduisis hors du cabinet<sup>21</sup>.

Au déclin du jour, pendant une séance avec M. Home, chez moi, les rideaux d'une fenêtre située à peu près à huit pieds loin de M. Home, s'agitèrent ; puis une forme d'homme, d'abord obscure, ensuite un peu éclairée, puis enfin semi-transparente, fut vue par tous les assistants, agitant les rideaux avec sa main. Pendant que nous la regardions, cette forme s'évanouit, et les rideaux cessèrent de se mouvoir...

---

<sup>21</sup> Lettres adressées, en février 1874, par William Crookes à différents journaux de Londres, et dans lesquels il relate des séances de matérialisations avec le médium Florence Cook.

Le fait suivant est encore plus frappant : la forme d'un fantôme vint d'un coin de la chambre, prit un accordéon et glissa dans l'appartement en jouant de cet instrument ; toutes les personnes présentes virent cette forme pendant plusieurs minutes. Venant à s'approcher très près d'une dame qui s'était assise un peu plus loin que les autres assistants, le fantôme s'évanouit après que cette dame eut poussé un cri. Pendant ce temps, M. Home était aussi parfaitement visible. Relation de William Crookes. Aujourd'hui encore, bien des auteurs ont tendance à douter de l'authenticité des phénomènes relatés ci-dessus par William Crookes. C'est ainsi que dans un volume récent : *La Magie a-t-elle raison ?* M. René Trintzius s'exprime ainsi : « Crookes fut très probablement victime d'une supercherie grossière et d'une jolie femme, une certaine Katie King, se disant fantôme, âgée de 23 ans et qui aimait à se promener la nuit dans la chambre du médium Miss Florence. »

Si les phénomènes de matérialisation rapportés par l'illustre savant étaient uniques dans les annales du spiritualisme expérimental, on pourrait en effet comprendre les doutes de M. Trintzius. Mais ces phénomènes s'enchaînent dans une longue chaîne de manifestations analogues, qui ont précédé les observations faites par Crookes et qui se reproduisent aujourd'hui encore. Relever la chose, c'est montrer combien il est vain de supposer que le savant physicien aurait inventé un scénario repris dans la suite par tous ceux qui ont obtenu des phénomènes de matérialisation. Il avait été décidé avec Covindasamy<sup>22</sup> que cette séance serait consacrée à des phénomènes d'apparition. Ma chambre à coucher donnait de plain-pied sur la terrasse ; je consacrai ces deux pièces à nos expériences et fermai avec soin toutes les portes qui du dehors y donnaient accès.

La terrasse, hermétiquement enveloppée par son plafond mobile et ses rideaux en nattes de vétivers, n'avait aucune ouverture sur le dehors, et on ne pouvait y avoir accès que par ma chambre à coucher. Au milieu de chacune des deux pièces, une lampe à huile de coco, bien installée dans des verrines de cristal, se balançait au bout d'une suspension de bronze, et répandait partout une lumière douce, suffisante pour permettre la lecture des plus petits caractères, même dans les endroits les plus éloignés de son rayonnement.

Dans toutes les maisons indoues se trouvent de petits réchauds de cuivre, que l'on tient constamment allumés avec de la braise, pour y brûler de temps en temps quelques pincées d'une poussière parfumée, composée de santal, de racine d'iris, d'encens et de myrrhe. Le fakir en plaça un au milieu de la terrasse, et déposa à côté un plateau en cuivre plein de cette poussière odorante : ceci fait, il s'accroupit sur le sol, dans la posture qui lui était familière et, les bras croisés sur la poitrine, commença une longue incantation dans un langage inconnu. Quand il eut fini de réciter ses mentrams, il resta immobile dans la même position, la main gauche repliée sur le cœur, et la main droite appuyée sur son bâton à sept nœuds.

Je crus qu'il allait tomber en catalepsie ; il n'en fut rien, car de temps à autre il portait la main au front et semblait faire des passes pour se dégager le cerveau. Tout à coup, je ne pus m'empêcher de tressaillir ; un nuage légèrement phosphorescent venait de se former au milieu de ma chambre à coucher, et de tous côtés des apparences de mains sortaient de ce nuage et y rentraient avec rapidité ; au bout de quelques minutes, plusieurs de ces mains perdirent leur apparence vaporeuse et ressemblèrent à s'y méprendre à des membres humains, et, chose singulière, pendant que les unes se matérialisaient en quelque sorte, les autres devenaient plus lumineuses. Les unes devenues opaques, faisaient ombre sous la lumière, les autres atteignaient une transparence qui permettait de voir les objets placés derrière elles. J'en comptai jusqu'à seize.

Ayant demandé au fakir s'il me serait possible de les toucher, ma pensée n'était pas formulée que l'une d'entre elles, se détachait du groupe, venait en voltigeant presser la main que je lui tendais.

---

<sup>22</sup> Un fakir avec lequel Louis Jacolliot fit de nombreuses expériences aux Indes.

Elle était petite, souple et moite comme une main de jeune femme, « L'Esprit est là, bien qu'une de ses mains soit seule visible », me dit Covindasamy, vous pouvez lui parler si vous le désirez.

Je demandai alors en souriant, si l'Esprit possesseur de cette main charmante, ne consentirait pas à me donner un souvenir. En réponse, je sentis la main s'évanouir dans la mienne ! je regardai : elle voltigeait vers un bouquet de fleurs auquel elle arrachait un bouton de rose qu'elle jetait à mes pieds, et disparut.

J'eus, pendant deux heures, une scène à donner le vertige... Tantôt une main venait me frôler le visage ou me faire de l'air avec un éventail ; tantôt elle répandait dans la chambre une pluie de fleurs, ou traçait dans l'espace, en caractères de feu, des mots qui s'évanouissaient dès que la dernière lettre était écrite. Plusieurs de ces mots me frappèrent à un tel point que je les écrivis rapidement au crayon. Ainsi :

*Divyavapour gatwa*, en sanscrit : « J'ai pris un corps fluide. »

Et immédiatement après, la main écrivit : *Atmâam crêyas yoxgatas Dehasya 'sya vimôcanat* : « Tu atteindras le bonheur en te débarrassant de ce corps périssable. »

Et pendant tout cela, de véritables éclairs fulgurants sillonnaient les deux chambres. Peu à peu cependant, toutes les mains s'évanouirent ; le nuage duquel elles paraissaient sortir avait graduellement disparu, au fur et à mesure que les mains semblaient se matérialiser. A la place même où la dernière main s'était évaporée, nous trouvâmes une couronne de ces immortelles jaunes au parfum pénétrant que les Indous emploient dans toutes leurs cérémonies... Ce que je puis affirmer, c'est que les portes des deux pièces où nous nous trouvions étaient fermées, que j'avais les clés dans ma poche et que le fakir n'avait pas changé de position<sup>23</sup>.

A ces phénomènes en succédèrent deux autres plus étonnants peut-être encore. Un instant après la disparition des mains, le fakir continuant de plus belle ses évocations, un nuage semblable au premier, mais affectant une nuance plus colorée et une plus grande opacité, vint planer près du petit réchaud que, à la demande de l'Indou, j'avais constamment entretenu de braise ardente. Peu à peu, il revêtit une forme entièrement humaine et je distinguai le spectre – car je ne puis l'appeler autrement – d'un vieux brahme sacrificateur, agenouillé près du petit réchaud.

Il portait au front les signes consacrés à Vishnou, et autour du corps le triple cordon, signe des initiés de la caste des prêtres. Il joignait les mains au-dessus de sa tête comme pendant les sacrifices, et ses lèvres s'agitaient comme si elles eussent récité des prières. A un moment donné il prit une pincée de poussière parfumée, et la jeta sur le réchaud ; la dose devait être forte, car une fumée épaisse se dégagait au même instant, et remplit les deux chambres. Quand elle se fut dissipée, j'aperçus le spectre qui, à deux pas de moi, me tendait sa main décharnée : je la pris dans la mienne, en lui faisant le salut, et je fus tout étonné de la trouver, quoiqu'osseuse et dure, chaude et vivante.

– Es-tu bien, dis-je en ce moment à haute voix, un ancien habitant de la terre ? Je n'avais pas achevé la question que le Am (oui) paraissait et disparaissait aussitôt en lettres de feu, sur la poitrine du vieux brahme, par un effet assez semblable à celui que produirait ce mot écrit dans l'obscurité, à l'aide d'un morceau de phosphore.

– Ne me laisseras-tu rien en signe de ton passage ? continuai-je. L'Esprit brisa le triple cordon composé de trois fils de coton qui lui ceignait les reins, me le donna, et s'évanouit à mes pieds.

Je croyais la séance finie, et j'allais relever un des rideaux mobiles de la terrasse, lorsque je m'aperçus que le fakir ne songeait pas à quitter sa place, et que j'entendis tout à coup une modulation bizarre, accomplie sur un instrument qui me parut être l'harmoniflûte dont nous nous étions servis deux jours auparavant. Cependant cela ne me sembla pas possible, car depuis la veille, le peishwa l'ayant fait demander, il ne se trouvait plus dans mes appartements.

---

<sup>23</sup> Relaté par Louis Jacolliot, loc. cit., p. 316.

Les sons, lointains d'abord, se rapprochèrent à tel point qu'ils paraissaient provenir des pièces voisines. Bientôt il me sembla les entendre dans ma chambre à coucher... et j'aperçus, glissant le long de la muraille, le fantôme d'un musicien des pagodes, qui tirait d'un harmoniflûte, des sons plaintifs et monotones tout à fait dans le caractère de la musique religieuse des Indous.

Quand il eut accompli le tour de la chambre et de la terrasse, il disparut, et je trouvai l'instrument dont il s'était servi à l'endroit même où il s'était évanoui. C'était bien l'harmoniflûte du rajah. Je visitai les portes, elles étaient aussi bien closes que possible, et les clés étaient toujours dans ma poche. Covindasamy se leva alors, la sueur perlait sur tous ses membres, le malheureux était à bout de forces<sup>24</sup>.

En parcourant mon journal, dit l'archevêque Colley, je trouve à la date du 8 octobre 1877 : « M. A. formule le désir très vif que, si cela pouvait se faire sans danger, l'Entité Lily, agissant comme contrôle, éveillât le médium (Monck) de sa transe, de façon à lui permettre de voir au milieu de nous le fantôme, parfaitement formé, de son collègue, car il n'avait appris qu'après la séance la présence de son ami Samuel (Pendant la transe du médium Monck un de ses amis, Samuel, s'était matérialisé, mais Monck n'avait pu s'en rendre compte, vu son inconscience.) La scène qui suivit est plus facile à imaginer qu'à décrire.

Frappé de stupeur en sortant de sa transe, notre ami considérait le fantôme, puis se levant du sofa où on l'avait placé lorsque Lily l'éveilla de sa transe, il se précipita vers la forme matérialisée, son ancien compagnon d'études, en s'écriant : « Comment serait-ce Sam ? oui, j'affirme que c'est Sam ! » Ce furent alors des poignées de mains, des félicitations réciproques, le médium étant en proie à une gaieté folle, tandis que nous restions plongés dans l'étonnement devant un tel développement de ses facultés.

Lorsque les deux amis voulaient s'exprimer en même temps, ils se trouvaient devant une sorte d'impasse momentanée : ni l'un ni l'autre ne pouvait rien articuler, le souffle de Monck paraissant nécessaire à Samuel lorsqu'il voulait parler, de même que Samuel était nettement arrêté dans sa phrase lorsque le médium commençait à parler. Les deux amis si étrangement retrouvés avaient tant de choses à se dire ! Après avoir joyeusement causé avec nous, Samuel rentra dans le médium, retombé en transe...

Quelques autres fantômes sortirent ainsi, à travers les vêtements noirs du médium, sans y laisser la moindre trace de leur passage ; puis il en vint un dont ma femme et moi avions déjà reçu la visite avec un autre médium et que nous nommions Alice. Elle sortit du côté gauche de la poitrine du médium, comme Eve sortit de la côte d'Adam. Nous la vîmes se matérialiser graduellement et lorsque je m'aperçus qu'elle m'avait reconnu, je lui adressai la parole avant que le médium eût rompu le lien vaporeux qui l'attachait encore à lui.

Pendant plus d'une demi-heure, cette chère créature se tint au milieu de nous, causant joyeusement, se livrant à toutes les fantaisies qui lui passaient par la tête et m'aidant, comme elle l'avait déjà fait dans des occasions précédentes, à poursuivre des expériences pour me prouver qu'Alice était bien Alice, avec ses souvenirs et son heureux passé, me chargeant de transmettre les plus affectueux messages à ceux qui ne pouvaient alors se trouver parmi nous. Puis, en présence de tous, elle vint au médium et se fondit en lui<sup>25</sup>. »

M. James M. N. Sherman écrit : « Dans ma jeunesse, entre 1835 et 1839, mes occupations professionnelles m'obligeaient à me rendre dans les îles du Pacifique. Il y avait à bord de notre navire des indigènes de ces îles engagés pour le service, et, par eux, j'appris assez bien leur langue.

---

<sup>24</sup> Relaté par Louis Jacolliot, dans son volume : *Le Spiritisme dans le monde*.

<sup>25</sup> Cf. Gabriel Delanne : *Les apparitions... II*, p. 526.

Voilà quarante ans que je suis rentré. J'ai 68 ans, et dans l'espoir d'arriver à la vérité, j'ai assisté à un grand nombre de séances de spiritisme. Voici quelques notes prises en 1883.

– 23 février : J'ai pris part à une séance chez Mme Allens, à Providence, Rhode Island, pendant laquelle un indigène des îles du Pacifique se matérialisa, et je le reconnus par la description qu'il fit de sa chute du bastingage, dans laquelle il se blessa au genou, qui resta tuméfié par la suite ; à cette séance, il plaça ma main sur son genou qui se trouva être matérialisé avec cette même tuméfaction endurcie qu'il avait pendant sa vie. A bord, on l'appelait Billy Marr.

– 6 avril : A cette occasion, j'apportai un fragment de drap fabriqué par les indigènes avec l'écorce du tapper (arbre indigène) et que je conservais depuis quarante-cinq ans. Il le prit dans sa main et le nomma par son nom dans sa langue maternelle.

– 1er septembre : je fus appelé avec ma femme près du cabinet, et, pendant que je me tenais devant, je vis apparaître sur le plancher une tache blanche qui se transforma insensiblement en une forme matérialisée que je reconnus pour ma sœur et qui m'envoya des baisers. Puis se présenta la forme de ma première femme. Après quoi, les deux pans du rideau s'écartèrent ; dans l'écartement se tenait une forme féminine avec le costume des insulaires du Pacifique, tel qu'il était quarante-cinq ans auparavant, et dont je me rappelais fort bien ; elle me parla dans sa langue maternelle.

– 18 septembre : la même forme se matérialisa de nouveau ; elle me secoua les mains et me dit qu'elle était originaire de New-Hever, une île de l'archipel des Marquises. Elle me rappela combien elle avait été épouvantée quand elle vint à bord avec sa mère, la reine de l'île<sup>26</sup>.

Rappelé d'Amérique, où il voyageait depuis de nombreuses années, en Angleterre, par la grave maladie de son père, le comte Louis Hamon eut le bonheur de pouvoir s'entretenir encore pendant quelques instants avec l'agonisant. Mais celui-ci, trop faible, défaillant, ne put lui expliquer où en étaient ses affaires, et il expira sans s'être trouvé en mesure de renseigner son fils. Un dimanche, le comte se trouva bloqué par un retard de quelques heures dans une station, et il ne savait comment employer son temps, lorsque ayant acheté à tout hasard *Light*, il apprit qu'une séance de matérialisations devait se tenir tout près de la gare. N'ayant jamais eu qu'un profond mépris pour les spirites, il s'y rendit plein de scepticisme. Mais une forme matérialisée apparut qui offrait une ressemblance si parfaite avec son père que lorsqu'elle se mit à causer avec lui comme de son vivant, il ne put retenir ses larmes. La preuve de la réalité du fait, fut pour lui plus flagrante encore lorsque le père reprit la conversation du lit de mort, et indiqua à son fils où se trouvaient ses papiers. A l'endroit précis qui fut mentionné, le comte découvrit les « Davis and Son, solictos, 4th floor » du « Strand », Holywell Street, près St-Clément Danes Church, qui le rabrouèrent d'abord, ne sachant de quels papiers il voulait parler, puis découvrirent enfin les actes dont il était fait mention, oubliés depuis des années dans leurs archives. »

Le Dr Th. L. Chazarain a poursuivi pendant de nombreuses années des investigations dans le domaine des phénomènes médiumniques. Il eut l'occasion de travailler avec de très forts médiums à effets physiques. Nous reproduisons quelques relations tirées d'un de ses livres<sup>27</sup>.

*Séance du 27 novembre 1882.* Dans cette séance, outre les phénomènes ordinaires, apparut la matérialisation incomplète d'une forme d'enfant paraissant âgé de deux ans, dont je ne vis très bien qu'une moitié du corps et dont une main rendue lumineuse, ainsi que le bras correspondant, me caressa plusieurs fois le visage.

Ce phénomène, visible pour tous ceux qui se trouvaient près de moi, fut suivi d'une communication donnée à l'aide de l'écriture (directe), signée Fernando et remise à Mme de P. par une main invisible,

---

<sup>26</sup> Cf. Aksakof : *Animisme et spiritisme*, p. 618, et *Facts and Light*, 1885, p. 235.

<sup>27</sup> Cf. Dr Th. L. Chazarain : *Matérialisations peu connues observées à Paris*.

aussitôt que le grattement du crayon sur le papier eut cessé. Cet écrit était ainsi conçu : « J'ai essayé de me matérialiser et de me montrer à vous ; je n'ai pu y réussir, mais j'espère que vous pourrez me voir samedi. » Disons d'abord que Fernando est une Entité qui se communiquait dans nos séances d'incarnation chez Mme Noeggerath et chez moi, et disait être pour Mme de P. un grand ami du passé.

*Donc le samedi 2 décembre*, Mme de P. qui d'ordinaire n'assiste, comme moi, qu'à la séance du jeudi, répondit à l'appel qui lui était fait, en venant à celle de ce jour. Je m'y rendis aussi, désirant m'assurer par moi-même du degré de confiance que méritait la promesse de Fernando.

Parmi les assistants se trouvaient M. et Mme Ch. de P., Mme Ugalde, Mme de P., M. Guyot, M. Martin et le Dr Chazarain, qui était de presque toutes les séances.

Un personnage homme se présenta devant Mme de P., visible pour elle et pour ses voisins : (c'était la forme de Fernando) après l'avoir légèrement frappée sur la tête et les épaules, comme pour lui annoncer son arrivée.

Presque en même temps, on vit un second personnage, mais femme, dont je distinguai très bien tout le buste ; elle s'approcha de M et Mme Guyot, les embrassa et fut reconnue par eux et par M. Martin, leur ami, pour la forme de leur mère et belle-mère, avec cette particularité qu'elle était coiffée d'un foulard, dont un coin ressortait sur un des côtés de la tête, comme les femmes de la classe ouvrière du midi de la France, coiffure que la mère de Mme Guyot prenait le soir, dans les derniers temps de sa vie.

Cette apparition ayant cessé d'être visible, une forme moins distincte se présenta devant Mme Ugalde, qui nous dit qu'une petite main la touchait et lui caressait le visage et qu'elle venait d'être embrassée. Pendant plus d'un quart d'heure, on entendit ensuite écrire sur la table. Puis une communication occupant deux pages de papier écolier fut remise à M. et Mme Ch. et une autre à Mme Ugalde. La lumière ayant été faite, M. et Mme Ch. ayant pris connaissance de la communication qui leur avait été remise, la déclarèrent de nature trop intime pour qu'ils pussent la lire à haute voix devant l'assistance<sup>28</sup>.

*Séance du 6 décembre 1882*, donnée chez moi, dans mon salon, dont toutes les portes cachetées, après que le médium (Mme Bablin) se fut déshabillé devant les dames de l'assistance pour faire constater qu'elle ne portait sur elle rien de suspect. Avant d'éteindre les bougies, je priai nos invités de vouloir bien s'unir d'intention à tous les miens et à moi pour demander la venue et la matérialisation du corps fluide d'une petite fille du nom de Marie, que nous avions perdue l'année précédente à l'âge de 18 mois.

L'obscurité ayant été faite, le médium nous dit voir entre ma femme et ma sœur Mme Desgranges, un esprit homme, assez grand, maigre, aux cheveux rasés sur le sommet de la tête et grisonnant, paraissant avoir de 55 ans à 60 ans. A ces signes, nous reconnûmes M. Desgranges, décédé depuis quelques jours et dont ni le nom, ni la mort n'étaient connus d'aucun de nos invités ni du médium, Mme Desgranges ayant été présentée comme une simple connaissance.

Le médium s'étant ensuite endormi, des coups furent frappés sur la table ; des mains, les unes grandes, les autres petites, touchèrent presque tout le monde ; une boîte à musique fut remontée sans l'intermédiaire d'aucun de nous, se mit à jouer et fut promenée au-dessus de nos têtes ; un petit pantin siffla, enfin des fleurs furent données à tous.

Après ces manifestations on alluma les bougies ; les nœuds des cordes étaient intacts, le médium toujours assis sur sa chaise, dans la même position qu'au début de la séance, la table étant au milieu du groupe et à une si faible distance des pieds de chacun, que personne n'eut pu en faire le tour sans heurter les jambes des assistants. Mais tout le monde avait dans les mains ou sur les genoux des

---

<sup>28</sup> Dr Th. L. Chazarain : loc. cit., p. 31.



fleurs très fraîches et couvertes de gouttes d'eau, les uns des violettes bien entières, les autres des narcisses. Une poupée de la petite morte avait son chapeau admirablement garni de fleurs d'orangers, et des fleurs de même espèce se trouvaient en abondance sur la table. Il n'existait aucune fleur chez moi avant la séance. On éteignit de nouveau la bougie.

Bientôt des lueurs phosphorescentes se produisirent, des mains se dessinèrent et nous touchèrent, enfin un corps d'enfant, vêtu de blanc et ayant des souliers blancs (c'est avec un pareil costume que la petite Marie avait été mise au cercueil) se montra sur la table ; il s'éclairait lui-même, en dégageant de ses mains et de ses lèvres des vapeurs blanchâtres et une douce lumière.

Le fantôme fit plusieurs fois le tour de l'assistance en restant au niveau de la table, et en nous envoyant des baisers dont le claquement était entendu de tous, tandis que nos yeux voyaient parfaitement ses mains se porter à ses lèvres, d'où le contact des doigts semblait faire sortir la matière éclairante. Cette apparition se produisit à trois reprises différentes et dura en tout près de dix minutes. Plusieurs des personnes présentes, qui purent bien voir le visage, déclarèrent la reconnaître dans celui de la photographie de la petite Marie.

La plus jeune de mes filles, mieux placée pour voir l'apparition de face, n'hésita pas à la trouver très ressemblante, quant à la forme, de sa petite sœur. Au moment où cette forme cessa d'être visible, j'aperçus à ma gauche une forme de femme paraissant âgée de 70 à 75 ans et qui me rappela parfaitement ma mère, coiffée comme elle avait l'habitude de l'être dans son intérieur, c'est-à-dire avec un foulard. Une de mes filles qui n'avait jamais vu sa grand'mère, la reconnut d'après sa photographie et la vit coiffée comme je l'avais vue moi-même. Les apparitions ayant cessé, nous entendîmes écrire sur la table, et la bougie ayant été allumée nous trouvâmes écrits sur une feuille de papier les mots suivants : « Mes bien aimées petites sœurs, je suis parmi vous et je serai votre fidèle ange gardien. Marie. »

Sur une autre feuille nous lisons ce qui suit : « Ne cherche plus ton frère dans les bas-fonds de cette terre, Dieu l'a rappelé dans sa grande immensité. Paul. » (Mon frère Paul était, en 1870, au nombre des mobilisés de la Dordogne faisant partie de l'armée de la Loire. Il avait écrit à sa famille le 18 novembre, la veille du combat de Châteauneuf, près d'Orléans, auquel prit part son régiment, et depuis nous n'eûmes plus aucune nouvelle de lui. Nous avons toujours cru, d'après certains indices que quelques soldats criminels de son régiment, sachant qu'il avait sur lui 600 francs, l'avaient tué puis volé, et avaient ensuite ou fait disparaître son cadavre ou détruit ses vêtements, afin qu'il ne restât rien de lui pouvant servir à établir son identité.)

*Séance du 14 décembre 1882.* L'assistance comptait quinze personnes, parmi lesquelles Mme Henry, veuve de M. Henry et Mlle Henry, jeune fille de seize ans. La mère et la fille venaient pour la première fois à une réunion spirite, et s'y étaient rendues après s'être fait inscrire sous les noms de Mme et Mlle Yves. J'étais le seul qui les connût et je n'avais donné aucun renseignement sur elles. Elles voulurent, à cause de nos bons rapports, être placées à côté de moi.

Dès que la lumière fut éteinte, le médium déclara voir près de Mme Henry une forme d'homme dont elle dit de suite : « C'est le même Esprit qui s'est montré ainsi au début de la séance du 30 novembre et au front duquel j'ai vu la lettre H. » Je la priai d'en faire la description, ce qui lui fit me répondre : « L'Esprit me dit que c'est inutile, car vous le connaissez fort bien et que du reste je vous l'ai décrit déjà. » J'ajoutai : « C'est vrai, mais il y a ici des personnes à qui il serait nécessaire que vous le décriviez de nouveau pour qu'il soit bien reconnu d'elles. Décrivez-le donc une fois de plus. » C'est ce que fit alors le médium, répétant ce qu'elle avait dit de cet Esprit dans la séance du 30 novembre. La description donnée le fit aussitôt reconnaître de Mme et Mlle Henry, mais elles n'en dirent rien.

Le médium avait donc bien vu une forme animée qui était un portrait vivant de M. Henry, et la preuve qu'il ne s'était pas trompé sur l'identité du personnage, c'est que la photographie de M. Henry

lui ayant été présentée, depuis, mêlée à plusieurs autres, elle n'a pas hésité à dire que cette image lui rappelait la forme vue par elle dans les circonstances que je viens d'indiquer.

Six formes plus ou moins visibles pour tout le monde se montrèrent. Celle qui attira plus particulièrement l'attention générale fut celle d'un enfant, paraissant âgé de deux ans, qui, vu de tous, envoyait des baisers de tous côtés et resta plusieurs minutes sur la table. Mme Guyot vit sa mère. Chacun distingua parfaitement les traits de Firmin, un des guides du médium ; Fernando, une des Entités qui se manifestèrent le plus souvent dans nos séances d'incarnation, se montra à Mme de P. et à moi.

En face de moi se présenta un personnage portant une fine moustache, paraissant avoir dépassé la quarantaine, et ayant pour coiffure des bandeaux d'étoffe blanche croisés sur le sommet de la tête. Désireux de bien voir son visage, je le priai de s'éclairer le mieux possible et dès qu'il l'eut fait, je m'écriai, malgré la couleur plus claire de sa barbe : « C'est M. Henry ! » Aussitôt, la forme matérialisée me frappa de sa main gauche trois fois sur l'épaule droite, en signe d'affirmation, m'entoura le cou de ses bras, et en m'embrassant, me frotta plusieurs fois sa moustache sur mes lèvres pour me prouver qu'elle était bien réelle. Puis il alla embrasser Mme et Mlle Henry avec plus de précaution pour ne pas les effrayer, car elles étaient déjà toutes tremblantes d'émotion.

Ce personnage avait à peine disparu, qu'une seconde figure se montra à ma droite, et s'éclaira si bien sur ma demande, que je pus distinguer parfaitement la couleur très foncée de ses yeux vifs, ses cils, son large front, ses cheveux noirs et son nez un peu fort. Mais je vis imparfaitement le bas de son visage. Mme Bablin étant encore en transe nous dit que c'était M. Martin de Marseille, cousin de Mme Daumas chez qui avait eu lieu l'apport du chapelet sorti fluidiquement du cercueil d'un enfant, phénomène que j'ai relaté en son temps. Cet esprit avait dit par la table qu'il se ferait voir à moi, ce que le médium ignorait.

Lorsque les matérialisations furent terminées, on entendit écrire sur la table, puis une feuille de papier me fut remise dans la main. Nous allumâmes la bougie et je lus ce qui suit : « Ma chère femme, ma chère fille, je suis près de vous et heureux d'avoir pu me communiquer. Henry. »

Avant que le médium fût rentré dans son état normal, nous lui demandâmes de nous donner les noms des Esprits qui s'étaient montrés et elle désigna les suivants : la petite Marie Chazarain, la mère de Mme Guyot, Firmin, M. Henry, M. Martin et Fernando<sup>29</sup>.

*Séance du 11 janvier 1884.* Le médium, Mme Bablin, est lié sur son fauteuil avec toute la rigueur habituelle. Après un quart d'heure d'attente, nous entendons dans le cabinet des mouvements qui nous paraissent annoncer la présence de formes matérialisées.

L'écran posé sur la table est promené le long des rideaux, sur lesquels on frappe de petits coups. Bientôt les rideaux s'entrouvrent et Lermont, porteur de sa belle barbe blanche, apparaît. Il fait le tour du cercle, tenant l'écran à la hauteur de son front, comme pour se garantir de la lumière de la lampe, qui rayonne trop vive et horizontalement du cylindre en carton dans laquelle elle se trouve. Il nous dit à haute voix que cette lumière est mauvaise. Nous changeons alors la disposition au moyen d'un disque en papier placé au-dessus du cylindre dont il s'agit et ayant ainsi obtenu une lumière convenable, il nous déclare que c'est bien, et embrasse plusieurs d'entre nous. Il écarte maintes fois les rideaux et nous fait ainsi très bien voir le médium. Pour nous donner une satisfaction plus complète, il ne se contente pas de cela : il prend la lanterne sourde, éclaire l'assistance, puis son visage et le médium, ce qui permet aux personnes occupant les places les plus éloignées du cabinet de voir très distinctivement le médium et la forme matérialisée.

---

<sup>29</sup> Cf. Dr Th. L. Chazarain : loc cit., p. 39.

Lermont étant rentré dans le cabinet, une autre forme masculine en sort, se dirige vivement vers Mme X., qui était la personne la plus rapprochée du rideau, et l'embrasse. En ayant été reconnu, l'Esprit manifeste par ses gestes son grand contentement, et rentre promptement dans le cabinet, où une force irrésistible semble l'attirer. Bientôt Lermont reparait portant la table, qu'il pose en deçà des rideaux, puis, ayant pris une feuille de papier et un crayon, il s'avance vers la partie la plus éclairée de la pièce, c'est-à-dire dans le voisinage de la lampe et nous fait voir que la feuille est bien blanche, qu'elle ne porte aucune trace d'écriture et, l'ayant étalée sur la table, il couvre pendant dix minutes le cahier de son écriture, après nous avoir, fait interrompre les chants.

Ayant fini d'écrire, il a roulé la feuille de papier pour la remettre à M. X. et, nous ayant salués, il a disparu derrière les rideaux. Nous attendons alors quelques minutes, et nous voyons sortir du cabinet une forme d'homme, svelte et portant une fine et petite moustache, – une impériale courte, peu épaisse et effilée, – qui se dirige vers Mme de P. placée à côté de moi, et l'embrasse. C'est une personnalité de l'Au-delà qui s'est matérialisée dans les séances obscures et s'est communiquée souvent et de différentes manières dans d'autres milieux, sous le nom de Fernando. Son aspect rappelle la figure du cardinal de Richelieu, tel que ses portraits le représentent. Je l'avais déjà vu dans une des séances obscures dont il s'agit, alors qu'il était devant moi et devant Mme de P., et qu'il s'éclairait de sa propre lumière.

Cet Esprit s'étant retiré, un nouveau personnage que nous ayons pris un moment pour le précédent, apparaît en tenant les rideaux écartés. Ayant pris successivement par la main, M. Huot et M. Comte, il les conduit dans le cabinet en face du médium et le leur fait voir et toucher, ce qui permet à M. Huot de constater que les muscles du bras du médium sont durs et rigides comme dans la contracture léthargique.

Après cela, ce personnage éclaire à plusieurs reprises son visage avec la lanterne sourde, et nous pouvons alors remarquer qu'il porte une moustache et une impériale bien fournies, et que sa figure, dans sa partie supérieure, présente quelque ressemblance avec celle de Lermont. C'est Firmin, qui éclaire, lui aussi, le médium, de sorte que tout le monde vit à la fois ce dernier et l'Esprit qui l'éclairait. Il nous demande à haute voix si nous sommes contents et nous lui répondons par un oui unanime. Le même Esprit s'étant approché de Mme P. et de moi, nous recommande de ne pas dire aux autres ce que nous avons vu.

Un Esprit femme, la tête enveloppée d'une étoffe noire, lui succède dans le cercle. Il va vers Mlle de Senillosa (de Buenos-Aires) et l'embrasse avec une expression de grande satisfaction. Cet Esprit présente un corps plus mince que les précédents. Mlle de Senillosa a cru reconnaître dans cette forme matérialisée celle de sa grand-mère.

Une dernière forme de femme vient après celle-ci. Plusieurs assistants disent la reconnaître pour Florence Hennecart, la mère de Mme Bablin. Après qu'elle se fut retirée, les vêtements du médium lui sont enlevés, malgré les liens, et jetés au milieu du cercle. Les nœuds vérifiés, ont été trouvés intacts et emprisonnés par les plombs<sup>30</sup>.

J'ai connu Mme Y. F. (médium) en 1882, en devenant le médecin de M. et Mme D., demeurant rue Baudin, à Paris, chez qui elle était entrée en qualité de cuisinière et qui, ayant beaucoup d'estime pour elle, la traitaient presque à l'égal d'une dame de compagnie. Dès cette année 1882, elle fréquenta les séances de Mme Bablin et y acquit des facultés médianimiques d'autant plus facilement qu'elle était déjà un excellent sujet hypnotique, réalisant de la manière la plus nette les

---

<sup>30</sup> Cf. Dr Th. L. Chazarain : loc. cit., p. 72.

trois principales phases de l'hypnose, et possédant la vue à distance.

En 1883, Mme V. F. étant toujours chez M. et Mme D., avait avec elle une petite fille âgée de six mois, qui mourut subitement une nuit du mois de mars, asphyxiée par les mouvements inconscients d'une bonne endormie qui l'avait couchée avec elle. Cette mort se produisit deux jours après que Mme V. F., assistant à une séance de Mme Bablin, où j'étais, avait vu venir à elle la forme matérialisée d'une femme qui lui dit ces mots entendus de tous ses voisins : « Courage ma fille, courage ! » ce à quoi elle ne comprit rien, mais qui semble indiquer que l'Intelligence qui animait la forme matérialisée voyait d'avance la mort de l'enfant.

L'Esprit de la petite morte, évoqué le lendemain de cet accident, par sa mère et par Mme Daumas, donna typtologiquement devant moi la communication suivante : « Ne me pleurez pas, par vos larmes vous troublez mon bonheur. Puisque vous désirez voir de beaux phénomènes, j'essaierai d'en produire un ; vous avez mis un chapelet sur mon corps, et bien ! laissez-le dans mon cercueil et je vous le rendrai. » J'avais été informé de cette mort dès le matin du jour qui la suivit et, appelé chez Mme D. j'y arrivai pendant que la communication était donnée, et aussitôt il fut convenu que je prendrais telle précaution que je voudrais pour identifier le chapelet, et, au cas où il serait rendu, pouvoir certifier la réalité absolue du phénomène.

En conséquence, et sans rien en dire ni à Mme V. F., ni à Mme D., je me procurai deux boutons en cuivre de forme sphérique qui furent pris sur une des robes de mes filles et je traçai sur leur milieu deux sillons profonds creusés avec une lime et formant une croix. L'enterrement devait avoir lieu le surlendemain, qui était un samedi. Un quart d'heure avant le départ du convoi, qui eut lieu à trois heures, j'arrivai à la maison mortuaire, ayant avec moi les deux boutons. J'en fixai un avec un morceau de fil de fer à un des chaînons du chapelet laissé sur le corps de l'enfant et j'attachai l'autre de la même manière à un second chapelet que mes filles m'avaient donné pour qu'il fut joint au premier, désireuses qu'elles étaient d'avoir, s'il se pouvait, une preuve à elles de la réalisation du phénomène annoncé. Je fis procéder aussitôt à la mise en bière du petit cadavre, qui fut entouré de ouate et je fis visser le couvercle devant moi et en présence de Mme V. F. A partir de cet instant, je ne quittai plus le cercueil des yeux, jusqu'au moment où il sortit de l'église de Saint-Vincent-de-Paul, où eut lieu la cérémonie funèbre, pour être conduit au cimetière.

Comme je viens de le dire, c'était un samedi. Le soir du même jour, la mère crut voir le fantôme de son enfant lui souriant en lui montrant les deux chapelets. Le lundi suivant, à 11 heures du matin, elle était avec Mme Daumas, dans la chambre de celle-ci, quand elles virent simultanément quelque chose de blanc se détacher du plafond et descendre lentement jusqu'à terre en décrivant une spirale, au lieu d'aller en droite ligne vers le parquet. Elles ramassèrent aussitôt cette petite masse blanche. C'était le premier chapelet entouré d'un peu d'ouate et portant un de mes boutons métalliques. Elles coururent aussitôt chez moi pour me le montrer en même temps qu'aux miens et je pus m'assurer que chapelet et bouton étaient bien ceux que j'avais déposés dans le cercueil. Le mercredi matin, à la même heure, le second chapelet avec son bouton adhérent marqué par moi, fut restitué de la même manière. Il me fut remis comme le premier par Mme D. et par Mme Y. F. et je l'ai gardé pendant plus de dix ans<sup>31</sup>.

*Séance du 30 juillet 1890.* Après avoir endormi le médium (Mme V. F.), nous l'attachons comme d'habitude. En moins de dix minutes, nous avons des lumières.

L'Esprit incarné (qui était un enfant du médium, et que sa mère appelait Pompon) nomme les Esprits présents, mais invisibles pour nous au moment où ils font, dit-il, leur lumière. Il nous dit que nous aurons quelque chose d'extraordinaire. En même temps, il voit Edouard s'approcher de lui pour prendre sa place. Presque aussitôt on entend une sorte de hoquet (ce qui arrive toujours

---

<sup>31</sup> Cf. Dr Th. L. Chazarain : loc. cit., p. 85

chez le médium et tous ceux que j'ai connus lorsqu'une incarnation succède à une autre) et Edouard se trouve en possession des organes du médium.

Les lumières continuent de se montrer, les unes très haut, les autres très bas. Quand elles ont cessé d'apparaître, nous entendons le bruit de quelque chose qui s'agite au-dessus du médium ; on dirait des fleurs, qu'une main remue. Bientôt des œillets blancs, rosés, rouges, jaunes, tout mouillés, sont jetés en tous sens. Nous faisons de la lumière et nous en ramassons de quoi faire plusieurs gros bouquets. Nous donnons ensuite quelque chose à boire au médium que cet apport semble avoir fortement fatigué. Puis nous refaisons l'obscurité et nous obtenons encore quelques lumières, après quoi on nous prévient que Charlotte viendra nous parler par la table. Voici ce qu'elle est venue dire (le médium ne mettant pas les mains à la table) : « Je suis contente ce soir et je viens vous le dire. Nous vous embrassons tous. Lolotte. »

*Séance du 4 avril 1890.* J'endors le médium (Mme V. F.). Des lumières apparaissent, plusieurs fois divisées en trois ou quatre points brillants, et mes deux filles placées à côté du médium ont remarqué que ces points représentaient l'extrémité des doigts d'une main, le reste des doigts étant noirs.

L'Esprit Eliam, dont la présence est annoncée, mais qui est invisible, a produit une large lumière entourée d'un nuage blanc de la grosseur d'une tête. Avant de se retirer, Eliam dit ceci (par l'intermédiaire de l'Esprit incarné dans le médium) : « Courage, amis ! Vos épreuves touchent à leur fin. J'entrevois le succès pour vous, bientôt vous nous verrez. »

Le médium dit voir le colonel Devoluet dans son costume militaire. M. Bourlet n'étant pas venu, on nous rappelle que nous devons nous arranger pour être tous présents à la séance ; sans cette exactitude, les phénomènes seraient retardés ou affaiblis. J'éveille le médium qui, ayant ouvert les yeux dit : « J'entends M Joly dire : Ce n'est pas fini, éteignez de nouveau. » Ce que nous faisons et après quelques instants, nous entendons tomber quelque chose sur le médium : ce sont des fleurs en très petit nombre que le médium lance sur nous<sup>32</sup>.

Ces séances avaient lieu le soir à 9 heures. Les assistants étaient assis autour d'une table de salle à manger et se tenaient par les mains, les laissant appuyées sur la table, tandis que le médium assis en dehors du cercle des assistants, sur un fauteuil, était sous la surveillance d'une personne sûre qui lui tenait les deux mains jusqu'à la fin de la séance. C'était Mme Elise Picard, de l'Odéon, remarquable médium à incarnations dont M. Puel et ses collaborateurs étaient certains de la scrupuleuse attention. L'obscurité étant faite, on ne tarda pas à entendre les pas légers d'une personne marchant sur la table. Puis on sentait de petites mains d'enfant qui nous touchaient, nous tiraient par la barbe, nous caressaient, ôtant aux uns leur cravate, leur col, leur lorgnon, et les portant aux autres. Plusieurs fois une de ces petites mains s'enfonça dans la manche du Dr Dupouy, lui tira ses manchettes et les porta à une autre personne de l'assistance. Elle en fit ensuite autant pour son lorgnon. J'ai eu un soir, à une de ces séances obscures, une bague enlevée de mon doigt par une de ces petites mains qui avait agi sans tâtonnement et avec autant de sûreté que si la salle eût été vivement éclairée, et la passer instantanément au doigt d'un prêtre, professeur de théologie, qui était assis en face de moi de l'autre côté de la table. J'avais apporté cette bague sans en rien dire à personne, avec le désir qu'elle me fut prise, comme la chose arriva.

Il n'y eut jamais de lueurs phosphorescentes pendant ces séances et personne ne put voir par conséquent les petites mains qui nous touchaient. Mais leur contact répété ne laissa aucun doute en nous que les mains étaient celles d'un enfant et non celles d'un adulte.

J'ai appris que dans un autre milieu (chez Mme de L.) on avait obtenu des communications typtologiques de l'Esprit d'un enfant que l'on avait connu sous le nom du petit Théodore, et que cet

---

<sup>32</sup> Cf. Dr Th. L. Chazarain : loc. cit., p. 103.

Esprit disait qu'il se matérialisait aux séances obscures du Dr Puel (chez qui se tenaient alors nos séances).

Nous donnerons maintenant la parole à M. A. Engel : « Séance chez Mme Bliss, à New York, le 20 mars 1887, l'après-midi. J'arrive à deux heures. On m'introduit au salon où on me laisse seul. J'en profite pour examiner tout à loisir.

Puis arrive Mme Bliss (Le médium.), une grosse dame de 45 ans. On s'assied. Sa sœur prend place à ma gauche. Nous ne sommes que sept, plus le manager assis près du cabinet. On baisse le gaz. Mme Bliss s'installe. Une minute après, commencent les apparitions, toujours avec accompagnement de piano, d'orgue et de chant. Une vingtaine se succède, différent toutes par l'allure, l'âge et la taille. L'Esprit annonce sa venue par des coups frappés dans le cabinet et chacun demande à son tour : « Est-ce pour moi ? » Si l'on répond par trois coups, c'est oui, et la personne va jusqu'à l'ouverture du rideau, où elle est reçue par l'Esprit. Ce sont alors des chuchotements, des rires, des plaisanteries. On n'imagine pas combien ces Esprits d'Amérique sont gais ! Il doit se dire des choses fort drôles à en juger par l'hilarité de l'assistance car je ne comprends pas toujours.

Un Esprit en redingote, d'une raideur automatique, paraît à l'ouverture, me fait signe et me tend la main, puis disparaît derrière le rideau sans avoir prononcé une parole. Une petite vieille, bien connue des habitués, l'Irlandaise L. Mac-Carthy, paraît, coiffée du bonnet national, et chacun entend : « Dieu vous bénisse ».

Un autre Esprit-femme, Lucie, me demande au rideau ; mais au moment où j'arrive, elle disparaît dans le cabinet, laissant sortir le médium, qui s'assied en état de transe ; et se met à divaguer à grand bruit. C'est, me dit-on, l'Esprit du chef indien Petit-Loup (Little Wolf) qui parle par sa bouche. Sans transition, elle redevient Mme Bliss et cause avec l'assistance de la façon la plus naturelle du monde. La séance est levée.

Même jour, deuxième séance, le soir. Une vingtaine de personnes, plus le manager. Le gaz est baissé, on chante. Le médium prend possession du cabinet. Dix secondes après, il sort, courant de l'un à l'autre en poussant de petits cris, comme un jeune loup. On nous avertit que le médium est « contrôlé » ou, si l'on préfère, possédé par Little Wolf. Bientôt il rentre dans le cabinet, et le défilé commence. Comme à la séance précédente, les Esprits diffèrent tellement les uns des autres qu'il est impossible d'admettre que le médium opère seul. À un moment donné, le guide demande plus de lumière, pour une expérience d'épreuve, dit-il. On augmente le gaz, et c'est en pleine lumière que nous voyons apparaître, au rideau, une grande et belle femme en blanc, couronnée de fleurs d'oranger. Puis le gaz est de nouveau baissé. Successivement se présentent alors : l'Irlandaise, le gentleman en redingote de cette après-midi, et Billy, un des guides du médium. Tous ont l'apparence de mannequins fardés. Puis vient le petit Daisy, second contrôle ; Lucie ; un chef indien en grand costume ; une femme en gris ; une autre en blanc, avec une écharpe mise sur la poitrine. Voici comment on procède pour les admissions au rideau : le manager demande aux Esprits : « Quelqu'un doit-il venir au rideau ? » Si les trois coups signifiant oui sont frappés, le manager continue : « Est-ce au premier rang, au deuxième rang que se trouve cette personne ? » La réponse donnée, chaque personne du rang fixé demande à son tour : « Pour moi ? » jusqu'à ce que l'Esprit réponde oui. Comme toujours, plusieurs des assistants ont prétendu reconnaître leurs morts<sup>33</sup>.

Séance chez les sœurs Berry, à New-York, le 19 mars 1887 (première séance). On m'invite à contrôler les portes et les fenêtres, c'est l'après-midi ; je ne vois rien de suspect. Nous sommes une vingtaine de personnes. Le médium entre par la porte de droite et prend place dans le cabinet, qui, par exception, est isolé dans la pièce. En face, l'assistance forme un fer à cheval. On éteint le gaz,

---

<sup>33</sup> Cf. Engel : *Annales des sciences psychiques*, 1894, p. 80.

ne laissant allumé qu'un lampion entouré de papier rouge. L'obscurité est ainsi presque complète, mais on distingue encore, vaguement, les allées et venues des gens. Une vingtaine d'Esprits, dont trois masculins, se sont montrés pendant la séance. Ordinairement l'Esprit, vêtu de blanc (gaze ou tulle blanc), apparaît à la fente du rideau, puis s'avance vivement en murmurant un nom, vers la personne qu'il a choisie, l'emmène à l'écart, s'entretient un instant avec elle et rentre dans le cabinet. Deux ont paru surgir du parquet et y rentrer graduellement.

Voici ce que l'on voit : une masse blanche, d'aspect vaporeux et de forme confuse, apparaît sur le parquet. On dirait un amas de gaze, empruntant à ce milieu à peine éclairé un aspect mystérieux. Pendant quelques secondes cette masse se développe en hauteur comme un cône, et soudain prend une forme humaine ; on a alors devant soi un être en chair et en os, qui ne diffère en rien du commun des mortels. Ce personnage fait le tour de l'assistance, se laissant interroger et même palper sans difficulté... J'ai vu, ce soir-là, un groupe de trois Esprits circulant dans le salon ; un vieillard qui marchait péniblement, soutenu par le manager ; un homme de six pieds de haut et une femme très petite.

Un Esprit-femme sort tout à coup, s'avance vivement au milieu du salon, elle cache sa tête dans ses mains et court de l'un à l'autre sans savoir vers qui s'arrêter. Elle est en blanc, et ses bras sont nus. Je lui prends les mains qui sont chaudes et petites. Le médium se retire avant que la lumière ne soit rallumée. Le public est invité à visiter à nouveau le cabinet et l'on se sépare.

*2eme séance, 2 avril 1887, avec H. L. (une de mes connaissances). Toujours rien pour moi mais H. L. est privilégié. Il reconnaît successivement sa femme Delphine et ses deux filles<sup>34</sup>.*

Le Dr Paul Gibier s'est livré, en Amérique, à de patientes recherches sur les phénomènes de matérialisation. Nous empruntons les relations ci-dessous à son volume : *Les matérialisations de fantômes*.

Les expériences dont je fais état ont eu lieu soit à New-York, dans une pièce de mon laboratoire, transformée pour la circonstance, ou dans les montagnes Ramapo, dans un local que j'ai fait aménager à cet effet sur une propriété située à environ une heure de chemin de fer de la ville. Dans les deux cas, la chambre a environ six mètres sur quatre et demi. Les murs sont tapissés ou plutôt tendus de draperies sombres sur lesquelles le moindre nuage de substance claire peut se voir. En général, outre le cabinet ou la cage décrits plus loin, la pièce ne contient que des chaises pour les assistants, et, dans certains cas, une table où prennent place divers instruments (phonographes, dynamomètres, appareils photographiques, machine électrique, etc.). Pendant les expériences de matérialisations, la pièce est éclairée uniquement au moyen d'une lanterne placée au fond de la chambre, à l'extrémité opposée à celle où se tient le médium, et derrière les assistants, dont la vue n'est de cette manière nullement gênée par la source de lumière. La lanterne est située près du plafond, en sorte que le corps des assistants ne projette aucune ombre sur le cabinet placé en face d'eux ; elle consiste en une boîte en bois à parois pleines, sauf à la partie antérieure fermée par un verre de couleur bleue devant lequel une porte en bois à coulisse verticale peut être montée ou descendue plus ou moins selon la quantité de lumière désirée. Au début j'ai fait usage d'une lampe à huile que j'ai depuis remplacée par un bec de gaz acétylène dont la vive clarté est tamisée par une feuille de papier blanc sans gomme, placée sur le verre bleu. La porte à coulisse est mue au moyen d'une corde glissant le long du plafond où elle est retenue par des anneaux, et dont l'extrémité munie d'un contrepoids se trouve dans le cabinet où elle pénètre par le haut, et hors de portée de la main du médium, que ce dernier soit assis dans la cage ou attaché dans le cabinet. Cette disposition permet aux forces qui se dégagent du médium et s'organisent en projections personnifiées, de régler la lumière suivant leur degré de développement et de puissance.

---

<sup>34</sup> Cf. A. Engel : *Annales des sciences psychiques*, p. 79.

Quelques-unes de mes expériences ont été faites à l'aide de la cage complétée par un cabinet de tentures ; les autres avec un cabinet spécial sans cage. La cage se compose de cinq parois en treillis métallique tendu sur cadre de bois et d'une porte de même construction munie de charnières et d'un cadenas. Les cinq parois (trois côtés, fond et sommet) sont composées de cadres de bois supportant un fort treillis de fil de fer galvanisé formant des mailles carrées de douze à treize millimètres de côté, admettant l'extrémité du petit doigt.

Les fils formant ces grillages ont environ un millimètre et demi de diamètre et sont soudés ensemble par le zinc déposé par la galvanoplastie. Les treillis sont fixés en dehors sur les cadres de bois au moyen de liteaux et les charnières de la porte sont vissées également en dehors. Les cadres renforcés à la partie moyenne par une traverse de bois sont unis ensemble par de longues vis dont la tête est à l'extrémité de la cage une fois montée. Quand la cage est fermée au cadenas, il serait à peu près impossible à un homme robuste d'en sortir avec la seule aide de ses mains. Il va sans dire que si une ouverture suffisante pour donner passage à une personne était pratiquée dans l'une des parois ou la porte, cela ne pourrait se faire sans bruit ni sans laisser de trace.

Sur le sommet de la cage sont fixés, au moyen d'anneaux, deux bras métalliques qui s'étendent horizontalement en suivant les bords antérieur et postérieur jusqu'à environ un mètre du côté droit de la cage. De grands rideaux, aussi imperméables que possible à la lumière, sont jetés sur le tout de manière à couvrir la cage entièrement, car il ne doit pénétrer aucun rayon lumineux dans l'intérieur. Grâce à deux bras horizontaux les rideaux s'étendent au-delà sur le côté droit de la cage. Le tout forme une sorte de cabinet dont la façade est de la longueur double de celle de la cage, ou, si l'on préfère, on se trouve en présence d'une cage close ayant sur son côté droit un cabinet carré fermé par un rideau. Les dimensions de la cage sont les suivantes : hauteur, 2 m. 04 ; profondeur, 0 m. 94 ; largeur de la porte, 0 m. 87. Le médium prend place dans l'intérieur de la cage où se trouve une chaise ordinaire ; la porte est fermée sur lui, cadénassée et scellée. Les rideaux sont ajustés exactement.

Une fois le médium (Mme Salmon) enfermé, un timbre-poste est collé sur l'ouverture du cadenas, et deux autres sur le joint de la porte : l'un à 0 m. 40, au-dessus, et l'autre à la même distance au-dessous du cadenas placé au centre. Le médium s'assied aussi confortablement que possible sur la chaise placée dans la cage et en nous faisant face, puis les rideaux sont ajustés comme dessus. Les personnes présentes, ainsi qu'elles le doivent, prennent place sur les sièges disposés en demi-cercle autour de la cage. Je m'assieds aussi près que possible à l'extrémité droite du cabinet. Ces préparatifs sont faits en pleine lumière du gaz que l'on éteint dès que le médium s'est assuré qu'aucun rayon lumineux ne pénètre jusqu'à lui. Tout d'abord, les yeux sont surpris par cette diminution brusque de la lumière, mais au bout de quelques secondes, on commence à voir les objets environnants, et les visages de chacun des assistants ainsi que leurs mains et les parties claires de leurs vêtements, en sorte que tout apparaît d'une manière satisfaisante. Quand tout est prêt et qu'une lumière douce éclaire la chambre, il est d'usage que les assistants chantent ensemble. Il n'est pas nécessaire que le chant soit religieux ou monotone ou même que les exécutants chantent juste, pourvu que chacun fasse de son mieux. Dans plusieurs expériences, un piano, placé dans la chambre pour la circonstance, était tenu par une des personnes assistant à la séance.

Il est évident que le spectateur non prévenu, non initié, a le droit de trouver ce détail enfantin ou suspect, tout comme la demi-obscurité ; il n'en est pas moins vrai qu'avec tous les médiums que j'ai vus, quelle que fut la nature des phénomènes, ces derniers se montrèrent beaucoup plus tôt, et avec plus d'intensité, dans la pénombre et dès que les chants avaient établi une sorte de vibration harmonieuse, sinon de l'air, du moins des pensées des assistants. Je n'ai jamais perdu de vue le fait que, dans certains cas, le bruit du chant peut être mis à profit pour préparer quelque truc à l'intérieur d'un cabinet ou ailleurs, et je prêtais une oreille attentive à tous les sons pouvant venir de l'endroit



où se trouvait le médium. Bien souvent le chant mezza voce des assistants, auquel je ne me joignais pas toujours, me permettait d'entendre de temps à autre la respiration du médium, mais rien de plus. *Séance du 10 décembre 1896.* Nous sommes en tout sept personnes, plus le médium : Mme Salmon. Toutes me sont connues depuis plusieurs années. Le médium, bien que commençant une attaque de grippe, est bien disposé (ce qui n'arrive pas souvent). Elle a entendu Le Barbier à l'Opéra Métropolitain cet après-midi, avec une personne de ma famille et elle demande à M. T. S., qui a une superbe voix de ténor, de chanter quelque chose. Sans se faire prier, M. T. S. prend place au piano et chante *Pensée d'automne* de Massenet. Ensuite, j'essaye un phonographe avec lequel je me propose d'enregistrer les voix, s'il est possible. Je place un cylindre sur lequel est tracé l'air d'une chanson populaire et le fais chanter à l'instrument, ce dont il s'acquitte d'une façon qui nous fait tous pouffer de rire.

Nous sommes donc dans un état d'esprit plutôt gai et pas le moins du monde enclins à l'attention expectante, mère des hallucinations, dit-on.

Le médium se retire dans un coin de la chambre où Mme C. (la surveillante) l'examine en détail et s'assure qu'elle n'a aucun vêtement blanc de dessous (même la chemisette appliquée sur la peau était noire. Mme S. n'avait pas de corset). Son habillement de dessous est complètement noir.

On procède à l'attachement du médium ; un fort ruban de soie, de 1 m. 50 de long sur 0 m. 08 de large, m'appartenant, est passé autour de son cou ; je l'attache en présence de tous, en pleine lumière, au moyen d'un nœud chirurgical consolidé par un troisième nœud, le tout assez serré pour que l'index passé entre le cou et le lien soit un peu à l'étroit. Le Dr L. et M. T. S. m'aident à installer le médium. Nous l'asseyons sur une chaise dans le cabinet, contre la paroi antérieure de celui-ci, et le visage tourné vers l'ouverture. Les deux extrémités du ruban sont passées par moi chacune dans un des trous percés dans la paroi intérieure du cabinet, à 49 centimètres de l'ouverture. Nous tirons sur les extrémités du lien, de manière que la joue gauche du médium vienne en contact avec la paroi, et le Dr L. les attache au dehors, contre la cloison, au moyen d'un double nœud très serré, et fait en plus un autre double nœud à l'extrémité des deux bouts pendants du ruban. M. T. S., le Dr L. et moi examinons les bouts avec soin et constatons qu'il serait impossible au médium de quitter la position dans laquelle nous l'avons garrotté (c'est le mot).

Les autres personnes présentes déclarent s'en remettre à nous lorsque nous leur faisons part de nos constatations et remarquons tout haut que trois nœuds par lesquels le lien est attaché au cou du médium forment une espèce de corde occupant le court espace séparant ce dernier de la cloison du cabinet, et qu'il n'est pas possible de passer le doigt entre le dernier nœud et la cloison, tellement le lien a été serré à l'extérieur.

La portière de l'entrée du cabinet est abaissée, la lumière est disposée. Chacun prend sa place en demi-cercle, à 1 m. 50 environ du cabinet. Il est neuf heures huit secondes du soir. Vingt-quatre secondes après avoir pris place (temps noté par le Dr L.) sans qu'il ait été nécessaire de faire de la musique ni de chanter, le silence étant complet, nous voyons des lueurs donnant l'impression de transparence dans l'entrebâillement des rideaux, tandis que dans le haut du cabinet, à gauche (à notre droite), en dehors, à plus de deux mètres, nous voyons un grand avant-bras et une main gauche nus, blancs comme neige et parfaitement distincts. Le Dr L., qui a dirigé la confection du cabinet, appelle notre attention sur ce fait, qu'à cet endroit, la tenture est ininterrompue, car elle s'étend d'abord sur le mur de la chambre, en avant du cabinet et tourne dans l'encoignure formée par ce dernier, sur lequel elle se continue jusqu'à l'ouverture ménagée dans sa paroi antérieure. Cette forme se meut de haut en bas sur une hauteur d'environ 30 centimètres et, après un laps de temps de 20 à 25 secondes, disparaît sur place, c'est-à-dire sans se retirer vers le cabinet. Au même instant, un objet blanc paraît entre les rideaux de la portière.

Trois secondes plus tard, quelque chose de blanc s'agite tout à fait en bas de l'ouverture. Cela dure

20 secondes. Pendant 43 secondes, rien ne se produit. Au bout de ce temps, une forme de main et d'avant-bras blanche et diaphane glisse le long de l'ouverture de la portière et disparaît. Compté 3 secondes, une main de même apparence glisse encore de la même manière. La voix de Maudy se fait entendre à l'intérieur et après les salutations d'usage nous dit : « qu'ils magnétisent la tenture et le cabinet afin de faciliter les manifestations ».

Un dialogue de plusieurs minutes s'engage entre Maudy et le Dr P. G., puis, pendant 25 secondes, silence. Un bruit comme produit par un coup sec, violent, ou une pierre lancée contre la cloison du cabinet, se fait entendre. Pendant 25 secondes, rien. Une forme blanche, indéfinie, paraît alors dans l'ouverture, écartant les rideaux, et les referme aussitôt. Après 3 secondes d'attente, une forme humaine, vêtue de blanc, entrouvre les rideaux et se montre pendant 3 secondes. Après 51 secondes, un bras, puis le haut d'un buste et une face, paraissant incomplète, se montrent puis disparaissent presque instantanément. Il paraît, d'après Maudy, que des tentatives infructueuses sont faites pour matérialiser une forme qui se montrerait en dehors ; 15 minutes d'attente, mais rien ne se produit. La voix de Maudy se fait alors entendre de l'intérieur et s'adresse à Mme D., qui se trouve presque au centre du demi-cercle formé par les sept personnes présentes. Elle la prie de changer de place avec son gendre, M. B., qui est à l'extrémité droite et plus près du cabinet. « Cela, lui dit-elle, facilitera les phénomènes, car vous êtes médium et votre force nous aidera. » Le changement se fait. Cinq minutes se passent, après quoi la coulisse de la lanterne est abaissée légèrement par l'intermédiaire de la corde maintenue dans le cabinet (hors de la portée de la main du médium, car il y a plus de 1 m. 50 entre les trous de la cloison et l'extrémité de la corde) et la lumière diminue à proportion. Néanmoins, nos yeux habitués à ce crépuscule artificiel peuvent distinguer les objets environnants sans difficulté.

Nous attendons pendant 22 secondes après la mise au point de la lanterne et un objet blanc se montre au bas des rideaux qui restent fermés. Cet objet, d'abord gros comme un œuf, se développe rapidement dans le sens de la hauteur. Cela ressemble au bas d'une robe. A ce moment, les rideaux s'écartent assez brusquement et une forme de femme entièrement vêtue de blanc sort du cabinet et s'avance vivement vers Mmes D. et B. qui s'écrient en même temps : « Blanche ! Blanche ! » L'apparition se jette dans les bras de Mme D. (V. F.) en lui disant en français sans aucun accent : « Ma tante, ma tante, je suis si heureuse de vous voir », et, se tournant vers Mme B. « et toi aussi Victoria ». Ces dames, tout émues, répondent à l'apparition avec des paroles affectueuses, l'embrassant, en sont embrassées tendrement ainsi que M. B. (qui serait son cousin par alliance). Sur l'autorisation de Blanche, M. T. S. s'avance et lui prend la main ; il semble un peu troublé tout en déclarant qu'il a tout à fait l'impression de tenir la main d'une personne vivante, que la température de cette chair est normale.

L'apparition reste environ deux minutes avec nous à plus d'un mètre du cabinet, nous faisant face la plus grande partie de ce temps. Je l'examine de près sans toutefois la toucher ; sa taille est d'au moins dix centimètres plus haute que celle du médium ; elle est plutôt mince, tandis que le médium, qui est une femme d'une cinquantaine d'années, possède un certain embonpoint. La voix du fantôme est faible et un peu sifflante, n'ayant rien de celle du médium, qui, en outre, ne sait pas deux mots de français. Elle a un voile de communiante sur la tête, mais son visage est découvert, la figure est pleine et fraîche, paraissant celle d'une personne âgée de 20 à 25 ans, et n'a aucune ressemblance avec celle du médium. Elle place sa main sur son cœur, et paraît très émue. Enfin elle se dirige vers l'ouverture du cabinet et entrouvre les rideaux, derrière lesquels elle disparaît (On trouve ailleurs quelques indications données par Paul Gibier, sur cette personne. « Ce nom a été donné à l'une des formes matérialisées mentionnées dans l'observation documentée de la séance du 10 décembre 1898. Blanche A. était une nièce par alliance de Mme D. et conséquemment cousine de Mme B. (Victoria), toutes deux présentes à la séance. Elle mourut des suites de couches en 1878, à l'âge de

29 ans. Mme D. et sa fille, Mme B., ainsi que le mari de celle-ci, m'affirment que dans les six dernières années ils ont été visités par le même fantôme matérialisé. Ce qui est très intéressant, c'est que cela s'est produit avec trois médiums différents.

Blanche A. était née dans le sud des Etats-Unis, de parents français. Elevée à Paris, elle parlait bien le français et l'anglais. Avec deux médiums, Mme C. et Mme W., lorsque Blanche apparaît à ses parents, elle s'exprime de préférence en anglais tandis qu'avec Mme Salmon, elle emploie plutôt le français quand elle s'adresse à sa tante Mme D. née et élevée en France, et l'anglais si elle parle à la fille de cette dernière, Mme B., qui a été élevée en Amérique. Ces dames qui, à plusieurs reprises, ont tenu Blanche dans leurs bras, sont d'accord pour affirmer que son corps mince diffère complètement de celui des trois médiums susmentionnés qui ont tous plus ou moins d'embonpoint. » Au même moment, je touche le lien de soie qui sort au dehors du cabinet et m'assure qu'il n'y a rien de changé.

A peine cette forme a-t-elle disparu que les rideaux s'entrouvrent de nouveau et qu'une fillette d'un mètre de haut environ, peut-être moins, se montre à nous vêtue de couleur claire et nous parle. Nous reconnaissons la voix de Maudy (ses paroles n'ont pas été notées). Elle ne reste là que quelques secondes, fait irruption au dehors, et s'avance vivement vers Mme D. comme pour l'embrasser, et retourne aussitôt vers le cabinet, sans répondre à mon invitation de venir me serrer la main autrement que par plaisanterie : « Je n'aime que les jeunes Messieurs », me dit-elle en anglais ; « ce n'est pas flatteur », lui répartis-je aussitôt, et nous rions tous de bon cœur. Nous remarquons entre nous que c'est bien la même voix que nous connaissons lorsqu'elle part du cabinet, la voix de Maudy qui, de même que sa manière de s'exprimer, est tout à fait caractéristique. (Ailleurs, le Dr Paul Gibier dit ceci sur Maudy (ou Maudie, diminutif de Maud) : « Maudy ne parle que l'anglais. Elle raconte qu'il y a environ quarante-cinq ans, étant encore au berceau, elle fut massacrée en même temps que toute sa famille par des Indiens dans ce qui était alors le Far-West. Il y a dix ans, je lui demandai comment il se faisait qu'elle n'eût pas une apparence plus âgée, puisqu'elle était morte depuis si longtemps. Sa réponse fut que d'abord elle n'était pas morte, qu'elle n'avait fait que changer de condition, et que, de plus, dans le monde des Esprits, l'évolution n'est pas aussi rapide que dans celui-ci. Comme depuis lors, elle n'a pas changé d'une manière appréciable sa taille, ses manières, ni son langage (ce dernier est peut-être un peu plus sérieux), il y a quelques mois je lui posai de nouveau la même question. Cette fois elle me fit une réponse différente dont je ne discuterai pas plus la valeur que celle de la première : ayant adopté l'apparence sous laquelle elle se montre depuis vingt-cinq ans ou plus, elle est connue sous cette forme, de ses amis spirites. En outre dit-elle, il lui est plus facile de continuer à se manifester sous une forme qui lui est familière, que de se matérialiser sous les traits d'une personne plus âgée, car cela changerait les conditions et demanderait plus de force.



4. Forme matérialisée obtenue au cercle Fiat-Lux, à Nice



5. Forme matérialisée obtenue au cercle Fiat-Lux, à Nice



6. Forme matérialisée obtenue au cercle Fiat-Lux, à Nice



7. Forme matérialisée obtenue au cercle Fiat-Lux, à Nice

Sa voix est tout à fait celle d'une petite fille de six à huit ans, avec les imperfections de prononciation et de construction de phrases qu'on rencontre chez les enfants de cet âge. Quand elle a parlé pendant plusieurs minutes de suite (ce qui lui arrive souvent), la voix a de temps à autre surtout pour les nasales, des intonations qui rappellent celles du médium. Naturellement, la première idée qui vient à l'esprit est que Mme Salmon est ventriloque ; mais quand on entend la même voix sortir de la bouche d'une forme matérialisée de petite fille ayant à peine un mètre de hauteur, et venant parfois jouer autour d'un cercle familial par qui elle laisse volontiers prendre ses

petites mains, pendant que le médium est attaché dans le cabinet ou cadencé dans une cage, on est bien obligé de chercher une autre explication.

J'ajouterai que j'ai vu Maudy un assez grand nombre de fois (disons vingt fois) toujours semblable à elle-même, figure ronde, pleine et jolie, avec de grands yeux bleus, et des cheveux blonds bouclés. Quand elle sort du cabinet elle est généralement vêtue comme une petite fille qui vient dire bonsoir aux amis de la famille avant d'être conduite dans sa chambre : peignoir un peu flottant et pieds nus. Sa figure m'est donc familière et je l'ai reconnue de suite dans un portrait psychique au fusain et sur une photographie du même genre obtenue dans deux circonstances différentes, mais en dehors de mon laboratoire, par d'autres investigateurs.

Voilà pour le physique ; quant au moral, Maudy est vive dans ses réparties ; elle a souvent de l'esprit et rit de ses propres saillies qui sont quelquefois mordantes (son rire est bien différent de celui du médium) et, si j'ose employer ici cette image deux fois figurative, elle ne se laisse pas marcher sur les pieds. J'en demande bien pardon à Mme Salmon, mais au cours de fréquents entretiens que nous avons eus avec elle, nous ne l'avons pas trouvée à la hauteur de Maudy, tant au point de vue de la vivacité de la pensée que de l'acuité intellectuelle. Au cours des séances, Maudy chante souvent seule ou en même temps que les assistants. Son diapason est aussi aigu qu'on puisse l'imaginer chez cette petite fille de six à huit ans.

Quelques secondes après, elle a disparu derrière les rideaux, ceux-ci s'ouvrent de nouveau et laissent passer une grande forme de femme encore plus grande que Blanche. Elle est en corsage blanchâtre avec une jupe de couleur sombre ; elle nous regarde tour à tour et nous jette son nom : Musiquita. C'est le fantôme qui dans les séances de Mme Salmon fait sonner les cordes d'une guitare. Comme ce soir nous n'avons pas cet instrument avec nous, Musiquita semble désappointée et retourne dans l'invisible.

Après un assez long intervalle les rideaux s'ouvrent encore et Maudy se montre de nouveau à nous en riant d'un rire d'enfant espiègle. Elle se retire pour laisser passer une forme un peu plus haute qu'elle et qui vient au dehors du cabinet en chantant à mi-voix de soprano une mélodie plaintive qui n'est pas notée, et que nous n'avons pas encore entendue. Cette forme ne reste que quelques secondes ; elle est très indécise, vêtue de blanc et semble non achevée. Elle s'abîme et disparaît au pied des rideaux qui restent immobiles.

Pendant dix secondes rien ne se produit, après quoi une forme sort du cabinet. C'est une forme plus grande que toutes celles qui se sont montrées ce soir. Elle est plus grande que le médium d'au moins toute la tête. Elle est vêtue de vêtements sombres. Elle donne son nom, Eva, et nous parle d'une voix lente, caverneuse, inintelligible, peut-être dans une langue qui nous est inconnue. Elle a le visage pâle, de grands yeux hagards regardant en haut ; son expression est effrayante de tristesse et de souffrance. Elle se tient droite, rigide même. Nous nous sentons tous comme soulagés d'un poids quand, après quelques secondes, elle disparaît dans l'ouverture des rideaux.

Cette forme vient à peine de disparaître que Maudy montre son visage et nous parle : Ellan est au Mexique, dit-elle, il y a quelqu'un nous touchant de très près qui est très malade là-bas, Mme Salmon n'avait nullement fait mention de la maladie de sa fille, habitant le Mexique qu'elle ignorait sans doute. C'est un fait qu'elle a été très dangereusement atteinte (septicémie) ainsi qu'on l'apprit quinze jours plus tard mais s'il a promis de venir ce soir il viendra. Ellan, dit Paul Gibier, aurait été un cousin du médium. Il serait désincarné depuis une trentaine d'années. De même que Maudy, il ne parle que l'anglais, un anglais assez correct, plus correct que celui du médium. Sa voix est une voix de basse. Le ton de son langage est toujours sérieux, un peu mélancolique, bienveillant et digne, et, de même que les idées qu'il exprime, tout à fait supérieur à celui du médium. A une question qui lui fut posée, il répondit que si son médium venait à mourir, ou à cesser d'être médium, sa mission, ainsi que celle de Maudy, serait terminée, et qu'il n'aurait plus à s'occuper de

manifestations comme celles où il participe ; d'autres occupations d'un ordre plus élevé lui seraient attribuées ne s'est pas fait entendre de la soirée, contrairement à son habitude. Les rideaux se referment.

Compté 35 secondes. Les rideaux s'écartent et une forme d'homme d'une taille au-dessus de la moyenne, s'avance vivement à un mètre au moins du cabinet, nous fait face, et d'une voix naturelle de basse et tout à fait masculine, nous dit en anglais : « Bonsoir, amis, enchanté de vous voir. » C'est Ellan, dont nous reconnaissons aussitôt la voix. Ainsi que dans plusieurs expériences antérieures, il est habillé de noir avec plastron blanc orné de deux boutons de même couleur. Ses cheveux, ses sourcils et sa barbe (celle-ci peu abondante) sont châtain foncé.

Nous lui rendons son salut et je lui demande l'autorisation de me lever, et de lui serrer la main : accordé. Je me lève, je lui tends la main, il la prend, et je lui donne un good shake hand qui m'est vigoureusement rendu. Je constate qu'il est plus grand que moi, comme dans l'expérience avec la cage, et rien dans sa figure ne rappelle celle du médium dont la taille est beaucoup plus petite. Ses épaules, sa poitrine, sont celles d'un homme robuste, mais plutôt maigre. Je cherche sans y parvenir ce soir, à distinguer la couleur de ses yeux. Ceci est dû à ce que je le regarde de face et que la lumière vient de la lanterne à droite. Je m'assure que la main est ferme, large, dure même, modérément chaude, et moite (caractères diamétralement opposés à ceux de la main succulente du médium), et j'en fais la remarque tout haut, en invitant M. T. S. à venir s'en assurer. Nous demandons de nouveau l'autorisation à Ellan, qui nous fait une réponse évasive dont je ne note pas les paroles, mais qui me frappe en ce sens que celles-ci sont prononcées pour ainsi dire dans mon oreille, au moment où je me retourne vers M. T. S. qui se lève pour venir serrer la main de l'apparition. A ce moment, la main que je continue à tenir, glisse (je n'ose dire qu'elle fond) de la mienne, et la forme Ellan, en partie désagrégée, se dirige vers l'ouverture du cabinet, glisse entre les rideaux, les écartant à peine, et disparaît dans le cabinet.

Compté 37 secondes. La voix d'Ellan se fait entendre (dans le cabinet). Elle nous donne des instructions pour assurer une meilleure disposition du cabinet où le médium est réellement confiné. Période de silence. Compté 52 secondes. Apparition entre les rideaux d'une forme féminine vêtue de blanc qui ouvre et ferme les rideaux, reste invisible pendant dix secondes, et se montre encore pour un instant et disparaît définitivement. J'ai eu avec Ellan de nombreuses conversations auxquelles le médium seul assistait, mais je ne le voyais pas. Je ne l'ai observé de très près que dans trois occasions où je lui serrai la main.

Compté 6 secondes. Un point blanc se montre sur le parquet au pied du cabinet. D'où je suis placé, je vois que cet objet se tient à environ 25 centimètres de la portière en dehors. En deux ou trois secondes, cela devient gros comme un œuf et s'agite, rappelant à l'œil, la coquille vide qui, dans les salles de tir, danse au sommet d'un jet d'eau. Rapidement alors l'objet s'allonge, devient une colonne d'un mètre de hauteur, sur environ dix centimètres de diamètre, puis d'un mètre cinquante, et deux prolongements transversaux apparaissent à son sommet, lui donnant la forme d'un T. Cela ressemble à de la neige ou à un nuage épais de vapeur d'eau. Les deux bras du T s'agitent, une sorte de voile émane de leur substance ; l'objet s'élargit et prend vaguement d'abord, puis distinctement ensuite, la forme blanchâtre d'une femme voilée. Deux bras blancs sortent de dessous le voile qu'ils rejettent en arrière. Le voile disparaît de lui-même et nous voyons une charmante figure de jeune fille mince, délicate, de taille svelte, élancée, de 1 m. 60 de hauteur environ, qui, d'une voix à peine perceptible, nous donne un nom : Lucie. Elle se tient un instant devant nous comme pour nous permettre de l'observer ; la robe est entièrement blanche, les manches évasées sont courtes, n'allant pas jusqu'aux coudes ; les bras sont nus et d'une forme fine. La figure a des cheveux noirs arrangés en lourds bandeaux bouffants de chaque côté de la tête (le médium a des cheveux courts blonds, et frisés). La forme s'avance vers l'extrémité gauche du cercle des assistants, vers Mme D., et se

penche au-dessus d'elle. Elle lui prend les mains dont elle tourne la face palmaire en haut et souffle dedans. Au même instant, et comme sous l'influence magique de ce souffle, un flot de dentelle, ou de tulle, s'élève des mains de Mme D., monte et s'étend au-dessus de nos têtes pendant que nous entendons le souffle fort, régulier, continu, avec légers renforcements, donnant à l'oreille l'impression de venir d'une machine ou d'un soufflet de forge, et durant, sans interruption, au moins trente secondes. Mme D., nous dit sentir le souffle sur les mains et le visage. La forme prend ce voile dans ses mains, l'élève au-dessus de sa tête, position où il semble se condenser, puis l'étale, et littéralement nous couvre avec ce nuage ondulant de tissu léger.

A ce moment, je me lève et me place en ligne avec la face antérieure du cabinet, tandis que le Dr L. et M. T. S. se levant en même temps, s'avancent aussi vers l'apparition, lorsque celle-ci attirant brusquement à elle toute l'étoffe étalée sur les genoux des assistants, s'écroule à nos pieds comme un château de cartes au moment où j'avance mes mains pour la toucher, et disparaît progressivement, et en deux secondes au plus, comme elle était venue, mais cette fois à environ cinquante centimètres des rideaux auprès desquels je me tiens debout, et qui restent immobiles. En fait, je suis devant la porte du cabinet et elle ne pourrait rentrer dans ce dernier sans me trouver sur son chemin. Au moment où le dernier point blanc, vestige de cette forme, va s'effacer sur le tapis qui recouvre le parquet, je me baisse pour mettre la main dessus, mais je n'en puis sentir aucune trace ; il n'y a plus rien. Je me retourne vers le cabinet et porte immédiatement la main sur le lien qui attache le médium et je tire dessus : il est en place et tient bon.

A ce moment la lampe de la lanterne s'éteint ; je fais immédiatement allumer le gaz. La voix de Maudy nous invite à détacher le médium et, en moins de temps qu'il n'en faudrait pour le dire, je suis dans le cabinet où je trouve le médium à sa place, immobile, la salive coulant de sa bouche et couvrant son menton. Elle paraît s'éveiller d'une sorte de transe. Je lui prends les mains, tout en invitant le Dr L. et M. T. S., puis les autres personnes, à venir s'assurer de l'état du lien et des nœuds. Nous examinons le tout avec soin ; le ruban de soie est humide de transpiration, mais intact ; il est serré autour du cou. Le Dr L. met un soin particulier à l'examen de la position du médium. Pendant qu'il a sa tête près de celle du médium, la voix de Maudy, partant du fond du cabinet, l'interpelle et lui fait une remarque déplaisante. Les nœuds extérieurs sont d'abord détachés par le Dr L., qui les a faits. Il éprouve une difficulté sérieuse à les dénouer et y passe plusieurs minutes. M. T. S. prend alors les deux extrémités du ruban et les tient pendant que je tire vers l'intérieur.

Le médium paraissant exténué, le visage pâle, bouffi et couvert de sueur, les paupières gonflées et les yeux troublés, est amené à la lumière, où tous nous pouvons voir le lien étroitement attaché autour de son cou par les trois nœuds faits au début de l'expérience par le Dr P. G. qui l'a attaché autour du cou, examiné avec soin, trouvé intact et mis de côté.

Il est près de 11 heures (10 h. 48). Le temps qui n'a pas été noté fut rempli par la durée des phénomènes de matérialisations, par quelques dialogues entre les personnes présentes et les voix, et par l'examen du lien (après que les manifestations eurent cessé) avant, ainsi qu'après le détachement du médium.

L'observation de cette séance fut lue le surlendemain en présence des personnes qui y avaient assisté. L'attestation suivante fut écrite et signée en marge de la dernière page : « Nous avons lu les notes ci-contre ensemble, et nous en certifions l'exactitude. Signé (noms complets) : Mme Caroline D., M. Thomas. S., Mme Victoria B., M. Charles B., Mme Ch. C, Dr A. L., Dr P. G., Mme Salmon (médium). – New York, le 12 décembre 1896<sup>35</sup>.

J'ai vu se développer successivement les phénomènes suivants, que je relate en condensant mes observations d'après les notes de plusieurs séances.

---

<sup>35</sup> Cf. Dr Paul Gibier : *Les matérialisations de fantômes*, p. 39 sq.

1° Des voix différant les unes des autres se font entendre, non dans la cage, mais dans le cabinet situé sur le côté. D'abord c'est une voix de fillette nous souhaitant le bonsoir. La voix est tour à tour sérieuse ou enjouée. C'est l'un des contrôles ou guides du médium qui dit se nommer Maudy (diminutif de Maud), puis une voix de basse nous salue aussi ; c'est la voix d'Ellan, l'autre contrôle. Il nous fait d'un ton sentencieux et poncif un petit discours sur les précautions à prendre (de notre côté) pour les séances et sur les grandes difficultés que lui et les autres invisibles ont à surmonter (pour produire les phénomènes que nous nommons psychiques) et donner la preuve de cette vérité splendide : la survivance de l'esprit après la mort du corps.

2° A plusieurs reprises, des mains blanches et fines, parfois plus grandes, un diaphane à peine visible accompagnant une autre d'apparence plus matérielle (ne ressemblant pas à celle du médium qui est courte et grosse), glissent du haut du cabinet jusque vers la partie moyenne.

3° Un bras et une main nus et une autre main se montrent à plusieurs reprises, en même temps, aux deux extrémités du cabinet-cage.

4° Une forme féminine vêtue de blanc, ayant au moins 16 centimètres de plus que le médium, écarte les rideaux du cabinet à droite de la cage, et sort en avant des rideaux ; elle semble s'affaisser, puis s'enfoncer dans le tapis qui recouvre le parquet.

5° Une autre forme féminine de taille moins élevée, portant une couronne et une ceinture lumineuses, sort brusquement d'entre les rideaux, sans faire aucun bruit. Son visage ne ressemble pas à celui de la précédente ; elle est plus brune, ses vêtements sont de couleur sombre, et ses cheveux noirs. Elle murmure à voix très basse quelques mots que nous ne pouvons comprendre. Elle rentre dans le cabinet sans laisser d'odeur phosphorescente ou autre.

6° Après quelques minutes, pendant lesquelles les assistants chantent à mi-voix, les rideaux du cabinet s'agitent ; le chant cesse et la petite voix se fait entendre dans la cage. Quelque chose de blanc se montre entre les rideaux et un homme de taille au-dessus de la moyenne apparaît dans l'entrebâillement. Il rentre aussitôt sans proférer une parole ; mais la petite voix de Maudy nous annonce que nous venons de voir Ellan. Elle ajoute qu'elle va essayer elle-même de venir se montrer si elle peut prendre assez de force, et qu'Ellan allait également tenter de venir une autre fois.

7° Le bas des rideaux se soulève et une forme de petit enfant sort et s'agite en frappant le sol de ses petites mains tout en faisant entendre d'une voix de bébé (qui vient de l'endroit où nous voyons l'enfant) les sons suivants : ta, tta, tta, tata. La forme disparaît. Une voix part de l'intérieur de la cage et nous dit que la forme que nous venons de voir et d'entendre est celle d'un enfant de quelques mois, mort récemment.

8° Ellan paraît entre les rideaux du cabinet, il s'avance vers nous et nous parle très distinctement de la même voix qu'il nous fait entendre du cabinet ou de la cage ; il nous fait face pendant quelques secondes et je lui demande la permission de lui serrer la main. Il me tend la sienne ; je me lève (une voix du cabinet me recommande d'aller doucement), je m'approche de lui et lui prends la main droite dans ma main. Je lui serre la main, il me rend mon étreinte. La main que je serre est tiède, large, ferme, un peu osseuse ; une main d'ouvrier, alors que le médium a la main plutôt petite, molle et grasse. Je constate à ce moment qu'il est plus haut que moi de la moitié de la tête (le médium est plus petit que moi d'autant), il est vêtu de noir et le plastron blanc de sa chemise se détache clairement de son habit noir. Ses cheveux et sa barbe sont châtain foncé, ses yeux sont bruns (le médium a les yeux bleu clair) ; il paraît avoir de trente-cinq à quarante ans. Il me salue : « Good bye », et se retire dans le cabinet.

J'échange mes impressions avec les personnes présentes, chacun fait sa remarque ; tout le monde a vu la même chose.

9° Après l'apparition précédente, et lorsque le silence fut rétabli, quelques minutes après, nous



entendons la voix de Maudy, dans la cage d'abord, puis dans le cabinet, et une tête de petite fille espiègle d'environ huit ans se montre entre les rideaux en nous criant : « Good evening, bugboo ! » (Bonsoir, Croquemitaine !) Puis elle écarte les rideaux et se met à courir sur l'espace de 1 m. 50, qui sépare le cabinet d'une dame présente, à qui elle prend les mains. Elle ne reste qu'un instant et retourne en courant vers le cabinet où elle disparaît.

10° Plusieurs autres apparitions se montrèrent encore. Entre autres, une femme qui soi-disant, a perdu la vie dans un naufrage récent et vient se présenter avec ses vêtements tout mouillés. Plusieurs d'entre nous qui la touchons, avons les mains pleines d'eau. Dans une séance, elle s'abîme et disparaît au milieu de nous et, dans une autre, rentre dans le cabinet. Cette forme féminine s'exprime en français dont je ne lui ai entendu prononcer que quelques mots.

11° Une autre forme féminine, qui apparaît à presque toutes les séances réussies de Mme Salmon, dit se nommer Musiquita, prononçant le premier « u » à la manière espagnole ou italienne.

Elle a l'air d'une gitane et ne manque jamais de réclamer une guitare. Quand cet instrument est à portée de sa main elle s'empare de son manche et avec l'ongle de l'index gratte les cordes tout en tenant l'instrument à bras tendu pendant quinze ou vingt secondes, puis disparaît en emportant la guitare dans le cabinet, ou après l'avoir déposée à l'entrée<sup>36</sup>.

Je suis toujours au bord de la Flore et en rade de New York, relate M. A. Teynac, d'où j'ai écrit au *Banner of Light*, lui demandant l'adresse d'un remarquable médium ; ce journal m'adressa à M. Henri Lacroix, 16 Clinton Place, New York, bien connu à Paris, qui me conduisit chez M. et Mme Caffray, médiums à matérialisations.

Nous étions quatorze pour cette séance, dans une grande pièce simplement ornée, ayant pour meubles le bahut du médium sur lequel il s'assied pendant les expériences, deux canapés, une boîte à musique, deux guitares, deux tambours de basque et autant de clochettes ; une petite table cirée, un parapluie chinois suspendu obliquement par sa canne au mur opposé à celui auquel est adossé le bahut. Derrière le parapluie, une lampe mue par un mécanisme à bascule, qu'un faible mouvement fait agir, et destiné à rendre la lumière plus ou moins intense à travers le tissu léger du parapluie. Les Esprits meuvent ce mécanisme.

Quatre globes à gaz étaient suspendus au centre du plafond. Je palpais toutes choses avec soin et minutie ; je constatai que les personnes présentes étaient sérieuses, d'un âge déjà mûr, à l'air distingué, et restai convaincu, après un long examen, qu'une supercherie ne se pouvait, en me réservant de tout soumettre au contrôle de la raison.

Nous nous plaçâmes en cercle, la main dans la main, le médium compris, pour la séance noire, car on éteignit le gaz ; les instruments jouèrent ensemble, avec cadence, transportés dans l'espace, touchant les parois du mur, courant autour de nous, se plaçant sur nos têtes, etc. ; une boule lumineuse apparut au milieu du cercle et des mains nous frappèrent sur les genoux ; le gaz étant rallumé, nous vîmes tous les instruments à leur place primitive et les assistants de même. Je me disais qu'il eût fallu huit personnes pour agiter ces instruments, les transporter avec une si grande rapidité de la terre au plafond, qui était très élevé, et produire la boule lumineuse sans bruit de pas, sans éclipser la boule lumineuse ; encore fallait-il que ces personnes ne pussent se rencontrer dans l'obscurité.

Après la production d'écriture directe, la lampe placée derrière le parapluie fut allumée et l'on éteignit les becs de gaz ; nous nous plaçâmes tous en fer à cheval, faisant face au bahut sur lequel s'assit Mme Caffray ; son mari était au milieu de nous.

La lumière s'affaiblit derrière le parapluie, indice de la présence de forces invisibles qui la réglaient. La boîte à musique fut remontée, par des mains exercées et impalpables, et l'apparition d'une femme

---

<sup>36</sup> Cf. Dr Paul Gibier : *Les matérialisations de fantômes*, la pénétration de la matière et autres phénomènes psychiques. Paris, s. d., p. 22 sq.

de taille petite, inférieure à celle du médium, se présenta vêtue de blanc ; en sortant du bahut où se tenait le médium, elle marcha jusqu'au milieu du cercle et là, elle disparut après nous avoir salués ; la lumière, qui se modifiait, était souvent assez intense pour distinguer la couleur des yeux, du visage, des cheveux des assistants et des apparitions, ainsi que la blancheur de leurs dents ; et toujours elles nous éclairaient assez pour ne perdre de vue ni le bahut où se trouvait le médium, ni les mouvements des spectateurs. Un autre Esprit, plus grand que le premier, se dirigea vers une dame assise près de nous, l'embrassa et tint conversation avec elle ; c'était la fille défunte de cette dame ; elle s'en revint vers le médium et disparut. Un jeune homme se présenta, vêtu de gris, se dirigea vers son père, présent parmi nous, puis il s'effaça pour faire place à d'autres. M. Lacroix eut la matérialisation de son frère, puis de sa femme qui voulut me serrer la main ; je fus très ému et surpris en dévisageant cette face blanche, humaine, dont la main qui pressait la mienne était froide et humide ; elle échangea quelques paroles avec son mari, me dit Good bye et se retira pour disparaître.

Un Esprit nous montra comment il se matérialisait ; nous vîmes un point blanc, très petit, qui s'agrandit peu à peu, et atteignit la grandeur d'un foulard ordinaire ; un souffle l'agita, le souleva au milieu, ce qui l'élargit en lui donnant la dimension d'un voile très grand ; ce voile se releva, et au-dessous, se trouva une femme qui put nous parler, nous offrir des fleurs naturelles pleines de doux parfums. Ensuite, elle se dématérialisa ainsi : ses vêtements et son voile tombèrent à terre en morceaux détachés nettement, se réduisant en un voile large comme les deux mains, lequel devint un point imperceptible ; enfin tout disparut.

Six dames ou demoiselles, quatre hommes, trois enfants et un Indien nous apparurent dans cette séance, et nous offrirent des bouquets et des fleurs prises dans les champs, dans les jardins, au dire des assistants, ou fabriquées par ces êtres étranges ; ces fleurs bien réelles nous restèrent dans les mains. Une force invisible remontait la boîte à musique et réglait constamment la lumière ; j'avais inspecté préalablement le plancher, le bahut, chaque meuble du salon ; les portes sur lesquelles mon regard se portait n'ont jamais été ouvertes et j'ai bonne vue ; jeune et fort, point crédule, investigateur, j'étais assuré autant qu'on peut l'être que ce qui se passait devant moi n'était point l'effet d'un truc, d'autant plus que tous les assistants voyaient ce que mon toucher, mes oreilles et mes yeux constataient être la réalité<sup>37</sup>.

M. Miyatovich, diplomate de profession, ambassadeur, membre de plusieurs sociétés savantes, se rendit accompagné d'un ami, docteur en droit, avocat distingué, auprès de Mme Wried, médium fort connu en Angleterre ; de la relation qu'il a donnée de la séance qu'il en obtint, nous détachons ce qui suit : « ... Un instant après, apparut une lueur derrière le médium, et elle se mut de la gauche à la droite du cabinet, comme si elle avait été transportée lentement par une douce brise. Là, dans cette clarté qui se déplaçait lentement, se trouvait, non pas l'Esprit, mais la personne elle-même de mon ami William T. Stead. Il n'était pas entouré de draperies blanches, comme j'ai vu des Esprits en d'autres séances, mais il portait son costume habituel.

Aussi bien Mme Wried que moi, nous jetâmes un cri de joie. Mon ami Hinkovitch, qui ne connaissait William Stead que par des photographies, dit : « Oui, c'est M. Stead ! » L'Esprit de M. Stead me fit un signe amical et disparut. Une demi-minute après, il apparut à nouveau et se tint en face de moi (mais un peu plus haut sur le plancher) en me regardant et en s'inclinant vers moi. Il apparut une troisième fois peu de temps après, et il fut vu alors par tous les trois d'une façon plus nette qu'auparavant. Après cette troisième apparition, je sentis que le porte-voix était tourné vers mon visage, et tous trois nous entendîmes ces paroles : « Oui, je suis William T. Stead. Mon cher

---

<sup>37</sup> Cf. Paul Gibier : loc. cit., p. 175.

ami Miyatovich, je suis bien heureux de vous voir ici ; je suis venu pour vous donner une nouvelle preuve qu'il y a une vie après la mort, et que le spiritisme est une vérité. J'avais tâché de vous en persuader quand j'étais au milieu de vous, mais vous avez toujours hésité à accepter la vérité. » Je l'interrompis en lui disant : « Mais vous savez que j'ai toujours cru à ce que vous me disiez. » « Oui, continua-t-il, vous avez cru, parce que je vous parlais de cela, mais je viens maintenant vous apporter une preuve de ce que je vous disais, et vous ne croirez pas uniquement, mais vous connaîtrez (en prononçant ce mot avec beaucoup d'emphase) qu'il y a réellement une existence après la mort et que le spiritisme est une vérité. Maintenant, adieu mon ami... »

L'assistance se compose de quatorze personnes, et c'est dans un salon parisien d'environ 4 m. 50 sur 5 et 3 mètres de haut, que l'expérience doit avoir lieu. Dans un angle de cette pièce est le cabinet médiumnique constitué simplement, comme tout autre, par deux grands rideaux noirs, le fond étant également drapé d'étoffe noire. Onze d'entre nous se placent en demi-cercle devant le cabinet. Deux autres personnes restent en dehors du cercle, c'est :

1. M. Maurice, secrétaire de M. Borgnis, qui est préposé à l'allumage lorsqu'il en est besoin ;
2. la pianiste, une jeune fille qui, pour aider aux phénomènes, joue quelques accords très doux, très lents, et s'arrête dès qu'on le lui demande.) de façon que le médium soit complètement enfermé par cette haie d'observateurs. Nous nous tenons par la main, nos chaises se touchent ; le médium – un jeune homme d'une trentaine d'années – s'assoit sur une chaise aussi simple et aussi nue que les nôtres. La lumière blanche est éteinte, la salle ne reste éclairée que par deux lampes électriques recouvertes d'andrinople rouge.

Après quelques minutes, le médium, qui a procédé à de profondes inspirations, demande un peu de lumière blanche, il s'approche des observateurs qu'il magnétise pour « mélanger les fluides », fait changer de place certaines personnes dont les dits fluides ne s'harmonisent pas ; il va vers la deuxième personne qui est à sa droite, à lui médium, la prie de projeter fortement sa main en avant, et aspire, pour ainsi dire, le fluide qu'il semble voir s'en échapper. Pour se rendre compte si l'opération a réussi à son gré, le médium pose la main et celle de la personne dont il vient d'être parlé, sur un petit guéridon placé à proximité, en dedans du cercle, et l'élève sans plus de formalités, à plus de cinquante centimètres : les fluides sont bons (à noter que plusieurs feuilles de papier écolier avaient été interposées entre les mains et le plateau de la table). Le médium entre à nouveau dans son cabinet ; toute lumière est maintenant éteinte et les phénomènes commencent.

Ce sont tout d'abord des voix de différentes tonalités, de langue française et anglaise, et qui semblent venir, les unes de très loin, les autres de plus près. Ces voix s'entretiennent ensemble, se concertent, mais parlent presque toujours l'une après l'autre, et ceci fait penser tout de suite à un phénomène simple de ventriloque ; aussi, sur le moment n'attachons-nous pas autrement d'attention à ce genre de manifestation. Mais voilà qu'une voix se rapproche, qui maintenant parle hors du cabinet et tout près de nous ; « c'est sœur Cerise », nous dit-on, et sœur Cerise s'entretient longuement avec ma voisine de gauche, qui connaît cette Entité depuis quelque temps déjà.

Pendant que la conversation se poursuit, une des ardoises lumineuses<sup>38</sup> qui ont été placées à terre dans le cabinet médiumnique, est soulevée, approchée rapidement des observateurs et une tête d'Arabe, parfaitement formée, se montre successivement à chacun de nous, s'approchant à une quinzaine de centimètres de nos visages, l'écran phosphorescent placé sous le menton. Cette apparition ne parle pas, la bouche reste bée, les yeux sont mobiles, le teint est bronzé, la barbe est drue, la tête est surmontée d'un turban. L'Arabe fait le tour de l'assistance, se montre parfaitement

---

<sup>38</sup> Ces ardoises, dont les dimensions sont d'environ 25 cm. sur 20 cm., sont enduites d'une composition fluorescente (sulfure de calcium ou autre, nous n'avons pu savoir, et l'examen visuel ne nous a pas permis de nous rendre compte exactement) et permettent de voir très nettement les objets et les visages qui sont interposés devant. Présentée face à moi, par exemple, une ardoise m'a permis de détailler simultanément le profil de mes deux voisins de chaîne.

à chacun, insiste, revient, puis l'ardoise tombe devant nous et tout disparaît. Sœur Cerise s'entretient toujours avec ma voisine ; mais j'observe qu'elle ne lui cause pas constamment.

L'Arabe vient de disparaître, une petite lueur sort à nos pieds qui monte graduellement – ce n'est pas une ardoise cette fois – la lumière arrive à la hauteur de nos têtes, nous voyons alors un petit Indien, un adolescent, qui éclaire son visage en tenant ses mains – recouvertes de voiles et dans lesquelles se tient la substance lumineuse – sous son menton. Nous l'avons tous bien vu, il est encore au milieu du cercle, tout près de nous, quand la lumière<sup>39</sup> se prend à descendre lentement et nous voyons l'apparition se fondre littéralement dans le sol, à nos pieds, là même où elle avait pris naissance.

Dans le cabinet, les voix ont repris et l'arrivée d'un fakir est annoncée. C'est, en effet, un bel Hindou qui nous apparaît maintenant, tenant une ardoise lumineuse qu'il vient de ramasser à terre ; et si, malgré la précédente apparition, des doutes ont pu subsister en nous, celle-ci va nous convaincre complètement. Le fakir se présente devant chacun de nous, l'ardoise est mobile sous son visage, qu'il nous montre de côté et d'autre, insistant pour qu'on l'examine bien ; il agite ses lèvres, mais ne parle pas – devant moi du moins. Il est également coiffé d'un turban mais ne ressemble pas du tout à l'Arabe qui s'est montré en premier lieu.

Le fakir est rappelé de l'autre côté du demi-cercle ; il s'y transporte instantanément, revient vers nous, qui le demandons à nouveau, se transporte au centre du cercle et de là, tenant l'ardoise à hauteur du buste, montre l'étoffe dont il est enveloppé – c'est une sorte de mousseline –, se dirige vers le cabinet, soulève un des rideaux et éclaire le médium que vingt-six yeux voient simultanément avec l'apparition. Pour plus de certitude encore, le personnage, à l'aide de son ardoise lumineuse, frappe à plusieurs reprises sur la tête du médium qui dort profondément sur sa chaise ; l'ardoise tombe, l'obscurité règne de nouveau.

D'autres apparitions se succèdent : c'est une sœur qu'on nous dit être sœur Thérèse de l'Enfant Jésus. Le visage est bien féminin et très doux. Cette tête est recouverte d'un voile noir d'où émerge l'étoffe blanche du serre-tête. C'est ensuite la physionomie d'un homme âgé, à moustache et barbiche blanches.

C'est Guillot ou le docteur. Ici encore un phénomène qui nous a paru peu susceptible d'être reproduit par un moyen frauduleux : le Docteur, qui tient toujours l'ardoise lumineuse, la laisse tomber tout à coup, là, devant nous, et avant que nous ayons eu le temps de la saisir, un moment d'obscurité complète (les ardoises tombent toujours le côté contre terre et le plus souvent d'une hauteur d'homme), l'écran est relevé, et une tête d'homme, complètement imberbe, se montre à nous. Enfin, la plus belle et la plus persistante des apparitions est celle de sœur Amy ; c'est une très jolie et très expressive physionomie qu'encadrent de longs voiles blancs. Sœur Amy parle aux uns et aux autres, tout en se faisant voir ; elle reste longtemps parmi nous, va de l'un à l'autre tout en se dirigeant vers la personne qui la réclame ; montre son visage sous tous les angles en déplaçant l'ardoise lumineuse, montre aussi son bras qu'on lui demande. C'est bien un bras féminin auquel s'attache une fine petite main. Celle-ci, sur notre insistance, nous touche ; l'impression du contact est celle que produit un corps vivant. Pendant que l'apparition va, vient et parle, on entend dans le cabinet le médium se frotter activement comme pour se réchauffer, action qu'il exerce, du reste, presque constamment durant que les phénomènes sont là.

Parlerons-nous de Joé que l'on nous présente comme un ancien clown et qui, ne pouvant se montrer à nous ce soir, exécute quelques tours de sa fantaisie, parlant tout d'abord du fond du cabinet, puis semblant descendre dans les sous-sols, parlant sous nos pieds et comme à travers le plancher, puis, enfin face à nous, en nous touchant rapidement les genoux de ses mains menues et nous expliquant

---

<sup>39</sup> On peut comparer cette lumière à la phosphorescence que produiraient une dizaine de vers luisants.

que pour venir jusque-là, il a dû passer par la cave ? Parlerons-nous de sœur Cerise, qui tient toujours de longues conversations en un français très pur ?

Non, nous n'ajouterions rien maintenant qui soit mieux, ni plus étrange, que les scènes auxquelles nous venons d'assister<sup>40</sup>.

Malgré la faible lumière, relate M. Venzano, je discerne distinctement le médium (Eusapia Palladino) et mes compagnons de séance (Séance du 20 décembre 1900 au *Circolo Minerva*.) Tout à coup je m'aperçois que derrière moi se tient une forme matérialisée, d'une taille assez haute, qui appuie sa tête sur mon épaule gauche et, en proie à de violents sanglots perçus par tous les assistants, m'embrasse à plusieurs reprises. Je perçois nettement de cette figure les contours du visage qui effleure le mien, et je sens ses cheveux très fins et abondants en contact avec ma joue gauche, de sorte que je puis me convaincre qu'il s'agit d'une femme. La table entre alors en mouvement et dit typtologiquement le nom d'une personne intime de ma famille, connue de moi seul des assistants, morte depuis quelque temps et avec laquelle, pour des raisons d'incompatibilité de caractère, on avait eu de graves désaccords.

Je suis si loin de m'attendre à cette réponse typtologique, que je m'imagine aussitôt qu'il peut s'agir d'une coïncidence de nom ; mais tandis que je formulais mentalement cette considération, je sens une bouche, à l'haleine chaude, effleurer mon oreille gauche, et murmurer avec une voix aphone, en dialecte génois, une série de phrases dont le murmure est perçu par tous les assistants. Ces phrases sont prononcées par saccades, interrompues par des crises de larmes, et sont employées à me demander pardon, d'une manière répétée, pour des torts que j'aurais éprouvés, avec une richesse de détails de famille qui ne pouvaient être connus que par la personnalité en question. Le phénomène prend une telle empreinte de vérité, que je me sens obligé de répondre, repoussant avec des expressions affectueuses les excuses qui me sont offertes, et à demander pardon à mon tour, si, à propos des torts dont j'ai parlé, j'avais pu excéder dans mon ressentiment. Mais j'avais à peine prononcé les premières syllabes, que deux mains, avec une délicatesse exquise, viennent s'appliquer sur mes lèvres, et m'empêchent de poursuivre. La forme me dit alors : « Merci ! », elle me serre, m'embrasse, puis s'évanouit... Pendant toute la scène, je ne cessai de surveiller le médium, qui, parfaitement éveillé et visible pour tous, se maintint pendant tout le cours du phénomène dans la plus parfaite immobilité<sup>41</sup>.

Notre séance avec le médium Williams mérite d'être relevée dans tous ses détails. M. Williams arriva exactement à l'heure convenue ; il était simplement habillé, et ne portait avec lui qu'une longue enveloppe. Immédiatement après les salutations d'usage, notre hôtesse nous conduisit à l'étage supérieur, dans un salon très simple de la capitale (Londres), et dans lequel ne se trouvaient ni recoin, ni endroit mystérieux. Le médium sortit de l'enveloppe en question un simple morceau de carton recouvert d'une substance phosphorescente, et muni d'un manche de même nature, le tout donnant l'apparence d'un face à main ; en notre présence, il alluma un fil de magnésium à la déflagration duquel il présenta le dit carton, après quoi il le plaça, le côté illuminé tourné en-dessous, sur la table noire et unie, et non recouverte d'un tapis, se trouvant dans la pièce.

Notre hôtesse quitta la chambre après avoir éteint la lumière et allumé une bougie. Le médium ferma la porte à clef, et nous nous assîmes de telle façon que M. Williams se trouvait au bout de la table, mon mari à sa gauche, et moi à sa droite. Suivant son exemple, nous posâmes nos mains sur la table, mon mari souffla la bougie et nous attendîmes. Nous nous mîmes alors à causer tranquillement avec le médium... Tout d'un coup, une petite lumière se montra ; puis une autre lumière, cette fois-ci tout près de mon visage, et encore une... et encore une autre... En même temps,

---

<sup>40</sup> Relation de M. Fernand Girod dans : Achille Borgnis, *Le livre pratique des spirites*, p. 174 (reproduction d'un article paru dans : *La vie mystérieuse*. Paris, 10 avril 1914).

<sup>41</sup> Cf. G. DELANNE, loc. cit., t. II, p. 587.

nous entendîmes des coups dans la table, indiquant, nous fut-il dit, que nous n'étions pas correctement placés. Je dus prendre place au milieu, après quoi, nous plaçâmes de nouveau nos mains de telle façon que nos petits doigts se touchaient ; puis nous reprîmes la conversation. J'ignore ce que perçurent les autres, mais je commençai à ressentir des courants magnétiques.

Le médium dit alors :

- Ils prennent beaucoup de votre fluide.

Soudain, je sentis trois coups frappés sur mon bras droit.

- C'est vous qui faites cela, M. Williams ? demandai-je.

- Non, dit-il, mais je sens des influences spirituelles près de nous.

- Je voudrais que cet Esprit me touche aussi le bras gauche, et touche également mon mari, dis-je. Au même moment, je sentis en effet des petits coups sur mon bras gauche, et une main toucha ma tête... Immédiatement après, une voix de basse profonde prononça quelques mots en anglais. J'étais si troublée par cette sensation si nouvelle pour moi, que je n'arrivai pas à comprendre ce que cette voix disait.

- C'est John King, dit le médium tout content. De nouveau maîtresse de moi, je dis :

- Nous sommes très heureux d'entendre la voix de John King ; ne pourrions-nous pas le voir ?

- Yes, répondit la voix profonde, et après quelques instants, le carton lumineux fut soulevé et dans la lueur phosphorescente, je vis un visage dont l'expression ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Je le reconnus pour l'avoir déjà vu, me souvenant de sa ressemblance avec une reproduction donnée dans le Borderland et bien que ma mémoire ne retienne point les traits, même de personnes qui me sont chères, j'eus pu faire un portrait de ce visage, si j'eusse connu l'art du dessin. Je vis ensuite flotter devant mes yeux, un profil fin et prononcé comme celui d'un Oriental ; une belle barbe noire d'une coupe très curieuse, qui me faisait penser à celles que l'on voit représentées sur les images des Rois d'Assyrie, mais toute lisse, sans les petites nattes, et non bouclée. Ce n'était pas une tête attrayante, mais malgré cela elle vous attirait ; on aurait dit la tête d'un de ces héros d'un roman de pirates (Barbe-Bleue pouvait avoir une tête comme celle-là). Je me sentis (comme aurait dit un enfant) un peu effrayée de John King.

Je persistais tout de même à douter ; la voix que j'avais entendue pouvait être celle d'un ventriloque ; l'apparition pouvait être produite par quelque tour de prestidigitation.

Reprenant mon courage, je dis :

- Nous sommes très obligés à John King, mais nous le serions davantage encore s'il voulait bien nous mettre en communication avec nos amis.

- Je vais essayer, et ferai de mon mieux, répondit la voix profonde.

Un moment de silence. Tout à coup, je sentis toucher ma main et une voix tout près de moi murmurait en hollandais :

- Mevrouw, mevrouw (Madame, madame).

- Qui est là ?

Et tout doucement j'entendis le nom Ottolander. Vraiment nous ne l'attendions pas, bien que nous fussions heureux de le voir apparaître.

- Pouvons-nous vous voir ?

- Oui.

Alors le carton fut levé et éclaira le visage amaigri d'un vieillard septuagénaire (que nous avions connu à Java) avec une barbe blanche. Le carton fut de nouveau retourné.

- Oui, oui, dis-je, nous vous reconnaissons, et sommes très contents.

Des petits coups joyeux donnés sur la table montrèrent que notre ami était heureux lui aussi d'avoir été reconnu.

- Posez vos mains sur nos têtes, demandai-je, et en effet, nous sentîmes aussitôt, mon mari et moi,

une caresse sur nos têtes.



8. Forme matérialisée obtenue par le Dr Imoda, à Turin.



9. Forme matérialisée obtenue par le Dr Imoda, à Turin.



10. Forme matérialisée obtenue par le Dr Imoda, à Turin.

Après Ottolander, deux autres Entités apparurent auxquelles nous n'aurions jamais songé, car elles n'avaient pas été en contact avec nous, ni par coups, ni par écrit. Le premier de ces Esprits, un autre

vieux Monsieur de Java, était un ami commun de M. Ottolander et de moi ; le second, un ami d'enfance avec lequel j'avais été en classe, mais dont je ne savais même plus s'il avait achevé ses études. Tous deux, comme John King et notre ami Ottolander, avaient annoncé leur venue : d'abord par un très fort courant à travers tout mon corps ; ensuite par une série de coups donnés sur la table, et finalement par trois petits coups sur ma main. Cela devait être en même temps le signal m'indiquant que je devais commencer à questionner les Esprits. Leur voix arrivait à nous comme un murmure, et comme nous n'avions pas l'ouïe très fine, nous éprouvions beaucoup de peine à comprendre leurs noms, et chaque fois que nous y étions parvenus, ils frappaient joyeusement sur la table pour manifester leur contentement. Le carton fut soulevé, et après quelques secondes, nous vîmes parfaitement et très distinctement les visages, dont les traits étaient même faciles à reconnaître. Les visages des deux personnes en question n'étaient plus présents à ma mémoire, et l'impression que j'en reçus était qu'il n'y avait pas de ressemblance entre eux, pas plus qu'entre eux et Ottolander. Nous parlions en français, en hollandais, en malais, ce qui amusait beaucoup le médium.

Pensons maintenant au Balinois (habitant de l'île de Bali, près Java), me dit mon mari à l'oreille. M. Williams nous ayant dit que penser fortement aux Esprits les attirait, et comme le Balinois serait un genre d'Esprit avec lequel M. Williams ne serait pas en termes familiers, nous pensions que son évocation serait une bonne preuve de la sincérité des faits auxquels nous assistions. Nous concentrâmes donc toutes nos pensées sur le Balinois, mais il ne se présenta pas, et à sa place vint notre vieil ami, le professeur Mulder, notre meilleur contrôle ; un Esprit très pur, et qui pouvait être parfois très gai, malgré son grand sérieux.

Influence magnifique, disait souvent M. Williams. Mon ami Mulder caressa ma main avec tendresse ; dans cette vie il avait été mon père et éducateur spirituels ; son visage était si précis que mon mari, qui ne l'avait pas connu dans cette vie, l'identifia immédiatement en regardant son portrait une fois de retour à notre domicile. Lorsque le visage disparut, je demandai s'il voulait bien m'embrasser sur le front. « Oui, oui », murmura-t-il ; et soudain une petite lumière parut devant nous, pas plus grande qu'une noisette, dont le centre était très lumineux ; elle planait tout autour de moi, et je me sentis caresser doucement les épaules ; puis la vision lumineuse disparut et je sentis deux mains se poser sur ma tête, me caressant les cheveux et les tempes, après quoi ma tête fut tirée en arrière comme pour un baiser, mais je ne sentis que les caresses. Jamais un Esprit ne me toucha si longuement, mais aucun être n'avait été aussi uni à ma vie que ce père spirituel. Mon mari demanda également à être touché ; immédiatement une main se posa sur son front.

Pendant toute la durée de ces phénomènes, le médium restait assis et immobile à mon côté ; par moment, il avait des tremblements nerveux très violents, qu'il ne pouvait réprimer ; d'autres fois, il frappait fortement sur la table en disant : « c'est moi, je ne puis m'en empêcher », et il manifestait son étonnement en entendant frapper continuellement, et sa curiosité fut grande en écoutant nos conversations en langue hollandaise.

- Pouvez-vous faire venir notre fils Max ? demandai-je.

- Oui, oui, murmura l'Esprit, laissez-moi, et il disparut.

Dans l'intervalle qui suivit, avant l'apparition de Max, nous demandâmes s'il nous était permis de donner la main aux Esprits.

- Non, fut-il répondu, sauf dans les cas où ils vous le demandent eux-mêmes.

Lorsque je sentis que Max allait paraître, et après que ma main droite ait été touchée trois fois, je dis : « Max, si je pose ma main gauche grande ouverte sur la table, veux-tu bien y poser la tienne ? » La réponse fut affirmative, mais je ne me souviens pas si cette réponse fut donnée par la voix ou par des coups. La quantité d'impressions qui m'assaillaient alors devenait accablante. A l'idée de revoir mon fils que j'avais perdu depuis seize ans, nous faisait perdre, à mon mari et à moi, un peu



de notre sang-froid. La petite main vint se poser dans la mienne ouverte, en la caressant ; une petite main chaude et douce, mais lorsque je voulus la serrer, elle se leva en emportant la mienne sans la tenir, comme un aimant attire un morceau de fer. Ensuite ce fut le tour de mon mari d'être caressé et cajolé.

« Pouvons-nous te voir ? » « Oui. » « Comme bébé ? » « Non. » « Comme garçonnet ? » « Oui. » Le carton fut soulevé éclairant un gentil petit visage d'enfant ressemblant beaucoup à mon fils cadet de dix ans, mais sans ses longues boucles. Sa petite tête était sérieuse ainsi que son regard ; il était déjà ainsi comme bambin. Les manifestations de Max ont toujours eu un cachet de gentillesse sérieuse, et de temps en temps un peu espiègle. Il est l'enfant chéri de M. M. (un autre invisible) qui l'appelle Mon Max parce que, dit-il, malgré sa jeunesse, il est déjà si haut placé. Son petit visage disparut et nos mains furent encore une fois caressées<sup>42</sup>.

Mme d'Espérance ne fut jamais un médium professionnel ; très intelligente et très désireuse d'étudier comment les Esprits arrivaient à se manifester, elle parvint, après un long entraînement, à rester consciente, au milieu des assistants, alors que se produisaient, grâce à ses puissantes facultés médiumniques, les formes matérialisées. Il était donc loisible de voir simultanément le médium et les apparitions. Dans un volume publié par un avocat qui assistait à des séances données à Christiana dans un groupe de personnes composé de hauts fonctionnaires, de directeurs de journaux, de médecins, de littérateurs, etc., nous lisons ceci<sup>43</sup> :

« *Première séance.* On était en avril, et il faisait encore jour au début de la séance ; on avait préparé dans la pièce voisine des lampes allumées, mais avec la flamme baissée pour le moment où il serait nécessaire d'y recourir ; un de nous avait été chargé de régler l'éclairage. Comme celui-ci donnait trop ou trop peu de lumière, l'Esprit matérialisé, qui semblait gêné dans son œuvre, déclara qu'il s'en chargerait lui-même. La personne qui se trouvait près de la porte écarta les chaises pour lui laisser un libre passage. On vit alors cette forme de grande taille se diriger vers la porte, s'arrêter, se retirer un peu. Elle resta un certain temps près du médium, puis comme frappée d'une nouvelle idée, lui enleva le châle qui couvrait ses épaules, le mit sur les siennes, lui prit les mains et la conduisit vers la porte ouverte. Nous eûmes alors toute facilité pour l'observer. Elle était enveloppée de la tête aux pieds d'une substance d'un blanc grisâtre, légère comme une toile d'araignée, qui masquait ses formes, sauf la main qui tenait celle du médium et les yeux qui supportaient avec peine l'éclat de la lumière. Laissant le médium, il se retira devant cette lumière décidément trop vive pour lui.

Circonstance digne de remarque, constatée par tous ceux qui ont pu le suivre complètement des yeux : tandis qu'il hésitait devant la porte de la chambre brillamment éclairée, il nous fut possible de l'observer de derrière. Il paraissait aussi matériel que le médium placé près de lui ; mais, à notre grande surprise, il devint tellement transparent que MM. H. et B., comme moi-même, nous pûmes voir la lumière des lampes à travers son corps. Le bras et l'épaule dont il s'était servi restaient toutefois opaques et ressortaient nettement en noir contre la draperie lumineuse.

*Seconde séance.* Ce fut très peu de temps après le début de la séance que l'on vit avec surprise une forme d'homme sortir tranquillement du cabinet et, s'arrêtant un instant près du médium resté dans le cercle, nous examiner tous successivement, comme en cherchant quelqu'un. Je pense que dès l'abord aucun de nous ne se figura que ce n'était pas un homme ordinaire. Il était de la taille du médium, d'une puissante stature et avec des traits fortement accentués. Ses façons étaient pleines de calme et d'aisance. Nous attendîmes en silence qu'il prît la parole. Lorsque son regard tomba sur

---

<sup>42</sup> Cf. *Revue spirite*, déc. 1923. Relation faite par M. et Mme H. et N. von Kol (sept. 1901).

<sup>43</sup> Cf. *Harper i Luften et Light* du 14 janvier 1904.

M. A. il se dirigea d'un pas ferme et grave vers lui. M. A. se leva, lui tendit la main, qu'il prit avec émotion, et tous deux se tenaient debout, face à face. Nous étions tous frappés de la profonde ressemblance qui existait entre eux ; aussi aucun de nous ne fut surpris d'entendre M. A. s'écrier, avec la plus vive émotion : « John, mon frère John ! »

L'Esprit s'empara de la main gauche de M. A. et serra, d'une façon toute significative entre ses doigts, l'anneau que portait celui-ci, puis, après l'avoir encore longuement regardé, il se retira doucement dans le cabinet.

M. A. nous dit alors qu'aucune erreur n'était possible ; que le port, les traits, les mouvements étaient bien ceux de son frère, mort depuis cinq ans. On avait toujours remarqué leur grande ressemblance. La bague lui avait appartenu et il l'avait portée pendant de longues années ; à sa mort, elle était échue à M. A., qui, depuis, l'avait toujours portée.

Haraldur Nielsson, qui fut professeur de théologie à l'Université d'Islande, et à qui l'on doit la traduction, en islandais, de l'Ancien Testament, fut un zélé investigateur des sciences psychiques. Orateur et écrivain remarquable, il ne craignit pas de consigner le résultat de ses observations dans de nombreux écrits dont nous extrayons les fragments ci-dessous :

« Nous avons commencé nos recherches en Islande en automne 1904, déclare le pasteur Haraldur Nielsson. C'est à l'écrivain Einar H. Kvaran que nous le devons. Mais il ne savait pas bien comment on devait organiser une séance. Heureusement il se trouva là une femme de lettres danoise de passage à Reykjavic Elle nous apprit comment nous devons former ce que l'on appelle un cercle spirite... Le médium était un jeune homme bien doué du nom d'Indridi Indridason, fils de paysan islandais, qui était venu à Reykjavic pour se faire imprimeur. H n'avait auparavant jamais entendu parler de ces questions. Par hasard – s'il est vrai qu'il y ait quelque chose que l'on puisse nommer hasard – il vint en visite dans la famille où avaient lieu les essais d'expérimentation. Il était lui-même très sceptique et rit au commencement de toutes ces choses, jusqu'au moment où il tomba en transe, et commença de participer aux phénomènes les plus remarquables. Il fut vite constaté qu'une autre Intelligence ou que d'autres Intelligences agissaient en dehors de celle du médium.

Indridason écrivait automatiquement. Nous demandâmes s'il n'était pas un médium à incarnation. La main répondit qu'il l'était sûrement, mais que sa médiumnité n'était pas encore assez développée. Quelque temps après, cela se produisit en une séance alors qu'il écrivait automatiquement. Les communications que nous recevions étaient constamment signées : Stulkan (ce qui veut dire : la jeune fille). Le médium, qui était un jeune homme, aimant à plaisanter, dit d'un ton moqueur : « Qui es-tu ? Comment t'appelles-tu, jeune fille ? » Un coup lui fut donné au bras et il fut rapidement écrit : « Tu ne dois pas te moquer de moi. » « Maintenant, il doit tomber en transe. » Nous demandâmes comment il fallait le faire asseoir et comment nous devons, en gros, nous comporter. La main nous donna de claires indications. Cinq minutes après il était tombé en transe. Nous nous effrayâmes un peu. Mais à présent la main écrivait plus nettement, comme si l'Intelligence invisible, dans la transe, avait plus de force sur l'organisme du médium. La même dame continua à écrire. Elle nous communiqua que nous n'avions pas besoin d'être anxieux, qu'elle protégerait le médium et que tout irait bien. Elle nous permit de lui poser des questions, mais nous la priâmes de réveiller aussitôt que possible le médium. Enfin elle céda, un peu étonnée de notre anxiété. Elle écrivit pourtant encore quelques phrases et réveilla le médium après une transe médiumnique de trente minutes. Le jeune homme était très étonné lorsqu'il se réveilla, et il ne pouvait pas du tout comprendre ce qui s'était passé. Il ne se souvenait de rien d'autre en ce sommeil, que d'une dame qu'il avait vue, laquelle prétendait le bien connaître. Nous apprîmes plus tard qui était cette dame, et nous pûmes vérifier l'exactitude du fait.

Déjà durant l'automne de 1905, la médiumnité d'Indridason s'était développée au plus haut point. Nous obtînmes rapidement des incarnations en dehors de l'écriture automatique produite en transe.

Et alors commencèrent les lévitations et les phénomènes lumineux. Ce ne sont pas seulement les petites tables qui étaient soulevées, même quand nous essayions de les retenir à terre en appuyant dessus de toutes nos forces. Le médium lui-même fut levité jusqu'au plafond de la chambre et, un soir, le sofa sur lequel le médium était étendu, fut avec lui, levité tout autour de la table...

Ce fut bientôt l'habitude en nos séances que l'un de nous s'assoie près du médium et lui mette les bras dans le dos ou lui tienne une des mains ou même les deux mains quand il s'agissait de bien contrôler un phénomène. Je m'acquittai souvent de ce soin.

Les phénomènes lumineux commencèrent par des langues de flammes d'une couleur bleu rougeâtre. Nous n'en voyions qu'une à la fois. Mais elles se précipitaient l'une derrière l'autre et en plusieurs endroits de la salle. Un soir j'en comptai 58. Souvent l'on entendait en même temps une curieuse détonation dans l'air, qui était vite suivie d'une autre. Plus tard, les phénomènes lumineux se développèrent encore, et presque tout le mur, derrière le médium, fut comme un océan de feu avec des dessins caractéristiques ressemblant aux mailles d'un filet. Après quelques séances, nous vîmes une forme surgir de la lumière... Il me faut faire observer qu'un nouveau contrôle avait pris la direction des séances. Ce fut d'abord la jeune dame de l'Au-delà qui guida nos expériences, comme on nous l'avait communiqué, assistée d'une Intelligence masculine qui se donnait pour le grand-père du médium. Mais ces deux Intelligences ou contrôles se plaignaient qu'elles ne possédaient pas un pouvoir suffisant sur le médium : il ne leur obéissait pas assez, et elles avaient grand-peine à le protéger contre d'autres Esprits, beaucoup moins développés, qui s'emparaient de la force psychique qui émanait de lui. De temps à autre on pouvait remarquer que le médium en transe s'épouvantait devant quelque chose qu'il appelait de bas Esprits.

Pour empêcher cela, le nouveau contrôle avait pris la direction. Il était très énergique et autoritaire, et se refusa au commencement à nous dire qui il était, se désignant par un pseudonyme. Tout au moins il ne voulait pas laisser pressentir au médium qui il était. Il nous demanda de le tenir secret en présence d'Indridason, longtemps après qu'il l'eut communiqué à l'un de ceux qui assistaient à toutes les séances. Il nous confia qu'il était le frère du grand-père du médium. Aussi le médium l'aurait-il pris moins au sérieux s'il avait pu deviner qu'il était son parent. Il fallait habituer, disait-il, le médium à respecter le contrôle et à lui obéir.

Ce contrôle prétendait avoir été, en sa vie terrestre, professeur à l'université de Copenhague. Peut-être était-ce la raison pour laquelle il avait un Danois très compétent pour l'aider. Celui-ci son très éminent assistant, nous raconta que son nom avait été Emil Jensen, qu'il avait été fabricant, et qu'il lui fallait parler une langue étrangère par le truchement du médium. Indridason n'avait jamais appris d'autre langue que l'islandais, et ne savait au total que ce que les enfants de la campagne en Islande apprenaient pour la confirmation, à une époque où il n'y avait pas encore d'écoles régulières. Mais Jensen réussit d'une façon étonnante, et bien que de temps en temps les mots arrivassent un peu estropiés sur les lèvres du médium, ils avaient, le plus souvent, la meilleure prononciation de Copenhague.

Bientôt nous fîmes la connaissance de plusieurs autres personnalités médiumniques, pour nous servir de l'expression scientifique. Spontanément, elles prétendaient être des Esprits désincarnés qui avaient auparavant vécu sur la terre. Le contrôle paraissait avoir un Etat-Major de collaborateurs, dont la plupart étaient des Islandais (c'est-à-dire avaient vécu en leur existence terrestre en Islande) quelques-uns pourtant des étrangers. L'un d'eux fut, au cours des séances, toujours appelé le médecin norvégien. Il avait été, au cours de sa vie terrestre, une connaissance du professeur. Ce Norvégien s'exprimait par le médium en norvégien, en langue officielle, mais déclarait pouvoir parler aussi en langue populaire, et de temps en temps il se servait de mots que nous ne comprenions pas, et qu'il nous fallait chercher dans le dictionnaire d'Ivar Aasen, où nous les trouvions.

Ce médecin norvégien fut particulièrement apprécié par nous, et nos amis de l'Au-delà avaient beaucoup d'estime pour lui. Quatre ecclésiastiques appartenaient à l'Etat-Major, ainsi qu'un paysan extraordinairement brave et doué, accompagné par quelques-uns de ses amis. En outre, un chanteur norvégien et une dame française, qui tous deux chantaient merveilleusement, se joignaient à eux, et, de temps en temps, venaient, à titre d'assistants, un médecin hollandais, un médecin anglais et encore un Allemand, un officier je crois. Celui-ci dirigea un moment les lévitations.

Nous apprîmes les noms de la plupart. Mais si réellement ils étaient bien ces Intelligences, je ne puis le savoir. Ce que je peux seulement dire, c'est que nous fûmes très surpris quand, avec le secours d'un dictionnaire allemand, nous découvrîmes qu'un Allemand avait bel et bien existé, qui porta le nom très bizarre que le médium nous avait communiqué. J'affirme que le médium en son état normal ne connaissait pas ce dictionnaire, encore moins le nom, bien que ce dernier nous fût communiqué pendant sa transe par un des Esprits-guides au moyen de son corps.

Que faisaient ces Intelligences, si différentes les unes des autres ? Elles essayaient de nous convaincre qu'elles n'étaient pas une partie de la subconscience du médium, mais des créatures vivant en un monde qui est invisible à la généralité des hommes ; qu'elles avaient auparavant vécu sur la terre, et qu'elles avaient déjà passé par cette grande transformation si redoutée de la plupart des êtres, que nous appelons la mort. Elles se servaient de plusieurs méthodes pour arriver à cette fin. Elles tenaient avec nous de longues conversations et nous racontaient leur trépas et leur vie au-delà du tombeau. Elles rappelaient des particularités et des événements de leur existence terrestre. Elles nommaient beaucoup de petits détails dont elles pensaient qu'il était impossible pour le médium de les avoir jamais connus. Elles s'efforçaient, en d'autres termes, de prouver leur identité. Ensuite, elles essayaient de nous convaincre qu'elles disposaient de forces qui, sur notre terre, ne sont pas connues. Elles tentaient, par exemple, de déplacer des chaises, des tables, ou d'autres objets, sans que le médium ou une autre personne les touche. Plus le médium se développait, et plus leurs efforts étaient dirigés dans ce sens. Elles soulevèrent plusieurs fois le médium à une grande hauteur... Une fois, je demeurai avec deux expérimentateurs après la fin de la séance chez le médium. Les Intelligences invisibles paraissaient avoir de la peine à réveiller le médium. Elles donnèrent cette explication : il en était ainsi parce qu'il leur avait été très difficile dans la soirée de redonner au médium un peu de la force (téléplasma) qu'elles avaient tirée de son corps. Il était alors devenu un médium à voix directe, et, ce soir-là, plusieurs s'étaient fait entendre. Dans une sorte de demi-transe, dans un état de demi-conscience, tel que s'il avait vécu dans deux mondes, et paraissant causer avec nous aussi facilement qu'avec les êtres du monde invisible, il nous dit : « Où voulez-vous m'entraîner ? » Peu après, nous entendions tous les trois sa voix tout contre le plafond et nous fîmes cette réflexion, que cela pouvait devenir dangereux et qu'il pouvait retomber sur le sol. Mais nous entendîmes l'un des assistants de l'Esprit guide dire là-haut, sous le plafond : « Soyez sans crainte. » Tous les trois nous entendîmes comment dans cette chambre haute de six coudées, il fut frotté contre le plafond et comment il le frappait de ses deux poings. Peu d'instant après, il fut redescendu, et il nous fut permis de redonner la lumière. Il était allongé sur la table, en transe profonde.

Quand nous obtenions d'intenses phénomènes lumineux, le plus souvent il se produisait auparavant un fort coup de vent, il était si violent que nos cheveux flottaient sur nos têtes et que les feuilles des calepins, que nous tenions ouverts sur nos genoux, étaient secoués de ci, de là.

A Noël de 1906 nos essais de matérialisations eurent enfin un résultat. Nous utilisions alors deux pièces que nous avions louées dans la maison de M. Einar H. Kvaran. Nous étions assis avec le médium dans une chambre assez spacieuse, et tout à côté se trouvait une toute petite pièce que les Esprits-contrôles nous déclarèrent réserver pour leur propre usage. Peu de temps avant Noël, cette pièce commença à se remplir d'une très forte lumière blanche, et dans cette lumière apparut une

forme qui prétendit être Jansen désincarné. Il se montra tout d'abord entre les deux rideaux de la porte, et dit, avec le véritable accent de Copenhague : « Vous pouvez me voir ? » Après le Nouvel-An, il se montra dans la pièce où nous étions assis, avec le médium parmi nous, comme on ne doit pas l'oublier. Et celui-ci était, cela va sans dire, en transe profonde.

Le nouveau visiteur portait un blanc et très fin vêtement, qui retombait avec des plis nombreux jusque sur le plancher, et la lumière rayonnait de lui. Nous le vîmes en plusieurs endroits de la pièce. Une fois, il se tint debout sur un sofa, et derrière lui il y avait une lumière rouge, qui ressemblait à un petit soleil, duquel s'irradiait la lumière blanche. Je ne pourrai jamais oublier ce spectacle merveilleux.

Souvent l'hôte nouveau réussissait à se montrer dans la même séance sept ou huit fois en divers endroits de la pièce. En de nombreuses circonstances nous vîmes distinctement le médium et la forme matérialisée en même temps. Mais le visiteur merveilleux ne pouvait guère être visible qu'un instant (quelques secondes seulement). Quand il avait fini de se rendre visible, il essayait de toucher quelques-uns des assistants avec sa main, son pied ou son bras, et il nous permit toujours de palper son corps éphémère avant de le dématérialiser.

Je me suis permis de traduire (de l'islandais en danois) un petit passage de mon journal relatif à cette séance du 4 février 1907, à 8 heures du soir, tel que je l'ai rédigé le lendemain matin entre 11 heures et midi :

« Jensen apparut d'abord trois fois dans la position qu'il occupait, assis dans la chaise du médium, sur son giron. J'étais assis au tout premier rang et je les vis tous les deux distinctement, en particulier leurs deux têtes et les bras de Jensen. Ensuite, il se montra dans un coin, contre la porte qui reliait les deux chambres. Il était habillé de son vêtement blanc, les bras allongés contre le mur et on le voyait distinctement. Il se montra ensuite avec plus de netteté encore tout près du poêle. Puis plus nettement encore sur le sofa. Encore une fois, et avec une extraordinaire netteté, près de la fenêtre, à l'autre bout de la chambre, et directement contre ma cousine, Mlle Sigridur Björnsson. Enfin, il se tint derrière le dos de la chaise du médium, de sorte que sa tête touchait presque le plafond. Une autre forme apparut ensuite dans l'entrebâillement de la porte. Seule la partie supérieure du corps était visible, mais je vis très distinctement ses blanches draperies. Différents assistants furent ensuite touchés. Je sentis qu'un pied nu me touchait le genou, il était un peu froid. Je le pris et palpai les orteils, et reconnus le gros orteil et son ongle. Le pied s'éleva ensuite en l'air et je le suivis avec la main, aussi longtemps que ma position assise me le permit. Quelques instants après je plaçai mes deux mains sur mes genoux ; alors un pied se matérialisa dessus. Il était nu, un peu froid et humide. »

Après un ordre qui nous fut donné par le principal contrôle, nous invitâmes trois témoins n'appartenant pas à la Société à assister à une séance. Quelques-uns d'entre nous, qui avions constitué le cercle lors de ses débuts, possédions une culture académique, et nous fîmes fermement à ce que ces trois observateurs fussent des personnes considérées, sur le témoignage desquels on pourrait se reposer avec certitude. Notre choix tomba sur l'Evêque, le bourgmestre et le consul britannique de Reykjavick. Le bourgmestre entreprit sur lui d'examiner tout minutieusement, avant et après la séance (les deux pièces et le médium) afin d'éliminer la fraude.

Le soir convenu, tous les membres de la Société désirèrent être présents à la séance. Mais la pièce ne pouvant contenir plus de quarante personnes, plusieurs assistants durent se tenir debout durant les expériences. Mais ces quarante personnes – parmi lesquelles se trouvaient les trois témoins invités assis aux meilleures places du premier rang – virent Jensen apparaître onze fois durant la soirée. Il se montra en une lumière étincelante. Un jeune écrivain qui habite aujourd'hui à Copenhague, et qui assista à cette séance, m'a dit récemment : « La séance où quarante personnes virent la matérialisation étincelante est pour moi à jamais inoubliable. En dépit de tout mon

scepticisme d'avant et d'après, je pense qu'au fond ce qui s'est passé ce soir-là atteste qu'il faut bien qu'il y ait quelque chose dans le spiritisme. »

L'un des trois témoins invités, l'Evêque Hallgrímur Sveinsson n'est plus de notre monde à présent ; il est entré dans le vaste Au-delà. Mais les deux autres vivent encore à Reykjavick et on peut les questionner. Le bourgmestre est maintenant l'un des cinq juges qui constituent la plus haute juridiction du pays. L'évêque a d'ailleurs organisé beaucoup de séances à l'évêché, et jamais nous n'avons obtenu d'aussi excellents résultats que chez lui. Il fut complètement convaincu de la réalité des phénomènes, et me dit une fois : « Ce n'est qu'à présent que je comprends beaucoup de choses du Nouveau Testament, que je n'avais jamais bien comprises autrefois<sup>44</sup>. »

Ce n'est pas, dit le professeur Charles Richet<sup>45</sup>, sans grande hésitation que je me suis décidé à publier ces expériences car, encore qu'elles aient été précédées de quelques expériences analogues, dues à divers savants, et en particulier à Sir William Crookes, elles sont assez étranges pour provoquer l'incrédulité. Il me paraît toutefois que certains faits sont indéniables, et ce sont ces faits que je voudrais exposer, en m'abstenant de toute interprétation théorique et de toute discussion. Voici d'abord les conditions de l'expérimentation :

1) Grâce à la bienveillance de M. le général Noël et de Mme Noël, grâce à la bonne volonté et à l'abnégation de Mlle Marthe B., ces expériences ont pu être poursuivies par moi pendant tout le mois d'août 1905. J'avais eu déjà l'occasion en 1903 d'assister à quelques séances de la villa Carmen. Mais je n'avais pas cru devoir en conclure quelque conclusion ferme.

Il est utile d'ajouter que M. et Mme Noël avaient déjà publié sur ces faits singuliers diverses notices qui ont paru dans la *Revue scientifique et morale du spiritisme* de G. Delanne, depuis plusieurs années. Mais je ne ferai aucune allusion à ces récits, et je m'occuperai exclusivement des faits dont j'ai été témoin. Les personnes assistant à ces expériences étaient M. le général Noël, Mme Noël, Mme X. M., Gabriel Delanne et les trois filles de M. B., officier retraité : Marthe (19 ans), Paulette (16 ans), Maria (14 ans). Marthe a été fiancée à Maurice Noël, le fils de M. et Mme Noël, qui est mort au Congo il y a un an. Il est probable que la plupart des phénomènes qui se sont produits étaient dus à l'influence de Marthe comme médium. En effet, les diverses personnes étaient en dehors du rideau où se produisaient les matérialisations, tandis que Marthe restait assise dans le cabinet derrière le rideau. Deux fois à ces expériences, derrière le rideau, prit part une personne nommée Ninon, chiromancienne de profession ; mais son rôle a été assez nul ; car elle ne fut là que deux fois. Une négresse au service de M. Noël, jeune fille de 22 ans, nommée Aïscha, a pris part aussi, soi-disant comme médium, à ces séances, et elle restait derrière le rideau. Mais son rôle paraît avoir été assez médiocre ; car, dans plusieurs expériences où il y a eu des phénomènes importants, Marthe était seule, sans Aïscha ni Ninon.

La salle où ont lieu ces expériences est un petit kiosque situé dans le jardin de la villa Carmen, où logent M. et Mme Noël. Ce kiosque est complètement séparé de toute habitation ; il n'est composé que d'une seule pièce et il est bâti sur une écurie-remise. Cette salle a deux fenêtres et une porte d'entrée. Une des fenêtres donne sur la rue, à une très grande hauteur (de cinq mètres). L'autre fenêtre donne sur l'escalier qui conduit du jardin à la rue<sup>46</sup>. La porte donne sur le jardin. Chacune des deux fenêtres est condamnée et recouverte d'une toile clouée au mur. Par-dessus cette toile clouée se trouve un rideau de tapisserie épais qui est cloué au mur. Le plancher de la salle est formé d'un carrelage en petites dalles cimentées. Par-dessus est cloué une sorte de tapis linoléum qui, près du cabinet, est lui-même recouvert d'un tapis de feutre peu épais. Le cabinet n'est constitué que par

---

<sup>44</sup> Cf. Haradur Nielsson : *Mes expériences personnelles en spiritualisme expérimental*, traduit de l'allemand par Gabriel Gobron. 1929, p. 17 sq.

<sup>45</sup> Cf. Ch. Richet : *Les phénomènes dits de matérialisation de la villa Carmen*. Paris, 1906.

<sup>46</sup> Le jardin est en pente très abrupte de la rue Fontaine-Bleue à la rue Darwin.

un baldaquin formant dans un des angles un triangle de la salle, la hauteur du baldaquin est de 2 m. 10. Celle de la pièce est de 2 m. 60. Il y a donc 0 m. 50 d'espace entre le dais du baldaquin et le plafond. Le triangle est fermé par un rideau de tapisserie très épaisse et sombre. Ce rideau court sur une tringle au moyen d'anneaux. Au-devant du rideau, en laissant à peine assez d'espace pour qu'on puisse passer, est une table circulaire en bois noir, autour de laquelle nous étions groupés dans l'ordre suivant (presque toujours) :

En regardant le rideau comme au théâtre, et en prenant la droite du spectateur, on avait successivement autour de la table : Maia, Mlle X., moi-même, Paulette, G. Delanne, Mme Noël, le général Noël.

Avant la séance, je faisais l'exploration minutieuse de toute la pièce, du baldaquin, des rideaux, des fauteuils (qui étaient soulevés), d'une baignoire et d'un vieux bahut, rangés dans le fond de sorte que je puis affirmer que nulle personne n'était cachée dans la pièce. En outre, comme les rideaux des fenêtres étaient cloués, qu'il n'y a pas de trappe dans le plancher, ni de fausse porte dans le mur, je puis en toute certitude affirmer que nulle personne étrangère ne pouvait pendant la séance pénétrer dans la salle.

La lumière était donnée par la flamme d'une bougie mise dans une lanterne photographique à verre rouge qu'on plaçait à une certaine hauteur (2 m. 25 au-dessus de la porte).

Par devant, le rideau avait une ouverture, de sorte qu'il était constitué en deux parties, une partie droite un peu plus longue que la partie gauche. Quand le rideau était largement ouvert, et que les yeux étaient bien habitués à l'obscurité, on pouvait distinguer les mains, la figure des médiums et leurs vêtements. Toutefois, il était assez difficile de les reconnaître, même avec l'ouverture maximum du rideau. Au contraire, dans la salle, à une distance de 1 m. ou 1 m. 50, on reconnaissait très facilement les diverses personnes qui étaient là.

Après diverses opérations préliminaires, sur lesquelles je n'insiste pas, Marthe et Aïscha allaient s'asseoir dans le cabinet, le rideau était tiré ; Marthe étant à gauche et Aïscha à droite.

Les séances avaient lieu soit à quatre heures du soir, soit à huit heures. Elles duraient deux ou trois heures. Après la séance, je faisais l'exploration minutieuse de la salle, avec autant de soin qu'avant la séance.

2) Les expériences qui ont eu lieu devant moi à la villa Carmen ne seront pas décrites ici en détail, car le protocole de ces expériences, écrit par moi immédiatement après la séance, serait d'une lecture vraiment trop pénible et fastidieuse. Il me suffira de mettre en lumière méthodiquement quelques faits essentiels ; ceux qui me paraissent avoir le plus d'importance. J'ai dit plus haut qu'on ne peut absolument pas supposer la présence d'un individu caché, ni d'un individu s'introduisant dans la pièce, pour expliquer la présence d'un personnage nouveau apparaissant à côté du médium. J'établirai d'abord que ce personnage n'est ni une image reflétée sur un miroir, ni une poupée, ni un mannequin. En effet, il possède tous les attributs de la vie. Je l'ai vu sortir du cabinet, marcher, aller et venir dans la pièce. J'ai entendu le bruit de ses pas, sa respiration et sa voix. J'ai touché sa main à diverses reprises. Cette main était articulée, chaude, mobile. J'ai pu, à travers la draperie dont cette main était couverte, sentir le poignet, les os du carpe et du métacarpe qui pliaient sous la pression de ma poignée de main.

Ainsi la seule fraude possible – et il est absolument impossible d'en supposer une autre – c'est que le soi-disant fantôme est le médium déguisé ! Pour des raisons que je donnerai plus loin avec détails, je considère cette hypothèse comme extrêmement difficile, ou, pour mieux dire, comme impossible à admettre. Mais, avant d'établir cette discussion, je rapporterai tout au long l'expérience suivante qui prouve nettement que le fantôme, ou la forme qui était devant nous, possède quelques-uns des attributs essentiels de la vie.

Le vendredi 1er septembre, Marthe et Aïscha vont s'asseoir derrière le rideau ; devant le rideau se

trouvent les assistants habituels : M. Noël, Mme Noël, G. Delanne, Paulette B., Ch. R., Mlle X., Maia B. J'avais préparé un flacon contenant de l'eau de baryte. Après divers phénomènes, sur le détail desquels je n'insiste pas, B.B. (c'est le nom par lequel se désigne lui-même le fantôme) demande à faire l'expérience de la baryte. A ce moment il se penche en dehors du rideau, et je distingue nettement par la fente du rideau Aïscha, assise très loin de B.B., et Marthe, dont je ne vois pas bien la figure ; mais je reconnais sa robe, la chemisette de son corsage, et ses mains. G. Delanne qui était plus près de moi, assure qu'il voit la figure. « Alors B.B. se penche en dehors du rideau. Le général prend de mes mains le tube à baryte et le donne à B.B. qui essaye de souffler, en se penchant un peu en avant du rideau, à gauche. Pendant ce temps, je vois très bien toute la forme de Marthe, qui est placée en arrière à gauche de B.B. ; Aïscha est toujours immobile et très loin. G. Delanne me fait remarquer à haute voix qu'on distingue Marthe tout entière, et, comme le point capital de l'expérience est précisément dans la vue complète de Marthe, toute mon attention est portée sur elle. Cependant j'entends B.B. qui essaye de souffler dans le tube ; mais il souffle mal, et sa respiration ne passant pas à travers le tube, mais passant au dehors, ne fait pas de barbotage.

B.B. fait de vains efforts, et on entend son souffle. Alors le général lui explique qu'il faut faire glouglou, ce qui n'arrive que si l'on fait passer l'air expiré par le tube. Alors enfin B.B. réussit à faire glouglou. Il souffle avec force. J'entends le barbotage qui dure environ une demi-minute ; puis B.B. fait signe de la tête qu'il est fatigué, et qu'il ne peut plus continuer. Alors il me passe le tube à baryte : je constate que le liquide est devenu tout blanc.

Je tiens à faire remarquer :

1) que je n'ai pas quitté le tube des yeux, et qu'il est sorti de ma main pour aller entre les mains du général et de B.B. ; puis, que j'ai vu tout le temps le tube près de la bouche de B.B. pendant que les gaz de l'expiration barbotaient dans l'eau de baryte, et qu'aussitôt après il y avait du carbonate de baryte, comme je l'ai constaté à la lumière suffisante de ma chambre, sans que le tube à baryte ait quitté mes yeux ;

2) Qu'à diverses reprises j'ai pu voir derrière B.B. la forme de Marthe ; ses mains très certainement ; sa figure par intervalles seulement, car, en se penchant en avant, B.B. me la masquait. En tout cas, je ne pouvais voir que vaguement la forme de sa figure ; car l'obscurité était trop grande pour qu'on pût reconnaître ses traits.

A la suite de cette extraordinaire et émouvante expérience, il s'est passé un incident, plutôt comique, car les choses comiques se mêlent impudemment aux choses graves. Après que les personnes présentes eurent constaté qu'il y avait de l'acide carbonique, elles furent tellement enthousiasmées, qu'elles applaudirent en disant Bravo. Alors B.B., qui avait aussitôt disparu derrière le rideau, reparut à trois reprises en montrant sa tête et saluant, ainsi qu'un acteur qui revient sur la scène, rappelé par l'applaudissement de l'assistance.

J'insiste sur ce fait que, pendant que B.B. soufflait dans le tube, M. Delanne me faisait remarquer à haute voix qu'on distinguait parfaitement derrière B.B. la forme de Marthe, et il a fait cette remarque à trois reprises différentes, pendant tout le temps que B.B. soufflait. Ainsi il est parfaitement évident que B.B. possède les essentiels attributs de la vie. Il marche, il parle, se meut, respire comme un être humain. Son corps est résistant ; il a une certaine force musculaire. Ce n'est ni un mannequin, ni une poupée, ni une image réfléchie par un miroir ; et il y a lieu de laisser résolument de côté toute supposition autre que l'une ou l'autre de ces deux hypothèses : ou un fantôme ayant les attributs de la vie, ou une personne vivante jouant le rôle d'un fantôme.

Le phénomène suivant m'a paru d'une importance capitale. L'expérience fut faite dans les mêmes



conditions que les autres, à cela près que Mme X. n'était pas présente<sup>47</sup>.

Après la photographie prise, le rideau se referme... B.B. commence par apparaître dans l'ouverture du rideau, puis il rentre. Mais à peine B.B. est-il rentré que je vois, sans que le rideau se déplace, une lueur blanche, sur le sol, en dehors du rideau, entre la table et celui-ci. Je me lève à demi pour regarder pardessus la table. Je vois comme une boule blanche, lumineuse, qui flotte sur le sol et dont les contours sont indécis. Puis, par transformation de cette luminosité blanchâtre, s'élevant tout droit, très rapidement, comme sortant d'une trappe, paraît B.B. De pas très grande taille à ce qu'il me semble. Il a une draperie et, je crois, comme un cafetan avec une ceinture à la taille. Il se trouve alors placé entre la table et le rideau, étant né, pour ainsi dire, du plancher, en dehors du rideau (qui n'a pas bougé). Le rideau, tout le long d'un de ses côtés est cloué au mur, de sorte qu'un individu vivant, pour sortir du cabinet par-là n'eût eu d'autre moyen que de ramper sur le sol et de passer sous le rideau. Mais l'issue a été subite, et la tache lumineuse sur le plancher au-devant du rideau, a précédé l'apparition de B.B. en dehors du rideau, et il s'est élevé tout droit (en développant rapidement sa forme d'une manière rectiligne). Alors B.B. cherche à venir, à ce qu'il me paraît, parmi nous, mais il a une démarche claudicante, hésitante. Je ne saurais dire s'il marche ou s'il glisse. A un moment, il chancelle comme s'il allait tomber, en claudiquant avec une jambe qui semble ne plus pouvoir le soutenir (je donne mon impression). Puis il va vers la fente du rideau. Alors sans ouvrir à ce que je crois le rideau, tout à coup il s'affaisse, disparaît par terre, et en même temps on entend un bruit de clac, clac, comme le bruit d'un corps qui se jette par terre. Très peu de temps après (deux, trois ou quatre minutes) aux pieds mêmes du général, dans la fente du rideau, on voit la même boule blanche (sa tête ?) apparaître au ras du sol ; puis un corps se forme, qui remonte rapidement tout droit, se dresse, atteint une hauteur d'homme, puis soudain s'affaisse sur le sol, avec le même bruit, clac, clac, d'un corps qui tombe sur le sol. Le général a senti le choc des membres, qui, se jetant sur le sol, ont heurté sa jambe avec quelque violence.

Il me paraît bien que cette expérience est décisive ; car la formation d'une tache lumineuse sur le sol, laquelle se change ensuite en un être marchant et vivant, ne peut être, semble-t-il, obtenue par un truc. Supposer que c'est en se glissant sous le rideau, puis en se relevant, que Marthe, déguisée en B.B., a pu donner l'apparence d'une tache blanche s'élevant en droite ligne, cela me semble impossible. D'autant plus que le lendemain, peut-être pour me montrer la différence (?) B.B. est apparu encore devant le rideau. Mais il n'est pas venu par l'ouverture du rideau ; il est arrivé en soulevant le rideau, derrière lequel il s'était formé et en se mettant, comme on dit, à quatre pattes, puis en se redressant. Il n'y a aucune analogie possible entre ces deux modes de formation.

Plusieurs fois, par exemple le 24 août trois fois, je l'ai vu s'enfoncer dans le sol, tout droit. Il se rapetisse tout d'un coup, et sous nos yeux disparaît dans le sol, puis se relève soudain en ligne verticale. C'est la tête avec le turban et la moustache noire, et comme l'indication des yeux, qui grandit, remonte jusqu'à atteindre plus haut que le rebord du baldaquin. A certains moments, il est forcé de se pencher et de se courber, à cause de cette grande taille qu'il a prise. Alors soudain sa tête baisse, baisse jusqu'au sol et disparaît. Il a fait cela trois fois de suite. En essayant de comparer ce phénomène à quelque chose, je ne peux mieux trouver pour la production rapide et rectiligne du personnage, que les marionnettes qui sont dans des boîtes à surprise, et qui sortent tout d'un coup. Mais je ne connais rien qui ressemble à cet évanouissement dans le sol en ligne droite, de sorte qu'à un moment donné il semble que la tête soit seule sur le sol et qu'il n'y ait plus de corps...

En tout cas, il reste ceci, qui est d'une valeur considérable : c'est qu'il s'est formé un corps vivant, en dehors du rideau sous mes yeux, sortant du sol et rentrant dans le sol. J'étais tellement persuadé que ce corps vivant ne pouvait provenir du rideau que j'ai d'abord supposé la possibilité (absurde

---

<sup>47</sup> Mardi 29 août. C'est ce jour-là qu'une photographie a été prise.

d'ailleurs) d'une trappe. J'ai, le lendemain de cette expérience du 29 août, examiné minutieusement les dalles et la remise-écurie qui est sous-jacente à cette partie du kiosque. Le plafond très élevé de cette écurie est crépi à la chaux, tapissé de toiles d'araignée, et hanté par des araignées qu'on n'avait pas dérangées depuis longtemps, lorsque, à l'aide d'une échelle, j'ai exploré le plafond de l'écurie.

Observations faites par M. X. au cours de quelques séances de matérialisations, qui ont eu lieu à la villa Carmen, à Alger, en 1902.

Voici ce que dit à ce sujet M. le Prof. Ch. Richet : « Les phénomènes dont on va lire la description offrent le très grand avantage d'avoir été obtenus avec un autre médium que Mlle Marthe B. A part le général Noël et madame Noël, le groupe était entièrement différent de celui qui assistait aux séances de 1905. Inutile d'ajouter que bien que nous ne puissions pas publier les noms de M. X. et de M. Y. à cause de la position officielle qu'ils occupent, nous connaissons personnellement ces deux savants, dont l'intelligence et le caractère sérieux ne peuvent que donner du poids à leur relation. »

Rapport adressé à M. Charles Richet : « Je vous envoie mes observations sur les phénomènes de matérialisation qui se sont produits pendant plusieurs séances auxquelles il m'a été donné d'assister à diverses époques, au cours des quatre dernières années, chez le général et Mme Noël, villa Carmen, à Alger.

Je ne parlerai que des faits qui, par certaines particularités ou à cause des conditions dans lesquelles ils se sont produits, tendent à donner la preuve de la réalité, de l'objectivité du phénomène, la preuve que :

- 1) le fantôme (complet ou non) est un objet distinct du médium ;
- 2) qu'il présente certains des signes et des attributs de la vie, bien que n'étant pas un être vivant normal.

Les premières séances auxquelles j'ai pris part ont eu lieu en avril 1902. A cette époque, l'unique médium était Mme Vincente G., qui venait régulièrement comme couturière à la villa Carmen ; elle n'était nullement médium professionnel et n'exerçait qu'auprès de Mme Noël les facultés que cette dame avait découvertes et très probablement développées chez elle. Les dispositions de la salle des séances et du cabinet, fermé par un double rideau dans un angle de la pièce, étaient exactement les mêmes que celles que M. Richet a indiquées pour les séances d'août 1905. Les assistants, au nombre de cinq ou six, en moyenne, et qui n'ont pas toujours été les mêmes, s'asseyaient aussi autour de la table placée à un mètre à peine des rideaux, en laissant libre la région située devant le cabinet. Les séances débutaient régulièrement par une préparation du médium, qui, assis dans le cabinet, était mis en état de sommeil hypnotique par Mme Noël. Les rideaux étaient ensuite fermés sur le médium, et l'on attendait la production des phénomènes.

L'éclairage était toujours donné par une lanterne à bougie, fermée devant par un verre rouge. Enfin, je me suis toujours assuré avant le début de chaque séance que personne n'était caché dans la pièce (cabinet compris). D'ailleurs l'éclairage étant suffisant et constant, une personne n'aurait pu pénétrer, sans être vue, dans le cabinet, par la face avant, constituée par les rideaux, ou par la face supérieure, tendue d'étoffe de façon permanente et distante du plafond d'environ un mètre ; d'autre part, nulle trappe, nulle ouverture ne pouvaient permettre l'accès du cabinet par le bas (écurie-remise) ou par les deux murs du pavillon.

*Séance du 5 avril 1902.* Une forme est sortie complètement du cabinet, par l'ouverture des rideaux, et y est rentrée, à plusieurs reprises. A aucun moment je n'ai vu le médium depuis l'instant où l'on a fermé les rideaux sur lui jusqu'à la fin de la séance, lorsqu'on les a ouverts pour le réveiller. Tel est l'aspect général de la séance, qui semble ainsi n'avoir aucune signification ; mais comme j'ai pu, dans les séances ultérieures dont je parlerai plus loin, voir le fantôme à côté du même médium, les

observations que j'ai pu faire dans cette première séance et dans la suivante prennent de ce fait une réelle importance.

L'aspect du fantôme est le suivant : apparence d'un être humain de haute taille (1 m. 80 environ) mais la hauteur semble parfois diminuer d'une dizaine de centimètres pour revenir ensuite à sa valeur primitive, revêtu d'un vêtement complètement blanc, qui semble à certains moments légèrement lumineux par lui-même ; ce vêtement a la forme d'une ample robe tombant droit des épaules jusqu'au sol ; les manches ne se détachent pas sur la masse blanche de la robe ; on ne distingue ni bras, ni mains ; le visage seul est découvert et se détache bien sur le fond de l'étoffe qui entoure le haut de la tête comme un turban et retombe de chaque côté de la figure de façon à l'encadrer complètement comme on le voit sur la photographie qui a été prise le mois précédent : les yeux et le nez sont bien visibles, mais la bouche et le bas du visage sont cachés par une moustache et une barbe noires ; la barbe est épaisse et très longue dès sa naissance, à la hauteur des yeux.

Voici maintenant les faits présentant un intérêt spécial :

1) Le déplacement horizontal du fantôme est excessivement lent et sans saccade ; il donne l'impression du glissement et non de la marche ; à certains moments ce déplacement semble s'effectuer avec difficulté, le fantôme paraît vaciller, chanceler, et même être rappelé en arrière comme s'il devait pour avancer vaincre une force l'attirant dans la direction de l'endroit où doit se trouver le médium, si celui-ci n'a pas bougé de son siège.

2) A un moment donné, le bras gauche du fantôme se détache lentement de la masse blanche des draperies ; il s'élève et s'arrête à la position horizontale. Le bras est sensiblement plus court qu'il ne devrait être, en se rapportant à la stature du fantôme ; il s'arrête à peu près là où devrait être le poignet. Comme l'étoffe de la manche recouvre complètement l'extrémité du bras et pend sur une longueur de 20 à 30 centimètres, il est permis de supposer que, s'il y a sous l'étoffe une main au bout du bras, cette main est repliée à angle droit sur l'avant-bras ; mais, en rapprochant cette observation des impressions à la fois visuelles et tactiles que j'ai ressenties à la séance du surlendemain, l'existence de la main au bout du bras devient beaucoup plus douteuse. Quoi qu'il en soit, on ne voit rien de cette main, alors que si le bras est presque entièrement visible par transparence sous l'étoffe de la manche, qui paraît très légère ; de plus, ce bras est d'une couleur très sombre, brun noirâtre, et il a, à peu près, la grosseur de sa charpente osseuse.

J'ajouterai que le fantôme rentre toujours dans le cabinet « à reculons », se tenant toujours face aux assistants. La séance est levée, lorsque le médium jusque-là silencieux commence à gémir et à prononcer des paroles incohérentes.

*Séance du 7 avril 1902.* Très bon éclairage de la salle. Je n'ai pas encore vu le médium au cours de cette séance. Le fantôme ne sort du cabinet qu'après vingt ou vingt-cinq minutes d'attente ; il a le même aspect qu'à la première séance.

Faits intéressants à noter :

1) Une fois, avant de disparaître dans le cabinet, le fantôme se tourne vers la droite et écarte le rideau de droite en le repoussant avec son bras et en s'effaçant comme pour permettre de voir le médium ou pour laisser sortir quelqu'un du cabinet. De l'endroit où je suis placé, je ne vois que le fond obscur du cabinet, le médium devant se trouver dans le coin de droite et, par suite, caché par le rideau. Mais ce fait me permet de constater que, du haut en bas, les dimensions du fantôme dans le sens antéro-postérieur sont normales.

2) Mme Noël, près de qui se tient le fantôme, tend la main à celui-ci, qui la prend lentement en inclinant le buste. Je puis alors, en me penchant en avant, bien observer le bras du fantôme qui se trouve à 80 centimètres environ de moi : la main est toujours invisible sous l'extrémité de la manche qui affecte la forme dite pagode. La partie pendante du tissu (?) se termine en pointe, comme une

stalactite, mais sa longueur varie continuellement, comme si, étant faite d'une substance élastique, une traction verticale intermittente était exercée sur elle par une cause invisible. La réalité de ce changement d'aspect de l'étoffe, pendant librement est confirmée pour moi par le toucher quelques instants plus tard, car on me permet d'essayer de toucher la main du fantôme qui tend alors le bras (gauche) vers moi. Je me lève, j'avance la main droite et je saisis l'extrémité de la partie tombante de la manche que je regarde attentivement de très près ; c'est un tissu parfaitement blanc, ressemblant à de la mousseline ; je le garde serré dans ma main pendant une demi-minute environ, et je sens que sa consistance ou, plus exactement l'épaisseur, le nombre des plis que je tiens semblent varier à chaque instant, ce qui corrobore l'impression visuelle mentionnée plus haut ; de plus, j'éprouve à la surface des doigts une sensation de frôlement léger comparable à celle qu'on ressent en enfonçant la main dans une toile d'araignée un peu grasse, et je perçois aussi des picotements semblables à ceux que donne le contact d'un corps traversé par un faible courant électrique. Cet ensemble de sensations donne l'impression que ce que je tiens n'est pas une draperie ordinaire, de la matière normalement ou complètement constituée, à un état stable ; je ne puis m'empêcher de penser que la cohésion est bouleversée ou combattue par une cause inconnue au sein de cette substance ; les sensations tactiles qu'elle produit ne sont pas celles que donnerait un tissu ordinaire quelconque, mousseline ou autre.

Je cherche maintenant à toucher la main ou le bras du fantôme. Pour ce faire, je fais monter ma main le long de l'étoffe en gardant son contact, puis je l'avance dans l'intérieur de la manche aussi loin que je peux en me penchant au-dessus de la table qui me sépare du fantôme. A en juger par la distance que ma main a ainsi parcourue, je devrais toucher le bras ou la main ou, tout au moins, le bout des doigts du fantôme ; mais mes doigts ne rencontrent aucun corps dur. J'abandonne alors ma manche et je reprends ma place.

3) Le fantôme étant encore hors du cabinet, et quelqu'un ayant manifesté le regret qu'il ne parlât pas, j'entends presque aussitôt le bruit d'un souffle régulier et puissant produit par le fantôme ; ce souffle se continue d'un seul jet, d'une seule expiration (plutôt qu'aspiration) pendant une durée que j'évalue à trente secondes au moins sans arrêt pour reprendre haleine, comme si la quantité d'air emmagasinée était énorme ou se renouvelait constamment.

Un tel phénomène me semble tout à fait inimitable par un être humain ordinaire, surtout par le médium dont la constitution n'est pas très forte ; le bruit produit est comparable à celui d'une puissante soufflerie. Ensuite, le fantôme apparemment avec effort, émet trois petits cris inarticulés semblables à ceux d'un enfant au berceau. Jusqu'à présent, rien ne saurait prouver de façon absolue que le fantôme n'est pas le médium transformé, masqué, etc., et jouant un rôle bien difficile, il est vrai, si l'on réfléchit à certains détails des faits rapportés plus haut. Mais la séance suivante (qui eut lieu un an après les deux premières) change totalement d'aspect et va donner plus de force aux faits précédents, car le fantôme et le médium sont vus alors simultanément.

*Séance du 16 avril 1903.* Une première fois le fantôme se montre sur le seuil du cabinet, les rideaux étant suffisamment écartés pour laisser voir le médium, toujours endormi sur son siège. Les rideaux se referment, et l'on augmente l'éclairage en mettant à la lanterne un verre rouge plus clair. Dans ces excellentes conditions d'éclairage, le fantôme ouvre de nouveau les rideaux ou plus exactement les rideaux s'écartent cette fois presque complètement, en courant sur les tringles du haut, de façon à laisser voir tout l'intérieur du cabinet. Je vois de façon parfaite, à droite, le médium assis, la tête légèrement inclinée, les deux bras reposant naturellement sur son corps, les deux mains se détachant nettement sur sa robe ; et, à gauche, le fantôme debout, complètement séparé du médium par un espace de vingt centimètres au moins. L'aspect du vêtement du fantôme est toujours le même, mais le visage est recouvert par les voiles qui le cachent complètement. Au bout de quelques instants, le médium sans ouvrir les yeux, se lève en gémissant et en toussant de temps à autre, reste

dix ou quinze secondes debout à côté du fantôme, puis, retombe subitement sur son siège, comme une masse inerte et avec bruit. D'autre part, à un moment où le médium était immobile, je vois sortir de la draperie du fantôme, à la hauteur de la ceinture, remuer pendant quelques secondes, puis rentrer de nouveau dans la draperie, quelque chose comme un bout de bras, une sorte de moignon recouvert de tissu blanc et long d'une vingtaine de centimètres. Ce fait vient à point pour montrer que le fantôme qui est absolument distinct du médium, n'est pas une simple charpente inanimée recouverte d'étoffe. J'ai assisté à de nouvelles séances en mai, juin et juillet 1905. Mme Vincente G. n'était plus là ; le ou les médiums étaient les personnes grâce à qui M. Charles Richet a pu voir et enregistrer photographiquement les phénomènes d'août 1905...

Parmi les séances de matérialisations réelles auxquelles il m'a été donné d'assister, dit notre ami, M. Maximilien de Meck, je dois en citer une qui eut lieu à Berlin, chez des amis, avec le médium Mme Abend.

La pièce dans laquelle la séance eut lieu avait été préparée par mes amis, et je fus invité par eux à la visiter avant que la séance ne commençât. Inutile de dire que rien de suspect n'y fut découvert et lorsque le médium y pénétra – pour la première fois de sa vie – on le conduisit directement dans le cabinet noir qui avait été préparé à son intention, sans lui permettre de visiter la pièce. Celle-ci était éclairée à la lumière rouge, et après que la pièce eut été visitée par les personnes présentes, la séance commença.

Les huit ou neuf personnes présentes s'assirent en demi-cercle devant le cabinet en faisant la chaîne et, peu après, les phénomènes commencèrent. Ce furent d'abord des coups et des souffles froids ; puis quelques lumières apparurent presque aussitôt ensuite, pendant une vingtaine de minutes, rien ne se produisit et les assistants commençaient déjà à s'assoupir, bercés par les sons d'une boîte à musique, quand soudain les rideaux du cabinet s'écartèrent, et quelques instants plus tard une forme blanche apparut dans l'embrasure. C'était le fantôme d'une femme qui écarta complètement les rideaux afin de montrer que le médium était resté endormi dans son fauteuil. Puis lentement, tenant des fleurs dans la main elle sortit du cabinet. Les assistants purent voir alors que c'était une femme d'assez haute stature, élancée et bien faite, alors que le médium était une personne plutôt petite, forte de corpulence et de formes lourdes.

L'apparition était à peine recouverte d'un léger voile blanc qui ne dissimulait rien de ses formes, et l'on pouvait parfaitement se rendre compte de l'énorme différence anatomique qui existait entre elle et le médium. Le voile qui la couvrait laissait à nu les bras et le visage. Lentement, avec quelque hésitation, elle s'approcha des assistants et leur distribua les fleurs qu'elle tenait à la main. Lorsqu'elle s'approcha de moi, elle me remit une branche de laurier et prononça quelques paroles à voix basse. Je la remerciai et lui demandai si je pouvais lui toucher le bras ; ce que je fis après en avoir été autorisé...

En outre, je pus constater que le corps de la femme qui se tenait devant moi ne ressemblait en rien à celui du médium, ainsi que le visage et la voix. Quoique très basse, celle-ci avait un timbre tout différent de celui du médium, et était plus mélodieuse. Ma conversation avec la forme matérialisée dura de deux à trois minutes et au moment où elle allait prendre fin, quelques fleurs se formèrent dans l'air et tombèrent par terre. Puis l'apparition se retira dans le cabinet et disparut.

J'ajoute qu'à Moscou, dans un cercle d'amis qui se réunissaient régulièrement deux fois par semaine, avec un médium à matérialisations de grande puissance, le fantôme d'un homme d'une quarantaine d'années se montrait fréquemment, se mouvant au milieu des assistants et s'entretenant avec eux de leurs affaires. Pendant ce temps, le médium restait inerte sur son siège, profondément

entransé<sup>48</sup>.

On doit au Dr Enrico Imoda, de Turin, les résultats de patientes investigations dans le domaine de la métapsychique, poursuivies surtout avec le médium Linda Gazzera, en 1908 et 1909. Imoda, dit Ch. Richet, s'est astreint à une discipline sévère, nécessaire à ceux qui veulent mener à bien de telles études :

- 1) il a éliminé toute personne étrangère à son cercle ;
- 2) il a expérimenté longuement et régulièrement ;
- 3) il a mis à profit la bonne volonté et la complaisance de son médium, mais sans jamais le contrarier et lui imposer des épreuves et des contrôles qui lui auraient déplu, sans jamais contrevenir à ses injonctions.

Alors que les mains du médium étaient très bien tenues et qu'il n'y avait pas de doute possible sur cette contention exacte, les assistants percevaient le contact de mains vivantes, chaudes, mobiles, humides. Dans certaines séances il y eut des ectoplasmes qui furent photographiés alors que les mains étaient contrôlées sans aucune interruption par les assistants et que sur l'image photographique on voit simultanément les mains bien tenues et les formations ectoplasmiques. L'hypothèse d'une fraude astucieuse longuement et tenacement poursuivie en l'absence de tout complice, sans aucun profit, par Linda Gazzera, est une invraisemblance psychologique extrême pour tous ceux qui connaissent son caractère léger, insouciant, frivole, ses allures évaporées et enfantines, sa franchise, sa gaîté et sa simplicité<sup>49</sup>.

*Séance du 29 août 1909.* Médium : Linda Gazzera. Assistants : Marquise de R., M. Demaison, M. N. N., Avocat Bocca, Dr Imoda. Conditions psycho-psychiques : très bonnes.

Six appareils photographiques ont été disposés en vue d'une bonne prise photographique. Très vite apparaissent des points lumineux. Nous prions Vincenzo, le guide principal, de ne point les produire puisque les objectifs des appareils sont ouverts et que la lumière produite pourrait impressionner les plaques, ce qui porterait préjudice aux photographies que nous comptons prendre au moyen de l'éclair de magnésium. Mais Vincenzo tient tout de même à produire des points lumineux en sorte que M. Demaison ferme les objectifs.

Des lumières phosphorescentes se succèdent selon la même modalité et la même apparence qu'au cours des séances précédentes. Tous les assistants perçoivent des attouchements très marqués. Le contrôle reste parfait. D'un seul trait, sans préavis, Vincenzo ordonne le déclic pour la photographie. Mais comme les six objectifs ont été fermés, le Dr Imoda prie Vincenzo de patienter quelques instants, pendant que M. Demaison se livre à la délicate opération consistant à découvrir les objectifs.

Vincenzo est pressé et dit que la jeune fille de Porta Palazzo est bien matérialisée et qu'une matérialisation d'une telle intensité ne peut pas se maintenir longtemps. Imoda tient toute prête dans sa main la poire du déclencheur. M. Demaison reprend place dans la chaîne après avoir ouvert les objectifs. Mais il en résulte un déclenchement à vide la capsule n'ayant pas pris feu. Imoda cherche dans l'obscurité l'autre poire (par mesure de précaution deux lampes avaient été préparées) et n'arrive pas à la trouver immédiatement. Quelques précieuses secondes sont ainsi perdues. Enfin l'éclair de magnésium se produit. Vincenzo ne peut pas donner l'assurance que la photographie soit réussie ; il craint que l'apparition ne se soit évanouie avant la déflagration. Il déclare qu'une autre fois il ne donnera plus le signal du déclic avant que nous ne soyons prêts.

Au développement, aucune trace de matérialisation n'apparaît sur les plaques, par contre, sur

---

<sup>48</sup>Relation de M. Maximilien de Meck. Cf. *La vie mystique de Maximilien de Meck*, p. 93.

<sup>49</sup> Cf. Dott. Enrico Imoda : *Fotografie di fantasmi*. Turin, 1912, p. 9.

l'épaule gauche du médium gisait le voile que nous plaçons habituellement dans le cabinet. Il est évident que le fantôme ne s'en est pas enveloppé comme d'habitude. La matérialisation n'ayant pas duré suffisamment longtemps, l'ectoplasme a disparu et le voile est resté là, découragé !

*Séance du 3 septembre 1909.* Médium : Linda Gazzera. Assistants : Marquise de R., Lieutenant N. Ruspoli, M. Demaison, M. Mazocchi, Dr Imoda. Conditions psycho-psychiques : très bonnes.

Les six appareils photographiques ont été disposés en vue de photographies. Le médium tombe immédiatement en transe et tout de suite de forts coups sont donnés sur la table ; ils semblent être produits par un poing fermé.

Vincenzo invite M. Demaison à se rendre dans le cabinet. Ce dernier répond à cette invitation et à peine entré déclare être effleuré par une main : une main bien matérialisée et nue. Il prie Vincenzo de bien vouloir continuer à lui faire sentir sa présence, mais celui-ci déclare qu'il veut conserver tous ses moyens d'action pour l'exécution de la photographie de la jeune fille de Porta Palazzo ; photographie qui pourra certainement être obtenue ce soir. Il ordonne de sortir du cabinet l'escabeau et les divers autres objets qui s'y trouvent, et d'y placer la chaise-longue d'osier. Il fait en outre enlever la table placée au milieu de la chaîne. Tout ceci est exécuté avec facilité étant donnée la longue pratique que nous avons de ces manœuvres dans l'obscurité. Ceci fait, M. Demaison reprend sa place dans la chaîne.

Imoda demande à Vincenzo pour quelles raisons la photographie tentée à la séance précédente n'a pas réussi ? Vincenzo répond qu'il n'y avait pas assez de force, le médium était fatigué par le fait que la séance touchait à sa fin. Beaucoup d'énergie avait déjà été employée pour la production des phénomènes lumineux, si bien que la matérialisation ne put conserver sa cohésion jusqu'au moment de l'éclair de magnésium, retardé par un premier déclenchement à vide.

Mais à toute chose malheur est bon, ajoute Vincenzo, ce soir, à la faveur de meilleures conditions d'activité médiumnique et de préparation, nous pourrons obtenir la photographie. Le médium se tait ; on l'entend respirer avec peine dans le cabinet et grincer des dents. Nous continuons la conversation sans détacher un instant notre attention de ce qui se passe dans le cabinet. Après trois minutes environ le médium ordonne d'ouvrir tout d'abord les rideaux du cabinet, puis ceci fait, il donne immédiatement le signal pour que soit produit l'éclair de magnésium. Pendant celui-ci (très intense), l'ingénieur Mazocchi a cru discerner le fantôme à sa place habituelle, près du médium. Après quelques minutes de repos, celui-ci revient joyeusement prendre place dans la chaîne. Vincenzo affirme que si les appareils ont été convenablement disposés l'expérience photographique a certainement réussi. Il déclare que nous avons pris l'image d'une belle fille de Porta Palazzo laquelle a voulu, à cette occasion, faire étalage de bijoux : boucles d'oreilles, colliers, médaillons, etc. Objets en camelote, insinue malicieusement Vincenzo qui se montre d'une particulière bonne humeur. Puis il demande si nous désirons obtenir les autres phénomènes habituels, ou si nous préférons lever la séance. Impatients de connaître les résultats de l'expérience photographique, nous le remercions, et terminons la séance. Le médium se réveille ; je souffle légèrement sur ses yeux ; elle est très gaie ; néanmoins, elle se déclare fatiguée, comme si elle avait fourni un gros effort. Les mesures de contrôle, avant et pendant la séance, ont été méticuleuses.

*Séance du 6 septembre 1909.* Médium : Linda Gazzera. Assistants : Marquise de R., M. Demaison, M. N. N., Dr Imoda. Conditions psycho-physiques excellentes.

La lumière à peine éteinte, Vincenzo frappe de grands coups sur la table. Nous le remercions de la magnifique photographie obtenue lors de la séance précédente, qui fut prise simultanément par six appareils, donnant le visage de la jeune fille sous différents aspects (Nous avons reproduit ici une de ces photographies). L'Esprit que vous avez photographié est là, dit-il, il me montre quelque chose qu'il tient dans la main, et qu'il désire vous remettre. Que l'un de vous tende la main pour recevoir cet apport.

Imoda, sans abandonner la main droite du médium, tourne vers le haut la paume de sa main gauche et s'assure que la marquise de R. contrôle toujours l'autre main de Linda. Dans ces conditions parfaites de contrôle, il sent tomber quelque chose dans sa main, mais, au toucher, il ne peut définir ce que c'est. Il informe les membres du cercle de ce qui vient de se produire. Vincenzo dit : « Frottez une allumette, je veux voir aussi. » « Comment, dit Imoda, tu ne connais pas la nature de l'objet qui m'a été donné ? Tu ne le vois pas toi-même ? » « Oui, mais moins bien. Je le verrai mieux quand je l'aurai vu. Je le vois en vous. » « Mais, est-ce que la flamme de l'allumette ne nuira pas au médium ? » « Je ferai en sorte que cela ne lui nuise pas ; mais faites vite, et éteignez immédiatement. »

Demaison allume alors le « rat-de-cave », prenant soin que la lumière ne frappe pas les yeux du médium. Malgré cela, Linda sursaute au moment où se produit la lumière. Tout le monde voit alors dans la main d'Imoda une boucle d'oreille. Vincenzo déclare que c'est celle que l'Esprit portait à l'oreille lors de la prise photographique. « Il veut, dit-il, vous la laisser en souvenir. »

« L'Esprit voudrait-il aussi nous faire don de la chaîne et de la médaille qu'il portait au cou ? » « Il le tentera une autre fois, répond Vincenzo, il ne le pourrait pas ce soir car la lumière a perturbé les bonnes conditions de tout à l'heure. Je ne peux plus me manifester, je n'ai plus de force : le médium est presque éveillé... »

Après diverses tentatives infructueuses d'attouchements et de déplacements d'objets, la séance est levée.

Mme Madeleine Frondoni-Lacombe a consigné dans un important volume<sup>50</sup> le résultat partiel de ses investigations de plus de vingt années dans le domaine du spiritualisme expérimental. Douée elle-même de facultés psychiques, elle eut l'occasion de travailler surtout avec une de ses intimes amies, la comtesse Castelwitch, médium remarquable, avec lequel elle obtint tous les phénomènes de la médiumnité, tant intellectuelle que physique, et notamment des matérialisations partielles ou complètes. Parmi les très nombreuses séances dont elle a donné des relations, dans le volume précité ou ailleurs, nous en avons choisi quelques-unes qui s'échelonnent de 1914 à 1923, et qui montrent combien constante est restée la nature des phénomènes obtenus en sa présence.

*Séance du 7 février 1914* (chez la comtesse Castelwitch, avec l'assistance du Dr Souza Couto).

Après le rigoureux contrôle habituel, nous braquons les appareils photographiques dans des directions différentes et je propose de faire cette expérience à la lumière rouge. Le Dr Souza Couto préférerait n'en avoir aucune pour mieux apprécier, dit-il, la couleur des fulgurations lumineuses dont l'éclat se détacherait mieux dans l'obscurité ; mais la comtesse voulant m'être agréable accéda plutôt à mon désir et à l'aide de la clarté rouge, voici ce que nous avons pu observer après avoir fait la chaîne. Mme Pouza et la comtesse placées entre le docteur et moi ; leurs mains dans les nôtres : A un moment donné, nous vîmes de l'autre côté de la grande table, une sorte de vapeur blanche à travers laquelle nous distinguions les tableaux pendus au mur. Cette vapeur peu à peu s'allongea, devint plus épaisse et prit la forme d'un fantôme qui nous donna l'impression d'un moine vêtu de blanc ; il s'avança, recula trois fois comme s'il flottait et se dirigea vers la lumière rouge placée sur le piano. Pendant ce trajet, il frappa un fort coup sur la grande table. Ces dames s'effrayèrent, et Mme Pouza me supplia de prier ce fantôme de ne pas s'approcher de nous ; ce qui me contraria, car j'eus désiré au contraire le voir de très près. Je dis alors au fantôme de se rendre dans la chambre voisine et de tenter avec le procédé lumineux des autres séances d'impressionner son image sur les plaques photographiques. Immédiatement, trois éclatantes fulgurations éclairèrent la chambre contiguë, suivies de l'apparition du fantôme qui semblait tirer de lui-même sa lumière. Malgré la lueur brillante, nous ne pûmes pourtant distinguer aucun des traits de l'apparition, probablement à

---

<sup>50</sup> Madeleine Frondoni Lacombe : *Merveilleux phénomènes de l'Au-delà*, p. 367.



cause, de l'uniformité de sa couleur blanche, quoique nous l'ayons vu deux fois ; la seconde, sur ma demande. Nous vîmes aussi devant la baie de la porte qui communique avec la chambre contiguë, une ombre longue et noire dont nous ne pûmes distinguer la forme ; puis, les coups indiquant la fin des phénomènes furent frappés.

*Séance du 6 mars 1914.* Personnes présentes : la comtesse Castelwitch, Mme Pouza, le Dr Souza Couto et moi.

Pour plus de contrôle, le Dr Souza Couto ne se borna pas à fermer hermétiquement toutes les issues, il y apposa des scellés, et attacha les poignées de toutes les portes. Nous étions en lumière rouge. Les trois appareils photographiques furent braqués : un vers la chambre contiguë, où était apparue la religieuse ; l'autre dans le sens opposé et le troisième perpendiculairement à la ligne fermée par les deux premiers. Nous avons pris nos places près de la cheminée, et une fois la chaîne faite, nous entendîmes un fort coup loin de nous ; je demandai qu'on en frappe un second si cela devait être le signal pour la déflagration du magnésium ; immédiatement, et comme si l'on était impatient, un coup encore plus fort fut répété. Après l'éclair de magnésium, la comtesse s'écria : « Mad, ta plaque est impressionnée. » (Mad, c'est moi.) Mon amie n'ayant pas fermé les yeux pour éviter l'éblouissement, avait conservé sur sa rétine une grande forme noire ressemblant, disait-elle, à une cheminée, au sommet de laquelle se trouvait quelque chose de très blanc et de long. Puis en face de nous, mais de l'autre côté de la grande table au milieu de la salle, nous vîmes comme à la séance précédente, se former un fantôme blanc qui conserva une apparence vaporeuse ; en même temps, une petite lumière colorée vint distraire l'attention de mes compagnons et je continuai à observer le fantôme qui devenait de plus en plus diaphane, à mesure qu'il arrivait près de la lumière placée sur le piano. Je vis alors le bras de l'apparition se lever pour prendre quelque chose et je dis à mes compagnons toujours occupés par la petite lumière : « Attention, un phénomène va se produire. » Immédiatement la lampe fut saisie et le fantôme s'avança vers nous, la tenant dans la main. Mme Pouza et la comtesse, très effrayées, me demandèrent de supplier le fantôme de s'arrêter, et je crois que ce fut grâce à moi qu'il n'avança pas et posa alors sur la grande table la lampe qu'il avait prise sur le piano... Le Dr dit avoir vu parfaitement une silhouette blanche dont il distingua même les plis du vêtement et une grosse main qui tenait la lampe par-dessous. Après divers autres phénomènes rappelant ceux des séances précédentes les coups indiquant la fin de la séance furent donnés.

J'emportai chez moi les plaques photographiques ; je les développai et sur l'une apparut l'image d'une forme couverte d'un voile blanc qui en cache le sommet, ce qui explique l'impression restée sur la rétine de la comtesse. Sur la seconde plaque se trouvait un fantôme dont la figure est abîmée par suite du mauvais état de la gélatine... La table nous indiqua deux noms déjà connus de nous.

*Séance du 30 décembre 1917* (chez la comtesse Castelwitch : Nous ne sommes qu'elle et moi). Comme d'habitude, je ferme, j'éteins, puis je prends les mains de mon amie dans les miennes. Immédiatement, la chaise sur laquelle elle est assise est tirée en arrière ; quelque chose est projeté à terre. La grosse table est enlevée de dessous nos mains, des souffles froids se font sentir, puis je vois la comtesse entourée d'une vapeur lumineuse pendant qu'elle déclare être touchée dans le dos. Etonnée de ne pas être touchée moi-même, je demande si mon ami n'est pas là ; deux coups retentissent en signe de négation, à l'intérieur de la grosse table, puis continuant à frapper épellent le nom de José ; mais nous ne connaissons aucun mort portant ce nom. Comme j'insistais pour qu'on nous donnât une autre indication, la grosse table, toujours par petits coups frappés à l'intérieur, ajouta le mot : concierge. La comtesse sursauta, car en effet le concierge de la maison où nous avons tenu de belles séances, était mort depuis peu. Mon amie l'avait appris en y attachant d'autant moins d'importance, que c'était un homme âgé auquel elle n'avait plus pensé. Pour ma part, étant allée souvent dans l'ancienne maison de mon amie, j'avais connu cet homme, mais non

seulement je ne savais pas son nom, mais j'ignorais sa mort.

*Séance du 10 avril 1919* (chez Mme de Correia. Personnes présentes : Mmes Machado, d'Andrade, de Correia, de Perdra, Mile Machado et moi).

A peine avions-nous fait la chaîne qu'une main me caressa la tête de tous les côtés, me prit une épingle fantaisie et la projeta sur le guéridon. Je demandai que chaque entité présente veuille bien toucher la personne qui l'intéressait le plus, et comme Mme de Correia, Mme de Pereira et moi-même fûmes touchées, j'en ai conclu que trois entités étaient en ce moment présentes. Après différents coups frappés à droite et à gauche, bruits, projections d'objets, attouchements, etc., j'exprimai tout haut mes regrets que ma très chère amie Mme Flammarion ne fut point présente. Aussitôt un formidable coup retentit et une main froide et douce me caressa toute la figure, se posa sur mes lèvres pour que je l'embrasse ; puis de derrière moi deux mains m'étreignirent la tête sur laquelle je reçus un gros baiser dont le bruit étonna mes compagnes. Je demandai quel était l'Esprit qui venait de m'embrasser avec tant d'affection, et des coups furent frappés jusqu'à la lettre S qui, comme on le sait, est l'initiale du prénom de mon inoubliable amie, qui s'appelait du doux nom de Sylvie. Non contente, je la priai de me dire par ce même moyen, le nom de la personne qui se trouvait près d'elle à ses derniers moments, et par coups frappés très fort, venant on ne sait d'où – comme les précédents du reste – on indiqua la lettre G. C'est en effet la lettre qui correspond au prénom d'une des personnes qui l'entouraient à ce moment. Mme de Perreira, encouragée par cette manifestation, demanda d'être caressée comme je l'avais été, et aussitôt elle sentit une main lui caresser le visage, et, un instant après, se sentit embrassée sur la tête. « Est-ce Sylvie qui a fait ce geste ? » demandai-je. Deux coups formidables répondirent non et d'autres coups dirent : son fils Armando.

Or, à part Mme de Correia et sa cousine aucune de nous ne connaissait le nom de ce garçon. Plus tard, comme je voyais des ombres noires dans le coin de la chambre, toujours éclairée grâce à de la lumière qui filtrait par l'imposte d'une des portes, j'étendis ma jambe sur les genoux de Mlle Machado, ma voisine de droite, comme je l'avais déjà fait à d'autres séances ; mon pied resta dans le vide, et dans la partie éclairée, afin que je puisse voir comme je le demandais, s'il était touché. Non seulement il fut en effet touché, mais on déboutonna mon soulier, on le projeta au loin ; or, j'avais vu à ce moment l'ombre d'un bras qui s'approchait. Etant restée déchaussée, je remis ma jambe à sa place et demandai qu'on rapporte mon soulier. Sitôt ce désir exprimé, le guéridon nous fut enlevé et presque immédiatement rapporté sans heurter personne, et je sentis qu'on appuyait avec insistance quelque chose sur ma main : c'était mon soulier.

Après ce phénomène Mme d'Andrade déclara qu'une main froide lui caressait la figure. Je demandai quelle était l'entité qui avait fait ce geste, et par de forts coups frappés on épela le mot : Feijao, le cher professeur si regretté de nous.

Mme Eva Carrière a fait l'objet de nombreuses expériences, tant par Mme Bisson que par les Drs de Schrenck-Notzing et Gustave Geley. Un grand nombre de personnalités furent invitées à prendre part à ces expériences et plusieurs d'entre elles en firent l'objet de publications plus ou moins étendues<sup>51</sup>.

Les courtes relations que nous reproduisons ici seront suffisantes pour donner une idée des observations faites au cours des séances organisées avec ce puissant médium à effets physiques.

*Séance du 19 novembre 1915.* Ce soir, trois figures se sont successivement ébauchées. Mais avant d'entrer dans le détail, je me demande par quelle comparaison je pourrais faire comprendre ce dont j'ai été le témoin.

D'abord, qu'on s'imagine, si l'on veut, avoir devant soi un panneau de bois ou de marbre. Cela fait,

---

<sup>51</sup> Cf. notamment : Juliette Alexandre Bisson : *Les phénomènes dits de matérialisation. Etude expérimentale.* Paris, 1914.

qu'on se représente une substance à la fois mouvante et indéfinissable, apparaissant instantanément à la surface de ce panneau, un peu comme de l'argile molle, douée de vie et d'action. Ensuite, qu'on s'imagine cette matière, d'abord pas plus large qu'une petite montre, s'étendant, s'amplifiant à vue d'œil, se soulevant à la façon du lait sur le feu, arrondissant ses contours en forme de tête, prenant les traits d'un visage humain avec des creux et des repoussés, en un mot se moulant et se façonnant elle-même sous vos yeux ébahis dans les plus excellentes conditions de vision et de contrôle. Enfin suivez cette série de transformations aboutissant à une figure masculine, non pas détachée comme celle d'une statue, mais plutôt comme l'effigie d'un médaillon : ce travail effectué par notre pensée traduirait assez bien la réalité du phénomène qui, ce soir, nous étonna si profondément.

Pour en revenir au fait en lui-même, de la substance s'est d'abord formée au creux de l'épaule droite du médium, et l'on eut dit une sorte de cataplasme de couleur grise se renflant insensiblement et sur lequel se dessinaient peu à peu les traits d'une figure d'homme avec une barbe légèrement en éventail. Cependant sa figure n'arriva pas à un développement complet ; l'ensemble demeura un peu flou et imprécis. Néanmoins, je pus facilement toucher l'apparition. La sensation tactile que j'éprouvai ne peut se comparer à aucune autre : il me sembla avoir sous les doigts quelque chose à la fois de résistant et d'inconsistant, comme une matière réelle, tangible, mais imparfaitement élaborée. La figure se présentait de face, mais au moment où elle paraissait devoir se préciser, un violent accès de toux fit faire un brusque mouvement au médium et la figure en formation disparut subitement sans laisser de trace.

Quelques minutes plus tard, le même phénomène se reproduisit, mais au creux de l'épaule gauche. Cette fois la figure se présentait de profil, avec un peu plus de relief et de netteté ; mais il arriva la même chose que précédemment : car une irritation de la gorge ayant provoqué la toux du médium, il s'en suivit un léger soubresaut et la figure déjà si remarquablement dessinée s'évanouit instantanément. Cependant, en disparaissant, la figure qui était grisâtre laissa sur le sarrau noir du médium, à la place même où elle s'était présentée, une sorte d'estompé vaporeuse et toute blanche. Je me hâtai d'y porter la main et je sentis quelque chose de tiède et d'une consistance à peine perceptible qui ne tarda pas à disparaître.

Enfin, bientôt après, toujours de la même façon, une dernière figure se forma, appuyée sur le devant de l'épaule droite, figure pas plus grosse que le poing d'un enfant, d'un relief assez net, mais cependant pas poussé à fond. Elle se laissa examiner quelques instants après quoi elle s'effaça brusquement.

*Séance du 10 décembre 1915.* Après une attente relativement longue, il apparaît une main très blanche, comme de la neige phosphorescente, qui se dessine d'abord sur l'épaule gauche du médium pour disparaître bientôt. Mais elle ne tarde pas à se reformer sur la tête du médium où, pendant assez longtemps, on peut l'examiner tout à loisir.

Après une courte disparition, on la voit tout à coup briller au creux de l'épaule gauche et descendre ensuite lentement le long de la poitrine. Je dis « briller » car vraiment elle est remarquablement belle, de la finesse la plus délicate, d'une blancheur à la fois très intense et très douce. Pour bien nous rendre compte que cette apparition n'est pas une substance inerte et morte, mais la matérialisation d'une force intelligente et consciente, nous prions la petite main de faire une série de mouvements. Aussitôt, elle écarte ses doigts en éventail, elle les ferme et les ouvre de la façon la plus charmante, la pointe dirigée tantôt vers le plafond, tantôt vers le sol.

Après une nouvelle éclipse, elle se reconstitue une quatrième fois. Jusqu'à présent, la petite main ne s'était pour ainsi dire pas éloignée du médium, sur qui elle semblait plutôt se promener, pareille à la barque légère qui s'agite sur les flots, mais paraît craindre de quitter la rive qui est son port d'attache et base d'action. C'est pourquoi à titre d'expérience complémentaire nous insistons pour qu'elle veuille bien se rapprocher de nous plus sensiblement encore. A peine formulée, notre prière

est exaucée : la petite main se détache nettement du médium et, successivement, elle vient toucher la main de trois des personnes présentes, puis finalement la mienne. La sensation éprouvée est celle d'une substance à la fois ferme et fluide, comme la substance d'une main humaine ordinaire, mais sans aucun rayonnement de chaleur.

Mais voici le plus curieux de cette séance. Quand la petite main fantomatique fut tout près de nos yeux, à quelques centimètres, nous observâmes que cette main, d'une blancheur quasi lumineuse, était constituée, au-dessus des métacarpes et sans aucune solution de continuité, par un poignet de couleur sombre, presque noire, long d'environ cinq centimètres, aboutissant lui-même à une terminaison inconsistante et vaporeuse – absolument comme si une main du plus pur albâtre était suivie sans aucune transition par un avant-bras de marbre noir. Le tout disparut comme il était venu, subitement et sans laisser de trace.

*Séance du 10 mars 1916.* Ce que nous vîmes ce soir, ce fut d'abord une série de taches blanches sur tout le buste du médium ; puis, sur sa poitrine, à droite, un cordon blanc, très mince, assez long, comme un doigt en formation.

Quelques instants plus tard apparurent deux doigts très élégants, très blancs, qui semblaient être suivis d'une sorte de poignet ou avant-bras de matière sombre, à peine visible, sorte de membre étriqué, rudimentaire et à peine ébauché. Nous demandâmes à ces doigts de vouloir bien exécuter quelques mouvements divers : ce qu'ils firent en s'écartant, en se fermant et en se rouvrant de la façon la plus gracieuse. Là-dessus Mme Bisson les pria de vouloir bien se laisser toucher. Les doigts, qui s'étaient d'abord montrés à dix centimètres environ au-dessus de la main droite du médium, se trouvaient à ce moment-là légèrement au-dessus de ses genoux, animés de curieux mouvements d'avance et de recul. Mme Bisson avança la main à leur rencontre et aussitôt elle sentit de leur part une assez vive pression exercée en sens inverse. Etonnée du fait et intéressée par ce résultat, elle me demanda de tenter la même expérience. Aussitôt ma main se porta au-devant des petits doigts, et pendant quelques secondes, ceux-ci, mutins et combatifs, m'opposèrent une appréciable résistance. Peu après ils s'évanouirent comme résorbés dans la cuisse du médium du côté de l'aîne et non loin de la hanche.

Une surprise de cette séance, ce fut de constater qu'au lieu d'être froide, la formation fantomale nous laissa, sinon une impression de chaleur, du moins une sensation de tiédeur très caractéristique. Le phénomène disparu, il ne resta plus qu'une quantité de petites taches blanches semées sur le buste du médium, apparaissant et disparaissant pour s'évanouir définitivement, comme de petites étoiles pâlottes qui se seraient éteintes les unes après les autres<sup>52</sup>.

Le Dr Gustave Geley, qui fut directeur de l'Institut métapsychique international, a procédé à de nombreuses expériences avec le médium de Mme Bisson : Eva Carrière. Frappé de ce qu'il avait observé, au domicile de Mme Bisson en 1916 et 1917, il obtint des intéressées que des séances fussent données, en petit comité restreint, au laboratoire de l'Institut, de décembre 1917 à mars 1918. Au cours de ces séances, le contrôle n'a pas varié ; en voici les divers aspects :

a) Contrôle de la salle.

La salle, fermée à clef dans l'intervalle des séances, et verrouillée pendant les séances, était visitée soigneusement chaque fois, avant et après usage. Cette salle ne contenait que des chaises à claire-voie et un cabinet noir amovible. Celui-ci était clos de toutes parts sauf sur un de ses côtés, fermé par deux rideaux glissant sur une tringle. Le rôle du cabinet était de permettre un éclairage suffisant de la salle, le médium en transe restant, dans une certaine mesure, protégé contre la lumière. Le

---

<sup>52</sup> Relaté par M. Raoul de Fleurières dans *Psychica*, 15 mai 1923.

cabinet ne gênait en rien le contrôle, pour les raisons suivantes

– Eva, assise sur un fauteuil d'osier, derrière les rideaux, avait ses deux mains solidement tenues, pendant toute la durée de la séance, par Mme Bisson et par moi. Il m'est arrivé fréquemment de tenir ses deux mains.

– Les rideaux étaient toujours ouverts plus ou moins largement, quand se produisait un phénomène, de sorte que la visibilité en était parfaite. Ils restaient entrouverts pendant le reste du temps. J'ai pu, souvent, observer de visu la genèse des manifestations.

– Le cabinet noir était visité avec le plus grand soin, avant et après les séances, et Eva n'y pénétrait que revêtue de son costume de travail.

#### b) Contrôle du médium

Eva était déshabillée entièrement, dans une salle voisine des séances. Elle était ensuite revêtue d'un maillot noir complet, que l'on cousait avec du fil blanc, dans le dos et aux poignets. Sa chevelure, ses cavités buccales et pharyngées étaient examinées. Le toucher vaginal était pratiqué, non constamment, mais à deux ou trois reprises. Sa toilette terminée, je prenais Eva par les mains et la faisais asseoir à reculons sur le fauteuil d'osier. Je répète que ses mains restaient toujours en vue et tenues en dehors des rideaux.

#### c) Eclairage

Eva n'a jamais donné de séances, pendant cette période, qu'à un très bon éclairage. Le plus souvent la salle était éclairée par une lumière blanche réfléchi. Les expérimentateurs pouvaient lire des lettres un peu grosses ou voir l'heure à la montre. Quand on désirait prendre des photographies, l'éclairage était assuré par des lampes électriques rouges, d'une intensité totale de 30 à 60 bougies. Nous nous bornerons à reproduire les procès-verbaux de quatre séances. Ils suffiront à montrer la nature des résultats obtenus au cours des séances expérimentales précitées.

*Séance du 12 février 1918.* Assistants : Mme Bisson, Mme de Vesme, M. Le Cour, Dr Geley (contrôles et précautions habituels). Eva est très bien disposée. Je note, à titre documentaire, les paroles suivantes qu'elle me dit en arrivant : « Depuis vingt-quatre heures, je sens, auprès de moi, la présence d'une femme qui veut se montrer. »

Dès qu'elle est endormie, elle est prise, gémit longuement et pousse des cris analogues à ceux d'une femme en couches. Puis, peu à peu, elle se calme sans que rien ne se soit produit. Je pense que la séance va être manquée. Mais tout à coup Mme Bisson s'écrie : « La voilà... au rideau... »

En effet, au-dessus de la tête du médium, à l'ouverture des rideaux et venant de droite, une tête de femme est visible. Elle est à la hauteur normale d'une femme debout. On ne voit que la tête qui émerge des rideaux, la matérialisation de cette tête est parfaite. C'est un visage vivant de dimensions normales, avec les yeux expressifs, le teint frais. Le visage est très beau et les assistants le contemplent, échangeant leurs réflexions admiratives à mi-voix. Emu et surpris, j'oublie de presser la poire destinée à faire jaillir l'éclair pour la photographie. Je n'y pense qu'au moment où l'apparition, sans doute gênée par la lumière ou par notre attention concentrée sur elle, se retire derrière le rideau. Cette scène si précise, a d'ailleurs été très courte, quelques secondes. Puis, pendant un quart d'heure, la même tête apparaît et disparaît, tantôt de grandeur normale, tantôt de dimensions très réduites, mais toujours très nette. Je ne trouve pas le moment favorable pour faire jaillir l'éclair. Enfin, la tête réduite de deux tiers, vient se placer devant la poitrine d'Eva, de profil, et je presse la poire de caoutchouc. L'éclair jaillit. Après l'éclair, je vois un instant la tête sur les genoux d'Eva. Je n'ai pas vu de buste ; puis tout disparaît instantanément. Il est à noter que dans cette séance je n'ai pas observé de substance ectoplasmique originelle ni assisté à la formation progressive de la tête. Celle-ci est apparue tout à coup, complètement matérialisée, à l'interstice des rideaux. A noter aussi les variations de grandeur de la tête, tantôt de grandeur naturelle, tantôt

réduite considérablement. Je suis absolument certain qu'Eva n'a pu apporter ni emporter une tête de poupée ou tout autre simulacre. Dans cette hypothèse d'ailleurs les variations de volume de l'apparition ne s'expliqueraient pas.

*Séance du 26 février 1918.* Contrôle et précautions habituels ; mêmes assistants.

Eva est prise très rapidement. Un visage matérialisé se forme et évolue autour du médium. Ce visage a des traits de ressemblance évidents avec celui que j'ai photographié lors de la séance précédente. Je note que la manifestation semble vouloir me montrer les différents modes de genèse ectoplasmique.

1) Le visage apparaît au rideau, tout à coup, sans ectoplasmie amorphe. Il est de grandeur naturelle ; mais sa vision est éphémère et sa disparition immédiate ; je n'ai pas le temps de photographier.

2) Le visage se forme aux dépens d'un brouillard qui flotte aux côtés du médium ; puis il fixe sur sa poitrine, sa tête, ses épaules. La visibilité augmente et diminue tour à tour. Les traits sont peu marqués.

3) Un cordon de substance sort de la bouche d'Eva. Il a la largeur de deux doigts environ. Ce cordon descend jusque sous le menton du médium et un peu à sa gauche. Là, son extrémité se renfle et, comme un bourgeon épanoui, je vois apparaître les traits, peu distincts, d'un visage. Je fais jaillir l'éclair. Celui-ci n'a pas fait disparaître le phénomène. L'extrémité du cordon ectoplasmique portant le visage remonte sur le côté gauche de la tête d'Eva, flottant à une distance d'environ 25 centimètres du médium, un peu plus haut que son oreille. Là, les traits du visage matérialisé se complètent et s'affirment rapidement. Je prends une deuxième photographie.

*Séance du 8 mars 1918.* Contrôle et précautions habituels. Assistants : Médecin Inspecteur général Calmette, Mme Bisson, Mme de Vesme, M. Le Cour, Dr Geley.

Après une attente d'une heure, les gémissements d'Eva commencent, puis s'accroissent bientôt. Une tache blanche apparaît sur l'épaule gauche du médium. Cette tache s'étale en s'épaississant, puis, on voit apparaître au milieu d'elle, un petit visage ressemblant aux visages des séances précédentes. En même temps, la plus grande partie de la substance amorphe disparaît. On ne voit plus qu'une petite masse qui va se fixer par une sorte de pédoncule, au côté droit de la lèvre du visage matérialisé. Ainsi constitué, le visage évolue, se déplace, disparaît, réparaît. On le voit tantôt sur la poitrine d'Eva, tantôt contre sa tête, sous son menton, tantôt sur ses genoux, tantôt entre ses mains. Il disparaît, soit instantanément, soit par résorption dans la bouche. Après une pause, je vois le rideau droit du cabinet noir s'agiter, comme mû de l'intérieur. A ce moment, Eva était immobile sur son fauteuil, visible par l'intervalle des rideaux entr'ouverts. Les mains reposaient sur ses genoux, et je tenais la main droite. Voyant que les mouvements du rideau droit ne pouvaient être causés par le médium, j'explorai avec la main gauche.

Je sentis nettement un corps humain qui faisait onduler le rideau. Il était de grandeur naturelle. Je sentis l'épaule ; ma main descendante, perçut le thorax et arriva au niveau du bassin. A ce moment précis, une main derrière le rideau repoussa la mienne et, un instant après, une tête apparut au rideau. Je répète que durant toute la durée du phénomène, Eva est restée visible constamment. Sa tête, son buste étaient bien en vue, de même que ses mains immobiles sur ses genoux et tenues.

*Séance du 11 mars 1918.* Contrôle et précautions habituels. Assistants : Dr Calmette, Mme Bisson, Mme de Vesme, M. Le Cour, Dr Geley.

Pendant toute cette séance, le rideau est resté constamment entr'ouvert et j'ai pu observer toute la genèse du phénomène. Après une attente de trois quarts d'heure, la transe douloureuse commence. Tout à coup, je vois un petit brouillard, de la dimension d'une grosse orange, qui flotte à gauche du

médium. Le brouillard se fixe sur la poitrine d'Eva, en haut à gauche. C'est d'abord comme une tache vaporeuse, peu marquée. Puis la tache grossit lentement, s'étale en s'épanouissant. Sa visibilité s'accroît, diminue, s'accroît encore. Puis la tache se déplace, de gauche à droite et de droite à gauche. Enfin, sous l'observation directe, on voit se creuser les traits et le relief d'un petit visage. Bientôt, c'est une tête bien formée, entourée comme d'un voile fin. Cette apparition ressemble à celles des précédentes séances. Elle se déplace fréquemment. A plusieurs reprises elle disparaît instantanément pour réparaître. A la fin, elle se résorbe dans la bouche du médium. Puis tout à coup Eva s'écrie : « Cela change ! c'est la force. » Les assistants perçoivent alors des coups à travers le rideau. Les mains et les genoux sont vus et tenus<sup>53</sup>.

Dans le cours des années 1919 et 1920, la Société polonaise d'Etudes psychiques, à Varsovie, a fait une série d'expériences avec Franck Kluski, sous la direction du colonel Okolowicz, qui en a rédigé les procès-verbaux. Nous rapporterons les parties essentielles de deux séances, rédigées par le Dr Gustave Geley.

*Séance du 30 août 1919.* Contrôleurs : Mme L. Solokow, M S. German, colonel Okolowicz, Mme Z. German, Mlle Hertner, Mme Okolowicz, photographe, lieutenant Dluzinski.

Après quelques minutes d'attente, les assistants voient des points lumineux autour du médium et, en même temps, ils entendent dans la chambre des craquements et des bruits de pas. Le médium demande que lorsque l'entité matérialisée sera prête pour être photographiée, elle en donne le signal en frappant quatre coups bien distincts. On remarque simultanément plusieurs apparitions qui étaient déjà connues des assistants au cours de séances antérieures.

C'était un être de la grandeur d'un homme adulte, fortement poilu, avec une grande crinière et une barbe embroussaillée. Il était revêtu comme d'une peau craquante ; son apparence était celle d'un être rappelant une bête ou un homme très primitif. Il ne parlait pas, mais il lançait des sons rauques avec ses lèvres, claquait de la langue et grinçait des dents, cherchant en vain à se faire comprendre. Lorsqu'on l'appelait, il s'approchait ; il laissait caresser sa peau velue, touchait les mains des assistants et leur grattait la main fort doucement avec des griffes plutôt qu'avec des ongles. Il obéissait à la voix du médium et ne faisait pas de mal aux assistants en les touchant fort doucement. C'était un progrès car aux séances antérieures, cet être manifestait une grande violence et une grande brutalité. Il avait une tendance visible et une volonté tenace à lécher les mains et le visage des assistants, qui se défendaient de ces caresses bien désagréables. Il obéissait à chaque ordre donné par le médium, non seulement quand cet ordre était exprimé par la parole, mais même exprimé par la pensée.

Puis l'on vit la matérialisation d'un homme qui disait se nommer Charles, et qui en s'approchant du colonel, le salua en lui frappant les mains par trois fois. Il demanda à correspondre par typtologie et il annonça qu'il était mort depuis treize ans, mais il ne voulut pas se laisser photographier disant qu'il ne pouvait pas le faire à cause du médium. Le médium lui ayant dit qu'il mentait, on entendit de fortes claques et le médium sentit qu'on le frappait avec une main bien formée sur la tête, sur les mains et sur le dos. On demanda à Charles qui était l'être poilu qui venait de se montrer ; mais Charles répondit qu'il n'en savait rien.

On vit ensuite, à tour de rôle, deux apparitions de femmes. Elles avaient le visage très distinct et une ébauche de poitrine. On reconnut, dans le premier visage, « Rheri », une indienne de Calcutta qu'on avait déjà vue dans des séances antérieures et avec laquelle on causait en anglais. Diverses photographies furent prises par le lieutenant Dluzinski.

*Séance du 3 septembre 1919.* Contrôleurs : M. Okolowicz, M. Zozefowicz, Mile Grelak, M.

---

<sup>53</sup> Cf. Dr Gustave Geley : *L'ectoplasmie et la clairvoyance*, p. 208 sq.

Broniewski, Mme Kluska, M. Nencki, M. Ratold ; photographe, M. Dluzinski.

Une minute après avoir éteint les lampes (sauf la lampe rouge) les assistants remarquèrent des lueurs qui, en se condensant, formèrent un visage dans lequel on voyait des dents lumineuses et phosphorescentes.

Simultanément, le médium et les personnes assises autour de lui sentirent la présence de la bête-homme primitive. Cette matérialisation fit le tour des assistants en leur léchant les mains et le visage, sur lesquels il promenait ses mains ou pattes velues, ou appuyait sa tête hirsute. Tous ces gestes furent lents et pas brusqués. Cette entité montrait seulement une certaine animosité contre la petite chienne de Mme Kluska, qui se tenait sur les genoux de Mlle Grelak. La matérialisation tira les poils et les oreilles de la petite chienne, qui commença à se fâcher et à aboyer...

Peu après on entendit les quatre coups, et le lieutenant Dluzinski fit partir l'éclair de magnésium. Peu avant cet éclair, la petite lampe rouge électrique s'éteignit d'elle-même et se ralluma d'elle-même après l'éclair de magnésium. Pendant celui-ci, les personnes présentes virent, au-dessus du médium, une forme blanche ayant une silhouette humaine, mais assez confuse.

Lors de la reprise de la séance, après une interruption d'une heure environ, on vit dès le début, plusieurs apparitions, entre autres celle de l'homme primitif. Ce dernier resta tout le temps assis par terre sur le tapis, au milieu de l'assistance ; il se tenait relativement tranquille, mais il ne permettait pas qu'on l'éclaire avec les écrans lumineux, et arracha même en grognant l'écran que tenait Mlle Kluska. Courte apparition de l'Indienne Rheri.

Soudain différents objets qui se trouvaient dans l'antichambre furent projetés vers le canapé, entre autres une baïonnette avec sa ceinture de cuir, une casquette militaire, et M. Broniewski fut brusquement coiffé d'un chapeau. On remarqua aussi la même apparition que sur la photographie, comme une tête lumineuse enveloppée d'un linceul. Cette apparition se trouvait à environ deux mètres derrière le médium. On entendit aussi des pas et des craquement<sup>54</sup>.

Plusieurs séances expérimentales ont été tenues en 1920 avec le médium Kluski, à l'Institut métapsychique international, sous la direction du Dr Gustave Geley et avec la collaboration étroite de Ch. Richet, A. de Gramont, et diverses autres personnalités. Parmi les phénomènes enregistrés au cours de ces séances nous retiendrons particulièrement la matérialisation de visages et de membres humains. Voici ce qu'a rapporté le Dr Geley relativement à ces phénomènes : « Nous avons pu constater la matérialisation de membres humains par la vue, par le contact, et par le moulage de ces membres.

1) Constatation de matérialisation de membres humains par la vue. La faible lumière dont nous avons intentionnellement disposé pendant nos séances ne nous a permis de faire que peu d'observations à ce sujet. Notons les ébauches de mains lumineuses et la formation de mains aux dépens de substance solide issue du flanc du médium. Dans d'autres cas, nous avons vu une main matérialisée tenir l'un des écrans lumineux et éclairer en même temps un visage (le tout hors de la portée du médium).

D'autres fois, nous vîmes les écrans tenus non par la poignée, mais par un de leurs côtés ; les doigts repliés faisaient tache sur la surface lumineuse. Dans la séance du 20 novembre 1920, j'ai noté le phénomène suivant, qui se passa dans la seconde partie de la séance. Je tenais la main gauche du médium et le comte Jules Potocki tenait la main droite (le contrôle était parfait). Entre autres phénomènes importants je vis tout à coup une main longue et fine, au bout d'un bras, qui se forma sous mes yeux, traversa lentement le cercle, passa au-devant du médium et alla toucher Mme Geley qui était placée en face de moi. Toute cette main et aussi l'avant-bras et le bras étaient visibles.

---

<sup>54</sup> Dr Gustave Geley : *L'ectoplasmie et la clairvoyance*, p. 293 sq.



C'était une main d'homme très belle. Le poignet était fin. L'avant-bras et le bras étaient revêtus d'un tissu en toile blanche, avec des plis longitudinaux très réguliers. (Le médium portait un paletot noir.) De suite après le contact reçu par Mme Geley, la main disparut.

2) Constatation de matérialisation de membres humains par le contact. Si nous n'avons vu que rarement des mains matérialisées, par contre, nous les avons perçues, très fréquemment, par contact. Les contacts des mains ont constitué, après les luminosités, le phénomène le plus fréquent de nos expériences avec Franck. Ils ont été notés dans toutes nos séances réussies. Les contacts étaient surtout perçus par les deux contrôleurs mais aussi, quoique moins fréquemment, par les autres collaborateurs. Ils donnaient presque toujours l'impression de mains humaines. Ces mains étaient chaudes, de la température normale des mains vivantes. Elles frôlaient ou caressaient spécialement les mains, les bras ou la tête des expérimentateurs. Ces contacts étaient toujours légers et doux, jamais violents ni brutaux.

3) Constatation de matérialisation de visages. Nous avons pu observer à toutes les séances réussies, sauf à la première, des apparitions de visages humains. Ces visages étaient de grandeur naturelle. Ils apparaissaient généralement derrière le médium ou à ses côtés. Ils étaient placés plus haut que la tête du médium et que celles des expérimentateurs assis. Ils semblaient être les visages visibles d'êtres humains debout, mais dont les corps étaient invisibles. Plusieurs fois cependant nous avons pu voir également matérialisés le buste et les membres supérieurs.

Comme la visibilité par la lumière rouge était très faible, ces êtres, pour mieux se faire examiner, saisissaient fréquemment l'un des écrans déposés sur la table devant le médium et l'approchaient jusqu'au contact de leur visage. D'autres fois, les figures matérialisées, au lieu de se servir des écrans, s'éclairaient par une substance auto-lumineuse, spécialement par une sorte d'étoffe phosphorescente. Le phénomène rappelait d'une manière saisissante, la belle gravure classique du peintre James Tissot. Enfin, assez souvent, les visages étaient lumineux par eux-mêmes. Ces visages étaient vivants. Leur regard, très vif, s'attachait fixement aux expérimentateurs. Leur physionomie, grave et calme, offraient une apparence de dignité sévère. Ces êtres semblaient conscients de l'importance de leur rôle<sup>55</sup>.

Les facultés médiumniques de Jean Guzik ont fait l'objet d'études consciencieuses en divers milieux scientifiques, notamment à Varsovie et à Paris. Nous rapporterons tout d'abord les observations consignées par le Dr Gustave Geley, au cours de séances données dans la capitale polonaise, alors que le Directeur de l'Institut métapsychique de Paris, s'y était rendu aux fins d'expériences, au siège de la Société polonaise de recherches psychiques, ou chez quelques-uns de ses membres.

*Séance du 13 septembre 1921.* (A Varsovie, au Consulat de Danemark.) Je contrôle la main droite et la jambe droite de Jean Guzik. Un officier polonais contrôle la main et la jambe gauches. Autres assistants : MM. du Bourg de Bozas, Ossowiecki, prince Lubomirski, de Jelski.

Le médium est long à s'endormir (un quart d'heure). Tout à coup, je vois, à ma gauche, une colonne vaguement lumineuse à la hauteur d'un homme debout. Le sommet a la forme d'une boule, de la dimension d'une tête humaine. Presque aussitôt, tout s'efface. Un instant après, je distingue des lumières couplées, deux par deux, derrière le médium. Deux de ces lumières viennent jusque près de mon visage. Je vois alors nettement une figure humaine. C'est celle d'un homme jeune, le nez est incurvé. Le sommet et le bas du visage disparaissent sous des nébulosités ou des voiles. L'apparition s'évanouit après deux ou trois secondes.

---

<sup>55</sup> Dr Gustave Geley : *L'ectoplasmie et la clairvoyance*, p. 235 et 280.

*Séance du 14 septembre 1921.* (A Varsovie, chez le prince Lubomirski.) Contrôleur de gauche : Dr Geley ; contrôleur de droite : M. de Jelski. De Geley à Jelski : MM. Ossowiecki, Lebiendzinski, prince Lubomirski, Gravier. Tous les assistants se tiennent la main. Les deux contrôleurs tiennent chacun une main de Guzik et immobilisent ses jambes. Obscurité<sup>56</sup>.

Guzik ne fait pas un mouvement ; il s'endort vite (cinq minutes). Très rapidement, les expérimentateurs ont l'impression d'une présence étrangère derrière le médium. Des bruits de pas sont entendus autour du cercle. Tout à coup, des lueurs apparaissent. Elles sont nombreuses et divergentes. J'en vois jusqu'à trois à la fois, très éloignées les unes des autres. Deux lumières couplées, de la dimension de vers luisants s'approchent de Jelski. Très rapidement, nous voyons un visage se former près de lui, éclairé par les deux lumières couplées. On entend murmurer en polonais « Zygmunt » (Sigismond). Le phénomène s'efface, mais les deux lumières persistent. Elles viennent près de moi. Je vois alors, admirablement formé, un visage humain. C'est le visage d'un homme jeune. Les yeux sont vifs. Un voile enveloppe cette tête et cache le sommet du crâne et le menton. L'apparition dure de quatre à cinq secondes. Puis je me sens embrassé sur la joue et au front. J'entends des paroles en polonais que je ne comprends pas. L'Entité passe derrière moi et, à plusieurs reprises, m'appuie fortement, avec les deux mains, simultanément, sur les deux épaules. J'étais très satisfait, car le phénomène, tel que je l'ai observé, ne pouvait pas être produit frauduleusement par le médium. Il eût exigé la présence d'un compère faisant le rôle du fantôme, et je suis tout à fait rassuré à ce sujet. J'exprime à voix haute mon contentement. Alors l'Entité revient vers Jelski. Elle parle longuement en polonais. Elle dit, paraît-il : « Je suis Sigismond. Tout va bien. Comptez sur moi. Je vais prendre une chaise, l'apporter sur la table et m'asseoir dessus ! » Aussitôt après, on entend un grand remue-ménage dans la cage placée derrière le médium. La porte est ouverte avec fracas. Puis j'ai l'impression qu'une chaise passe par-dessus ma tête et vient se poser doucement sur la table, entre nos mains. De suite après, une colonne blanchâtre, vaguement lumineuse, se voit dressée sur la chaise. Tout en haut de cette colonne, on distingue les deux lueurs couplées, à la hauteur où serait la tête d'un homme assis sur la chaise.

Le médium se réveille. On allume. La chaise est debout sur la table. C'était celle qui était dans la cage. La chaise très lourde était, au début de la séance, à près de deux mètres du médium. La porte de la cage était latérale à gauche, de mon côté par conséquent. Le phénomène a donc été très compliqué : ouverture de la porte de la cage, sortie de la chaise, transport de celle-ci par-dessus nos têtes, nos mains, en pleine obscurité. Durant le phénomène le médium n'a fait aucun mouvement et sa main gauche n'a pas quitté la mienne<sup>57</sup>.

*Séance du 29 septembre 1921.* (A Varsovie, dans l'appartement du prince Lubomirski.) Je contrôle la main et la jambe gauches du médium. M. de Jelski contrôle la main et la jambe droites. A ma droite, la comtesse T., puis son frère, jeune homme de vingt ans, puis le médecin major Camus. Nous avons placé sur la table, un écran au sulfure de zinc, dont la face lumineuse est tournée contre le plateau de la table. Dès le début, je vois s'interposer, devant la fente lumineuse qui passe entre l'écran et la table, une masse opaque dont se détachent deux doigts. Ceux-ci saisissent un crayon placé sur la table, sur du papier. Un instant après, je vois le crayon dressé, droit, écrivant. La comtesse T. a exactement les mêmes impressions. Puis une main me caresse, me tapote l'épaule. Nous voyons ensuite de belles et de nombreuses lumières et des ébauches de visages lumineux.

---

<sup>56</sup> Au fond de la pièce était une cage grillagée dans laquelle on pouvait enfermer soit le médium, soit les objets à mouvoir par télékinésie. Cette cage n'avait qu'une porte latérale. Elle contenait une très lourde chaise rembourrée et recouverte de cuir. A 1 m. 50 environ de cette cage se trouvait la table d'expérience. Le médium tournait le dos à la cage.

<sup>57</sup> Cf. Dr Gustave Geley : *L'ectoplasmie et la clairvoyance*.

Ces visages s'approchent de mon oreille et j'entends murmurer quelques mots dont je ne comprends pas la signification. Une main lumineuse se forme, s'approche de moi et me touche le front, Je sens bien des doigts dont la température est normale. La main fait le tour du cercle et touche tous les assistants.

M. Jean Guzik étant venu à Paris, sur l'invitation de la Direction de l'Institut métapsychique international, plusieurs séances furent organisées, soit à l'Institut même, soit chez les membres du Comité directeur. Nous donnons encore la parole au Dr Gustave Geley.

*Séance du 3 décembre 1922.* (A Paris, dans le salon du professeur Ch. Richet.) Contrôleur de gauche : Professeur Richet. Contrôleur de droite : Professeur Leclainche.

Disposition : Jean Guzik, M. Richet, M. de Gramont, Dr Geley, Mme Geley, Mme Richet, M. de Jelinski, professeur Leclainche (Jean Guzik).

Obscurité. Très longue attente, environ trente minutes, sans aucun phénomène. Le médium dort profondément ; on entend sa respiration calme et paisible. Il avait eu à un moment quelques frissons, mais s'était de nouveau endormi (dans ces conditions, les contrôleurs doivent secouer doucement et rapidement les mains du médium pour le tirer du sommeil profond sans toutefois le réveiller). C'est une manœuvre délicate. Le professeur Leclainche, après plusieurs tentatives, réussit enfin, et de suite les phénomènes se déclenchent. Le médium frissonne de tout son corps et gémit. Aussitôt une lumière grosse comme un ver luisant traverse rapidement le groupe, de M. de Gramont à M. Leclainche. Puis d'autres lumières apparaissent autour du médium et au-dessus de lui.

MM. Richet et Leclainche accusent des contacts. Une boule nébuleuse en forme de disque, large comme les deux mains, traverse le groupe et disparaît près du médium. Tout à coup on voit contre le professeur Leclainche, deux lumières très brillantes. Aussitôt ce dernier est frappé violemment par la figure et sur le dos. Le médium reçoit aussi des coups très forts et se réveille. On suspend la séance.

A la reprise (au bout d'un quart d'heure), Mme Le Bert, fille du professeur Richet, prend part à la séance et contrôle la main droite du médium. Mme Geley contrôle la main gauche. Disposition : Jean Guzik, Mme Le Bert, Dr Geley, de Jelski, Mme Richet, M. Leclainche, M. Richet, M. de Gramont, Mme Geley (le médium).

Les phénomènes sont immédiats. Mme Le Bert sent, derrière sa chaise, la présence d'un être qui frappe le dossier et la frôle. On perçoit des lueurs au-dessus de Mme Le Bert. Ces lueurs sont petites, nombreuses. Elles se déplacent doucement, s'approchent et s'éloignent des assistants, montent parfois très haut. Mme Le Bert se sent embrassée à plusieurs reprises. Deux bras l'enlacent aux épaules. Le Dr Geley sent, à deux reprises, un baiser de deux lèvres tièdes, sur son front. On entend une voix peu distincte près des oreilles de Mme Le Bert qui n'en saisit pas le sens. A plusieurs reprises, on voit près de Mme Le Bert l'ébauche d'un visage lumineux. Puis deux lumières couplées s'élèvent très haut (environ 1 m. 50) au-dessus du médium. On entend distinctement : « au revoir » et les lumières s'éteignent. Trois coups violents frappés dans le dos du médium qui s'éveille...

A la suite d'une série d'expériences faites à Paris, à l'Institut métapsychique international, et au cours desquelles plus de quatre-vingts personnalités de l'élite intellectuelle parisienne furent invitées à assister, dans le laboratoire ou dans les salons de l'Institution, un rapport synthétique, extrêmement prudent et modéré, mais très affirmatif, fut rédigé, dans lequel nous relevons, sous la garantie des nombreux signataires, ce qui suit :

« Nous affirmons notre conviction que les phénomènes obtenus avec Jean Guzik ne sont explicables, ni par des illusions ou hallucinations individuelles ou collectives, ni par une

supercherie quelconque<sup>58</sup>. »

Mme Marie Silbert a eu depuis sa jeunesse le don de clairvoyance ; dès l'âge de huit ans apparurent chez elle des phénomènes de matérialisation, et notamment une main vivante, un jour qu'elle était au lit. L'enfant crut que c'était la main d'un domestique, qui arrivait par derrière le lit ; elle bondit et put se convaincre que ce n'était pas le cas. Tous ceux qui ont étudié ses remarquables facultés ont rendu hommage à sa parfaite sincérité et à son complet désintéressement. Plusieurs docteurs et professeurs organisèrent des séances d'études et en particulier le Dr Auer qui pendant de nombreuses années suivit le développement des facultés médiumniques de Mme Marie Silbert.

Voici quelques extraits de séances, qui eurent lieu en 1921 et 1922, et qui ont été rédigés d'après les notes du Dr Auer.

*29 avril 1921.* Lumière rouge. Des mains de grandeur différente sortent du vêtement du médium, principalement du côté droit. Des nébulosités montent toutes droites et prennent la forme de mains.

*4 mai 1921.* Lumière jaune, qui ne vaut pas la lumière rouge. Matérialisations plus faibles. Il faut que l'éclairage soit atténué, phénomène de contact. Les mains, si elles se promènent à la surface du vêtement, sont suivies par la matérialisation derrière le vêtement. On voit parfois sortir une main ou plusieurs doigts. Malgré tout, les matérialisations sont peu nettes, comme si elles étaient enveloppées d'un nuage.

*5 août 1921.* Mme Marie Silbert, qui pendant les séances, était généralement en état de veille, tomba dans un profond état de transe. Au bout d'une demi-heure apparut, sur le côté libre de la table, une tête suivie d'une masse qui avait la forme d'un corps. Le fantôme se souleva au-dessus de la surface de la table. Sa hauteur totale pouvait bien être de 1 m. 20. L'apparition prit une chaise et s'assit. La lumière, fort atténuée, empêchait de voir très nettement. « Le fantôme, dit le Dr Auer, demeura immobile et me regarda d'un regard fixe, vague... traits humains du reste assez vagues, cheveux invisibles. La couleur du corps était d'un gris brun, le visage d'une pâleur verdâtre. Au bout de vingt secondes un assistant laisse échapper une exclamation. Alors avec un grand bruit, le fantôme tombe de sa chaise comme un ballon de caoutchouc et disparaît. Mme S. se réveille. »

*15 décembre 1921.* Dans la porte apparaît un fantôme entier, éclairé par des rayons émanant de sa personne. Grandeur : 1 m. 80 à 2 m. Ce fantôme était revêtu d'un manteau blanc qui descendait jusqu'au sol, et un voile recouvrait sa tête ; on ne pouvait donc voir qu'une petite partie du visage, qui apparaissait assez allongé, étroit et imberbe. La couleur, lorsque le fantôme était éclairé, apparaissait d'un blanc clair. L'apparition se renouvela une dizaine de fois, s'approchant du médium pour s'en éloigner de nouveau. On lui posa des questions auxquelles il ne répondit pas. La dématérialisation fut également visible. La formation devint plus petite, plus étroite et disparut. La porte de la chambre à coucher s'ouvrit et le fantôme disparut derrière. Mme Silbert se réveilla ; elle était dès épuisée et très engourdie. Lorsque le fantôme était éclairé, le Dr Auer pouvait, par moments, distinguer à travers lui les objets qui se trouvaient derrière. Il s'approcha du fantôme jusqu'à une distance d'un pas, et il remarqua aussitôt la grande fraîcheur qui en rayonnait ; il constata aussi que la substance en était lumineuse.

Sur le désir des assistants, une nouvelle auto hypnose du médium se produisit, et le fantôme réapparut. Mme Silbert sortit de la salle et on vit le fantôme se tenir auprès d'elle. Les tables et les chaises semblaient voler d'elles-mêmes et se ranger de chaque côté de Mme Silbert lorsqu'elle passait. La lumière émanait tantôt du médium tantôt du fantôme. La taille de celui-ci était celle décrite plus haut. La plus grande partie du visage était couverte d'un voile, un long manteau recouvrait la formation. Les jambes et les bras n'étaient pas visibles. Lorsque la lumière brillait, on

---

<sup>58</sup> La liste des signataires de ce manifeste se trouve dans le volume du Dr Gustave Geley : *L'ectoplasmie et la clairvoyance*, p. 307. Cf. id., p. 308 sq.

pouvait voir par endroits, à travers le fantôme, comme à travers un voile. Sur le désir des assistants, l'éclairage dura plus longtemps, si bien qu'on put examiner très exactement l'apparition. Le voile était retenu à la tête comme une sorte de casque. Les yeux étaient fermés, les mains grandes, les pommettes saillantes, la bouche large, les lèvres fortes. Le visage était bien formé, semblait être sculpté dans du marbre. On pouvait reconnaître chacune des ombres du nez et des yeux. Les éclats étaient vifs, et tiraient un peu sur le bleuâtre, comme l'éclair du magnésium ; ils duraient de deux à trois secondes, séparés par des intervalles de deux à cinq secondes. Même lorsque le fantôme s'effondrait les éclairs subsistaient. Pour finir, on n'apercevait plus qu'une petite masse amorphe, placée sur le sol, près du médium, et d'où émanaient les rayons<sup>59</sup>.

Pendant un voyage aux Etats-Unis, Sir Arthur Conan Doyle a assisté, avec quelques personnes, à une séance donnée par le médium Miss Ada Bessinet. M. W-W. Roche, rédacteur du journal *New Bee* de Toledo (Ohio) qui assistait à cette séance, en a donné, le 22 mai 1922, le compte-rendu que voici :

« La séance dura de 7 h. 45 du soir à 10 h. 15. Les assistants (onze personnes) prennent place autour d'une grande table en chêne. L'obscurité est faite. Presque aussitôt des lueurs flottent dans l'air, émanant du médium ou allant vers lui, soit au-dessus des têtes, soit au niveau de la table. Avec des étincelles, on constate aussi la présence de lueurs d'apparence gazeuse, grandes, en moyenne, comme un demi-dollar. Sir Arthur Conan Doyle déclare n'en avoir jamais vu autant. Miss Bessinet est consciente. Elle commente le phénomène. Les lueurs voltigent sur les témoins et parfois se reflètent sur le bois poli de la table. Un instrument de musique joue un air chanté, et une douce voix de contralto reprend le refrain. La voix part successivement de divers points de la pièce. Des mains molles touchent celles des spectateurs. L'instrument de musique joue un autre air qu'un siffleur accompagne. Quelqu'un parmi les assistants suggère que ce sifflement provient peut-être de l'instrument. Sir Arthur Conan Doyle demande : « Voulez-vous cesser un moment de siffler ? » Ainsi, fut fait aussitôt, le « vitrola » continuant à jouer. « Veuillez recommencer à siffler. » Le siffleur répond à l'instant à ce nouveau désir. De même il siffle plus ou moins fort de divers endroits de la pièce, selon qu'on l'en prie. Nouveaux attouchements de mains. Un autre air est joué, et un baryton chante le premier couplet ; un soprano chante le second et le baryton reprend le troisième et dernier. Un premier visage matérialisé est vu par le médium, circonstance rare, car généralement le médium reste inconscient pendant toute la séance. « C'est, dit Miss Bessinet, un visage de femme. » Et, à cet instant, elle entre en état de transe. Un soprano, un contralto, une « voix de dessus » chantent des airs variés joués par le vitrola, et, pour l'un d'eux, les voix de soprano et de contralto s'unissent. »

Un autre visage paraît trois fois devant Sir Arthur et Lady Doyle. La lumière est latérale et une partie des traits est obscurcie par l'enveloppement de l'ectoplasme. La voix de l'Indien contrôleur, Black Cloud, fait savoir par le médium qu'on va « montrer quelque chose de plus fort ». La main de Sir Arthur est saisie, placée sur celle du médium, puis elle y est attachée. On éclaire à la lumière rouge – sur l'ordre du contrôleur – et l'on constate que la main droite du médium est liée à celle de Sir Arthur, de telle sorte que la ficelle appuie fortement sur les chairs. Puis Lady Doyle et quelques témoins voient une figure, assez terne, derrière Miss Bessinet, près du vitrola. Des coups se font entendre, lorsqu'on demande des manifestations plus puissantes. Une voix dit : « Sitôt touché, levez-vous. » Sir Arthur est touché et se lève. « Deux visages essaient de se montrer » annonce l'Indien. Ils se forment. Conan Doyle reconnaît son fils et son neveu. Ils s'éloignent mais il les prie de revenir, et plusieurs fois il les revoit. Lady Doyle est touchée et se lève. Elle et son mari

---

<sup>59</sup> Dr Albert de Schrenck-Notzing : *Les phénomènes physiques de la médiumnité*, p. 230.

reconnaissent distinctement, dans une apparition, la mère de Sir Arthur.

M. Lee Keedick assiste pour la première fois à une séance ; il a été jadis l'organisateur des tournées de conférences de Sir Ernest Shackleton. Soudain, il annonce : « Une femme âgée avec des cheveux gris. » Son voisin de table a la même vision. Le visage se précise pour Lady Doyle. C'est sa mère qui la touche à la joue et au front. D'autres parents se manifestent tout à tour et sont reconnus : Keedick voit divers visages et demande qu'ils soient plus lumineux. L'un d'eux s'éclaire pendant quelques secondes : « C'est Shackleton. » Keedick précisera après la séance : « Je l'ai nettement reconnu, sans aucun doute. Il était de mes plus intimes amis. Je ne me suis pas trompé. » D'autres assistants ont de même vu « ce visage d'un homme soigneusement rasé ».

Keedick a signalé en outre « quelqu'un avec une grande barbe blanche et une moustache ». L'Indien commande : « Levez-vous tous. » Les mains sur le plateau de la table, chacun obéit, et une forme matérialisée, blanche, lumineuse, s'érige au centre de la table pour se dissiper sans prendre une apparence précise. C'est ensuite un visage de femme, dont le corps se montre jusqu'à la taille, sous une lumière si brillante qu'elle éblouit. Dans l'admiration, les témoins s'exclament. Le corps est drapé de blanc et un pan de vêtement clair entoure la tête. Les traits sont parfaitement dessinés, mais ne peuvent être reconnus. Ces diverses figures sont vues par trois ou quatre témoins à la fois. Les autres – du fait de leur position – ne distinguent que la clarté délimitant l'apparition dans l'obscurité.

Lee Keedick et ses deux voisins signalent une nouvelle manifestation que les autres personnes constatent. C'est une femme ; mais qui ? « C'est Katie King », avertit Lady Doyle. Katie se présente telle qu'elle est figurée dans les projections faites en public par Sir Arthur, au cours de ses conférences. Katie, dont les bras sont nus, est entourée d'une lumière également vive, de sorte que chaque détail se distingue parfaitement.

D'autres matérialisations très nettes se produisent, qui durent de deux à cinq secondes : un enfant, un homme, une femme âgée et plusieurs jeunes femmes. Certaines sont identifiées. Par intervalle, la voix d'un adolescent se fait entendre : c'est celle de Pansy, l'une des Entités qui se produisent souvent aux séances de Miss Bessinet. Pansy tantôt chante, tantôt parle avec les assistants. L'Indien alors fait savoir que si le cornet touche la main de quelqu'un, la personne devra se lever et placer le pavillon près de son oreille. Successivement, chacun reçoit des communications par ce moyen. Seul, l'auditeur peut entendre, mais les autres personnes suivent aisément le ton du dialogue en écoutant les réponses. Sir Arthur et Lady Doyle s'entretiennent avec leur fils, à leur grande joie. Celui-ci dit à son père qu'il l'aide dans son œuvre de propagande avec le concours de beaucoup d'autres qui restent profondément intéressés par les affaires humaines et qui sont impatients de voir aboutir à de meilleurs modes de communication. Divers messages furent tracés de la main du médium. Les sujets traités étaient caractéristiques, ainsi que les signatures. Sitôt un message terminé, il était enlevé du bloc-notes et placé dans les mains de la personne à qui il était destiné. Puis on éclaira. Miss Bessinet déclara, en se réveillant : « Je suis bien », mais elle était visiblement fatiguée. Détail curieux : le contrôle de la musique par les Entités. La personne chargée de changer les airs du vitrola recevait des instructions à cet égard. Parfois le changement se fit sans l'intervention du préposé<sup>60</sup>.

Pendant plus de trente ans, le Dr Albert de Schrenck-Notzing a poursuivi inlassablement ses investigations dans le domaine de la métapsychique. Il a apporté dans cette recherche une érudition profonde, une rigueur extrême dans les conditions expérimentales. Par lui, toutes précautions furent toujours prises pour éviter la supercherie, aussi les observations qu'il a consignées dans ses

---

<sup>60</sup> *Revue métapsychique*, juillet-août 1922, p. 260.

ouvrages offrent-elles une valeur documentaire considérable, et d'autant plus précieuse que Schrenck-Notzing eut l'occasion d'expérimenter avec plusieurs médiums spécialisés dans la production des phénomènes physiques de la médiumnité. On lui doit en particulier d'avoir démontré – pour qui ne ferme pas volontairement les yeux – par des méthodes de contrôle inattaquables, la réalité des phénomènes de téléplastie.

De cet immense labeur, nous ne retiendrons ici que quelques brèves indications. L'œuvre de ce savant est en effet ardue pour qui n'entend pas pénétrer dans le détail minutieux des observations, non plus que dans les longs développements auxquels l'auteur s'est livré à la suite de ses expériences, et des rapprochements qu'il a pu faire entre ses propres observations et celles d'autres expérimentateurs de la phénoménologie métapsychique.

C'est avec Willy Schneider que Schrenck-Notzing semble avoir fait les expériences les plus décisives, aussi rapporterons-nous quelques fragments relatifs aux études qu'il a consacrées à ce médium.

Pendant les mois de mars et avril 1922, dit-il, des matérialisations visibles se produisirent presque à chaque séance, elles avaient lieu dans l'espace compris entre la petite table d'acajou à un pied, située à 1 m. 10 - 1 m. 30 derrière le médium <sup>61</sup> d'une part, et, d'autre part, le rideau, placé à 0.60 centimètres derrière ; elles partaient du sol en se dirigeant verticalement pour atteindre la surface de la table ; ou bien elles se dirigeaient horizontalement en partant du médium ou du rideau, pour se montrer un instant (1/2 à 3 secondes) dans la lumière de la lampe rouge placée sur la table ; la plupart du temps le médium demandait, selon le vœu de Mina (Un des contrôles de Willy Schneider.) qu'on couvrit de son côté la lampe d'un ou deux mouchoirs qu'on suspendait au-dessus d'elle ; ceux-ci, comme d'ailleurs toute la table ou bien la lampe elle-même, étaient secoués, flottaient, puis étaient jetés à terre et de nouveau relevés. La table était à peu près au centre du demi-cercle formé par les assistants. Chaque personne, selon la place qu'elle occupait, voyait le phénomène sous un angle différent du voisin.

Quelques personnes inexpérimentées ou myopes ne voyaient qu'une masse allongée, amorphe, lumineuse, ou même une simple lueur, tandis que d'autres assistants, occupant une meilleure place ou possédant, une meilleure vue, pouvaient observer les détails des formes de membres qui apparaissaient et même voir comment elles se dégageaient d'une masse vaporeuse ou nébuleuse.

Le Dr Marcinowski, neurologue, décrit comme suit une expérience de ce genre observée pendant la séance du 22 mars : « Derrière le guéridon, montant perpendiculairement du plancher, apparut à la lueur de la lampe, le bras qui n'avait été visible jusqu'ici que comme une ombre ; c'était un corps clair, analogue à un bras. Le directeur de l'expérience et moi ne pouvions pas l'apercevoir nettement, alors que les autres personnes pouvaient déjà reconnaître la main et les doigts. L'apparition se déplaça à notre gré et alors on aperçut le bras sous la lumière de la lampe, mais non plus derrière la table, à côté d'elle cette fois. Nous avons déployé sur la lampe un mouchoir ; comme il était un peu raide, un de ses coins était resté quelque peu éloigné de la lampe, laissant ainsi entre le papier rouge et la lampe un intervalle de six centimètres. C'est dans cet intervalle que se jouait la main, comme si elle avait eu l'intention de se montrer en pleine lumière. La main était belle, bien formée ; les couleurs fines, vivantes de la chair, donnaient à cette matérialisation l'aspect d'une petite main de femme, je dirais presque d'une main d'enfant. Sous le poignet, on pouvait encore voir tout l'avant-bras, qui était également nu. Je n'avais pu distinguer les lignes de la main

---

<sup>61</sup> Willy, après avoir été examiné et revêtu d'un tricot, prenait place dans une cage dont les parois, la porte et le toit se composaient d'une étoffe de gaze noire clouée sur une charpente de lattes. La fermeture de la porte était assurée par un cadenas dont le contrôleur conservait la clé. Dans le cadre de la porte elle-même se trouvait une ouverture étroite et que l'on pouvait également fermer ; c'est par là que Willy tendait ses mains, munies de bracelets lumineux, pour les faire contrôler. Eclairage rouge atténué.

ni les ongles ; le jeu des doigts était de la plus grande distinction ; c'est surtout ce qui me frappa, et ce que j'essayai de produire, mais très imparfaitement, vu mon inexpérience, dans un croquis. Ensuite, lorsque la main fut lasse de son jeu, c'est-à-dire, autant que j'aie pu l'évaluer, au bout de vingt minutes, elle disparut ; en même temps elle enleva par trois petits mouvements, le mouchoir de la lampe et le laissa tomber sur le sol. Déjà, lorsqu'elle était apparue pour la première fois, derrière la table, elle avait saisi la lampe en la secouant d'une manière toute particulière ; elle l'avait déplacée et tournée de telle manière qu'elle se trouvait maintenant sur le bord de la table, dans une position bien plus favorable à mon observation. Au cours de cette opération, je n'eus pas l'impression de force intense et de grande puissance que la main donnait habituellement. Souvent j'eus l'impression de quelque chose qui tâtonnait, comme si la main n'avait pas eu cette sûreté que l'œil peut seul donner à ses mouvements. Cette impression me vint surtout en constatant le tremblement tout à fait particulier de la table et du mouchoir... »

Lorsque la table et la lampe eurent été de nouveau mises en place, l'apparition toute entière, venant du sol, se montra avec une parfaite netteté. Le bras s'éleva avec la main, de telle manière que le poignet dépassa le bord de la table, d'au moins la largeur de trois doigts. Le bras était plus fort que le 2 mars, la main sensiblement plus grande, plus vigoureuse, plus large ; les doigts ne se jouaient plus gracieusement, en position allongée ; mais cette fois la main se tenait raide, mobile sur le poignet et se montra à nous tous.

M. Kuttner, étudiant en médecine, qui assista à la séance du 30 mars, confirme dans l'ensemble les observations du Dr Marcinowski. Il vit des formes mobiles plus ou moins nettes et dit : « Cinq d'entre elles avaient la grandeur d'un bras humain, et sans en avoir la forme nette, lui ressemblaient ; on pouvait les comparer à un serpent de l'épaisseur du bras et d'environ 70 cm. de longueur. Ces phénomènes étaient relativement peu plastiques, paraissaient gris et se remuaient comme un serpent. Un sixième phénomène, qui prit naissance juste sous l'extrémité inférieure de l'abat-jour de la lampe et était éclairé à travers le mouchoir, avait la grandeur d'une tête... »

Pendant la séance du 30 mars, Mme Lebrecht (une des personnes présentes) confirme également l'apparition d'une formation grise, ressemblant à un serpent, mal faite. Une fois, elle aperçut une main de couleur sombre, géante, d'une taille surhumaine, que je pris, de ma place, pour la plante d'un pied. Mme Lebrecht aperçut également une formation ronde, analogue à une tête.

Je vis aussi la formation que le Dr Marcinowski décrit comme une baguette de sourcier, et qui, se partageant en deux espèces de bras épais, terminés par des moignons, donnait une impression étrange. A ce moment, il sembla qu'une main voulut se former ; je pus reconnaître de ma place le pouce, qui d'ailleurs était le seul doigt matérialisé. Puis horizontalement, à la hauteur de la surface de la table, apparurent, sortant du rideau, des formations rondes, grandes, aux extrémités émoussées, semblables à des tumeurs ou à des têtes.

Dans une forme ronde, je crus reconnaître une partie d'occiput, garnie de cheveux. Puis apparut une formation qui ressemblait étrangement à certaines données par Eva Carrière. Ces formations grises, brunes, cuti formes et pileuses comme des fragments d'organes et de membres humains, sont très curieuses...

Au sujet d'un phénomène de matérialisation aperçu le 9 mars, le professeur Gustave Freytag donne les indications suivantes : « Pour atténuer, conformément au désir du médium, la lumière de la lampe, on la couvre de deux mouchoirs. L'un est tiré par une main juste à côté de la table (à droite et un peu sous la lampe), une bande verticale gris clair, qui paraît monter du sol et arrive sur la table. Je me lève (sans lâcher les mains de mon voisin) et j'approche mes yeux à environ trente centimètres. Je vois nettement le pouce et les quatre doigts, mais ceux-ci présentent plutôt l'aspect de masses compactes. Cela paraît être une main de femme, et même l'avant-bras, qui est nu et ne présente qu'assez haut un renflement plissé, a une forme féminine. L'extrémité effectue des



mouvements dans la direction du mouchoir, encore suspendu au-dessus de la lampe ; ces mouvements ont quelque chose de raide, un peu comme ceux des appareils de prothèse. Après plusieurs essais, le mouchoir, qui descend de plus en plus à chaque coup, finit par tomber à terre. » De nombreuses personnalités du monde universitaire furent invitées par le Dr Schrenck-Notzing à participer à des séances expérimentales organisées avec Willy Schneider. Il résulte de leurs attestations (Attestations reproduites dans l'ouvrage ci-dessus.) que l'on ne saurait douter de l'authenticité des phénomènes observés. En tenant compte de ses propres expériences ainsi que constatations faites par plusieurs de ces observateurs, Schrenck-Notzing a résumé en ces termes la nature des productions télé plastiques de Willy Schneider.

Ce sont d'abord des formations nébuleuses, faiblement lumineuses, qui, vu la faiblesse de l'éclairage, sont d'abord difficilement reconnaissables et nécessitent une adaptation de l'œil. Ces vapeurs grises entourent le médium, et, dans les séances négatives, par suite de l'insuffisance d'impulsion du médium, elles ne se développent pas davantage. Mais si par contre le sujet est bien disposé, ces masses deviennent plus lumineuses, elles atteignent la grandeur d'une forme humaine, sans d'ailleurs pouvoir être perçues, sauf par une vue particulièrement aiguë. Il se forme alors des foyers de condensation facilement reconnaissables qui restent en rapport avec l'organisme du médium par un lien que la personne assise près de Willy peut souvent percevoir nettement. La formation de ces efflorescences fluides ou de ces prolongements en forme de membres, ou encore l'apparition de grandes masses amorphes nébuleuses, ont souvent été établies de la manière la plus certaine ; les points de départ en sont la nuque, l'épaule droite, la région intercostale, les pieds, les mains. Il peut alors se produire une sorte de dédoublement des membres.

Lorsque les extrémités de ces cordons et ces pseudopodes qui jouent le rôle de cordons ombilicaux arrivent à être plus complètement matérialisés, alors apparaissent les influences physiques ; le plus souvent, c'est un assistant qui est touché. Au stade préliminaire du développement ou lorsque la faculté de production est faible, il n'y a que les contrôleurs assis près du médium qui aient un contact. Tout le processus de matérialisation se déroule dans le voisinage immédiat (les épingleuses sont enlevées du tricot). Si cette force s'intensifie, la distance de ces effluves et de leurs organes de liaison s'accroît. Vraisemblablement, l'épaississement de la substance télé plastique provoque une phosphorescence et accroît sa visibilité ; on peut alors parfois, même lorsqu'on est assis en face, apercevoir cette émanation sous la forme d'un cordon lumineux. Dès que l'organe télé plastique est mieux visible, c'est-à-dire plus complètement matérialisé, le cordon disparaît et l'on ne voit plus qu'une formation flottante dont la forme varie à l'infini et qui paraît plus ou moins blanche, selon le degré d'éclairage et de densité. Cet organe terminal télé plastique a d'abord la forme d'une masse nébuleuse, aux contours déliquescents, avec un noyau plus lumineux et des contours variables. Il surgit à un endroit et pâlit de nouveau, après s'être montré pendant quelques secondes. Puis il recommence à luire comme un corps phosphorescent, pour s'éteindre ensuite. Le processus peut se reproduire jusqu'à douze fois. Mais en même temps l'apparition change de place, car ce conglomerat amorphe analogue à un tissu, monte et descend, s'éloigne du médium ou reste près de lui. On remarque toujours la vie et le mouvement dans cette matière changeante et fluide : elle passe de l'état nébuleux à l'état tissulaire, ou revêt l'aspect d'un chiffon de papier ; ou bien encore, elle produit des organes humains, des serres, des moignons, quelques doigts, des bras et des mains entiers.

Lorsque cette formation disparaît, elle rentre avec la rapidité de l'éclair dans l'organisme du médium, sous la forme d'un large rayon lumineux.

Comme nous l'avons dit plus haut, une Intelligence dont l'action indépendante, a déclaré Schrenck-Notzing, dominait toute la phénoménologie du médium, déclarait porter le nom de Mina. Au cours des séances données devant Schrenck-Notzing elle n'a jamais rien communiqué concernant sa

personnalité. Dans quelques rares cas, il se produisit une matérialisation complète de sa tête ; à ce moment, les observateurs, chacun de leur côté, décrivirent ce visage comme celui d'une jeune femme de 22 à 25 ans, de type slave, au teint brun, au nez petit et retroussé, aux yeux mélancoliques, ayant une jolie bouche et un petit menton. Ce type se reproduisit plusieurs fois de la même manière en des lieux très différents<sup>62</sup>.

Pendant de très nombreuses années – et dès 1920 – des manifestations remarquables se sont produites à Mantes, dans la famille Alexandre. Nous reproduisons ici plusieurs relations qui mettent en lumière la nature des phénomènes observés. Si nous nous étendons particulièrement sur ceux-ci, c'est parce que nous avons eu nous-même l'occasion d'observer dans ce cercle d'études la formation de fantômes, avec lesquels il nous a été loisible d'établir des contacts directs. Nous conservons notamment quelques fleurs que nous prîmes (avec son consentement préalable) dans la main de Madeleine matérialisée.

Les premières manifestations obtenues à Mantes remontent à 1920 ; elles se produisirent avec la collaboration séparée ou simultanée des médiums : Blaise et Delhotel. Elles se traduisaient en une simple mimique d'écrans lumineux. Un soir de mai de cette année, deux de ceux-ci placés entre M. et Mme Alexandre, s'élevèrent lentement, suivis d'un peu de fumée bleuâtre semblable à la fumée de tabac. Cette buée se solidifia rapidement et l'on vit apparaître une jeune fille, jupe blanche plissée avec marinière et béret sur la tête. Quelque temps après, même phénomène de matérialisation ; les deux médiums étant présents : Delhotel endormi au fond de la salle, Blaise derrière le rideau. Celui-ci demande que l'on donne des ciseaux à la forme matérialisée qui veut donner une mèche de ses cheveux. On entend en même temps Blaise répondre au fantôme : « Oui, Madeleine, je veux bien. » La jeune fille enlève son béret, détache une mèche de cheveux que l'architecte C, qui guide la séance, voudrait saisir. Mais elle fait un geste négatif de la tête, s'approche de sa mère, lui entrouvre le pouce et l'index entre lesquels elle place la mèche coupée, resserre les doigts l'un contre l'autre et, avant de se retirer, embrasse la main de Mme Alexandre. Ces cheveux, semblables à ce qu'ils étaient de son vivant, sont restés matérialisés. On apprit plus tard que par les mots : « Madeleine, je veux bien », Blaise répondait à la demande du fantôme le priant de laisser un peu de sa vitalité aux cheveux qu'elle voulait couper<sup>63</sup>. Un tel phénomène ne devait pas se renouveler de longtemps, par suite du départ de Blaise. Il fallut attendre le retour de ce dernier, en 1922, pour que de nouvelles séances puissent être organisées au domicile de M. et Mme Alexandre, rue Maurepas.

Un lundi de fin mars 1922, une séance s'ouvre en présence de sept personnes, Blaise, installé dans un fauteuil derrière un rideau noir, une lampe Pigeon allumée sur la cheminée. Transe habituelle : Madeleine embrasse ses parents et leur dit : « C'est très bien ce que vous venez de faire, vous nous avez compris. Chaque samedi soir vous ferez une séance pour que vos invités se reposent le dimanche ; Maître Campana (Maître Campana est le guide invisible des séances.) va réveiller le médium. »

Le samedi suivant, Madeleine reparaît et après un assez long entretien se retire. On voit alors apparaître en tenue d'officier de marine, le Commandant Campana, tel que le représente sa photographie. « Désormais, dit-il, en s'adressant à Mme Alexandre, les séances auront lieu chez vous, Madame. Vous serez seul guide, nul autre que vous ne touchera votre médium. Allan Kardec présidera ; votre fille se matérialisera et moi je guiderai. C'est la première fois que je cause parmi vous ; désormais je serai toujours avec vous. Regardez Madame, comment réveiller votre médium.

---

<sup>62</sup> Dr Albert de Schrenck-Notzing : *Les phénomènes physiques de la médiumnité*, traduit en français par E. Longeaud, Paris, 1925).

<sup>63</sup> En diverses circonstances des cheveux matérialisés ont pu être conservés. Nous y reviendrons ultérieurement.

»

Puis le Commandant exécute les passes devant toute l'assistance et réveille le médium endormi. Dorénavant, le Commandant de marine Campana, qui fut gouverneur de la Guyane française, deviendra le sympathique animateur des réunions. Vers la fin de sa vie terrestre, le Commandant Campana s'était retiré dans la ville de Mantes, où sa maison était devenue l'asile bien connu des malheureux dévêtus ou affamés. Son apostolat terrestre se continue sous une autre forme.

Madeleine, depuis cette époque, déjà lointaine, est devenue la plus fidèle des apparitions de Mantes, où ses interventions ne comptent plus. Bien que le médium Blaise ait été remplacé par divers autres sujets, et notamment par Victor, un agriculteur des environs de Mantes, les manifestations se sont poursuivies avec le même succès, comme on pourra le constater ci-dessous.

J'ai été à Mantes en invité, dans une maison particulière. Je n'avais rien à demander, et je me disposais seulement à observer avec la plus grande attention. Je suis d'autant plus reconnaissant à Mme Alexandre d'avoir été au-devant de mes désirs en m'offrant le contrôle le plus large, et je suis heureux de lui en exprimer ici ma reconnaissance.

Ce contrôle préalable est scientifique, du reste, comme celui de l'électricien vérifiant, avant une expérience, le parfait état des connexions et de l'isolement de ses appareils, ou celui du chimiste vérifiant la pureté de ses réactifs, s'ils veulent éviter qu'une observation, en soi irréprochable, puisse les entraîner pourtant à des erreurs de jugement et d'interprétation. Et si ces contrôles peuvent paraître à tort blessants pour des personnes encore ignorantes de l'esprit scientifique, ils sont non seulement acceptés, mais offerts par les Esprits avertis, éclairés et sincères.

Avant la séance, accompagné par le secrétaire du groupe, M. Paquin, capitaine aviateur pendant la guerre, et M. Sollier, ingénieur, à Mantes, j'inspecte la salle d'expérience. Un petit salon, une fenêtre condamnée par un piano, dont le dessus est chargé de photographies empêchant de l'ouvrir. Je vérifie la partie postérieure fermée normalement, l'espace étroit jusqu'à la fenêtre, les rideaux. A gauche, le coin de la chambre est aménagé en cabinet noir triangulaire, par une tringle en diagonale à la hauteur du plafond, supportant deux rideaux noirs attachés à des anneaux. Les rideaux sont en étoffe mince, vérifiée, simple, par transparence, avec des ourlets insignifiants. La même tenture mince voile les murs, pleins. Le tapis est solidement cloué. Le fauteuil est aussi minutieusement inspecté. De l'autre côté de la pièce, un placard vide, qui sera du reste bloqué, ainsi que la porte, par deux rangs serrés d'assistants, au coude à coude, barrant toute la pièce.

Nous restons près du cabinet jusqu'à l'arrivée de l'assistance et du médium qu'on m'offre de fouiller. Cette opération n'étant pas possible en public mixte, je décline l'offre pour cette fois. Cela n'a du reste que peu d'importance au sujet du contrôle des phénomènes, on verra pourquoi. Je me bornerai à signaler plus particulièrement le fait, que je considère comme ayant une valeur de contrôle en ne décrivant que sommairement les autres.

Tout le monde placé, on garde comme lumière trois lampes rouges. La séance commence par des communications par lettres fluidiques, vues seulement par le médium, qui reste éveillé. Les entités-guides du groupe viennent donner par ce moyen diverses indications sur la marche des séances, pour les traitements magnétiques, pour des communications personnelles, etc., Mme Alexandre, le guide terrestre, nous demande de concentrer tous nos fluides sur elle-même. Nous sommes en lumière rouge permettant de distinguer tous les détails de la pièce.

Le médium entre dans le cabinet dont les rideaux sont refermés. La transe est assez longue à venir ; il soupire, gémit, puis tout se calme, et plusieurs coups frappés dans le piano et un guéridon placé de l'autre côté, indiquent que tout est prêt pour les manifestations visibles. On entend les anneaux métalliques glisser lentement sur la tringle. Une forme apparaît, s'écartant lentement du médium qui lui a donné naissance, s'approche du piano et frappe quelques notes, puis revient au cabinet comme pour reprendre de la force. C'est Madeleine, la fille chérie des maîtres de la maison, l'entité

qui se présente le mieux et le plus souvent. Elle ressort du cabinet à gauche, s'avance vers nous d'une démarche légère et gracieuse, drapant ses voiles blancs.

L'apparition est d'une si délicate et si prenante poésie que j'en oublie un moment d'envoyer des forces fluidiques à Mme Alexandre, qui les transmet en passes jetées. Et je ne suis pas le seul, car Mme A. s'aperçoit d'une chute de potentiel et nous en demande à haute voix. Madeleine va au guéridon de gauche, prend une corbeille de fleurs coupées, et vient nous en offrir avec une grâce charmante. On la voit alors de tout près, sous la lumière relativement grande des trois lampes rouges du lustre qui est juste au-dessus de nous.

C'est une jeune fille élancée, ressemblant à son portrait, et nettement plus grande que le médium, brave contremaître tout simple, à qui il faudrait un talent d'artiste consommé pour donner pareille illusion. Nous allons avoir du reste mieux qu'une impression. Madeleine retourne vers le cabinet, se penche vers le médium dont elle soulève le pied qu'elle tend vers M. Malosse, de Lyon, le spectateur le plus rapproché, afin qu'en le touchant, ainsi que la jambe, il constate la présence de Blaise « le médium » dans le cabinet, la matérialisation visible étant à l'extérieur.

Le joli fantôme parle, d'une voix un peu grêle, salue ses parents et les embrasse et c'est avec une émotion profonde que nous nous inclinons devant cette bonté de Dieu qui permet, pour un instant, se revoir surhumain. A sa mère, qui avait placé devant son portrait, sur le piano, quelques roses dans un vase de cristal, qui n'y était pas d'habitude, Madeleine vint dire toute une phrase : « Ma mère, il est beau le vase, je l'ai vu. »

Elle rentre dans le cabinet et demande les écrans lumineux (ce sont des feuilles de carton fort, de trente à quarante centimètres environ, enduits de sulfure de zinc phosphorescent, isolés préalablement et activés au dernier moment par l'éclair au magnésium). On éteint les lampes rouges. Madeleine prend les écrans, qui rayonnent une jolie lumière verdâtre très pâle, comme celle des vers luisants, et en éclaire sa robe et son visage. Elle distribue encore quelques fleurs et donne sa main à baiser à MM. Malosse, Paquin et Criton. Avec l'écran, elle éclaire les pieds de Blaise. Elle va au piano, après avoir posé à terre les écrans, relevés par une autre entité : Franck. Et tandis qu'il les tient devant nous, on entend Madeleine tapoter sur le piano et Blaise tousser dans le cabinet. Deux autres invisibles se font encore reconnaître. Mme Criton et M. Musy, puis un écran est enlevé très vite et commence à traverser la pièce avec des évolutions rapides et extrêmement gracieuses, qui caractérisent la présence de la mère de M. Paquin, l'ex-aviateur : c'est pourquoi elle a pris ce signe de reconnaissance, imitant le vol d'un avion fantastique. C'est aussi une preuve que cet écran n'est pas tenu par main d'homme. Il vole trop haut, trop vite, au-dessus et parfois en arrière des deux rangs des invités, serrés comme je l'ai dit.

Mme P. éclaire de la lueur de l'écran la forme matérialisée de Madeleine au piano. Elle éclaire le médium dans le cabinet, passe l'écran en arrière des jambes de Blaise, les soulève et les laisse retomber à terre. Elle éclaire le visage et les mains du médium à deux reprises, tend vers M. Malosse les jambes et la main droite, et après avoir de nouveau éclairé le visage, place les deux mains du médium sur l'écran, où elles se silhouettent en noir, tandis qu'on voit nettement une troisième main matérialisée qui tient l'écran. Pendant tout ce temps, le piano ne cesse de se faire entendre. Plusieurs parents d'assistants, plus ou moins matérialisés, viennent se faire connaître. La sœur de M. Delagrangé, qui était religieuse, fait effort pour s'éclairer le visage, comme craintivement ; les assistants favorablement placés ont pu voir le voile noir bordé d'une ruche blanc qui constituait sa coiffure. Puis vient Joséphine, la première femme du médium qui, matérialisée, l'éclaire, l'embrasse, le tire du cabinet et l'amène tout endormi devant les assistants en se montrant à côté de lui. Elle reconduit Blaise à son fauteuil, vient embrasser Mme Alexandre et donne la main à M. Paquin et à M. Criton.

Encore plusieurs jeux d'écrans, dont un qui passe entre le premier et le second rang des chaises,

dans des conditions impossibles à reproduire en le tenant à la main, sans heurter les voisins. Enfin l'un est soulevé et reste absolument fixe dans l'espace devant Mme Alexandre, tandis qu'une voix forte, une voix de commandement, résonnant dans l'espace sans support visible, la salue. C'est Maître Campana, le Guide invisible, qui fut officier de marine. « Oui, c'est moi. Cela a été bon ce soir, et votre entourage aussi. Assez pour aujourd'hui. Bonsoir à tous. Réveillez votre médium<sup>64</sup>. » Pendant que Madeleine est parmi nous<sup>65</sup>, le Guide (invisible) Campana avec son timbre de voix, ordonne à Blaise de sortir du cabinet, Madeleine va le prendre par les mains, et l'amène devant sa mère et l'éclaire avec son écran.

Tous les deux étaient visibles. Mais pour comble, Madeleine s'avance avec Blaise vers moi. Blaise me tend ses deux mains que je prends dans les miennes, tandis que Madeleine promène l'écran autour de lui. Le médium était pâle et tenait les yeux fermés : ses habits étaient noirs, sa cravate noire et son col rabattu. Madeleine était dans le costume que j'ai déjà décrit (sur la tête un béret blanc et une robe blanche à traîne, les bras nus). Tous les faits que j'ai rapportés ici sont des faits bien vus, observés avec calme et sans aucune préoccupation que celle de constater la vérité.

J'ai fait de grands sacrifices pour rester trente jours en France, et cela seulement pour pouvoir mettre l'opinion publique dans mon pays au courant des choses qui se passent en vérité à Mantes sur Seine. Ma conclusion est la suivante : A Mantes, il n'y a pas de fraude, Madeleine n'est pas Blaise.

C'est, dit M. Albert Fourié, à 9 heures que Blaise (le médium) prend place dans le cabinet. Transe assez longue. Une forme blanchâtre se montre enfin entre les rideaux pour disparaître presque immédiatement. Une main frappe deux notes basses du piano. La forme se montre à nouveau pour rentrer aussitôt. Elle semble hésiter à sortir. Elle s'y décide enfin et Madeleine nous apparaît entièrement matérialisée. Elle est vêtue comme les fois précédentes. Comme coiffure, une sorte de mouchoir noué derrière le chignon, d'où sortent des deux côtés du visage et sur le front des boucles de cheveux noirs. Un long voile blanc d'un tissu très fin, lui descend des épaules, formant une traîne assez longue devant elle. Ses bras sont entièrement nus. Elle envoie des baisers à l'assistance du bout des doigts. Puis, prenant la corbeille de fleurs déposée sur le guéridon près du cabinet elle en respire longuement le parfum.

Elle procède ensuite à la distribution habituelle aux personnes de premier rang. Arrivée devant sa mère, elle l'embrasse.

Mme Alexandre. – Est-ce bien vrai que tu t'es montrée plus particulièrement à M. Fourié pendant son sommeil pour l'exécution de ton portrait ?

Madeleine, d'une voix faible. – Oui, mère.

Mme Alexandre. – Va voir ton ami F. (qui est placé à ta droite).

Madeleine s'approche de lui et l'embrasse deux fois sur le front.

M. F. – Et moi, puis-je vous embrasser ?

Madeleine tend sa joue, mais le mouvement qu'elle fait pour se pencher fait tomber ses longues boucles de cheveux, et c'est sur elles que M. F. appuie ses lèvres dont il sent parfaitement le contact. La distribution de fleurs achevée, Madeleine s'assied sur la banquette du piano où viennent l'embrasser sa mère et son père. Elle entoure leur cou de ses bras et les étreint longuement. Madeleine demande les écrans. Pendant que son père ouvre la porte pour aller les chercher dans la chambre à côté, sa fille supporte la lumière du couloir sans se retirer dans le cabinet. Les deux écrans n'étant pas suffisamment isolés, M. Alexandre va en chercher d'autres que sa femme dépose sur la banquette. Obscurité.

Madeleine se promène devant l'assistance éclairant complaisamment sa robe à l'aide des écrans.

---

<sup>64</sup> Relation de M. Ad. Westermann, ingénieur chimiste.

<sup>65</sup> Extrait d'un rapport de M. C. Stanulescu, ingénieur, directeur de la *Reviste Spiritisla* de Bucarest, auteur d'ouvrages qui font autorité en Roumanie, et reproduit en partie dans Pierre-Emile Cornillier : *Contribution à l'étude des phénomènes de Mantes*, p. 75.

Alors qu'elle se trouve devant Mme Alexandre, M. Thiebaut, placé immédiatement à sa gauche, saisissant un écran qui se trouvait à ses pieds, éclaire le côté droit de l'apparition et distingue parfaitement son bras, son aisselle et la naissance de son sein droit (dans une lettre adressée à M. Fourié, M. Thiebaut confirme ce fait).

Manifestations de diverses entités à l'aide des écrans : Mme Criton, la mère de Mme Petit, le fils de M. Fourié dont son père touche la robe blanche entièrement matérialisée cette fois. Il peut également serrer la main droite, véritable main humaine, mais sans la voir. Sur sa demande, il l'embrasse sur le front. Puis à la demande de Mme Alexandre, il va éclairer le portrait de Madeleine suspendu à l'angle de la pièce au-dessus du piano.

Manifestations de Joséphine (première femme de Blaise) qui après avoir montré avec l'écran les jambes et les mains du médium dans le cabinet, l'amène lui-même en face de Mme Alexandre, etc<sup>66</sup>. Pensant aux extraordinaires phénomènes que m'avait dit avoir observé pendant six mois mon ami Albert Fourié, je résolus de venir juger par moi-même.

Avant d'exposer ce que je vis en cette prodigieuse soirée du 22 mai 1926<sup>67</sup> et justifier ce terme, il me faut fixer et établir définitivement deux ou trois points :

1) Etant donné le lieu et l'organisation des séances, la complexité d'un tiers et une aide de l'extérieur sont des impossibilités absolues. J'ai tout inspecté, lieu et choses, immédiatement avant et immédiatement après chaque séance. Bien plus, Mme Alexandre m'a permis de revenir en plein jour et d'être seul dans la pièce que j'ai pu examiner, mesurer, sonder, etc., à loisir. C'est donc sans crainte d'être démenti, en allant sur place avec des témoins, que j'affirme toute complicité matérielle impossible : s'il y a fraude, c'est Blaise (le médium) lui-même, et seul, qui fraude<sup>68</sup>.

2) On ne doit jamais oublier un instant que le médium Blaise, en tant que fraudeur-simulateur a une infériorité extrême par le fait de sa taille anormalement petite : 1m 51. Ce n'est pas un homme petit, c'est un tout petit bonhomme, assez corpulent et courtaud. Son envergure brachiale est de 1m 40 seulement, et en se haussant sur la pointe des pieds sa main n'atteint que la hauteur de 1m 98. Souvenez-vous de ce point très important pour certaines manifestations phénoménales. Remarquons aussi qu'il a une moustache forte et drue qui, de l'avis de plusieurs acteurs que j'ai consultés, ne pourraient se dissimuler par le maquillage.

3) Enfin, toutes les séances comportent deux actes, dont le premier se joue à la lumière rouge, insuffisante certes, pour bien voir les détails des acteurs ou des spectateurs, mais éclairant assez pour suivre le moindre déplacement et juger une forme, de sa nature et de ses caractères essentiels. Avec un peu d'accoutumance on peut consulter sa montre et prendre des notes.

Revenons maintenant à la séance. Je passerai sur les ennuyeux préliminaires et sur divers incidents sans valeur, pour dégager tous les faits que je considère inexplicables par la fraude :

Dans la première partie du programme, donc à la lumière rouge, je vis deux matérialisations successives complètes, l'une de taille plus élevée que l'autre, et toutes deux revêtues de costumes différents. La plus petite, qui vint la première, Madeleine (supposée la fille des Alexandre morte en novembre 1918), était nettement plus grande que le médium. En fait, mesurée dans une séance ultérieure, il lui fut trouvé 1m 60, taille que la jeune fille avait de son vivant. Ses bras étaient nus, et elle portait comme coiffure une sorte de turban.

Celle qui vint la seconde – et son apparition suivit immédiatement la rentrée de Madeleine dans le cabinet<sup>69</sup> – était d'une stature plus haute et plus robuste que la fille de Mme Alexandre. Ses bras

<sup>66</sup> Cf. *Revue scientifique et morale du spiritisme*, nov. 1925, p. 337. Séance du 12 sept. 1925.)

<sup>67</sup> Mes observations furent toujours immédiatement notées, et cet exposé est établi d'après ces notes.

<sup>68</sup> C'est un fait reconnu du reste par tous ceux qui ont pris la peine d'examiner sérieusement les conditions des séances.

<sup>69</sup> A remarquer qu'en cette soirée tous les phénomènes se succédèrent avec une rapidité extrême et sans interruption. Il n'y eut jamais d'entracte ou d'attente pouvant être employés à un changement de costume ou à un camouflage.)

étaient recouverts de manches, et sa tête se coiffait d'un bonnet en forme de mitre, lumineux par lui-même et comme phosphorescent. Mais ce qui me frappa plus encore que la différence de leur taille, fut le caractère de leurs attitudes et de leurs mouvements : Madeleine avait des gestes courts, près du corps, sans grâce, et l'autre des développements de bras très amples et d'un style un peu théâtral. Je considère que cette expression d'individualité par le geste ne pourrait guère être conçue ni réalisée par cet homme sans culture qu'est Blaise.

Néanmoins, et malgré les constatations favorables données ci-dessus, mon impression restait très indécise. Cette agitation constante dans la pénombre ne permettait pas un jugement sûr... C'est alors que Mme Alexandre, sentant peut-être mon trouble, dit à Madeleine : « Sais-tu qui est M. Cornillier et pourquoi il est venu ? » – « Oui », répondit le fantôme. – « Eh bien, reprit-elle, va à lui et laisse-toi bien voir. »

Madeleine vint à moi. Je me levai (vérifiant ainsi sa taille par rapport à Blaise) et me penchant légèrement, j'eus son visage à environ 0.30 m. des yeux. Je le regardai et l'analysai longuement. Elle se laissait faire, sans gêne ni réticence. Je vis bien, en vérité, un visage de jeune femme, sans voile, sans maquillage et sans moustache. Ceci je l'affirme absolument.

Je l'ai examinée tant que j'ai voulu, je l'ai scrutée, pénétrée à mon aise... Et lorsque, étant satisfait, je dis merci, la jeune femme se haussa pour m'embrasser sur le front, ce qui me permit un contact encore plus sûr. Cette épreuve, si probante pour moi, se renouvela, à la demande de Mme Alexandre, au cours de cette même séance, et par deux fois j'examinai de près le visage du fantôme autant que je le voulus.

Dans cette première partie de la soirée j'avais donc pu faire une vérification précise. Les matérialisations étaient bien des êtres vivants, non des marionnettes ; elles étaient différentes du médium... et l'une d'elles, en toute certitude une jeune femme. Maintenant nous étions dans l'obscurité, et les phénomènes ne pouvaient être observés qu'à la lumière des écrans, quatre écrans (posés sur un guéridon la face lumineuse en dessous) mis à la disposition des entités désireuses de se manifester<sup>70</sup>.

Plus encore que les matérialisations, le jeu des écrans que je vis en cette soirée me convainquit de l'action des forces supranormales. Contrairement à ce que raconte M. Desirieux de son unique séance à Mantes (il a vu trois écrans, dont un au milieu et fixe « celui-ci », dit-il, « évidemment tenu entre les dents alors que les deux autres étaient agités à bout de bras ») moi, j'ai vu les quatre écrans évoluant en même temps, dans la pièce, s'élevant, s'abaissant, vire-voletant et s'entrecroisant, dans des mouvements d'une souplesse charmante ! Ils montaient parfois jusqu'au plafond, parfois se balançaient au-dessus du second rang des assistants, puis soudainement lancés en vitesse vers l'un de nous, s'arrêtaient d'une halte franche à cinq centimètres du visage... Ou bien encore, à la demande, l'écran allait éclairer un portrait sur le mur ou un objet sur le piano en des mouvements sinueux et prestes, sans jamais causer le moindre dommage. Ils savaient, dans cette obscurité complète, éviter les meubles, le lustre, les têtes, etc. Et le tout dans un silence absolu, alors que ces évolutions nécessitaient cependant des déplacements continuels.

La remarque que j'ai faite précédemment au sujet de l'envergure brachiale de Blaise prend ici sa signification : L'espace parcouru par les écrans excède de beaucoup ses possibilités d'atteinte.

Et pour répondre à l'argument assez juste du Dr Osty, affirmant que dans l'obscurité on ne peut

---

<sup>70</sup> Je rappelle que les écrans sont des cartons carrés d'environ 30 cm. de côté, dont l'une des surfaces est enduite d'une substance chimique phosphorescente, d'un pouvoir éclairant assez faible, mais permettant cependant de bien discerner l'objet sur lequel la lumière est projetée. L'autre surface est munie d'une bride ou d'une poignée par laquelle on la manie.

apprécier les distances<sup>71</sup>, je ferai remarquer que dans la petite salle de ces séances, il y a des repères constitués par les tableaux sur le mur, les places de spectateurs, le piano, le plafond, etc. qui sont tour à tour et parfois simultanément éclairés par les écrans. Il est donc facile de se rendre compte de l'espace parcouru.

Pour certains phénomènes il eut fallu deux complices, car alors que Madeleine était au piano et frappait le clavier de ses deux mains, trois écrans évoluaient dans l'espace et en même temps on entendait des coups se produisant dans le cabinet médiumnique.

A un autre moment, Madeleine, toujours au piano, c'est le guéridon qui est lévite, accompagné de la corbeille de fleurs et d'un écran qui les éclaire. Nous le voyons circuler au-dessus de nous, se renverser sens dessus-dessous, se redresser, etc. (son poids est de 3 kg. 500 et sa hauteur de 0 m 63).

Tous ces faits étaient suffisamment démonstratifs pour me permettre un jugement. Mais il me fut donné un élément de conviction encore plus probant : la complicité, nous l'avons vu, est impossible, et, pour nous tromper, le petit bonhomme courtaud Blaise doit agir seul. Si donc au cours de ces jeux, on a pu le voir dans le cabinet médiumnique reposant dans son fauteuil, la preuve est faite qu'il y a dans cette chambre des êtres... des forces – appelez-les comme vous voudrez – n'appartenant pas à notre monde physique normal. Eh bien, voici ce qui s'est passé sous mes yeux et dont, je suis sûr : « Madeleine toujours au piano, les rideaux du cabinet sont ouverts par une forme indécise, qui est supposée être un neveu du médium, et on entend le guéridon tiré vers Blaise. Puis – un écran éclairant la scène – on voit les jambes du médium soulevées par la forme et déposées lourdement sur le guéridon. Blaise s'agite et geint. Durant plusieurs minutes et à plusieurs reprises, ses pieds et ses jambes sont visibles pour tous, cependant que les écrans continuent leurs vols, parfois s'abaissant soudain et passant sous les jambes étendues, pour remonter sans arrêt dans l'espace au-dessus de nous. Leurs mouvements sont d'une rapidité et d'une souplesse prodigieuses : ondulations, virements, courses droites, obliques, retournements brusques, ils vont frôler les murs et les têtes des assistants ; ils répondent à des demandes par coups frappés sur le crâne, ou saccades sur place... Leurs jeux défient toute intervention humaine et est, à mon avis, une évidence irrécusable des forces supranormales. »

Beaucoup d'autres petits faits vinrent encore fortifier ma certitude par exemple : « Mon ami Albert Fourié était assis à côté de moi à ma droite. Une forme indécise portant un écran, s'avance vers lui. Il lui parle, et d'après ses paroles je comprends qu'il croit reconnaître son fils Daniel. Il est embrassé et embrasse à son tour. J'entends le bruit du baiser, mais je ne puis rien voir, étant placé du côté sombre de l'écran. J'entends mon ami prier son fils de me donner (Donnez donc à Cornillier) une marque de sa présence. Alors l'écran tourne vers moi son côté phosphorescent, et je vois un bras et une main se silhouetter sur la surface lumineuse. Le bras est recouvert d'une manche noire, comme du velours. (N'oublions pas que Madeleine a les bras nus.) Fourié demande encore à Daniel une autre manifestation : qu'il aille prendre la photographie de Madeleine, sur le piano, et la lui apporte. La demande n'est pas achevée, que la photographie tombe sur les genoux de Fourié, qui me la remet. Or, c'est l'obscurité complète ne l'oublions pas et sur le piano il y a une dizaine de petits cadres et des photos.

Je quittai la maison de la rue de Maurepas complètement convaincu de la réalité des phénomènes, et après une nouvelle visite le lendemain matin et des demandes de renseignements auxquels les Alexandre répondirent avec la meilleure volonté, je regagnai Paris décidé à revenir. Certes, ce qui se passait là valait la peine d'être étudié<sup>72</sup> !

---

<sup>71</sup> Argument qui, du reste, dans le cas présent, se retourne contre son but, car l'erreur d'évaluation peut aussi bien être en moins qu'en plus.

<sup>72</sup> Pierre-Emile Cornillier : *Contribution à l'étude des phénomènes de Mantes*, 1929, p. 11 sq.



Depuis le début de 1927, a relaté M. l'ingénieur Henri Azam, j'ai assisté à cinq séances. Aucune n'a été semblable. Grande variété de productions et d'intensité des phénomènes. Chaque fois la formation fantomale s'est montrée suivant des processus différents.

A la deuxième séance, il m'est donné de voir l'aspect lourd et trapu du fantôme se redresser, augmenter de taille, affiner ses bras nus, transformer sa robe, en supprimant les manches. Et cela devant moi, à cinquante centimètres de mon visage, etc. La tête fortement éclairée, me montre un visage de jeune femme, pur, sans ouate ni moustache, sans barbe, sans masque. Epaules étroites, taille mince, bras nus bien féminins, etc. Quelques instants après, agissant sur sa robe, le fantôme montre comment il l'allonge à volonté, etc.

Comme si cette circonstance n'était pas suffisante, nous voyons Blaise, en complet noir, endormi, amené au milieu de nous, soutenu par une formation vaporeuse, pendant qu'une deuxième formation plus opaque tape des deux mains sur le piano... et qu'une voix se fait entendre dans le cabinet. La tête les deux mains de Blaise, son corps, ses pieds sont visibles. Les séances les plus intéressantes pour moi ont été les séances avortées. Elles permettent une étude plus approfondie du phénomène.

A la troisième séance, le fantôme, affaibli, grisâtre, s'effondre tout à coup avec un grand trou noir dans la poitrine. Un instant après, il se reforme, mais gris, sans force. La séance est suspendue (on fait la lumière). Entre le moment où le fantôme est vu et l'instant où la lumière blanche jaillit, il ne s'écoule pas une demi-seconde... et Blaise en son complet noir (est vu) ... toujours endormi dans son fauteuil, etc.

J'ai été reçu chez Mme Alexandre pendant et hors des périodes des séances. J'ai pu en toute liberté et seul, visiter toutes les pièces, tentures, tableaux, tapis, etc., et j'affirme que la maison ne comporte aucun truquage. Quant aux hypothétiques compères, il n'y en a pas dans la salle, la disposition même des lieux l'interdit. S'il y a fraude, elle est aussi inexplicable que les phénomènes eux-mêmes, etc.<sup>73</sup>

Si je fais appel aux notes que j'ai prises immédiatement après la séance, dit M. le Dr V. Belin, je ne vois pas comment, Blaise étant seul acteur, il est possible de comprendre certaines manifestations dont j'ai été le témoin. Je dois dire, tout d'abord, que j'ai pu fort bien voir, me trouvant au deuxième rang des assistants, mais à un mètre environ du cabinet de Blaise, servi par un éclairage suffisant. J'avais, en outre, reçu l'autorisation de me lever quand je le désirais et de me pencher autant que je le voulais entre les deux personnes placées devant moi, qui, d'ailleurs, avaient aimablement écarté leurs chaises pour me faciliter ce mouvement, ce qui amenait mes yeux très près du rideau. Je dois ajouter que ni les, fumées d'encens, qui d'ailleurs m'ont paru se dissiper assez vite, ni le phonographe, ne m'ont incommodé si peu que ce soit ; j'étais aussi calme que dans mon laboratoire.

J'ai vu, tandis que Madeleine évoluait devant les assistants, apparaître entre les rideaux du cabinet, une seconde masse blanchâtre. J'ai vu également trois écrans évoluer ensemble, et, à d'autres moments, deux écrans assez éloignés pour m'obliger à admettre que deux personnes devaient intervenir, etc<sup>74</sup>.

La relation ci-dessous est due à Mme Frondoni-Lacombe, auteur d'un ouvrage remarquable et de nombreux articles. Une religieuse tout habillée de blanc portant un manteau à longue traîne, nous apparaît, marche, va et vient, joue des notes au piano fermé, projette des objets de loin sur mes

---

<sup>73</sup> Henri Azam : *Ce qu'il faut penser de Mantes*. *Psychica* du 15 août 1928.

<sup>74</sup> Extrait d'un article de *Psychica*, 15 octobre 1928.

genoux, etc. La première apparition de cette religieuse eut lieu en février de l'année courante (1923). La comtesse (le médium), est au lit, malade. Nous ne sommes qu'elle, Mme Pouza et moi. Mme Pouza se tient d'un côté du lit, une main de la comtesse dans les siennes, moi, je m'assieds de l'autre côté, après avoir eu soin de fermer à clé les deux portes du salon de musique contigu à la chambre à coucher. Les volets restent fermés, mais laissent passer un peu de clarté venant de la rue très éclairée. Dans la maison, il n'y a qu'une seule domestique, la cuisinière ayant pris congé.

A peine suis-je assise et ai-je pris une des mains de la comtesse qu'un sifflement aigu résonne à nos oreilles ; à ma demande, on le répète plus fort et il nous semble qu'on cherche à imiter le rossignol. Puis, dans la pièce à côté (le salon de musique) on frappe des mains, d'abord très faiblement, puis sur ma demande plus fort, et immédiatement nous apercevons un nuage gris qui s'éclaire et prend la forme d'une grande personne habillée de blanc. Cette silhouette a l'air plutôt de flotter que de marcher, elle se retourne pour nous montrer la longue traîne de son manteau et agite ses grandes manches d'une blancheur éclatante, puis disparaît. Cinq fois elle nous apparaît, toujours très peu de temps. Je la prie de jouer au piano fermé ; elle m'obéit, et des notes résonnent non seulement au piano, mais aussi sur les cordes d'une guitare et d'un violon enfermés dans leur étui, puis dans la pièce où nous sommes des coups sont frappés.

Je demande alors qu'au moyen de petits coups on nous dise le nom de la religieuse. On frappe un nom comique. Nous comprenons que c'est une autre entité qui se manifeste. Comme nous exprimons notre peine de ne plus voir le fantôme blanc, il reparait pour disparaître aussitôt. Nous entendons alors trois battements de mains pour terminer. Pendant cette séance, mon portrait qui se trouvait éloigné de nous, sur le piano, a été projeté contre ma poitrine.

Le 14 mars, la comtesse étant encore souffrante, nous tentons malgré cela une nouvelle séance. Elle est toujours au lit ; le contrôle et les conditions sont les mêmes. La clarté qui nous vient de la fenêtre, permet de voir une partie de la pièce où se tient assise Mme Pouza.

Sans retard, nous entendons du bruit dans le salon de musique. Comme je fais la réflexion qu'il y a peut-être trop de lumière, deux coups répondent : non. Puis on entend battre des mains. Nous pensons que c'est la religieuse. En effet, devant nos yeux se forme le fantôme blanc. Cette entité remue ses bras sous son manteau qui se gonfle. Elle se retourne et nous apercevons qu'elle porte une longue traîne ; elle disparaît pour revenir aussitôt, mais cette fois son manteau n'a plus de traîne. Le fantôme disparaît et revient encore, mais alors qu'elle se retourne, nous constatons qu'elle ne porte plus de manteau ; à sa place on ne voit que du noir ; de chaque côté flottent des manches, comme deux grandes ailes blanches.

Sur ma demande, le fantôme se retourne deux fois, disparaît, revient, et je le prie alors de bien vouloir s'asseoir dans un fauteuil qui est placé devant nos yeux dans le salon de musique. Il m'obéit, y reste un instant, se lève et disparaît. Comme il revient, je lui demande de s'asseoir sur une chaise plus en vue de la comtesse et de Mme Pouza. Toujours aimable, l'apparition m'obéit encore, mais, comme d'habitude, ne reste que peu de temps sur le siège.

Au cours de la séance, deux objets furent projetés sur moi dans la chambre à coucher où nous nous tenions : mon portrait et un bouquet de violettes qui étaient tous deux placés sur le piano. A un moment donné, sur ma demande, deux notes furent jouées au piano fermé ; je chante deux autres notes et on les répète encore au piano. Puis on bat trois fois des mains, signal pour terminer.

Voici maintenant la séance du 21 mars, que je trouve encore plus intéressante à cause de la religieuse qui ne s'est pas contentée d'apparaître et de disparaître plusieurs fois, mais obéissant à ma demande, est allée elle-même ouvrir les volets de la fenêtre, pour être mieux vue de nous trois. Nous la vîmes s'approcher, les bras tendus sous ses longues manches pour entrouvrir ces volets et régler la lumière à volonté. Nous avons pu alors nous rendre compte qu'elle était grande, mince et élégante. Après avoir réglé la lumière, elle recula rapidement comme si la clarté la gênait. Je lui

dis alors que si la lumière était trop vive, elle pouvait aller refermer les volets. Elle m'obéit immédiatement. Comme je la voyais se diriger vers moi, je l'encourageai à s'approcher, lorsqu'un formidable coup eut l'air de l'effrayer car elle disparut subitement.

Alors qu'elle se dirigeait vers la fenêtre, nous remarquâmes, les deux fois, qu'il y avait des lumières bleues et dorées autour de son front.

J'oubliais de dire qu'à la seconde séance, une autre entité se trouvait dans la chambre à coucher, tandis que la religieuse évoluait dans le salon de musique ; cette seconde entité jeta à terre, derrière moi, un peigne et une brosse à ongles appartenant à la comtesse.<sup>75</sup>

Dans le Cercle d'études : Fiat-Lux, de nombreux phénomènes de matérialisation ont été obtenus, grâce à la médiumnité de Mme H. Gal. Les comptes-rendus ci-dessous ont été extraits d'un volume publié par M. et Mme Gal.

*Séance du 10 février 1923.* C'est ce jour-là que nous obtînmes notre première séance mémorable. Nous nous étions groupés autour du guéridon, nos deux mains appuyées, et en contact sévère avec celles du voisin. Un gobelet en argent contenant un jeton, se trouvait disposé au milieu de la table. Il devait, sans contact, au moment où l'Esprit serait suffisamment matérialisé, se mouvoir et donner le signal d'opérer (photographie de la forme matérialisée).

Quatre heures se passent dans l'absolu silence, en l'émouvante attente du phénomène espéré. Après ce laps de temps apparaissent les premiers symptômes du dénouement prochain. Des coups assez légers sont produits dans la table ; nous entendons des raps frappés le long des murs. Le guéridon s'incline, fait tinter la timbale. C'est le premier signal. Nous faisons immédiatement l'obscurité complète. Les manifestations deviennent alors plus suivies. Quelques-uns d'entre nous sentent des frôlements et des courants d'air frais, qui passent sur leurs mains. Le gobelet redonne à nouveau le signal. Nous opérons de suite (photographie). Dès l'éclair magnésique, le professeur Troula déclare avoir vu une tête de femme, aux traits irradiés d'une lumière intense. Il en est tout ému, à peine à se remettre de l'émotion produite.

A nouveau replongés dans notre obscurité et le complet silence, nous entendons un bruit léger, mais distinct, accompagné d'un cri... Ma femme l'a poussé dans un moment d'effroi... Une chose légère est tombée sur sa tête, et glisse sur la table. Nous faisons de la lumière et l'on voit un bouquet, composé de violettes, dans toute leur fraîcheur, les tiges reliées par un brin de raphia. C'est un apport d'Esprit car, nul parmi nous, n'avait sur lui de fleurs, de même que les pièces de notre appartement n'en recelaient aucune.

Mais chacun se demande à qui il est offert ? Il faudrait le savoir. L'un de nous se redresse, c'est le doyen du groupe, le professeur Troula. Il saisit le bouquet, l'élève dans ses mains et demande à l'Esprit d'indiquer la personne à qui il est destiné. Les modestes violettes s'échappent tout d'un coup et tombent, cette fois, sur les mains de ma femme. Après cet incident, dont nous restons charmés, nous procédons de suite au développement des clichés obtenus au moyen de deux appareils

Les deux plaques révèlent un buste de femme, dont les traits du visage sont nettement marqués. La tête est recouverte par un voile brodé, qui retombe en plis droits. La poitrine est ornée d'un beau collier de perles, et la taille est drapée dans une étoffe blanche. La figure est massive ; les lèvres sont charnues, légèrement dédaigneuses. L'ensemble est imposant, il donne l'impression d'une gravure ancienne, que l'on pourrait reporter au XVIIIe siècle.

Les deux clichés obtenus fournissent une image absolument identique, compte tenu des différences produites par :

---

<sup>75</sup> Relation de Mme Frondoni-Lacombe, dans *Psychica*, 15 août 1923.

- 1° l'angle de vision ;
- 2° le foyer différentiel des objectifs<sup>76</sup>

*Séance du 28 avril 1923.* L'Entité qui doit se prêter à nos expériences de ce jour, nous a-t-il été annoncé, à nom Emily. Cette personne a quitté la terre en 1865...

A 9 heures du soir, nous étions tous groupés. Deux des membres du groupe avaient signé les plaques et chargé les châssis. Dans la clarté rougeâtre qui éclaire nos visages, nous attendons longtemps... Le silence est complet. Enfin nous ressentons le courant d'air fluide qui partant de la gauche fait le tour de la table. Dans nos expériences, c'est toujours le premier signal avertisseur de la matérialisation. Ensuite se produisent de courts frémissements. Ils commencent légers et s'accroissent au point que notre guéridon finit par s'ébranler. Un coup plus saccadé fait tinter le jeton dans le gobelet d'argent... C'est le premier signal. Obscurité complète. Les objectifs sont démasqués. Une lueur laiteuse paraît sur le rideau. Elle est fixe, un instant, se déplace soudain, va, vient, dans tous les sens, puis descend vers la table. Chacun, à tour de rôle, peut la voir devant lui, à hauteur de sa tête.

Cette phosphorescence n'éclaire pas la pièce, mais son intensité, pour notre vue charnelle, en est éblouissante.

Quelques-uns d'entre-nous, sentent des frôlements très légers sur les mains. Ensuite, un temps s'écoule, puis reprennent à nouveau dans notre guéridon les coups déjà produits. Ceux-ci sont nets, précis, parfois très accusés et leur force croissante nous fait craindre un instant la destruction du meuble. Le rideau s'agite, il glisse sur sa tringle et nous croyons parfois qu'il vient d'être déchiré. Mmes Gal et Carpignano se sentent effleurées par une gaze légère qui passe sur leurs têtes. Ma femme a l'impression d'une forme appuyée sur son épaule gauche. Une lueur laiteuse, sans contours définis, se forme au-dessus d'elle. A ce moment, la table se soulève d'un coup. Le gobelet tinte pour demander l'éclair de magnésium. Nous opérons et procédons immédiatement au développement. Les plaques nous révèlent un profil gracieux, tête de jeune fille, enveloppée d'un voile. Les traits sont fins, vaporeux et donnent l'impression d'une grande douceur<sup>77</sup>.

*Séance du 6 juin 1924.* Une visite minutieuse de la pièce a été faite par les membres présents. Deux plaques retirées de leur boîte ont été placées dans les châssis, après avoir été signées de deux membres du cercle. Après cette mesure de contrôle, toutes les ouvertures de la salle d'opération ont été fermées et chacun s'est assis à la place respective indiquée par les Esprits. Il nous a été demandé une prière, que l'un de nous a lue à haute voix. Nous avons après atténué la lumière. Chacun se trouve placé autour d'une table massive, portée sur quatre pieds, et qui mesure 0 m. 87 de large sur 1 m. 28. C'est la première fois que nous nous en servons car son poids excessif nous avait jusqu'alors fait craindre sa trop grande stabilité.

Le gobelet d'argent, qui contient une pièce de monnaie, est disposé au centre de la table. Il devra servir de signal, lorsqu'il s'agit de faire d'abord l'obscurité puis pour déclencher ensuite l'éclair de magnésium... Après une communication relative à l'Esprit qui doit se manifester, la table se soulève, faisant tinter le premier jeton ; c'est le premier signal. L'obscurité est faite et les obturateurs des deux appareils sont ouverts. Nous ressentons alors quelques courants d'air frais qui passent sur nos mains, signes précurseurs de la matérialisation. Ensuite, se fait voir à gauche du rideau, une phosphorescence en forme de colonne. Le phénomène fuit, en traînée lumineuse, du plus haut du

---

<sup>76</sup> H. et E. Gal : *Sur terre la vie de l'Au-delà !* 1925.

<sup>77</sup> H. et E. Gal : *Sur terre la vie de l'Au-delà !* 1925.

rideau jusqu'aux épaules des assistants. Il se produit à trois reprises différentes et en trois endroits différents. Ensuite lui succède une grande lueur qui éclaire la table, en se stabilisant quelques secondes et puis vient effleurer le visage de quelques-uns d'entre nous. Tout en haut du rideau, en apparaît une autre, immobile durant dix à douze secondes. A plusieurs reprises, de grands cercles se forment ; ils disparaissent enfin pour faire place à d'autres lueurs qui se promènent autour de chacun de nos membres.

A un certain moment, Mme Carpignano éprouve la sensation de petits doigts légers se posant sur sa bouche. Une forte pression se produit sur les épaules de Mmes Carpignano et Gal. La table, à nouveau, donne un second signal pour le magnésium. L'opération se fait. Mmes Rayneri et Colas déclarent avoir vu une forme blanchâtre, irradiante, grosse comme une tête, aux traits flous et imprécis. Une minute se passe et les lueurs reprennent avec force. Une phosphorescence de grande intensité, prend naissance derrière les membres assemblés. Le rideau, un instant, semble tout embrasé... Cette clarté intense paraît le traverser et pourtant elle n'éclaire rien de ce qui l'approche. Des colonnes laiteuses apparaissent ensuite. Mme Carpignano ressent sur le visage, pendant quelques secondes, des frôlements soyeux paraissant provenir d'une chevelure et, un instant plus tard, elle a la sensation intense de quelqu'un s'appuyant fortement à ses épaules.

Les clartés reprennent leurs mouvements circulaires autour de chacun, et une autre colonne se reforme, à nouveau, et revient par trois fois, devant M. Micol. Tout à coup apparaît une vive clarté. Elle affecte la forme d'une torche embrasée. Des lueurs s'en détachent dans tous les sens et laissent, disparues, une phosphorescence qui dure assez longtemps. Une main tient la torche ; elle apparaît puissante et d'une couleur sombre, par son rapprochement du flambeau qui l'éclaire... Cette torche embrasée est vraiment magnifique. Elle descend du rideau lentement, devant nous, puis finit par s'éteindre, nous laissant éblouis.

Développées, les plaques nous révélèrent une tête d'homme, au port altier, d'une grande majesté. Par ses cheveux bouclés, il décèle l'époque du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>78</sup>.

Nous, passagers de première classe à bord du « Roma Cie Fabre » conviés par le docteur du bord (M. Chaix) à une séance de spiritualisme expérimental dans la soirée du 15 mars 1924, déclarons avoir constaté les faits merveilleux relatés ci-après :

« Après un examen minutieux du salon en pleine lumière, après avoir constaté qu'aucune personne étrangère à la réunion ne s'était dissimulée sous une table ou sous un meuble ; tous les hublots ont été vissés, les deux portes du salon ont été fermées à clé à l'intérieur, après quoi toutes les ampoules ont été éteintes sauf deux entourées de papier de façon à ne donner qu'une faible lumière diffuse favorable à la production des phénomènes qui nous intéressent.

Nous nous sommes assis autour d'une table oblongue située à l'une des extrémités du salon. La séance était dirigée par le docteur du bord. Presque aussitôt des coups caractéristiques frappés au-dessous de cette table nous avertirent que l'être invisible demandé était présent. Nous l'avons prié de mettre l'empreinte de sa main dans une assiette remplie de farine placée sur une table à environ cinq centimètres de nous. Tout le monde s'était assuré au préalable que la surface de la farine était plane et l'assiette ne fut pas perdue de vue un seul instant, en sorte que personne n'aurait pu s'en approcher sans être aperçu. A peine notre demande était-elle formulée que la personne placée à la droite du docteur, M. le lieutenant Crompe, doué d'un tempérament remarquablement nerveux, se plaignit de ressentir l'impression désagréable suivante : sa main et son bras gauche lui paraissaient engourdis et tirillés par une force inconnue, comme si cette force voulait obliger bras et main à

---

<sup>78</sup> H. et E. Gal : *Sur terre la vie de l'Au-delà !* 1925.

s'allonger au point de toucher l'assiette de farine. Un coup frappé sur la table nous avertissait bientôt que l'empreinte demandée était obtenue. On fit la lumière normale et l'assiette de farine apportée par le docteur présentait une empreinte très nette d'une petite main d'homme ressemblant d'une façon frappante, un examen minutieux nous permit de le constater, à la main du lieutenant Crompe. L'assiette fut reposée à sa place, après que la surface de la farine eut été aplanie, et une seconde empreinte, une main d'homme plus grande que la première, fut constatée un instant après.

Des coups furent alors frappés à une table située à côté de celle où nous étions réunis. Les coups frappés à notre table étaient forts et paraissaient provenir d'une main brutale. Les coups frappés à la table voisine, bien que très nets, étaient plus faibles et plus discrets. Souvent les réponses faites par oui ou par non à nos questions par les deux tables à la fois étaient contradictoires. Nous décidâmes alors de ne nous adresser qu'à la table voisine, absolument isolée, ce qui supprimerait tout soupçon de fraude. Nous demandâmes son nom à la force intelligente qui s'y manifestait et si elle pourrait se servir de la main de M. Crompe pour écrire. Après une réponse affirmative, celui-ci sentit sa main et son bras droits s'engourdir et cette main munie d'un crayon et placée sur une feuille de papier y traça ces mots :

« Bordjiana. – Danserai sur le pont. Ne vous approchez pas. »

Nous nous apprêtâmes à monter sur le pont. Entre temps, M. de Cosquet demandait à l'Esprit de vouloir bien nous faire entendre un air de musique. Aussitôt les cordes basses du piano situé à l'autre bout du salon et près duquel, bien entendu, personne ne se trouvait, résonnèrent fortement à plusieurs reprises.

Nous nous promenions sur le pont depuis environ quinze minutes sur les deux bords cherchant à apercevoir la visiteuse annoncée quand les ampoules électriques s'éteignirent des deux côtés, à bâbord et à tribord, plongeant le pont dans une demi-obscurité. Presque aussitôt nous vîmes apparaître à bâbord, à environ dix mètres de nous vers l'arrière, une ombre grise qui nous parut s'agiter, faisant tourner autour d'elle un lambeau d'étoffe blanche comme si elle dansait. Mais, faute d'un éclairage suffisant, l'apparition manquait de netteté. M. le Commissaire du bord eut l'idée d'éclairer la scène au moyen d'une lampe de poche. On put alors distinguer une jeune femme vêtue d'un ample pantalon vert d'étoffe chatoyante, une sorte de pyjama, la serrant à la ceinture, la taille prise dans un boléro de même teinte. Un turban ceignait le sommet de la tête maintenant sur le front une aigrette de longues plumes. Cette femme, en des mouvements ondulants et d'une souplesse exquise, exécuta une danse orientale rappelant celles des danseuses hindoues, puis disparut au bout de vingt minutes environ, mais laissant tous les spectateurs dans l'admiration et la stupeur. En foi de quoi nous avons signé (suivant les signatures des spectateurs conviés à ces séances)<sup>79</sup>.

Invité, en 1926, par le Dr Eugène Osty, alors Directeur de l'Institut métapsychique international, à venir à Paris, aux fins d'expériences, Jean Guzik donna, à l'Institut, du 26 mars au 18 mai, 41 séances, dont les résultats ont été relatés en partie par le Dr Osty.

A côté de séances vraiment bonnes, il y en eut de médiocres et de mauvaises, et l'on constata que la production médiumnique de Guzik avait suivi une évolution décadente pendant la durée de son séjour. Quoiqu'il en soit, les résultats obtenus dans des conditions de contrôle particulièrement rigoureux, ne furent point sans intérêt. Du rapport dressé par le Dr Osty, nous extrayons ce qui suit : « En ce qui concerne les grands phénomènes des bonnes séances, je sais que je les ai constatés dans une concentration de toute mon attention, en plein calme d'esprit et dans le doute indispensable à quelqu'un, sans doctrine, ne cherchant que le vrai. J'ai confiance dans ma mémoire,

---

<sup>79</sup> Relaté dans *Revue scientifique et morale du spiritisme*, février 1925, p. 43.

d'ailleurs les comptes-rendus écrits sont là, sous mes yeux, rendant indéformables les souvenirs. Je revois en pensée ces beaux visages, tous différents, totalement ou en partie éclairés par des points lumineux placés devant eux comme en rampe d'éclairage ; je me rappelle leurs formes, leur regard, le bruit de leurs paroles, leurs mouvements d'approche, leurs départs agiles et silencieux, en feux-follets, vers d'autres assistants qui tout de suite accusaient leur visite.

Les sept visages humains qui se sont montrés à moi en deux séances, cinq visages dans une seule séance, furent aussi divers que des figures de personnes croisées dans la rue ; aucune ne ressemblait à Guzik ; leur contact donnait des sentiments d'humanité. C'était de la vie que mes sens enregistraient, de la vie mouvante, parlante, agissante. Les bouches qui embrassaient laissaient parfois une impression durable d'humidité, provoquant le geste d'essuyer.

Pour produire une telle illusion, il faudrait, je l'imagine, des têtes de cire aux lèvres mobiles, munies de mécanismes d'éclairage et de phonation merveilleusement montés. Encore n'en adviendrait-il qu'une partie des sensations reçues. Et qui leur donnerait ces souples et parfois amples mouvements dans l'espace, et comment ? Resterait à connaître la provenance des mains, combien vivantes dans leurs mouvements, leur structure sentie, leur température, le grain de leur peau, lesquelles accompagnant souvent les visages visiteurs, contribuaient à donner au spectateur l'impression de présences humaines inexplicables.

Il ne m'est pas non plus possible d'oublier les séances à phénomènes multiples concomitants : placards lumineux se divisant en petites boules lumineuses et se rendant séparément au voisinage de multiples assistants, chacun accusant alors, dans le même temps, des phénomènes différents : qui un visage visible et parlant, qui, deux mains étreignant ses épaules, qui une bouche phosphorescente embrassant, qui l'enroulement d'un voile autour de sa tête, etc. A certaines séances, les choses se passèrent comme si quatre personnes, entrées subrepticement et sans bruit, étaient venues exécuter en même temps des artifices illusionnants.

Et quelle habileté dans les ténèbres ! Tout ce qui s'était passé, fut toujours, aussi complexe et varié que ce fut, d'une adresse incomparable. Les lumières qui s'allumaient tout à coup au-dessus de l'assistance, ou quelquefois à des distances notables en apparence, venaient avec le visage qu'elles avaient à éclairer, se placer devant un assistant, puis devant d'autres assistants, exactement au point d'accommodation utile : jamais elles ne manquaient la bonne position de vis-à-vis.

Les bouches, luminescentes ou non, qui embrassaient ne firent jamais leurs mouvements sonores dans le vide, ou en trop appuyé, ou avec l'inéluctable maladresse inhérente à ce genre d'action dans l'ombre. Les mains qui prenaient un bras, qui enserraient deux épaules, qui caressaient une joue, n'achoppaient pas leurs gestes ; c'était du soudainement précis comme quelque chose exécuté en pleine clarté. Quand dans une séance, une main m'inclina la tête dans le sens opposé au médium et, prestement, me l'enroula d'un voile, ce ne fut pas de l'a peu près, mais du rapide, du péremptoire. Bref, cette vie mystérieuse dans la nuit n'eut jamais rien de maladroit et fut, au contraire, stupéfiante d'adresse. Plus encore : nos essais de photographie au magnésium m'ont montré que non seulement notre position dans les ténèbres était connue ou sue des mystérieux acteurs, mais qu'il en était ainsi pour certains de nos gestes, lesquels eussent été secrets pour les yeux de Guzik éveillé et pour les co-assistants en lumière. Selon que ma main libre se tenait tranquille à un peu de distance de la poire du déflagrator – placé sur mes genoux, sous la table – on la prenait prête à serrer ; et les phénomènes se déroulaient ou brusquement cessaient, recommençant dès que ma main revenait à une position inoffensive.

Tout, dans la suite des séances, et dans la diversité de leurs péripéties, se passa comme si une volonté, bien informée et hostile à nos buts, eut la direction des choses<sup>80</sup>.

---

<sup>80</sup> Dr E. Osty : *Le médium J. Guzik à l'Institut métapsychique de Paris*. Revue métapsychique, nov.- déc. 1923.

Margery, qui a acquis une réputation mondiale par ses facultés médiumniques, est l'épouse d'un médecin connu de Boston, le Dr Crandon, membre de la Société américaine de recherches psychiques. Ses aptitudes médiumniques se révélèrent pour la première fois en mai 1923. A cette époque, Sir Arthur Conan Doyle traversait la frontière orientale du Canada, il eut connaissance de certains faits se rapportant au cas de Mme Crandon, et ne put résister au désir de lui rendre visite. A la fin d'un dîner, Margery consentit à se prêter à une expérience devant M. et Mme Doyle, son mari étant présent. Sir Arthur avait pour principe de laisser le médium agir à son gré – pour le mieux ou le pire – sans rien faire qui put entraver les phénomènes. Pourtant il tint cette fois-là, avec le concours de sa femme, à exercer un contrôle qui ne laissât aucune chance de simulation, consciente ou inconsciente.

Bientôt Walter – l'Esprit guide de Margery, et son frère défunt – s'annonça d'une voix délibérée ; rendit hommage aux travaux de Sir Arthur, disant que tous ceux qui de son côté, en étaient instruits, le considéraient comme l'un des grands pionniers appelés à répandre le bien dans le monde. « Au bout d'un instant, rapporte Sir Arthur, nous perçûmes de légers bruits et des craquements venant du manteau d'une cheminée située à deux mètres, et bientôt, ayant donné de la lumière, nous vîmes qu'une gerbe de fleurs, placée par l'un de nous sur le manteau de la cheminée, était venue se poser sur les genoux de Lady Doyle. »

Cette séance de médiumnité, la première donnée par Margery devant des témoins avertis fut le prélude d'un grand nombre d'autres qui eurent lieu au cours des années suivantes, et mirent en évidence les remarquables facultés de ce médium qui produit tous les phénomènes de la médiumnité : matérialisations, voix directe, écriture directe, apports, empreintes, luminosités, musique, parfums, etc.

Walter, frère de Margery, décédé à l'âge de 17 ans, a parlé librement avec l'assistance pendant un nombre considérable de séances échelonnées sur plusieurs années. Sa voix forte, claire et continue, n'est nullement empêchée quand la bouche, les lèvres, les dents, la langue et les joues de Margery sont entièrement contrôlées par des moyens mécaniques lui enlevant toute possibilité de s'exprimer. Walter peut produire, sous strict contrôle du médium, sur un morceau de cire pour dentiste marqué, en présence d'un ou de plusieurs observateurs experts, une empreinte digitale constante, qui n'est pas celle d'un membre du groupe. L'empreinte d'un pouce, relevée sur le manche d'un rasoir ayant appartenu à Walter, est identique, ligne par ligne, avec celles produites en séances. Nous reviendrons plus loin sur ce cas remarquable d'identité.

Parmi les médiums à matérialisation les plus connus aux Etats-Unis, il y a quelques années, on peut citer Frank Decker. Le récit qui va suivre, dû à la plume du Dr Erwin Bowers, témoigne en effet des facultés remarquables de ce sujet<sup>81</sup>.

Un de nos compatriotes, M. V. (nous taisons le nom par discrétion) qui a, longtemps habité aux Etats-Unis, nous a affirmé, lors de son dernier séjour à Genève, avoir assisté à de nombreuses manifestations de cette nature, avec divers médiums d'Outre-Atlantique ; il déclarait notamment avoir vu une forme matérialisée (une jeune femme) s'emparer d'un appareil téléphonique, et entrer en communication avec des habitants de ce monde : pour le plus grand étonnement de ces derniers !

Au cours d'une nuit, dit le narrateur, vers 2 heures et demie, la sonnette du téléphone retentit dans notre appartement, Riverside Drive, à New-York. L'appareil est placé dans une chambre que Mme Bowers emploie comme salle à manger pendant le jour et comme chambre à coucher pendant la

---

<sup>81</sup> Dr Edwin Bowers: *Spiritualism's Challenge. The phenomena of the Seance Room.* New-York et Londres, 1936.



nuit. Quant à moi, je couche dans la pièce à côté. Comme la sonnerie continuait à se faire entendre, Mme Bowers quitta son lit, passa un peignoir, alla à l'appareil téléphonique et se mit à converser. Aussitôt, à sa grande surprise, elle entendit la salutation : « Hello, Ouise », prononcée par la voix de Patsy, l'Esprit guide de Frank Decker, voix inoubliable et si caractéristique qu'on ne peut pas ne point la reconnaître.

Il me faut remarquer ici que Patsy a l'habitude de s'adresser à presque toutes les personnes qui assistent aux séances des Decker en employant leur prénom, qu'il s'agisse d'une majestueuse douairière, d'un illustre avocat, d'un grand industriel ou d'un simple sténographe. Mme Bowers, naturellement, avait causé avec Patsy des douzaines de fois dans les cinq ou six ans au cours desquels elle avait, de temps à autre, assisté aux séances de Decker. Par conséquent, après la première surprise éprouvée en entendant ce garçon lui parler au téléphone, elle n'en fit pas plus de cas que si elle avait entendu la voix d'un ami qui l'appelait.

Patsy plaisanta avec elle pendant une minute ou deux et dit : « Imaginez-vous, Ouise, que la demoiselle du téléphone, lorsque je lui ai donné votre numéro, m'a appelé Madame (Patsy est décédé à l'âge de 16 ans). »

Et il se prit à rire de cette façon caractéristique que connaissent tous ceux qui ont assisté à des séances de Decker. Il dit ensuite :

– Ouise, je voudrais parler au docteur. »

Mme Bowers hésita en remarquant : « Patsy, le docteur dort. Je ne voudrais pas le réveiller. Il ne parviendra pas à se rendormir sans prendre quelque chose. Vous savez comment il est... » Patsy répondit : « Oui, je sais. Mais la chose en vaut la peine. Réveillez-le donc et dites-lui que Joe de Wykoff est ici et désire lui parler. »

Mme Bowers est donc venue me réveiller et m'a communiqué le message. Je me suis levé. J'ai saisi le récepteur et j'ai causé avec Patsy pendant une minute environ, en lui disant combien j'avais été impressionné d'entendre sa voix au téléphone.

Il dit alors : « Attendez un petit instant. Je vais appeler Joe ; il vous racontera ce qui s'est passé. »

Un instant après, j'entendis la voix de M. de Wykoff au bout du fil.

« J'étais impatient, me dit-il, de vous parler de la démonstration la plus remarquable à laquelle j'ai assisté de ma vie. De Wykoff commença alors à me raconter qu'il avait été rendre visite à Frank Decker. Le temps avait passé si rapidement qu'il ne s'était pas rendu compte qu'il fut si tard, il avait alors pris le parti de passer le reste de la nuit chez son ami. On décida qu'il dormirait sur le sofa du studio de Decker, tandis que celui-ci occuperait son propre lit dans la chambre voisine.

Vers minuit, Decker se retira. Peu après, vers une heure, de Wykoff fut réveillé alors qu'il était profondément endormi. Quelqu'un le secouait par les épaules. Il regarda et, à la lumière d'une lampe électrique qui venait de la rue – un peu au-dessous du niveau de la fenêtre – il vit une forme blanche. Elle paraissait habillée d'une sorte d'uniforme blanc de petit chasseur de restaurant ; la tête était coiffée d'un béret blanc. De Wykoff demeura un instant interloqué. Il entendit ensuite la voix familière de Patsy qui lui dit : « J'espère que je ne vous fais pas peur, n'est-ce pas Joe ? » De Wykoff rassura aussitôt l'Esprit : « Comment Patsy pourrais-je avoir peur de vous ? »

« Nous avons mis Frank dans un état exceptionnel, cette nuit – dit alors Patsy – et nous allons vous faire voir des choses que vous n'avez encore jamais vues jusqu'ici. Maintenant, fermez bien toutes les fenêtres, pour ne pas prendre froid. Baissez les stores et faites une obscurité aussi complète que possible. Ensuite, passez votre robe de chambre et asseyez-vous sur le lit : vous ne tarderez pas à voir... »

De Wykoff fit ce qui lui avait été demandé, en remarquant aussi que Decker, dans la chambre voisine dans laquelle s'était effacé Patsy, y était plongé dans une transe profonde. Une forme féminine sortit de cette pièce que les guides du médium employaient comme cabinet médiumnique

et dans laquelle ils assemblaient et consolidaient le téléplasma de Decker.

La voix de Patsy se fit entendre : « C'est Mme Pavelova, Joe », accentuant chaque syllabe et en ajoutant même une par-dessus le marché. « Elle désire que vous chantiez quelque chanson russe, et elle dansera pour vous. »

De Wykoff qui parle presque toutes les langues d'Europe, commença une petite chanson russe que les paysans d'Ukraine ploient pour accompagner leurs danses. Aussitôt la gracieuse figure de la Pavelova commença à se balancer et à pirouetter autour de la chambre, couverte d'une draperie que de Wykoff pensa d'abord devoir être un des draps du lit de Decker ; mais il constata ensuite que le lit n'avait été nullement dérangé.

Les draperies flottantes ne permirent pas à de Wykoff d'apercevoir le visage, qui ne devait pas être entièrement matérialisé. De Wykoff qui avait vu maintes fois les belles formes et les beaux pieds de la Pavelova, put cependant les voir aussi à cette occasion.

Dès que la danseuse se fut retirée, toujours en pirouettant, dans la chambre de Decker, Sir Arthur Conan Doyle, que de Wykoff avait connu intimement de son vivant, lui adressa la parole. Ensuite Lucille Weston, qui dit avoir été une chanteuse anglaise de concert, chanta Annie Laurie d'une voix délicieusement modulée. Enfin Patsy rentra dans le studio et dit : « Joe, venez ici et asseyez-vous sur ce divan, près du téléphone. Je vais téléphoner à votre femme. » De Wykoff répondit : « Je ne crois pas qu'elle soit à la maison, Patsy. » Celui-ci dit alors. « Bien, en ce cas, je vais essayer. Cela me permettra de me tenir en exercice. »

Alors, à son grand étonnement, M. de Wykoff vit Patsy saisir le récepteur et l'entendit nettement demander le numéro de son habitation à Ramsey, New-York. Après une minute d'attente, de Wykoff entendit la voix de son maître d'hôtel qui répondait à l'appel. Patsy demanda si Mme de Wykoff était chez elle ; le maître d'hôtel répondit qu'elle n'était pas encore rentrée. Patsy remit le récepteur à sa place et parut réfléchir un instant. Enfin, avec un air amusé, il dit : « Bon, nous appellerons le Dr Bowers. »

De Wykoff dit : « Connaissez-vous son numéro ? » Patsy répondit affirmativement.

De Wykoff vit de nouveau Patsy se saisir du récepteur, le porter à son oreille et parler au transmetteur. Il entendit la voix de la téléphoniste répondre à l'appel ; sur quoi Patsy se tourna légèrement vers M. de Wykoff pour lui dire : « Elle m'appelle Madame ! »

La transmission fut réalisée, Mme Bowers répondit et vous connaissez le reste. Ce fut en somme une expérience belle, impressionnante et surtout, que je sache, unique dans les fastes du psychisme.

Les quelques faits réunis dans ce chapitre ne donnent malheureusement qu'un bien pâle reflet de ce qui a été observé dans ce domaine. Là où il aurait fallu citer tout un volume nous avons dû nous borner, le plus souvent, à un ou deux extraits. Bref, malgré cette indigence, ce que nous avons rapporté permettra à tout le monde de se rendre compte que les fantômes ne sont pas des fantômes ! Qu'ils ne sont pas davantage des fantoches ou des mannequins formés de carton, de baudruche et de papier. Ce sont des êtres vivants, bien vivants, qui se déplacent, agissent, se souviennent...

Il y a du reste divers moyens de prouver leur réalité matérielle – nous allons le démontrer dans les pages suivantes – et de répondre ainsi victorieusement à ceux qui prétendent encore que les formes matérialisées sont le fruit de l'imagination ou de l'hallucination collective.

## Chapitre II - Bioluminescence métapsychique

Nous avons vu que les phénomènes d'écriture directe, de voix directe, de matérialisations (plus ou moins poussées), s'accompagnaient fréquemment de manifestations lumineuses. Revenons avec quelques détails sur ce curieux phénomène.

Ce sont notamment les formes matérialisées qui semblent se constituer au moyen d'un nuage de substance irradiant de la lumière. Les choses se passent comme si ce que nous appelons la matière n'était que de la lumière arrivée à un plus ou moins grand degré de condensation. Ces dégagements de lumière ont pu être constatés avec un grand nombre de médiums, aussi, – même en faisant la part belle à l'imagination ou à la fraude – en reste-t-il encore un nombre suffisant pour que les faits ne puissent plus être mis en doute. Du reste, comme nous allons le voir, la nature des luminosités présente des modalités diverses. Ainsi le phénomène a pu être observé sous l'aspect de nébulosités, d'étincelles, d'éclairs, d'étoiles, de vapeurs, de sphères, de disques, de taches, etc., fréquemment même, sous forme d'organes ou de parties d'organes.

Nous rapporterons ici, à titre d'exemples, quelques constatations faites par des observateurs dignes de confiance ; observations du reste très fragmentaires vu l'abondance de la documentation.

Les manifestations lumineuses, dit William Crookes, étant un peu faibles, exigent en général que la chambre ne soit pas éclairée. J'ai à peine besoin de rappeler à mes lecteurs que dans de semblables conditions j'ai pris toutes les précautions convenables pour éviter qu'on m'en imposât par de l'huile phosphorée ou d'autres moyens. Bien plus, beaucoup de ces lumières étaient d'une nature telle que je n'ai pu arriver à les imiter par des moyens artificiels. Sous les conditions de contrôle le plus rigoureux, il m'est arrivé plus d'une fois qu'un corps solide, phosphorescent, cristallin, a été placé dans ma main par une main qui n'appartenait à aucune des personnes présentes. En pleine lumière j'ai vu un nuage lumineux passer sur un héliotrope placé sur une table à côté de nous, casser une branche et l'apporter à une dame ; et dans quelques circonstances, j'ai vu un nuage semblable se condenser sous nos yeux, en prenant la forme d'une main et transporter de petits objets. J'ai vu plus d'une fois, d'abord un objet se mouvoir, puis un nuage lumineux qui semblait se former autour de lui, et enfin le nuage se condenser, prendre une forme et se changer en une main parfaitement faite. Ailleurs Crookes déclare : « Une main lumineuse descendit du plafond de la chambre, et après avoir plané près de moi quelques secondes, elle prit le crayon dans ma main, écrivit rapidement sur une feuille de papier, rejeta le crayon et ensuite s'éleva au-dessus de nos têtes, et se perdit ensuite dans l'obscurité. »

« A diverses reprises, dit Charles Richet, (parlant d'Eusapia Palladino), Ochorowicz et moi avons vu de petites lueurs vertes, ressemblant à des yeux, de forme oblique, flotter et se balancer dans l'air. »

A Paris, à Milan, à Rome, à Montfort-l'Amaury, d'autres observateurs ont constaté le même phénomène.

Avec le puissant médium Home, des phénomènes lumineux ont été fréquemment observés. Tantôt c'était une petite sphère lumineuse flottant dans l'air, tantôt c'étaient de petites lueurs phosphorescentes. Quelquefois ces lumières errantes touchaient le corps des assistants, donnant la sensation de contact avec un corps étranger. On vit même comme des langues de feu sortir de la tête du médium.

Au cours des séances organisées avec Stainton Moses, les lumières étaient également fréquentes, parfois très intenses : colonnes de fumée phosphorescente, luminosités diffuses, ressemblant tantôt à des comètes, tantôt à des étoiles, bref, revêtant les aspects les plus divers.

Hyslop a constaté qu'Anna Burton produisait des lumières lorsqu'elle était en état de transe. Ochorowicz a insisté sur les éclairs médiumniques que dégageait Mlle Tomczyk. Mme Joudenitch a communiqué les comptes-rendus de séances avec Sambor. L'obscurité était presque complète. On faisait la chaîne de telle sorte que les mains du médium ne fussent jamais libres. Une fillette apparut à côté de Sambor ; on put la voir, la toucher ; on l'entendit parler. Elle était lumineuse, d'une couleur bleue tirant sur le blanc. »

M. Trémery a observé à La Haye, chez Mme Huygens, alors que le médium restait immobile derrière le rideau, une grande forme blanche surmontée d'une boule lumineuse. « Peu à peu ce nuage s'est condensé pour former une main qui s'est élevée au plafond. Dans une autre séance, un nuage phosphorescent se développa, en se dirigeant vers le sol, et disparut derrière le rideau. Alors un bras d'une longueur anormale, lumineux, se dégagea du rideau : un disque lumineux entouré d'un nuage phosphorescent se précipita vers une chaise qu'il déplaça, tandis que le médium, toujours visible pour nous, restait immobile assis dans le cabinet. »

« Une lumière sphérique, dit M. Livermore, expérimentant avec Kate Fox, s'éleva du plancher jusqu'à nos fronts, et se posa sur la table devant nous. A un moment, sur ma demande, la lumière devint si brillante, qu'elle éclairait toute une partie de la pièce. Nous vîmes à la perfection la forme entière d'une femme tenant la lumière dans sa main étendue. »

Le peintre Tissot, assistant à une séance avec le puissant médium Eglinton, a narré ce qui suit : « Je vois alors là, près de moi, une forme humaine éclairée par un foyer lumineux partant de la poitrine, lumière très bleuâtre. La tête drapée, me paraît toute petite, grosse comme une pomme à peine. Cela grandit. Je vois une figure de femme entièrement formée, penchée vers moi, me regardant. C'est Katie, oui c'est bien elle. Je remarque son menton. Il me semble plus petit que je n'avais l'habitude de le peindre. Je retrouve le modelé de son sourire angélique, plein de douceur. Oui ! c'est bien Katie ! Son cou est visible, si petit entre la draperie qui retombe sur la poitrine. Puis plus rien...

Mes voisins, en voyant la matérialisation de la figure, s'étaient écriés « Oh ! what a sweet face ! How pretty... »

Voilà Katie qui reparaît, cette fois plus distincte. C'est une personne à l'aspect vivant que j'ai là devant moi. Sa face est bleue, comme éclairée par la lune. Oui, certes c'est ma Katie ! Mais elle disparaît avant que j'aie pu observer l'éclairage des mains.

Après quelques instants elle revient et cette fois j'observe tout. Les deux mains jointes ont l'air de retenir de la glace lumineuse, éclairée comme par de l'électricité massée sur l'estomac. La figure s'évanouit. Serait-ce fini ? Une lumière alors se montre à ma droite, c'est la forme d'un homme maintenant, teint brun coloré, lèvres rouges, barbe noire, mousseline blanche enveloppant la tête comme un turban et drapée sur le corps. Sa main présente un corps lumineux qui l'éclaire. Il passe à ma gauche, derrière moi, puis traverse la salle devant nous, se montre aux personnes de la droite puis disparaît dans le plancher.

Quelques moments se passent à attendre et la conversation languit. Deux lumières près de vous, M. Tissot, deux formes... Oh ! Que c'est beau !

Je me détourne à ma droite, je réunis les mains de mes voisins de droite et de gauche, afin de ne pas interrompre la chaîne tout en ayant la possibilité de me retourner plus à mon aise. Je vois alors un groupe admirable, éclairé de cette même lueur bleuâtre que j'ai signalée, mais plus blanche, comme si on avait gratté de la lune et mis les petits morceaux dans les mains des êtres apparaissant. C'est la forme du même homme à l'aspect un peu indien qui amène une jeune femme qui est Katie. Je m'écrie à voix basse :

« Que c'est beau ! C'est plus beau que ce que je souhaitais. C'est bien Katie ! »

J'observe tout, les plis des étoffes, l'arrangement des mains. L'une des mains de l'homme s'approche

de Katie comme pour mieux l'éclairer ; l'autre l'entoure de sa draperie. Il a l'air de la conduire comme son enfant, sa sœur.

C'est admirable. Trois fois le phénomène se reproduit. Puis la main lumineuse s'approche d'un visage qu'elle éclaire. C'est un beau visage masculin. Pendant toute cette scène, le médium en transe, tenu par les deux mains, n'a pas fait un mouvement.

De très nombreuses observations de phénomènes lumineux ont été rapportées par Myers dans son *étude sur la médiumnité de Stainton Moses*.

Pendant, dit-il, une manifestation imposante d'Imperator (le guide du médium) tous les assistants (ils étaient trois) voyaient de temps à autre une vapeur lumineuse, allant et venant autour des pilastres de la table. Une autre fois Mentor (un des guides), fit sentir au Dr Speer une draperie lumineuse et présenta deux fois devant sa figure une lumière très large et très brillante du volume d'un globe de lampe. Dans une autre circonstance, c'est une vapeur lumineuse qui entoure une bague placée au milieu de la table. Mme Speer ayant avancé sa main, la retira toute lumineuse.

Dans son magistral ouvrage : *Les apparitions matérialisées*, M. Gabriel Delanne a donné un résumé des phénomènes lumineux obtenus avec Eusapia Palladino. Voici ce résumé : « Apparitions de points phosphorescents de très courte durée (une fraction de seconde) et de lueurs, notamment des disques qui souvent se dédoublaient, d'une durée également très courte.

A Rome, on signale de petits globes phosphorescents qui voltigeaient au-dessus de la tête des assistants, lesquels voyaient tous les phénomènes. A Varsovie, les lueurs ont revêtu les formes les plus diverses : étincelles dorées, gerbes de deux à trois centimètres. A Paris, pendant les séances de la *Société française d'Etudes des phénomènes psychiques*, je fus à plusieurs reprises témoin de la production de ces étoiles lumineuses qui ressemblaient à ces points brillants qui retombent en gerbes après que l'on a tiré une fusée. Ces lumières prenaient naissance aux environs du médium.

A Montfort-l'Amaury, M. de Fontenay signala à la deuxième séance, dans le cabinet, une lueur linéaire verticale blanche, qui s'alluma et s'éteignit plusieurs fois. Au cours de la troisième séance, ce fut dans la salle, au plafond, que se produisit la lumière de forme rectangulaire, ou plutôt d'ellipse allongée, comme celle que donnerait la section d'un faisceau lumineux.

Le Dr de Schrenck-Notzing, un des savants qui ont le mieux étudié les phénomènes de la médiumnité physique, insiste à plusieurs reprises, dans ses publications, sur les formations lumineuses, de nature et de formes diverses, données au cours de séances d'ectoplasmie par les divers médiums qu'il eut l'occasion d'étudier.

Passons maintenant à quelques observations faites par le regretté Dr Gustave Geley avec divers médiums, à Paris, Rome ou Varsovie. Pariant des phénomènes de matérialisation, voici, dit-il, comment se déroulent généralement les phénomènes : « On perçoit d'abord une forte odeur d'ozone. Cette odeur, analogue à celle des salles de radioscopie, très caractéristique, se dégage au début des phénomènes et avant tout phénomène, souvent au moment de commencer la séance ; parfois avant d'entrer dans le laboratoire. Le symptôme prémonitoire n'a jamais manqué dans mes expériences. L'odeur survenait brusquement et s'évanouissait de même. On voyait alors (la lumière étant très faible), des vapeurs légèrement phosphorescentes, une sorte de brouillard flotter autour du médium, surtout au-dessus de sa tête. Ce brouillard s'élevait généralement comme une fumée légère. En même temps apparaissaient des lueurs semblant des foyers de condensation.

Ces lueurs étaient généralement nombreuses, ténues et éphémères, mais parfois elles étaient plus grosses, plus durables et, dans ce cas, elles donnaient l'impression d'être comme des régions lumineuses d'organes invisibles par ailleurs, spécialement des extrémités de doigts ou des

fragments de visages. Enfin quand la matérialisation s'achevait, on voyait des mains ou des visages parfaitement formés.

Ces mains ou ces visages étaient fréquemment lumineux par eux-mêmes ; de même parfois aussi les tissus matérialisés... Les lueurs représentent les premiers stades de la matérialisation ; les foyers de condensation de la nébuleuse humaine issue du médium. Tantôt ces foyers de condensation s'éteignent presque aussitôt, tantôt ils aboutissent à l'organisation de formes humaines caractéristiques. »

Avec Franck Kluski les lueurs flottaient toujours autour du médium mais s'écartaient parfois assez loin de lui. J'en ai observé qui montaient très haut, jusqu'au plafond du cabinet noir, élevé à 2 m. 50, qu'elles éclairaient distinctement. J'ai pu remarquer souvent que les lueurs étaient bien les ébauches de formations d'organes. J'ai reconnu par exemple, des extrémités de doigts bien caractérisées. Au contact comme à la vue, elles en donnaient l'impression. J'ai noté spécialement, au cours d'une séance : « Chaque fois que les contrôleurs ont été touchés, j'ai vu nettement une lumière s'approcher d'eux et c'est au moment précis du contact de cette lumière qu'ils s'écriaient : J'ai été touché. »

A la séance du 27 décembre, je note : Les lueurs sont telles qu'elles ont été décrites aux séances précédentes : nébuleuses, vapeurs phosphorescentes, points lumineux très brillants, grosses boules lumineuses, etc. Nous avons constaté très nettement que les points lumineux n'étaient souvent que les extrémités de doigts. Toujours quand ils nous touchaient, nous sentions le contact de doigts ou de mains. Nos collaborateurs ont tous eu les mêmes impressions que moi.

M. Camille Flammarion, dans son compte-rendu de la séance du 20 novembre, décrit ainsi les lueurs : Des sortes d'étoiles apparaissent çà et là, oscillant au-dessus du médium, à droite et à gauche. Elles s'allument et glissent doucement en s'éteignant dans la demi-obscurité. On dirait des feux-follets. Certaines de ces lueurs s'y diffusent, s'étalent largement pour former des plaques nébuleuses de dimensions variées.

En tout cas, ce qui nous paraît bien certain, nous le répétons, c'est que les phénomènes lumineux sont produits par l'extériorisation de la substance primordiale, sous forme de vapeurs, et constituent les premiers stades de la matérialisation, chez Franck Kluski comme chez la plupart des médiums. A Rome et à Varsovie, des observations analogues purent être faites par le Dr Geley et ses collègues ; inutile de multiplier les citations. Il importe tout de même de rapporter encore ce qui suit, parce que le phénomène, particulièrement remarquable, confirme ce que nous avons vu ailleurs concernant ce corps lumineux, cristallin, qui fut observé maintes fois, par divers expérimentateurs, tenu dans la paume de mains matérialisées.

Tout à coup, dit le Dr Geley, nous voyons deux points lumineux flotter à environ 1 m. 50 ou 2 m. au-dessus du baquet de paraffine. Quand toute l'attention est fixée sur elles, ces lumières descendent lentement dans le baquet. On entend le barbotement dans la paraffine. Les lumières ressortent, flottent un instant au-dessus du baquet ; se replongent et barbotent encore ; ressortent, toujours visibles à travers la couche de paraffine, puis finalement viennent déposer un moule chaud sur ma main. La même scène se renouvelle trois fois<sup>82</sup>.

Un moment après, magnifique phénomène lumineux : une main se promène devant les assistants, lentement. Elle tient dans la paume, par la demi-flexion du pouce et des doigts, un corps lumineux comme un morceau de glace lumineuse. Toute la main paraît éclairée et transparente. On voit la couleur claire.

Avec Pasquale Erto, les phénomènes lumineux présentaient une très grande diversité. Ils comprenaient généralement, outre des éclairs ordinaires, des rayons lumineux rectilignes,

---

<sup>82</sup> Or, après la séance nous trouvons trois moules de mains entrelacées qui sont décrites ailleurs.

atteignant parfois une longueur de 8 mètres ; des éclairs en zigzag, paraissant sortir de la poitrine, du ventre, du dos ou de la tête ; quelques-uns semblaient éclater à une certaine distance du médium ; points lumineux multipliés ; phénomènes lumineux en sphère ou en disque, parfois colorés ; phénomènes en forme de fusées ; illumination partielle du corps. Le polymorphisme de ces lueurs eut nécessité – dans l'hypothèse de la fraude – ont déclaré les expérimentateurs de *l'Institut Métapsychique*, plusieurs instruments et procédés.

Avec le fameux médium islandais Indridason – étudié pendant de nombreuses années par le pasteur et théologien Haraldur Nielsson et ses collègues, les phénomènes lumineux étaient fréquents et atteignaient parfois à une rare puissance ; ils commençaient par des langues de flamme d'un bleu rougeâtre, qui se précipitaient l'une derrière l'autre et en plusieurs endroits de la salle<sup>83</sup>. Plus tard les phénomènes lumineux se développèrent encore, et presque tout le mur, derrière le médium, devenait comme une mer de feu, avec des dessins caractéristiques semblables aux mailles d'un filet. A Nice, nous avons pu, en janvier 1938, prendre part au cercle Fiat-Lux, à des séances très remarquables de voix-directes. Des phénomènes lumineux étaient associés à la production de ces voix ; ces dernières s'affirmaient d'autant plus nettes et sonores que les lumières se montraient plus intenses. Ces centres lumineux voltigeaient dans la salle, jusqu'à une grande distance du médium. Il émanait, par moment, de ces points de condensation de véritables nuages phosphorescents du plus curieux effet.

Les quelques indications que nous venons de donner pourraient être multipliées, il suffit pour cela de puiser dans les comptes-rendus de séances obtenues par les investigateurs sérieux, et dignes de foi, de la phénoménologie métapsychique.

Ici, comme ailleurs, on a invoqué l'imagination des assistants, l'hallucination collective, le compéragé, etc. Ces objections ne résistent pas à l'examen. Voici, à cet égard, ce que dit M. le Professeur Richet : « Quant à la fraude, elle est toujours possible ; mais des boules phosphorescentes (qui ne dégagent pas d'odeur de phosphore), des luminosités autour d'une tête, ou des mains lumineuses, voilà ce qu'il est impossible à un médium de produire quand il a été soigneusement examiné et fouillé et qu'on lui tient les mains. On ne peut davantage supposer que ces phénomènes de luminosité soient explicables par l'hallucination. L'hallucination est une de ces hypothèses ridicules qui ne peuvent pas plus se soutenir en métapsychique que pour les autres sciences. Jamais un observateur n'est halluciné. Quand il lit 38° 55 sur un thermomètre, c'est qu'il y a 38° 55. S'il voit une lumière, s'il entend un bruit, s'il perçoit une odeur, c'est qu'il y a eu un phénomène objectif, qui a provoqué une lumière, un bruit, une odeur. »

Du reste, l'hypothèse d'une hallucination est incompatible avec les preuves tangibles, matérielles, etc. tels que la plaque photographique, les moulages en paraffine les traces laissées sur des substances pulvérulentes, les sonneries, etc., etc. Mieux vaut accepter le phénomène, – même si nous ne le comprenons pas, – que de se retrancher derrière des suppositions absurdes !

---

<sup>83</sup> Un soir, Nielsson en compta 58.

### Chapitre III - Photographies et moulages de formes matérialisées

#### a) Photographies

De nombreux expérimentateurs ont cherché à s'assurer de la présence et de l'objectivité des formes matérialisées au moyen de la plaque photographique. Déjà à l'époque où William Crookes et divers autres investigateurs étudiaient, en Angleterre, les phénomènes de matérialisation, un nombre appréciable de photographies furent prises, dont plusieurs d'une belle netteté.

A peine les expériences de William Crookes étaient-elles publiées que le Comte de Bullet, investigateur spirite de très grande valeur, mais qui ne voulut jamais attirer l'attention de ses compatriotes sur ses travaux, entreprit l'étude des moyens capables de rendre évidente l'existence des Entités invisibles de l'espace. Possesseur d'une grande fortune qui assurait son indépendance, et lui permettait de faire à lui seul les dépenses qu'exigeaient ses travaux, il installa chez lui, à Paris, un cabinet de recherches pour répéter, s'il se pouvait, les expériences de William Crookes, mais il n'admettait aux dites expériences que de rares amis. Au bout de quelques mois de tâtonnements, il parvint, avec le concours du médium Firman, à obtenir dans l'obscurité absolue, la photographie de formes humaines invisibles à l'œil. Hugo d'Alési possédait une de ces curieuses photographies mesurant 22 centimètres sur 15.

Après lui, Aksakof, Boutlerow, Chazarain, Imoda, Reimers, Schrenck-Notzing, Richet, Delanne, Geley, Burns et d'autres encore fixèrent également sur la plaque photographique un certain nombre de fantômes.

Il y a quelques années, à Nice, grâce à la médiumnité de Mme H. Gal, de très beaux résultats ont été aussi obtenus. Les relations ci-dessous suffiront à prouver ce que nous avançons ici, et compléteront ce qu'on a déjà vu incidemment à ce sujet dans plusieurs des comptes-rendus donnés plus haut.

La plupart des ouvrages consacrés aux phénomènes de matérialisation reproduisent des photographies de visages, de bras, de mains, de doigts, ou même de fantômes complets, obtenus au cours de séances d'ectoplasmie ; il est facile pour chacun de recourir à cette abondante documentation.

A différentes reprises Bertie, une Entité qui se manifestait souvent aux séances organisées par MM. Reimers et Oxley, réussit à donner sa photographie. Voici le récit d'une des expériences :

Se trouvant un jour chez un transe-médium, M. Woodforde, Bertie ne tarda pas à se manifester, et M. Reimers, après une longue conversation tenue avec elle, lui demanda sa photographie. Elle répondit : « C'est bien. J'espère que l'expérience réussira. Va demain chez Hudson ; peut-être me sera-t-il permis de satisfaire ton désir. » Le lendemain, M. Reimers se rendit chez Hudson. « Je nettoyai moi-même les plaques, dit-il, je ne les quittai pas des yeux, jusqu'au moment où elles furent placées dans la chambre noire. »

Sur la première plaque apparut, à gauche de M. Reimers, une forme flottant dans l'espace, dont on distingue parfaitement le visage féminin ; elle était placée de trois quarts, regardant M. Reimers ; le reste de la tête est enveloppée d'une écharpe formant une espèce de chapeau comique, qui retombe sur la nuque comme un voile. Je n'ai vu cette sorte de coiffure sur aucune des autres photographies que fit Hudson. Le buste de l'apparition est recouvert d'une draperie qui, d'un côté, descend jusqu'à terre ; de l'autre côté, la draperie est relevée jusqu'au menton, comme si elle était maintenue par une main dissimulée en-dessous.

A la deuxième exposition, faite immédiatement après la première, la même forme apparut, mais cette fois, à droite de M. Reimers ; elle flotte encore dans l'espace, et le visage est toujours tourné



du côté de M. Reimers. La main qui semblait retenir la draperie sur le buste s'est abaissée jusqu'au-dessous de la poitrine, tout en restant dissimulée<sup>84</sup>.

Plus tard, après avoir rendu visite à M. Beattie, de Bristol, M. Reimers fit lui-même des expériences et parvint à obtenir le portrait de Bertie. Voici la description qu'il a donnée de ses tentatives : « Connaisant toutes les supercheries auxquelles on peut recourir pour falsifier de telles expériences, je résolus de faire moi-même toutes les manipulations nécessaires, de façon à rendre impossible la moindre fraude. J'aménageai moi-même le fond, afin d'empêcher éventuellement l'action chimique qui consiste à produire à l'aide d'un certain liquide, une image invisible à l'œil, mais qui peut être reproduite sur la plaque sensible. Ayant fait ces préparatifs, j'installai le groupe dans ma chambre, de manière à pouvoir observer tous les personnages pendant la durée entière de l'expérience.

Aux premières expositions, nos propres images seules furent reproduites, mais aux sept dernières expositions, apparut la même figure que nous avons vue un nombre incalculable de fois (Bertie). Un fait remarquable : au cours de ces séances, Mme L. (le médium) m'a dit à plusieurs reprises : « Je vois un nuage blanc au-dessus de votre épaule ; à présent, je vois distinctement une tête ; d'après vos descriptions, ce doit être notre Bertie. » En effet, sur toutes les photographies, la tête apparaît au-dessus de mon épaule gauche.

Mme Bablin (médium) s'étant, au mois d'avril 1884, rendue en Belgique, où elle avait été appelée pour y donner une série de séances, les spirites de Bruxelles qui y furent admis, obtinrent une séance spéciale pour tenter de prendre, s'il se pouvait, la photographie de la forme matérialisée de Lermont.

Elle fut prise le 14 avril 1884, à la lumière du magnésium, chez Mlle Lefèvre, (qui prêtait son salon à Mme Bablin pour ses séances ordinaires) par M. Boyard, chimiste expert et photographe amateur... M. Boyard ne se contenta pas d'avoir obtenu la photographie de Lermont et de s'être trouvé ainsi en mesure d'établir que Mme Bablin et Lermont formaient deux personnalités distinctes, il voulut encore ne laisser subsister aucun doute sur la passivité et l'inconscience du médium pendant les séances (passivité et inconscience contestées par les uns et défendues par les autres), en obtenant d'elle qu'elle se laissât enfermer pendant plusieurs séances dans une grande cage dont les côtés étaient formés d'un grillage en fil de fer à mailles très étroites. Or, dans ces conditions nouvelles, les phénomènes furent sensiblement les mêmes que lorsque le médium s'endormait au milieu du cercle des assistants<sup>85</sup>.

La séance, dit M. Burns, éditeur du journal *The Medium*, eut lieu chez le médium, mais la salle fut visitée par moi ; c'était une petite pièce dont la fenêtre avait été condamnée. Le cabinet, formé de plusieurs pièces d'étoffe, était adossé à un mur plein. Une lampe à paraffine donnait assez de lumière pour que l'on put lire de tous les points de la salle. Une fois le médium endormi, sept ou huit formes matérialisées sortirent du cabinet l'une après l'autre. Puis apparurent quelques parents des maîtres de la maison, entre autres une dame âgée, la mère de l'un des époux. On l'avait déjà photographiée plusieurs fois. Parmi les fantômes il y eut aussi une sœur, une jeune femme de belle apparence.

Une photographie que je possède représente un frère qui se tient d'un côté du cabinet, entre les rideaux ; à l'autre bout on voit M. Archibald Lamont, décédé depuis peu. Donc une grande partie des Esprits matérialisés étaient des amis intimes des assistants. L'Esprit guide de la séance était un vieillard qui avait une longue barbe blanche. Il se trouve sur l'une des plaques. Un autre Esprit était Robert Bruce ; j'étais en communion avec lui depuis des années, et nous étions liés d'une sympathie

---

<sup>84</sup> *Psychische Studien*, 1877, p. 212.

<sup>85</sup> L.T.H. Chazarain : loc cit., p. 139.

marquée qui dure encore.

Certains détails de cette nouvelle entrevue resteront toujours dans ma mémoire. Bruce alla vers la lampe et la décrocha du mur ; il la porta dans le cabinet, augmenta la flamme et dirigea la lumière sur le médium ; en même temps, il leva le rideau assez haut pour que nous puissions les voir tous les deux. Ensuite, il baissa la flamme et reporta la lampe à sa place...

On procéda ensuite aux préparatifs pour photographier ensemble le médium, les apparitions, les assistants. On changea de place : au lieu de former un demi-cercle, toute l'assistance se leva de front, en face de la porte et tournant le dos au cabinet. La chambre obscure avait été installée avant la séance dans un coin de la pièce, le foyer de l'appareil dirigé sur le cabinet ; à côté il y avait une petite table sur laquelle se trouvait une certaine quantité de poudre de magnésium. Les accessoires photographiques se trouvaient dans la cuisine.

Pour conserver la plaque après l'exposition, on éteignit. La forme matérialisée se tenait en ce moment derrière nous, une main sur ma tête, l'autre sur celle de ma femme ; celle-ci eut un frisson lorsque l'Esprit se pencha vers elle et lui dit, en vrai dialecte écossais, de ne pas avoir peur. Ensuite le fantôme prit sa place pour la photographie, et bientôt fut donné le signal d'allumer ; la mèche mise en contact avec la poudre, le jet fut rapide comme un éclair. M. Balfour s'empessa d'enlever le châssis. Le fantôme n'avait pas quitté sa place ; il s'approcha de mon oreille et, dans le même dialecte écossais, d'une voix un peu rude et sénile : « Va chercher le portrait », me dit-il, me faisant ainsi comprendre qu'il allait rester auprès de ma femme. Je suivis M. Balfour dans la cuisine. Il procéda au développement de la plaque. La reproduction du fantôme était bien réussie. La bande foncée qui le traverse obliquement représente un plaid écossais. L'image du médium apparaît faiblement dans l'enfoncement qu'il occupait<sup>86</sup>...

Aksakof, désireux de répondre aux objections de divers critiques portant sur l'hallucination, résolut de prendre lui-même des photographies sur lesquelles le médium et l'apparition seraient obtenus simultanément. C'est à Londres, en 1886, que le succès couronna ses efforts avec le médium Eglinton. Les expériences eurent lieu chez un riche particulier. Le cercle se composait du maître de la maison, de sa femme, du médium, d'un ami, M. N. et d'Aksakof. Les plaques étaient achetées et marquées par celui-ci.

La lumière était produite par une petite lampe à alcool qui devait servir en même temps à enflammer le magnésium. Eglinton prenait place sur un fauteuil, derrière le rideau, après quoi Aksakof fermait la porte dont la clé restait dans sa poche. Les assistants étaient primitivement assis en demi-cercle devant le rideau, jusqu'au moment où ils devaient se déplacer pour permettre les différentes opérations.

Voici le récit résumé de la séance du 14 juillet : « Lorsque les préparatifs furent terminés, je tirai de ma serviette deux plaques que j'avais apportées et les marquai en russe, après quoi notre hôte les glissa dans le châssis. Nous allumâmes la lampe et éteignîmes le gaz. Eglinton s'assit dans un fauteuil devant le rideau et tomba bientôt en transe, puis il se mit à parler.

Il nous fut communiqué par son organe que nos préparatifs étaient approuvés, et nous eûmes la promesse qu'aucun effort ne serait ménagé pour amener le succès, sans qu'il nous soit permis toutefois d'y compter sûrement. Le moment d'allumer le magnésium serait signifié à M. N. Il prononcerait le mot « maintenant ». On nous intima, en outre, en cas de non réussite au début, d'aller dans le cabinet noir pour faire de la photographie dans l'obscurité ; ils s'efforceraient alors d'évoquer une ombre féminine.

A dix heures moins cinq minutes, Eglinton se retira derrière le rideau : je pouvais voir l'heure à la

---

<sup>86</sup> Ce compte-rendu de M. J. Burns a été publié à Londres, en juillet 1886. Le médium, non professionnel, demanda que son nom ne fût pas donné. La séance s'était tenue à Liverpool.

clarté de la petite lampe. Bientôt Eglinton sortit et commença à recueillir des forces. Quelque chose de blanc apparut au-dessus de sa tête ; on entendit des coups. Nous étions dans le doute, des coups se répétèrent. « Faut-il allumer ? » « Oui » fut la réponse, toujours par coups. J'aperçus en ce moment la forme d'Eglinton baignée dans une lumière éblouissante ; il semblait dormir tranquillement, les mains croisées sur la poitrine ; sur son épaule gauche on voyait une troisième main avec un bout de draperie blanche, et sur sa tête, tout près du front, apparut une quatrième main. Ces mains étaient vivantes, des mains naturelles ; elles n'avaient pas cette blancheur frappante comme à Saint-Pétersbourg. Elles ne disparurent pas à la fin de l'exposition, mais attirèrent Eglinton derrière le rideau. L'hôte retourna immédiatement le châssis et découvrit la deuxième plaque. Une grande forme masculine, vêtue de blanc et portant un turban blanc, émergea de derrière le rideau et fit trois ou quatre pas dans la chambre. « C'est Abdullah », remarquai-je. Non, me fit observer l'hôte, cette ombre a ses deux mains. Comme pour confirmer cette observation, le fantôme fit un mouvement avec ses deux bras et les croisa sur sa poitrine, puis il nous fit un salut et disparut derrière le rideau.

Quelques secondes après, Eglinton se montra, suivi d'une figure en blanc, la même que nous venions de voir. Tous les deux se placèrent devant le rideau et une voix prononça « light » (de la lumière). Pour la seconde fois, le magnésium flamba, et je regardai avec stupéfaction cette grande forme humaine qui entourait et soutenait de son bras gauche Eglinton, qui, plongé dans une transe profonde, avait peine à se tenir sur ses pieds. C'était un homme parfaitement vivant ; je distinguais nettement la peau tannée de son visage animé, sa barbe noire, absolument naturelle, ses sourcils épais, ses yeux perçants et durs qui fixèrent la flamme pendant une quinzaine de secondes, tout le temps qu'elle brûla.

Le fantôme portait un vêtement blanc qui descendait jusqu'à terre et une espèce de turban ; de sa main gauche, il entourait Eglinton ; de sa main droite, il tenait son vêtement. Lorsque M. N. prononça : « Maintenant », pour avertir qu'il fallait fermer l'obturateur, le fantôme disparut derrière le rideau.

Les photographies obtenues étaient fort réussies, la meilleure est celle où l'on voit les mains posées sur Eglinton. Celui-ci est facile à reconnaître, bien que sa tête soit rejetée un peu en arrière, appuyée contre la main par laquelle il est soutenu ; à son côté se tient la même grande forme d'homme que nous avons tous vue. La barbe et les sourcils ressortent nettement ; les yeux sont voilés. Un des traits particuliers de ce visage, c'est son nez court, complètement différent de celui du médium. Sur les deux photographies on distingue les marques que j'avais faites sur les plaques<sup>87</sup>.

Nous étions alors en pourparlers, dit Mme d'Espérance, avec MM. Aksakof et Boutlerow, pour tenter de photographier des formes spirites matérialisées. Notre vieil ami Walter (Un des contrôles de Mme d'Espérance.) avait témoigné du désir de nous aider, et nous discutâmes ensemble nos plans avec lui.

M. Boutlerow, qui devait être le photographe, dit qu'il désirait faire l'essai de la lumière et s'assurer que tout marchait bien ; nous nous rendîmes donc tous dans la chambre où la séance devait avoir lieu, pour assister à l'épreuve. M. Boutlerow me pria alors de prendre ma place habituelle, afin qu'il puisse mettre son appareil au point, ce que je fis ; quant aux autres, les uns s'assirent, les autres restèrent debout. On éteignit les lampes, puis on exposa la plaque et on éclaira la chambre à la lumière du magnésium. Au même moment, je sentis distinctement quelque chose me toucher la tête ; mais avant que j'eusse eu le temps de parler, quelqu'un s'écria : « Il y avait une figure d'homme derrière vous ! » et tous de dire : « Et moi aussi je l'ai vue. » J'ai senti aussi quelque chose, ajoutai-je, mais je ne l'ai pas vu !

---

<sup>87</sup> Cf. Gabriel Delanne : *Les apparitions*, etc., tome II p. 293.

Comme de raison, nous attendîmes avec impatience que la plaque fut développée, et nous pûmes alors constater qu'il y avait en effet, derrière moi, une figure d'homme, calme et paisible, qui faisait contraste avec la mienne, car la lumière vive m'avait fait faire la grimace<sup>88</sup>.

Voici maintenant quatre relations de séances tenues au Cercle Fiat-Lux, de Nice, au cours desquelles des photographies remarquables ont été obtenues :

*Séance du 4 juillet 1924.* L'inspection de la salle est faite par les membres présents. Rien d'anormal n'y est constaté. Les châssis destinés à enregistrer les apparitions et les lumières sont placés dans les appareils en présence de M. Asso qui a signé les plaques. La prière demandée une fois faite, les objectifs sont obturés.

Nous sommes tous groupés autour de la table. La pénombre qui règne dans la pièce ne nous empêche pas de distinguer le gobelet brillant qui doit nous avertir. Un silence absolu. Nous sommes concentrés, recueillis en nous-mêmes... Cinq minutes passent... puis tinte le premier signal... L'obscurité est faite ; les appareils sont ouverts.

Nous ressentons alors, le même courant d'air qui passe sur nos têtes et rafraîchit nos mains. Ensuite, une lueur, en forme de boule, grossit et s'approche de notre groupe. Elle semble avoir vie... se déplace en tous sens... A l'appel d'un des membres, elle s'avance, s'incline... et salue, par trois fois. M. Rayneri dit avoir eu l'impression d'une aile de velours lui effleurant le front, ainsi qu'un attouchement léger et chaud, d'une extrême douceur. Des bruits, des craquements et des petits coups secs sont entendus de tous. M. Serra déclare avoir senti une main se poser sur la sienne au moment où la forme se rapprochait de lui.

Ces manifestations durent trente minutes, puis la table s'ébranle, s'incline pour donner le signal de l'éclair de magnésium.

Les appareils obturés, la lueur à nouveau revient, mais plus intense. Elle va en zigzag et dessine, dans l'air, de fortes traînées blanches, qui semblent composer un mot ou un nom que l'on ne peut comprendre.

Ensuite, de la table, s'élève, phosphorescente, une grande clarté, qui entoure quelques membres. M. Carpignano a senti une main soulever la sienne. M. Troula a la tête effleurée par un attouchement. M. Rayneri certifie avoir vu un buste de femme. M. Asso, une forme imprécise et blanche. Au développement, les négatifs montreront l'image d'une femme dont la tête est entourée d'un ruban oriental. Les traits sont expressifs et d'une grande finesse. Le buste s'accompagne d'un costume Empire agrafé d'un camée. La main, sur la photographie, tient un mouchoir très ancien, entouré de dentelles au point de Malines, que l'Entité a laissé tomber comme apport, en fin de séance<sup>89</sup>.

*Séance du 6 avril 1929.* Ce soir-là, le signal du gobelet d'argent se fait entendre à 9 heures 15. Au moment de la déflagration du magnésium, les 26 assistants aperçoivent une forme matérialisée. Au second tintement, les appareils sont obturés et la lumière est faite. Une fois développées les cinq plaques présentent, sous des angles différents, l'image d'une jeune femme, curieusement suspendue en l'air et la tête découverte.

A la séance suivante, du 13 avril, le message suivant est donné par l'Entité dont l'image avait été prise : « Mes chers amis, je vous salue fraternellement et vous remercie de l'accueil cordial et affectueux que vous m'avez offert au seuil de cette entrevue. Ma venue s'est effectuée sans crainte ; mais tout de même mêlée d'angoisse. J'étais bien entourée et les plaines immenses que j'ai dû franchir m'ont paru douces et heureuses.

---

<sup>88</sup> Traduction française dans la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, 1905, p. 657. Cf. Light, 21-28 janvier et 4 février 1905.

<sup>89</sup> Cf. H. et E. Gal : *Sur terre la vie de l'Au-delà !* 1925.

Les Esprits qui m'accompagnaient ont couvert tout ce qui aurait pu m'effrayer. Je suis donc arrivée sans fatigue, mais il a fallu amalgamer les fluides et travailler à me composer un vêtement périsprital. J'y suis arrivée et l'instant que j'ai passé auprès de vous a été si troublant, si imprévu, que j'ai omis de me mouvoir et que j'ai perdu mon aisance pour circuler. J'avais des fleurs à vous distribuer ; je ne l'ai point fait. Excusez-moi, je me familiariserai la prochaine fois. Le plus tragique de la situation a été le moment où j'ai été éclairée si brusquement d'une vive lumière car j'avais oublié ce détail. J'ai failli alors me désagréger subitement et vous auriez, par contre-coup, eu le désagrément d'une forte secousse. Heureusement, le guide était là ; il a instantanément saisi mes fluides en fusion, protégeant ainsi mon inconscience durant tout le temps de la séance. Me voici heureuse au souvenir de mon passage sur terre qui a eu ses joies et ses tristesses. Je l'ai quittée il n'y a pas bien longtemps.

Née dans un petit village de France, où des parents vivent encore, chérie et choyée, après une vie de joie insouciante, le malheur fut mon lot et je mourus de la poitrine après bien des angoisses et des amertumes, le 29 octobre 1922. Je me nommais J. F. Je mourus dans la demeure de mon mari D. R. dans les environs de Nice, à l'âge de 34 ans. Vous pouvez demander discrètement l'information de mon décès et publier mes initiales (le nom et le prénom furent donnés). »

L'enquête menée par plusieurs membres du cercle confirma en tous points les révélations de la désincarnée. Les uns trouvèrent dans une petite ville du Midi la maison occupée par D. R., qui fut l'époux de J. F. D'autres purent s'assurer, au vu du registre du cimetière que c'est bien J. F. qui fut inhumée le 30 octobre à l'âge de 34 ans, sépulture 43, carré 38. Enfin, Mile Orner, membre de la Société, eut la bonne fortune de mettre la main sur une photographie du vivant de la jeune femme rappelant exactement les traits de la forme matérialisée. C'est à vrai dire la même personne au même stade vital, avec cette seule réserve que sur la photographie en question le visage émacié de la malade trahit déjà son état d'épuisement<sup>90</sup>.

*Séance du 19 mars 1932.* M. Ch. fait visiter la salle par cinq contrôleurs, ainsi que tous les dispositifs adoptés pour les expériences, et en particulier les rideaux noirs recouvrant le mur qui fait face à l'entrée de la salle. Puis tous les assistants prirent place sur les sièges disposés en arrière du box réservé pour la production des phénomènes et limité par une barrière très mobile formée de piquets fixés sur des planchettes épaisses correspondant exactement à de petits carrés tracés à la craie sur le tapis et portant trois rangées de ficelles solidement attachées aux murs voisins.

L'appareil photographique de la société est disposé derrière la première rangée des assistants, ainsi que deux des appareils de contrôle ; dix autres appareils semblables sont posés sur des rayons fixés au mur du fond, de chaque côté de la porte d'entrée ; soit en tout douze appareils de contrôle.

M. Ch. ouvre la séance et, après un bref exposé concernant les dispositifs adoptés et le processus des phénomènes, il fait aux assistants les recommandations nécessaires, puis il invite Mme Colas à dire la prière habituelle du début. Enfin l'obscurité est faite, après quoi l'un des assistants ouvre les obturateurs des appareils photographiques et un phonographe exécute divers morceaux.

Une timbale contenant un jeton métallique est suspendue dans le box, à deux mètres environ de hauteur et hors de portée des personnes présentes. Cette timbale sera secouée par les forces invisibles au moment favorable pour le déclenchement de l'éclair de magnésium, ainsi que pour annoncer la fin de la séance. Pendant toute la durée de celle-ci, les assistants restent immobiles et silencieux. Des lueurs circulent à diverses reprises au-dessus du médium ; des courants d'air froid sont ressentis. Au premier signal donné par la timbale, l'éclair de magnésium est donné, permettant d'apercevoir sur le fond d'étoffe noire un fantôme qui sera pris par tous les appareils photographiques.

---

<sup>90</sup> Relaté par M. Jules Thiebault. Cf. *Bulletin de Fiat-Lux*, nov.-déc. 1940.

La séance terminée, il est procédé immédiatement et en présence des contrôleurs, au développement des plaques qui donnèrent l'image d'une fillette, drapée de voiles blancs, la chevelure noire et épaisse, coiffée d'une petite charlotte. Au dire des Guides, c'est l'apparition d'une enfant naturelle, nommée Lizzie, ayant vécu sur la terre de 1578 à 1593.<sup>91</sup>

*Séance du 22 avril 1933.* Cette séance, dit M. Jules Thiebault, devait s'illustrer d'une série de faits mystérieux d'un intérêt grandissant. A 16 heures avait lieu la réunion hebdomadaire de la Société Fiat-Lux à laquelle nous fûmes, M. A. Fourié et moi-même, gracieusement invités. M. S. photographe, assistait pour la première fois à ces expériences.

Trois appareils photographiques prêts à fonctionner et braqués sur le rideau noir entrouvert sont disposés, chacun dans un champ de vision différent. Le premier appartient au Cercle, le deuxième est celui du photographe invité ; le troisième est celui d'un membre du Fiat-Lux, M. T. L'obscurité est faite. Après l'exécution de plusieurs chants, l'éclair de magnésium a lieu au commandement du Guide.

Certains dispositifs complémentaires garantissaient la sincérité de l'opération. La barrière séparant le cabinet noir de l'assistance avait été enduite de peinture phosphorescente, de sorte qu'on ne pouvait la franchir sans être vu. En outre, des pastilles de même luminosité éclairaient les bords intérieurs du double rideau noir entrouvert. C'est derrière cet encadrement qu'apparurent sur les plaques des trois appareils, les traits gracieux d'une jeune femme, embellie d'une luxuriante chevelure, qu'elle couvrait d'un pan harmonieux de sa robe.

*A la séance suivante* : 29 avril, l'Entité évoquée cédant à la prière des membres, déclare se nommer Fanny J., épouse F., née à Lyon en 1802, décédée à Nice le 24 janvier 1832. Restait à résoudre la question d'identité ; problème d'autant plus ardu qu'il s'agissait d'une personne décédée à Nice en 1832 et qu'à cette époque, antérieure à l'annexion, en 1860, du Comté à la France, la tenue des actes de l'Etat Civil était confiée aux desservants de chaque paroisse.

Dès le lendemain, commencèrent les investigations, aussi bien à travers les huit anciens cimetières de la ville que dans les quatorze registres de la Conservation compulsés par l'un des membres de Fiat-Lux.

Ces recherches restèrent vaines jusqu'au 14 mai 1933. Ce jour-là, Mme C ? obéissant à quelque impulsion, au retour d'une visite à une sépulture de famille, passait à un endroit reculé du cimetière du Château, que le gardien n'avait pas signalé aux enquêteurs, et découvrait une pierre tombale, portant cette inscription :

Fanny F.... née J. de Lyon  
Décédée le 24 janvier 1832  
A l'âge de 29 ans  
Priez pour elle  
Conjugi Conjux Optimo

Dans une lettre du 21 mai, le peintre A. Fourié me fit remarquer que cette tombe ne se distinguait par aucun emblème religieux.

L'absence de croix, écrit-il, semblerait indiquer qu'il n'y a pas eu de cérémonie à l'église, et, en ce cas, expliquerait pourquoi la mention du décès de Fanny F. ne figure pas sur les registres du cimetière, où n'étaient inscrits que les défunts en règle avec le clergé<sup>92</sup>.

Nous constatons ainsi que la photographie, à son tour, est venue confirmer l'absolue réalité

---

<sup>91</sup> Cf *Bulletin de la société Fiat-Lux*, avril-juin 1942.

<sup>92</sup> Cf. *Bulletin de la société Fiat-Lux*, janvier-mars 1942.

substantielle des êtres qui se manifestent dans les séances de matérialisation. Quand on est certain qu'aucun compère n'a pu s'introduire dans la salle, que les expérimentateurs se connaissent comme d'honnêtes gens, que l'on opère soi-même, avec son propre appareil et ses propres plaques, il est bien clair qu'une photographie prise en de telles conditions supprime toute explication par la fraude ou l'hallucination, car les sels d'argent ne sont pas sujets à la suggestion ou à l'hallucination ! Nous sommes donc ici en face de faits certains, indubitables ; et cette certitude devient plus complète encore lorsque viendra s'ajouter, comme preuve d'objectivité des formes, les moulages. Mais avant de passer à l'examen de cet autre procédé de contrôle, nous devons dire encore quelques mots sur les condamnations qui ont été prononcées au simple vu de telles photographies, sans avoir tenu un compte suffisant des conditions dans lesquelles elles furent obtenues. Il est en effet un certain nombre de ces documents photographiques dont la netteté et la beauté soulèvent la méfiance ; mais ceci ne doit pas nous surprendre lorsque nous trouvons sous la plume de deux expérimentateurs dignes de toute confiance : MM. les Drs Gustave Geley et Eugène Osty – qui furent tous deux directeurs de l'Institut métapsychique international – des phrases comme celles-ci : « Ces visages étaient vivants ; leur regard très vif, s'attachait fixement aux expérimentateurs ; leur physionomie grave et calme, reflétait une apparente dignité sévère ; ces êtres semblaient conscients de l'importance de leur rôle ; pour mieux se faire examiner, ils saisissaient fréquemment les écrans phosphorescents assurant l'éclairage, et les approchaient de leur visage, ou encore en dirigeaient la lumière sur les moules de paraffine obtenus... » Dr Gustave Geley.

« Je revois en pensée ces beaux visages, tous différents ; je me rappelle leurs formes, leurs regards, le bruit de leurs paroles, leurs mouvements d'approche, leurs départs agiles et silencieux vers d'autres assistants qui, tout de suite, accusaient leur visite. Les visages qui se sont montrés furent aussi divers que des figures de personnes croisées dans la rue... » Dr Eugène Osty.

Sous la plume d'autres auteurs on trouve des expressions tout aussi admiratives : beauté absolument idéale ; d'une merveilleuse beauté ; gracieuse et belle, etc.

Divers détails, qui différencient ces images des photographies courantes, notamment l'allure des ombres et des lumières, ont souvent conduit ceux qui les examinaient à les considérer comme des documents frauduleux. Mais, comme l'a remarqué Ch. Richet – si compétent en ces matières – « ces photographies n'ont aucune valeur en soi, tout dépend des conditions de l'expérience. Si les conditions expérimentales sont mauvaises, des photographies, même splendides, sont inopérantes, mais si les conditions sont irréprochables, des photographies, même médiocres, ont une valeur décisive ».

C'est pour n'avoir pas tenu compte de ces considérations que d'aucuns, à la suite du seul examen de documents photographiques de cet ordre, ont conclu à la fraude, alors que les conditions de l'expérience devaient rendre celle-ci impossible.

Les formations plates notamment ont toujours provoqué le doute. Voici ce que dit, à ce sujet, M. Ernest Bozzano, un vétérinaire de l'expérimentation, et un érudit de tout premier ordre, dans le domaine de la phénoménologie psychique : « En ce qui concerne les phénomènes de matérialisation dit « simulacres inanimés » ou « portraits supra normaux », je remarque comment ils peuvent, selon les circonstances, être animiques ou spirites.

« Ainsi par exemple, dans le cas des magistrales et suggestives expériences de Dr Wolf avec le médium Mr Hollis, on a pu observer que lorsque les fluides manquaient, on n'obtenait alors que des matérialisations plates du visage et du buste de feu le Président des Etats-Unis : James Buchanan, ami du Dr Wolf. Mais si les fluides étaient produits en abondance, alors le même Buchanan parvenait à se matérialiser intégralement, était capable de se montrer en pleine lumière, de prendre une lettre que lui tendait le Dr Wolf, de l'ouvrir, de la lire, et de répondre aux questions qui y étaient posées. »

De notre côté nous avons reçu le témoignage suivant : « Mrs Lind af Ageby, Présidente de la *London Spiritualist Alliance*, fondatrice du Bureau international zoophile humanitaire, qui eut le privilège d'assister en Amérique à de remarquables séances de matérialisation, nous a déclaré que, dans certaines conditions, le contrôle du médium apparaissait sous forme d'une matérialisation sans dos, autrement dit plate, (sans relief ni modelé). Sans doute le phénomène se produisait-il lorsque l'extériorisation fluidique était insuffisante.z

Si, examinant de telles photographies, nous sommes conduits à y relever une trame, révélant une organisation plus ou moins régulière des éléments constitutifs, cela ne doit pas nous inciter à considérer d'emblée de tels documents comme inauthentiques, autrement dit, obtenus par des moyens frauduleux. Et nous n'en voulons pour preuve que le fait suivant : Lorsqu'on examine des photographies d'étincelles électriques à haute tension (un million de volts, par exemple) on constate que l'image de la décharge offre parfois sur la plaque sensible toutes les apparences d'une étoffe blanche légère, dont on peut suivre très exactement le dessin. Qu'on veuille bien se reporter, par exemple, aux admirables photographies données dans l'*Illustration* (5 avril 1930, 19 août 1933) où figurent des reproductions d'étincelles de cette nature. On verra que nous n'exagérons rien, et l'on se convaincra que si l'on donnait à l'examen de telles photographies, sans autre commentaire, bien des personnes – même parmi les investigateurs des sciences psychiques – comme nous en avons fait l'expérience – seraient conduites à les prendre pour la reproduction d'une étoffe légère<sup>93</sup>.

Lorsqu'on compare d'autre part ces images avec une certaine catégorie de photographies transcendantes, on voit combien elles rappellent les extériorisations ectoplasmiques. Si donc l'énergie électrique à haute tension présente une trame, une structure susceptible d'apparaître nettement sur la plaque photographique, on ne saurait s'étonner qu'il en fût de même pour les énergies, de nature inconnue qui sont à la base des phénomènes de la médiumnité physique.

#### b) Moulages

Nous avons vu plus haut (Au chapitre sur le dédoublement ou bilocation) qu'il avait été possible d'obtenir, par le procédé de la paraffine fondue puis refroidie, des moulages partiels du double extériorisé de divers médiums : visage, pieds, mains, etc.

Les premiers moulages de mains matérialisées – vers 1877-1878, si nous ne faisons erreur – furent obtenus avec les médiums anglais Annie Mellon et Wood ; puis ce furent les expériences de Reimers, des docteurs Chazarain, Nichols, Richet, Geley, Crandon, Osty ; et d'autres encore, qui confirmèrent les premiers résultats.



11. Moulage de main matérialisée, obtenu à la *Société d'Etudes psychiques* de Varsovie.

---

<sup>93</sup> Voir fig. plus loin.





12. Moulage de main matérialisée, obtenu à la *Société d'Etudes psychiques* de Varsovie.



13 Moulage de pied matérialisé, obtenu à la *Société d'Etudes psychiques* de Varsovie.



14. Moulage de pied matérialisé, obtenu à la *Société d'Etudes psychiques* de Varsovie.

Les quelques relations ci-dessous attestent la réalité du phénomène, lequel revêt une particulière importance puisque, comme nous l'avons déjà vu, il est impossible, au dire des experts consultés, de produire de tels moulages par des moyens normaux.

En 1873, M. Reimers, riche manufacturier de Manchester, obtint des phénomènes si bien contrôlés que ses expériences ont pris place parmi les meilleures de l'époque. Dès cette époque, il réunit chez lui quelques personnes, et après de longues et patientes investigations, le groupe réussit à obtenir des matérialisations, alors que le médium était enfermé dans un sac en tulle et solidement attaché au dossier de sa chaise. Pour se convaincre qu'il n'y avait ni fraude, ni hallucination, M. Reimers et ses collaborateurs, outre ces précautions, voulurent des témoignages permanents de la réalité des formes matérialisées, et ils obtinrent des moulages de mains et de pieds dans les conditions que nous allons indiquer. Le phénomène se développant encore, diverses matérialisations apparurent, masculines et féminines, qui laissèrent des moules de leur visage.

*Séance du 30 Janvier 1876* (médium Mme Firman). Le médium (femme très corpulente) était couvert d'un sac de tulle qui enveloppait la tête et les mains. Il se fermait au moyen d'un cordon passé dans une coulisse assez large ; ce cordon fut solidement noué autour de la taille du médium, de sorte que les bras et le haut du corps étaient emprisonnés. Je réunis les bouts de ce cordon au moyen de plusieurs nœuds bien serrés, rendant absolument impossible le dégagement du médium. Ainsi ligoté, il était assis dans un coin de la chambre.

Après avoir soigneusement pesé la paraffine, je la mis dans un petit seau que je remplis ensuite d'eau bouillante ; en peu de temps, la paraffine était fondue, et alors je plaçai le seau sur une chaise,

à côté de Mme Firman. Ce coin de la pièce fut masqué par un rideau ; l'encoignure était complètement occupée par une étagère, deux chaises, un tabouret, le seau et un panier à papier, en sorte qu'il n'y avait aucune possibilité de s'y blottir. A une lumière adoucie, je m'assis devant le rideau et constatai bientôt que le médium se trouvait en état de transe. Aucune figure n'apparaissait, néanmoins une voix prononça ces mots : « C'est réussi ; prends doucement le moule, il est encore chaud et prends soin de ne pas réveiller le médium. »

J'écartai le rideau et j'aperçus une figure se tenant à côté de Mme Firman, mais elle disparut bientôt. Le moule était fait. Avant de délivrer le médium, je pus m'assurer que les liens étaient restés intacts. *Séance du 5 février 1876* (médium Mme Firman). MM. Oxley et Lightfoot assistent M. Reimers. Les mêmes mesures de précaution ayant été prises, M. Oxley exprima spontanément le désir d'avoir la main gauche, faisant la paire avec la main dont on possédait déjà le moule. Voici ce qui se produisit : « Bientôt on entendit le clapotement de l'eau et, la séance terminée, les assistants trouvèrent dans le seau, le moule tout chaud encore, d'une main gauche, qui donna un plâtre faisant exactement la paire avec la main droite, coulée antérieurement dans le premier moule. »

Ces deux mains – qui appartenaient à l'Entité Bertie – furent examinées, au moyen des moules ainsi obtenus, par Aksakof, qui fit les observations suivantes : « La main de Mme Firman est grande et vulgaire, celle de Bertie, petite et élégante. Ce qui saute particulièrement aux yeux, c'est la différence des doigts et des ongles. Mais la principale différence se trouve dans la longueur des doigts, comme la mensuration l'a montré : les doigts du médium ont un centimètre de plus que ceux de Bertie. La circonférence de la face palmaire de la main du médium, mesurée immédiatement au-dessous de la racine des doigts, est plus grande de 1 centimètre ; la circonférence du poignet du médium excède celle de la main matérialisée de deux centimètres. »

*Séance du 15 octobre 1879* (médium Mme Firman) – Je lus, dit M. Oxley, à Londres, où, avec M. Reimers, j'obtins une séance avec Mme Firman.

Les deux premiers jours, pendant que nous avions les mains sur un piano fermé, une force psychique touchait les notes que nous demandions ; elle nous donna des accords. Puis nous eûmes un Esprit matérialisé, puis ensuite deux.

Le lendemain, j'apportai de la paraffine ou cire à mouler, que nous fîmes fondre dans un vase posé dans un bain-marie tout bouillant ; la paraffine fondue et brûlante fut posée sur une table, à un mètre du rideau derrière lequel était placé le médium ; un bassin d'eau froide fut disposé à côté du vase de paraffine brûlante.

Un Esprit, vêtu de blanc, sortit de derrière le rideau et leva son voile pour laisser voir son corps ; il agita ses deux mains au-dessus des vases et se retira. Une voix, celle de l'Esprit de Frankie (un des contrôles) nous dit que la forme apparue était celle de Glaucus ; une autre se présenta : celle de l'Esprit Bertie. A la séance suivante, le médium étant assis à sa place, une apparition comme la veille, magnétisa les vases préparés à nouveau ; elle se retira, mais, au lieu de s'effacer derrière le rideau, elle sembla se fondre, en commençant par les pieds, et, peu à peu, le corps et la tête disparurent, ne laissant qu'une petite tache blanche qui s'évanouit bientôt. Deux autres apparitions, de sexe différent, s'approchèrent de nous ; l'homme leva le voile de sa compagne, qui trempa tour à tour et trois fois de suite sa tête dans le vase de paraffine bouillante, puis dans le bassin d'eau froide. C'était l'Esprit Lily qui se retira après l'expérience ; pour laisser le moule de son visage dans mes mains, elle avait traversé deux fois le salon avant de se retirer.

Les Esprits Glaucus et Bertie vinrent ensuite mouler leur visage et, se dirigeant vers M. Reimers, ils lui en remirent l'empreinte, puis ils disparurent en s'évanouissant comme des ombres. Le lendemain, d'autres moules de visages et de mains purent encore être obtenus, de la part de Glaucus, Lily, et Asoka, le Grec.

M. Oxley porta ces moules chez M. Brojiolli, sculpteur et fondeur, à Londres, qui s'en étonna fort,

ne comprenant pas comment ils avaient pu être obtenus. A une question de M. Oxley, qui lui demandait si de tels moules pourraient être obtenus sur des vivants, en ménageant un passage pour l'air respirable, il répondit : « C'est impossible ! »

L'expérience que nous allons maintenant rapporter a été faite en Angleterre, vers 1878, à Belper ; M. Adshead, l'opérateur, plaça le médium, Miss Wood, dans une cage dont la porte fut fermée, au moyen de vis.

Ce fut tout d'abord Maggie qui, s'étant avancée hors du cabinet, tenta l'opération du moulage. Elle s'avança vers M. Smedley et plaça sa main sur le dos du siège qu'il occupait. Sur un signe de l'Esprit, il se leva et posa la chaise devant les seaux. Maggie y prit place, elle rassembla ses longs vêtements et se mit à plonger son pied gauche tour à tour dans la paraffine et dans l'eau froide, continuant ce manège jusqu'à ce que la forme fût achevée. Le fantôme était si bien caché sous ses vêtements qu'il ne nous fut plus possible de reconnaître l'opérateur. L'un des assistants, trompé par la vivacité des gestes, s'écria : « C'est Benney !! » Alors l'apparition posa sa main sur celle de M. Smedley, comme pour lui dire : « Touche, pour savoir qui je suis. » « C'est Maggie ! » dit M. Smedley, « elle vient de me donner sa petite main. »

Quand la couche de paraffine eut atteint l'épaisseur voulue, Maggie posa son pied gauche sur son genou droit et resta dans cette position deux minutes environ ; puis elle prit le moule, le tint quelque temps en l'air, et frappa dessus de manière que toutes les personnes présentes pussent le voir et entendre les coups ; puis elle me le tendit, et je le déposai dans un endroit sûr. Maggie tenta ensuite la même expérience avec son pied droit, mais, après l'avoir trempé deux ou trois fois, elle se leva, probablement à la suite de l'épuisement de ses forces, s'éloigna dans le cabinet et ne revint plus. La paraffine qui avait adhéré à son pied droit fut ensuite trouvée dans le cabinet, sur le plancher.

Alors ce fut le tour de Benny. Il fit un salut général et, suivant son habitude, posa sa grande main sur la tête de M. Smedley. Il prit la chaise qu'on lui tendait et la plaça devant les seaux, s'assit et se mit à plonger son pied gauche alternativement dans les deux récipients, ainsi que l'avait fait Maggie, mais beaucoup plus lentement... Tout le monde put bien voir l'opération entière, depuis la première immersion jusqu'à l'achèvement du moule.

Lorsque Benny eut fini, il remit la chaise en place et fit le tour des spectateurs, leur serrant la main et causant avec eux<sup>94</sup>.

Les formes matérialisées qui se produisirent aux séances de Mme de L. (médium) voulurent laisser une preuve durable de la réalité de leur passage dans le cercle des assistants, en donnant le moule en creux de leurs mains. Elles l'obtinrent en plongeant la main à mouler alternativement dans de la paraffine fondue et dans de l'eau froide, et en la retirant ensuite, malgré la flexion des doigts, par le moyen de la dématérialisation. Ce moule en creux permettait, en y coulant un lait de plâtre fin, (l'avoir un modèle solide, sur lequel, après l'enlèvement de la paraffine, on voyait reproduits, tantôt tous les creux et saillies de la main physique du médium, tantôt des creux et des saillies qui ne lui appartenaient pas... Mme de L. m'offrit le moulage d'un double de main obtenu dans les conditions indiquées et que je possède encore. Cette main, moulée, maigre et petite, est à moitié fermée, et par conséquent la main vivante qu'elle reproduit n'a pu être retirée du moule en paraffine qui l'emprisonnait, qu'après s'être fluidifiée.<sup>95</sup>

Le Dr Nichols a relaté comment fut obtenu avec le médium Slade ; le moulage de la main de l'Esprit Willie.

Pendant le séjour de M. Eglinton chez moi, dit le narrateur, nous essayâmes d'obtenir des moules de mains d'Esprits matérialisés. Ma fille Willie, qui nous avait donné des dessins et de l'écriture,

---

<sup>94</sup> Cf. Gabriel Delanne : Les apparitions matérialisées des vivants et des morts, p. 259, sq.

<sup>95</sup> Cf. Dr L. T. H. Chazarain : Matérialisations peu connues observées à Paris, p. 17.

promit de tenter l'expérience, en tâchant de nous donner un moule de sa main. Nous fîmes en conséquence les préparatifs voulus. Nous achetâmes deux livres de la meilleure paraffine telle qu'elle est employée pour l'éclairage. Je la fondis dans mon cabinet et la jetai dans un seau plein d'eau chaude pour la tenir fluide. Je plaçai à côté un autre seau plein d'eau froide.

Nous avons invité un cercle choisi d'environ douze personnes ; le seul étranger était un médecin allemand, le Dr Frièze<sup>96</sup>. Un rideau séparait un coin de la salle de nos séances. M. Eglinton était assis derrière, au milieu, au point où se joignaient les deux pans du rideau, et en face de lui se tenait le Dr Frièze qui lui tenait les mains. Le gaz brûlait brillamment, de telle sorte que l'on se voyait parfaitement. Quand tout fut prêt, j'apportai les deux seaux de mon cabinet et je les plaçai dans le coin de la chambre, derrière le rideau, à environ six pieds de M. Eglinton, dont les mains, comme il a été dit ci-dessus, étaient tenues par le Dr Frièze.

Les assistants étaient assis aussi loin que possible du rideau ; chacun était distinctement visible ; personne n'était proche des seaux, on ne pouvait les approcher. Au bout de quelques secondes nous entendîmes des voix dans le coin, près des seaux et des clapotements dans l'eau. Puis, après les signaux faits au moyen des coups frappés, j'accourus et apportai les deux seaux de derrière le rideau. Dans l'eau froide nageaient deux mains de paraffine solide. L'une d'entre elles ressemblait à un gant épais d'albâtre, l'autre était semblable mais plus petite. Quand je pris la plus grande masse, je la trouvai creuse et vis qu'elle présentait l'aspect d'une main humaine. La plus petite était le moule d'une main d'enfant. Une dame présente reconnut une particularité : une légère déformation qui était propre à sa fille qui se noya dans l'Afrique australe à l'âge de cinq ans. Je portai les deux seaux dans mon cabinet, fermai la porte et mis la clé dans ma poche.

Le lendemain matin, nous nous procurâmes du plâtre fin de Paris, que nous trempâmes et introduisîmes dans la grande forme, après quoi nous fîmes fondre la paraffine dans de l'eau chaude. La belle main de ma fille Willie avec ses doigts sveltes, artistiques, et leur pose gracieuse, telle qu'elle les tint en les plongeant dans la paraffine chaude, se trouve maintenant sous verre sur ma cheminée. C'est une main qui ne ressemble pas aux mains de convention produites par les sculpteurs. C'est une main pure, naturelle, anatomique, avec chaque os et chaque tendon et dont les plus fines lignes de la peau sont marquées. C'était la main que je connaissais si bien durant sa vie terrestre et que j'ai si souvent vue et sentie quand elle se matérialisait.<sup>97</sup>

Au cours des séances organisées avec Mme d'Espérance, se manifestait une Entité du nom de Népenhès, dont nous avons parlé plus haut, et qui donna le moulage d'une main dans les conditions suivantes : « L'une des expériences que nous avons le plus ardent désir de mener à bien était le moulage d'une main ou d'un pied de l'un de nos Esprits matérialisés. Aussi, dans cet espoir, nous placions chaque soir, dans le cabinet médiumnique, un seau d'eau chaude avec de la paraffine fondue et un seau d'eau froide. M. Bjortedt, que nous avons choisi comme directeur des séances, demanda à Népenhès si elle consentirait à tenter cette expérience, lui déclarant qu'elle nous rendrait à tous le plus grand service et nous donnerait la satisfaction de posséder un témoignage de son passage au milieu de nous. Elle écouta avec attention et nous fit comprendre qu'elle tenterait l'expérience (elle se communiquait en grec ancien). »

Voici le récit de cette tentative : « Nous entendons le clapotement de l'eau. Notre curiosité et notre intérêt sont à leur comble. Réussira-t-elle ? Notre émotion gagne le médium, qui fait cette remarque : « Il vaudrait mieux ne pas me parler ; efforcez-vous de vous calmer et de rester tranquilles. »

---

<sup>96</sup> Le Dr Frièze a publié : *Jenscits des Grabes et Stimmen aus dem Reich des Geistes*.

<sup>97</sup> Cf. Gabriel Delanne : *Les apparitions matérialisées des vivants et des morts*, t. II, p. 463, reproduit d'après *Spiritual Record*, déc. 1883.

Pendant plusieurs minutes, un bruit de corps plongeant dans l'eau et en ressortant se fait entendre dans l'ombre que protégeaient les rideaux ; ensuite nous vîmes une forme blanche et brillante se pencher au-dessus des seaux. Enfin, elle se releva et vint au milieu du cercle des assistants, recouverte encore par cette brillante draperie, enveloppant ses formes de ses replis éclatants et pleins d'élégance. De ces plis sortait une main paraissant entourée de quelque chose, dont nous ne pouvions distinguer la nature. Népenhès chercha du regard M. E., assis derrière une autre personne, et alors, flottant vers lui, elle lui tendit quelque chose qu'elle portait ainsi. « Elle vient, dit-il, de me donner un bloc de paraffine. » Bientôt après il ajouta avec une profonde émotion : « Non, c'est le moule de sa main ; elle fait fondre sa main. C'est un moule qui va jusqu'au-dessus du poignet. » Tandis qu'il parlait ainsi, elle glissa sans le moindre bruit vers l'ouverture des rideaux du cabinet, le laissant debout, avec le moule dans les mains. »

Le lendemain on porta le moule à M. d'Almiri, mouleur en plâtre fin, qui tira une épreuve de la main. Lui et ses ouvriers considéraient ce moule avec stupéfaction, et déclarèrent que sa production ne pouvait être due qu'à un sortilège quelconque, car il ne pouvait avoir été dégagé d'une main humaine sur laquelle il aurait été formé. Tous les ongles comme les sillons de la peau étaient nettement imprimés. Les doigts fuselés parfaitement formés étonnaient l'artiste plus que tout le reste, car ils conservaient une incurvation qui n'aurait pu, dans aucun cas, se maintenir avec une main humaine.<sup>98</sup>

Avec le médium Franck Kluski, le Dr Gustave Geley obtenu en 1920 et 1921 de nombreux moulages de membre humains matérialisés. A *l'Institut métapsychique de Paris*, Kluski donna sept moules de mains, un moule de pied et un moule du bas du visage (lèvres et menton). Ce dernier est de dimension normale ; les huit autres sont plus petits que nature et semblent reproduire les membres d'un enfant de cinq à sept ans.

Les moulages se formaient sur demande, pendant la séance. L'opération commençait généralement après vingt minutes en moyenne, mais était rapidement conduite, une à deux minutes ; parfois moins. L'opération, dont on suivait les phases par le bruit de brassement du liquide, se faisait en deux ou trois temps. La main agissante se plongeait dans le bassin, en sortait et venait avec les doigts imprégnés de paraffine chaude toucher les mains des contrôleurs, puis se replongeait dans le bassin. Après quoi le gant de paraffine encore chaud, mais déjà solide, était déposé généralement contre la main d'un des contrôleurs.

A Varsovie, en 1921, également avec Franck Kluski, le Dr Geley obtint une nouvelle série de moulages. Le mode opératoire fut le même. Le contrôle du médium consistait essentiellement dans la tenue de ses deux mains. Plusieurs de ces moules sont sans le moindre défaut. Les détails anatomiques sont tous extrêmement nets. Les lignes de la main, les sillons de la peau, ont laissé une empreinte aussi parfaite que celle d'organes vitaux normaux.

Les moulages de pieds, de doigts et de mains obtenus avec Kluski ont été soumis par le Dr Geley à des experts qualifiés. Voici ce qu'ont déclaré MM. Gabrielli, père et fils, et Baretini, mouleurs : « Nous avons été immédiatement frappés par les trois remarques suivantes :

1) L'opération de coulage du plâtre, dans les moules de paraffine, révèle des fautes de technique qui prouvent objectivement, en dehors de toute autre considération, le manque de compétence de l'opérateur (en l'occurrence le Dr Geley) en même temps que sa bonne foi. Par exemple, dans le document n° 1, les extrémités des doigts sont restées pleines d'air, ce qu'on voit nettement par transparence. Le plâtre n'a donc pu atteindre ces extrémités. Cette défectuosité qu'un mouleur expérimenté eut très facilement évitée, est la preuve formelle que le plâtre a été bien coulé dans les

---

<sup>98</sup> Cette citation est empruntée au livre : *Harper i Luften* écrit par un avocat qui assistait à la séance. Voir aussi *Ligt* du 14 janv. 1904.

moules et que la pièce n'est pas un moule de plâtre qui a été plongé dans de la paraffine fondue. Du reste, le plâtre n'a pas rempli entièrement les moules de paraffine. Sur les parcelles des gants de paraffine qui débordent les plâtres, on trouve l'impression des détails anatomiques dont nous parlerons plus loin. Donc aucun doute possible sur la manière dont les documents soumis à notre examen ont été obtenus : ce sont bien des moules de paraffine qui ont été remplis de plâtre.

2) La seconde remarque que nous avons faite est celle de la minceur extrême de la couche de paraffine constituant les moules. Les parois n'atteignent nulle part un millimètre. Elles ont la minceur d'une feuille de papier. Cette minceur est telle qu'on voit, à travers la couche de paraffine, sur le plâtre sous-jacent, tous les détails anatomiques, plis de la peau, sillons, lignes, ongles.

3) La troisième remarque est celle de la finesse et de la vérité de ces marques anatomiques. On sent positivement la vie en dessous de ces moules étranges et décevants. Ce sont, de toute évidence, des mains vivantes, qui ont servi à ces moulages.

Nous retrouvons non seulement les détails anatomiques, mais aussi des traces de contractions musculaires explicables seulement par des mouvements volontaires. Il y a des froissements de la peau qui ne laissent aucun doute à ce sujet. Après ce premier examen, nous avons procédé au démoulage en nous servant d'un jet de vapeur qui nous a permis d'enlever la paraffine, écaille par écaille, sans altérer le plâtre sous-jacent. Nous retrouvâmes sur les plâtres, les détails perçus à travers la couche de paraffine. De notre examen minutieux et prolongé, nous sommes à même de conclure : des moulages aussi parfaits, avec une telle finesse de détails, avec des indices de contractions musculaires actives et les plis de la peau, n'ont pu être obtenus que sur une main vivante. Ce sont des moulages de première opération, des originaux et non des surmoulages.

Nous avons alors recherché comment il serait possible d'obtenir, par les procédés les plus divers, des moulages analogues à ceux que nous venions d'examiner. Nous avons examiné spécialement les deux procédés indiqués par le Dr Geley :

1° Le procédé du démoulage, par section d'une partie des moules de paraffine, et raccords, après sortie de la main opérante, n'a sûrement pas été employé dans les pièces que nous avons expertisées.

a) En effet, nous n'avons constaté ni traces de soudures, ni grattage, ni aucune des déformations inévitables par ce procédé. Il n'y a pas de raccords dans les gants que nous a soumis le Dr Geley. Il y a, çà et là, des cassures et affaissements, par place, des gants : cassures et affaissements explicables par la fragilité extrême de ces gants, mais il n'y a rien qui ressemble à un raccord, qui puisse être confondu avec un raccord.

b) En tout état de cause, l'opération du démoulage d'une main vivante n'eut pas été réalisée avec des gants aussi minces. Ces gants se seraient infailliblement brisés à la moindre tentative de retrait. C'est ce dont chacun peut d'ailleurs s'assurer facilement. La sortie d'une main vivante de moules de paraffine n'ayant qu'une épaisseur moindre d'un millimètre est une impossibilité.

c) Même avec des moules épais, le démoulage d'une main vivante de certaines des pièces que nous avons examinées, même après section de la base, eût été impossible.

2° L'autre procédé indiqué, consisterait dans l'usage d'une main en substance fusible et soluble (sucre, gélatine ou autre). Cette main serait plongée dans un bain de paraffine, puis dissoute dans un baquet d'eau froide, ce qui permettrait d'obtenir un moule de paraffine complet, sans raccord et aussi mince qu'on le voudrait. Le procédé est fort ingénieux, mais à notre avis, il n'a pas servi aux documents qui nous ont été soumis. Un surmoulage ne saurait offrir la même finesse de détails qu'un moulage de première opération. Les traces délicates disparaissent inévitablement dans les surmoulages. Un artiste spécialiste ne confondra jamais un moulage de première opération avec un

surmoulage. A notre avis, formel et sans réserve, les pièces que nous avons étudiées sont, nous le répétons, des moulages de mains vivantes. Nous nous sommes demandé si l'usage de mains de cadavres eût pu, à la rigueur, être employé ? Nous avons conclu par la négative. Les traces de contractions musculaires prouvent qu'il s'agissait de mains vivantes. Du reste, il y aurait eu impossibilité à sortir des mains de cadavre de moules tels que ceux-là, quel que fût l'artifice employé.

Nous avons fait de nombreuses tentatives pour produire artificiellement, par les moyens les plus divers, des gants analogues à ceux qui nous ont été soumis. Elles ont complètement échoué.

Nous concluons qu'il nous est impossible de comprendre comment ces moules de paraffine du Dr Geley ont été obtenus. C'est pour nous un pur mystère. »

Le Dr Geley a fait suivre cette déclaration des considérations suivantes : « Etant donné que le médium était tenu par les deux mains, toute fraude était impossible, pour les raisons suivantes :

1) L'usage d'un simulacre en caoutchouc est inadmissible. Ce procédé ne donne que des résultats grossiers et ridicules, dont l'origine se révèle à première vue.

2) Il n'est pas possible de reproduire des gants analogues aux nôtres par l'usage d'un premier moule rigide. Des essais élémentaires le démontrent immédiatement.

3) Le procédé d'un premier moule en substance fusible, recouvert d'une couche de paraffine pendant la séance et dissout dans un baquet d'eau froide, est incompatible avec les conditions dans lesquelles nous opérons. Nous n'avions pas de baquet d'eau froide.

4) L'hypothèse de l'usage d'une main vivante (du médium ou des assistants) est inadmissible. Ce truc n'a pu être employé pour des raisons nombreuses dont les principales sont les suivantes :

a) Il eût imposé des moules très épais et solides, alors que les nôtres sont tous très minces et fragiles.

b) La position intentionnelle des doigts dans certains de nos moules eût rendu impossible le retrait d'une main vivante, quelle que fût l'épaisseur des parois et quel que fût l'artifice.

c) Les dimensions de nos moules n'ont souvent pas de rapport avec celles du médium et des assistants. Nous avons obtenu, soit à Paris, soit à Varsovie, des moules se rapportant, comme dimensions, à des mains d'enfants, alors qu'il n'y avait pas d'enfant dans la salle.

d) L'examen anthropométrique des empreintes digitales prouve que les moulages ne sont pas ceux de la main du médium.

e) L'hypothèse des moules fabriqués hors séance et apportés par le médium ou les assistants est réfutée par le contrôle des colorants et de la substance chimique introduite (par moi) en secret dans notre paraffine.

f) Enfin le rapport des experts mouleurs est catégorique et décisif.<sup>99</sup>

En 1926, le Dr Tillyard, membre de la Société Royale de Londres, traversant l'Atlantique à son retour d'Australie, avait eu l'occasion d'étudier la médiumnité de Margery, femme du Dr Crandon, dont les facultés médiumniques l'avaient frappé à tel point qu'il voulut en rendre compte dans *Nature*, magazine scientifique très apprécié en Angleterre, mais jusque-là assez fermé aux études psychiques. Cet article lui valut un certain nombre d'objections auquel l'auteur songea à répondre par une « démonstration propre à défier la critique. » Il rêva dès lors d'étudier Margery de plus près et seul à seul. Mais la chose était délicate et n'allait pas sans difficultés.

En juin 1928, au retour d'un voyage en Nouvelle-Zélande, le Dr Tillyard passait de nouveau par Boston et se présentait chez les Crandon, avec une lettre d'introduction de Sir Oliver Lodge. Arrivé

---

<sup>99</sup> Cf. Dr Gustave Geley : *L'ectoplasmie et la clairvoyance*, p. 278.

le 28 août, il assistait à plusieurs séances données en petit comité, et le 10 août, il obtenait la séance privée souhaitée, dans une salle faisant partie d'un immeuble étranger. M. E. Dudley, qui assistait en spectateur aux préparatifs de cette séance, et qui se tint jusqu'à la fin derrière la porte fermée, rédigea durant sa faction un carnet de notes, dont un minutieux exposé du Dr Tillyard devait constituer une confirmation magistrale.

Voici d'après M. Dudley comment se déroula cette mémorable séance privée du 10 août 1928 :  
« Nous sommes à Boston, Commonwealth Avenue, 353, dans les bureaux de M. J. J. Skirball, docteur en médecine.

Miss Landstrom conduit Margery et l'introduit dans la salle ; elle viendra la reprendre après la séance. Le Dr Tillyard et M. Dudley sont introduits par le Dr Skirball. Nulle autre personne à aucun moment ne pénétrera dans la salle.

On s'est procuré les matières nécessaires à l'obtention des empreintes, ainsi qu'un cornet pour servir à la voix-directe. Margery, placée sous le contrôle de Miss L., porte pour tout vêtement un peignoir de bain, des bas et des souliers. Les poignets sont assujettis aux bras du fauteuil par un ruban de chirurgien ; les chevilles et les jambes attachées au siège de la même façon. Les nœuds sont marqués d'une croix sur les poignets et sur les bras, par le Dr Tillyard.

Le Dr Skirball quitte la salle, suivi de M. Dudley, aussitôt que sont achevées ces dispositions préliminaires. Le Dr Tillyard reste seul avec Margery. Celle-ci, assise et ligotée sur un fauteuil, ne peut ni mouvoir les pieds ni toucher la table de ses mains. Le Dr Crandon et M. Dudley sont dans le vestibule, dont la porte accédant à la salle est fermée à clé par le Dr Tillyard, et la séance commence à 21 h. 12.

Au bout de trois minutes, Walter (Walter, frère décédé de Margery est son principal contrôle.) s'annonce : il appelle le maître du logis, le Dr Skirball (qui est oculiste) : « Allô ! L'œil en boule ! Où est la blonde ? » (La nurse est blonde.)

Puis il se met à siffler, entame une conversation (par voix directe) avec le Dr Tillyard, à qui il demande de verser de l'eau chaude dans un plat et d'y plonger un morceau de cire estampée. Trois empreintes digitales sont obtenues à quatre minutes d'intervalle. Il est 21 h. 29.

A 21 h. 30, le Dr Tillyard annonce qu'il installe le cornet-vocalisateur. Au même instant, Walter fait observer qu'il se pourrait qu'il n'ait pas assez d'énergie ; ce à quoi le Dr Tillyard répond : « Si vous n'avez pas assez d'énergie, pourquoi ne m'en empruntez-vous pas ? » Et Walter de répliquer : « Parce que vous n'en avez pas vous-même ! »

Usant alors du cornet acoustique posé près du médium, Walter crie : « Allo Skirball, froussard de Skirball ! »

A 21 h. 57, le Dr Tillyard annonce que l'épreuve du cornet est terminée, ainsi que celle des empreintes, que les cachets des ligatures sont intacts. Il ajoute que Walter lui a déclaré qu'il va bientôt travailler *sur son dos*.

La séance prend fin à 22 h. 42. La porte est ouverte. Margery libérée de ses liens, est emmenée par la nurse. Rien de suspect ne fut remarqué, ni sur elle, ni autour d'elle. Mais elle se plaignait d'un malaise au niveau de la douzième vertèbre dorsale, et la première vertèbre lombaire se révéla rouge et enflammée. Le dos cependant avait été protégé par un oreiller souple. Le malaise était dissipé une heure plus tard. Trois épreuves en négatif du pouce de Walter avaient été obtenues.

Dans la lettre qu'écrivit le Dr Tillyard à Sir Oliver Lodge, à la suite de cette séance seul à seul avec Margery, on lit ceci : « Sans conditions, en toute confiance, le Dr Crandon remit Margery entre mes mains. J'estime que les dispositions prises répondaient aux plus sévères exigences de contrôle et qu'elles peuvent servir à affirmer le plus merveilleux résultat qu'ait enregistré l'histoire du



psychisme expérimental. Ce résultat est tel qu'il me semble impossible de trouver le plus léger prétexte d'en amoindrir la portée. Cette séance marque pour moi le point culminant des recherches psychiques. Je peux maintenant dire : *nunc dimittis* et continuer ma carrière d'entomologiste.<sup>100</sup>

En 1930, Walter avait déjà donné plus de cent quarante empreintes digitales, en des conditions d'expérience très variées et avec des témoins différents. Ces empreintes permirent de constater qu'elles reproduisaient exactement, pour le pouce, les caractéristiques de l'un de ceux de Walter, alors qu'il était en ce monde, car celui-ci avait laissé son empreinte sur un rasoir dont il s'était servi avant sa mort. Nous rappelons que Walter était un frère de Margery.

Signalons encore, pour terminer cet article, que le 14 novembre 1938, les médiums anglais W. et J. Finney ont produit des mains moulées, avec doigts croisés. Deux mains s'entrecroisant, ainsi qu'une main tenant une croix furent également obtenues.

---

<sup>100</sup> Les deux comptes-rendus de MM. Tillyard et ont été reproduits tout au long dans *Psychic Research* d'avril 1931. Cf. *Psychica*, 15 août 1931.

## Chapitre IV - Empreintes et main de feu

Il existe encore un phénomène dont la nature contribue à donner la preuve de l'objectivité des fantômes. C'est le fait que, dans certains cas, leur attouchement peut provoquer sur les corps avec lesquels ils entrent en contact, une action analogue à celle que produirait une flamme ou un objet brûlant.

Nous avons relaté dans un précédent volume<sup>101</sup>, les circonstances qui permirent de retrouver les traces d'un criminel, ensuite des indications spontanées que donna la victime, par l'intermédiaire d'un homme auquel elle apparut en tant que fantôme. Ayant posé sa main sur l'épaule de cet homme, alors que celui-ci demandait à l'apparition un signe durable de sa présence, cette main y laissa une trace visible : les cinq doigts, et plus particulièrement le pouce de la main, y étaient marqués comme c'eût été le cas par l'emploi d'un fer rouge.

Voici quelques exemples de même ordre :

Le *Vénérable Chapitre* de Pest possède une ancienne chronique latine publiée en 1654 par ordre de l'Archevêque de Strigont, Mgr George Lippai, qui relate qu'un Allemand, du nom de Jean Clément, décédé à l'âge de 60 ans, apparut à plusieurs personnes et en particulier à une jeune fille du nom de Regina Fischer, âgée de 19 ans. Alors que celle-ci tombait en transe, se produisaient des phénomènes lumineux, des apports, des déplacements d'objets, des voix, etc., notamment une voix-directe, qui causa avec des prêtres accourus sur place et dont plusieurs affirmèrent avoir reconnu sans contestation possible la voix authentique de Jean Clément.

A un certain moment, l'Esprit devint turbulent et violent, battant les portes, etc. Craignant d'être, malgré tout, la victime d'une illusion, la jeune fille demanda au revenant s'il était un bon Esprit et, dans ce cas, de la toucher du doigt. Alors dit la chronique : Il lui toucha le bras droit, ce qu'elle sentit aussitôt. Soudain apparut une ampoule, avec le même sentiment de douleur que si c'eût été une brûlure ; et pour attester le phénomène, l'ampoule demeura et tous les domestiques la virent... Puis Regina lui demanda de faire le signe de la croix. « Voici, dit-il alors, ce que tu demandes. » En même temps, par-dessus son vêtement, il montra une croix de flamme et brûla profondément la main de la jeune fille, en la marquant d'une croix que chacun put voir.

Regina désirant de plus amples preuves, demanda un autre signe encore. Elle lui montra des lettres que l'évêque de Smyrne avait écrites et signées, lettres dans lesquelles il demandait diverses choses que la jeune fille ignorait. L'Esprit répondit qu'il ne savait pas lire ; cependant, qu'il allait donner satisfaction ; et alors, prenant ces lettres avec ses trois premiers doigts, il les traversa comme par le contact d'une flamme. La jeune fille demanda que l'Esprit fasse le même signe sur des monnaies. Il prit alors une monnaie, la jeta à terre et, saisissant des mains de la jeune fille un morceau d'étoffe, il le jeta sur la pièce de monnaie, après quoi, saisissant sa main avec force, et la brûlant, comme précédemment, il imprima sur l'étoffe le signe d'une triple croix. La sœur de Regina et plus tard les domestiques purent constater de leurs propres yeux la marque de la flamme sur l'étoffe de lin et sur la monnaie. Et beaucoup de personnes purent voir et toucher les marques sur le manteau, sur l'étoffe, sur la monnaie ainsi que la brûlure des lettres... La main droite qui est marquée représentait exactement la main droite de Clément comme si c'eût été sa main véritable. En effet, de son vivant, une partie de son index avait été amputée par un chirurgien, et c'est ce qu'on pouvait constater sur l'image.

---

<sup>101</sup> Cf. *La mort, cette inconnue*, p. 152.

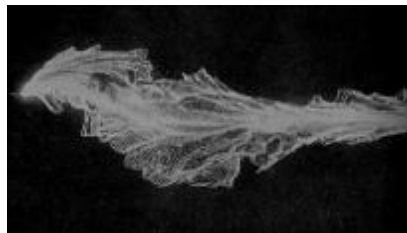


15. Moulage de mains matérialisées, obtenu à la Société d'Etudes psychiques de Varsovie.



16. Moulage de mains matérialisées, obtenu à la Société d'Etudes psychiques de Varsovie.

Il existe, à Rome, un Musée d'Outre-Tombe dans lequel le Père V. Jouet, Missionnaire Apostolique, a réuni de précieux objets et documents concernant différentes manifestations de décédés. La partie la plus curieuse de la collection consiste en photographies d'empreintes de mains de feu, laquelle collection, paraît-il, augmenterait chaque jour. Parmi ces documents figure la reproduction d'empreintes de cette sorte, que l'on conserve encore dans le couvent de religieuses de Sainte-Claire, à Todi, en Omorie.



17. Arc électrique obtenu au laboratoire Ampère par court-circuit d'un courant alternatif de 1 million de volts. (D'après l'*Illustration* du 19 août 1933).



18 Fragment d'un arc électrique obtenu sous une tension d'environ 1 million de volts dans le laboratoire de la *Metropolitan Vickers Electrical Company*. (D'après l'illustration du 5 avril 1930).

La protagoniste du fait ci-dessous est Claire-Isabelle Fornari, née à Rome le 25 juin 1637, abbesse du dit couvent, et morte en 1744.

Voici, d'après le professeur Jouet, les impressions qu'il a rapportées de sa visite à ce couvent : « Le

vendredi 17 juillet 1901 nous avons eu la consolation de nous arrêter à Todi, dans le couvent des sœurs Clarisses, où se sanctifia, il y a près de deux siècles, la vénérable Claire-Isabelle Fornari, dont les nombreux miracles en firent introduire la cause de béatification et de canonisation auprès de la Sainte Congrégation de Rome... Nous pûmes voir de nos propres yeux et tenir en nos mains, parmi d'autres reliques et d'autres précieux souvenirs, les traces encore distinctes et intactes que laissèrent sur les objets et les vêtements de la Vénérable les mains de feu du décédé Révérend Père Panzini, abbé olivétain de Mantoue, quelques minutes avant d'être délivré du Purgatoire.

La tablette en bois sur laquelle le défunt laissa l'empreinte en feu de sa main gauche, et sur laquelle il traça du pouce de la main droite une croix en feu, servait à la Vénérable sœur Claire-Isabelle pour la préparation des effigies de l'Enfant-Jésus en cire. La feuille de papier avec l'empreinte de feu de la main gauche du décédé est enfermée dans deux plaques de cristal ; la manche de la tunique ainsi que la manche de la chemise avec l'empreinte en feu de la main droite, ont été photographiées d'un seul côté.

Le rapport reproduit ci-dessous, écrit entièrement par le confesseur, le Père Isidore Gazale, abbé du Très-Saint-Crucifix, à la date du jour même de l'événement, a été transcrit sur deux pages du registre dans lequel on garde les gestes de la Vénérable... »

Voici maintenant les passages de ce rapport qui ont trait *aux mains de feu* : « Ayant dit cela, cette âme (celle du Révérend Abbé Panzini), plaça sa main sur une tablette que la sœur Claire-Isabelle avait devant elle pour la confection de ses effigies de l'Enfant-Jésus en cire ; et d'abord, elle imprima sur cette tablette le signe de la croix... La croix et la main restèrent gravées sur la tablette. L'apparition prit ensuite par le bras la Sœur, de l'autre main elle pressa une feuille de papier, au moyen d'un dessein répété. Cette main me semble bien celle de l'abbé ; ceux qui l'ont connu comme moi sont du même avis. On n'aurait pu la faire plus ressemblante, car celle-ci a bien été produite par sa propre main ; mais je n'ai jamais vu une reproduction ressemblant autant à l'original. Après avoir fait cela et lui avoir laissé ce signe, cette âme s'envola pour envoyer du beau Paradis, mille bénédictions à la religieuse.

Dès que Sœur Isabelle m'eut relaté tout cela, je lui ordonnai de détacher la manche de sa tunique, ainsi que celle de sa chemise et de me les apporter avec la feuille de papier et la tablette. C'est ce qu'elle fit, ne gardant pour elle que la plaie, qui lui était restée sur le bras par suite de la brûlure produite par la main de feu... »

Sœur Thérèse-Marguerite Gesta, née à Bastia (Corse) le 15 mars 1797, avait revêtu l'habit religieux dans le couvent des Tertiaires de Foligno, où elle mourut le 4 novembre 1853.

Voici, d'après la relation qu'en a donné la Mère Abbesse Marie-Victoire-Constante Vichi, dans quelles conditions furent obtenues des empreintes de la main de la décédée.

Trois jours à peine s'étaient écoulés depuis celui du décès, lorsqu'une voix lugubre et plaintive commença, de temps à autre, à se faire entendre dans la chambre où sœur Thérèse était morte, ou dans les pièces voisines. Le 16 du même mois, à 10 heures du matin, la religieuse de chœur Sœur Anne-Félicie Menghini, s'était rendue dans la grande lingerie, pour y remplir quelque besogne. Pendant qu'elle montait l'escalier, elle entendit une plainte étouffée et elle crut reconnaître dans ces sons la voix de sa défunte compagne de travail... Ayant ouvert, en vain, divers placards, la religieuse, effrayée s'écria : « Jésus, Marie ! Qu'est-ce donc ? » Elle avait à peine terminé ces mots, que la voix lugubre de la défunte, avec un soupir pénible s'écria : « Mon Dieu ! que je souffre ! » Sœur Anne-Félicie, en entendant cela trembla et pâlit, reconnaissant nettement la voix de la morte. Toutefois, elle lui demanda : « Et pourquoi ? » Et la décédée de répondre : « Pour la pauvreté. » « Comment ! répliqua l'autre ; vous étiez pourtant si pauvre ! » « Ce n'est pas pour moi, reprit la défunte, c'est pour les religieuses. S'il suffit d'un, pourquoi deux ou trois (?) et fais bien attention ! » A ces mots, la chambre se remplit d'une dense fumée (Sans doute un nuage d'ectoplasme.) et

l'ombre de la défunte se dirigea de l'un des placards vers l'escalier, en continuant à parler, mais sans qu'Anne-Félicie put comprendre ce qu'elle disait. En arrivant à la porte, elle dit à haute voix : « C'est une miséricorde ; je n'y retourne plus, et en signe de cela... » A ce moment, elle frappa contre la porte un coup bien net ; aussitôt la fumée disparut et la grande chambre redevint claire... Les nonnes accoururent tout aussitôt dans l'appartement de l'abbesse autour de Sœur Menghini, pour entendre de sa propre bouche le récit de ce qui s'était produit... Alors elles se rendirent toutes ensemble examiner la porte et y trouvèrent gravée la main de Sœur Thérèse-Marguerite, d'une façon plus parfaite que n'aurait pu le faire l'artiste le plus expert, au moyen d'une main de fer rougi.

»  
Le Dr Justinus Kerner, médecin des prisons de Weinsberg, à qui l'on doit le fameux ouvrage sur la *Voyante de Prévorst* a reproduit les nombreux interrogatoires auxquels furent soumis les prisonniers qui séjournèrent successivement dans la cellule de la voyante, afin de la surveiller. Cette voyante était une certaine Elisabeth Eslinger, détenue pour infraction aux lois, relativement à la recherche d'un trésor caché. Elle était douée de grandes facultés médiumniques, et antérieurement à sa détention avait eu déjà des rapports avec l'Esprit qui se manifesta ensuite à elle, avec tant d'insistance, dans la prison.

Parmi les nombreux incidents rapportés par les personnes qui furent invitées à contrôler la prisonnière, et parmi lesquelles figurent, outre des détenus, plusieurs personnalités honorablement connues, on relève plusieurs empreintes de mains de feu.

Presque toutes les nuits, Elisabeth Eslinger, qui était une femme saine et robuste, âgée de 38 ans environ, était visitée dans son cachot par un Esprit disant avoir été un prêtre catholique ayant vécu à Wimmenthal, et qui se trouvait depuis bien longtemps dans le monde spirituel en des conditions inférieures, par suite de graves fautes qu'il avait commises de son vivant. Il était obsédé par un monoïdéisme post-mortem, qui concordait avec sa conviction d'avoir été ici-bas un prêtre catholique, puisque ce monoïdéisme consistait à demander à la voyante et à tout le monde de prier pour son âme.

Il se manifestait en entrant par la porte ou par la fenêtre. Lorsqu'il entrait par la porte, il l'ouvrait et la fermait d'une manière très visible, étant donné que les assistants apercevaient alors, pendant un instant, l'intérieur du couloir qui donnait accès à la cellule. S'il entrait par la fenêtre, qui était placée très haut et protégée par de solides barreaux de fer, il lui arrivait de les secouer si énergiquement, que l'apparition les ébranlait avec violence, alors que six ou sept hommes étaient nécessaires pour les secouer faiblement. Lorsque l'apparition s'approchait d'une personne, on percevait alors des bouffées de vent glacé, accompagnées de crépitements électriques et de bruits analogues à des coups de pistolet. Sa tête était entourée d'une luminosité phosphorescente. Tandis que certaines personnes ne voyaient que celle-ci, d'autres distinguaient une ombre vaporeuse de forme humaine. Les sensitifs discernaient l'aspect normal de l'Esprit, comme le décrivait la voyante. Lorsque le fantôme touchait une personne celle-ci ressentait à l'endroit touché une sensation de cuisson ; il s'y formait une tache rougeâtre, ou une ampoule. Il parlait d'une voix pénible et profonde, que plusieurs des assistants percevaient en même temps que la voyante.

Quelques membres de la commission chargée de l'enquête eurent l'idée d'enfermer un chat dans la cellule. Dès que le fantôme paraissait, cet animal se montrait terriblement impressionné ; dans ses tentatives de fuite, il se jetait aveuglement contre les parois de la pièce. Il s'introduisait ensuite sous les couvertures du lit et n'en bougeait plus. A la suite de la deuxième expérience de ce genre, le pauvre félin refusa toute nourriture et ne tarda pas à mourir.

En dehors de la cellule de la voyante, le fantôme se manifestait fréquemment auprès des membres de la commission, provoquant également des stigmates à ceux qui avaient été en contact direct avec lui. La dernière manifestation de l'Esprit se produisit alors que la voyante s'était rendue, sur la

demande de ce dernier, à Wimmenthal, afin de prier pour lui, dans le milieu où il était né et où il avait vécu. A un certain moment, les personnes qui l'avaient accompagnée constatèrent qu'elle s'était évanouie. Revenue à elle, elle raconta que le fantôme avant de la quitter, lui avait demandé de lui serrer la main. Après avoir enveloppé celle-ci dans un mouchoir, elle la tendit. Au contact de la main du fantôme, une petite flamme se dégagait du mouchoir et on y trouva les marques de ses doigts sous forme de brûlure. Après quoi l'Entité ne reparut plus, ni à la prison ni chez les membres de la commission.

Dans un long rapport relatif à une maison hantée dans laquelle apparaissaient les fantômes d'une femme habillée en noir, d'un pendu et d'un petit chien, Mme Fletcher dit : « Le petit chien blanc fit sa première apparition (sur quatorze) au mois de janvier 1900. Un après-midi, mon mari sortit de la bibliothèque où il se trouvait seul, et me dit : « J'ai vu un chien blanc dans la bibliothèque. » Je répondis en souriant : « Rien de plus naturel ; nos deux chiens ne font que passer d'une pièce à l'autre. » Mais mon mari, sérieux, me dit alors : « Je ne parle pas de tes chiens. Alors que j'arrivais, j'ai vu un petit chien blanc tourner autour du bureau et se diriger vers la porte, qui était fermée. Pensant que c'était ta Nipper, je me levai pour lui ouvrir la porte, mais le chien avait disparu. » Après ce premier incident, les apparitions du petit chien blanc devinrent fréquentes ; nous avons pu le voir tous y compris nos domestiques, nos hôtes, Miss Plumtre et son frère, etc.

Lorsque le chien effleurait les personnes sur quelque partie du corps, elles ressentaient aussitôt une sensation de brûlure au point où s'était produit le contact. Mme Fletcher écrit à ce sujet :

A l'endroit de ma jambe, au-dessus du genou, que le chien avait heurté en passant, j'ai perçu durant plusieurs heures, une sensation de picotement assez cuisant, tel celui d'une légère brûlure. Ma fille Eglantine, n'était pas présente lorsque je parlai de cela, et cependant, peu après, elle remarqua spontanément : « Maman, à l'endroit de ma jambe où le chien m'a touchée, je ressens comme une sensation de brûlure.<sup>102</sup> »

En date du 16 février 1890, une demoiselle M. P. écrivait à la *Society for Psychical Research* la relation que voici : « Ma sœur et moi dormions dans la même chambre, au dernier étage de la maison, sur de petits lits qui étaient à une distance d'environ trois pieds l'un de l'autre. Alors que j'avais 20 ans, et ma sœur 18, je me réveillai une nuit en sursaut avec l'horrible sensation qu'il y avait quelqu'un dans la pièce. Je demeurai muette pendant quelques minutes, comme paralysée par la terreur ; ensuite je trouvai la force d'appeler ma sœur. Celle-ci, avec un filet de voix exprimant une peur affreuse demanda à son tour : « Qui est dans la chambre ? Voilà un siècle que je suis éveillée, mais je n'osais parler. » A ce moment, une main glacée se posa sur ma joue. Frissonnante d'horreur, tremblante, j'appelai désespérément ma sœur, sans toutefois dire un seul mot de ce qui venait de m'arriver. Une seconde après, elle s'écria : « Une main s'est posée sur ma figure. » En proie à une terreur indicible, nous cachâmes toutes les deux la tête sous les couvertures, en criant de toutes nos forces pour demander du secours. Notre frère accourut aussitôt. Nous lui dîmes que quelqu'un s'était introduit dans la chambre. Il fouilla tous les recoins, tous les meubles, mais inutilement. En attendant, ma sœur se plaignait d'une violente cuisson à la joue. On alluma le gaz, et l'on vit alors que sur un des côtés de son visage, apparaissait une rougeur très vive, qui prit la forme d'une empreinte de main, avec des doigts ouverts. »

M. Podmore s'étant rendu auprès de la signataire de la lettre ci-dessus, apprit que les manifestations s'étaient produites quatre fois, à des intervalles de deux ou trois semaines. La troisième fois l'une des deux sœurs vit une forme vague, une ombre toute enveloppée. La quatrième fois, ce fut l'autre sœur qui aperçut à son tour l'ombre... Les empreintes sur la figure de Mlle P. étaient très nettes.

Dans une des relations données par Mme Florence Marryat, nous lisons ce qui suit : « La figure de

---

<sup>102</sup> Cf. *Journal of the S. P. R.*, vol. XIII, p. 52-64.

John Powles apparut, très différente de la fois précédente, ayant ses propres traits et sa carnation ; mais ses cheveux et sa barbe (châtains durant sa vie) semblaient phosphorescents, comme faits avec du feu vivant... Peter (le guide ou contrôle du médium) dit : « Donnez-lui votre main », ce que je fis et, comme il la baisait, ses moustaches me brûlèrent ! Je ne puis expliquer cela, je puis seulement relater le fait. »

Un de nos correspondants de France nous écrivait récemment : « Un curé vendéen, grand blessé de la guerre 1914-1918, m'a raconté ce qui suit : « Un de mes amis, curé d'une petite paroisse, vit une nuit à son chevet un de ses amis laïques, lequel venait de mourir, et qui lui demandait d'aller sans tarder prévenir sa femme qu'un papier très important était glissé derrière les tiroirs d'une commode. Il n'en fit rien ; mais la nuit suivante le même fait se reproduisit. La troisième nuit, le défunt fut plus impérieux et lui dit : « Afin que tu ne doutes pas de ma présence, j'imprime ma main sur ton drap. » Et, en effet, au matin, le prêtre vit sur son drap l'empreinte d'une main de feu. Il se résolut alors à transmettre à la veuve le message de son ami. Le papier glissé derrière les tiroirs était la reconnaissance d'une somme importante prêtée à un débiteur malhonnête qui comptait profiter de la mort de l'homme pour ne pas la rendre, bien que la femme et les enfants en eussent le plus grand besoin. »

Ces quelques exemples suffisent pour mettre en évidence l'objectivité du phénomène<sup>103</sup>.

---

<sup>103</sup> On trouvera de nombreuses relations sur des faits de cet ordre dans :

1. Une brochure du Général Peter, parue en 1922.
2. Une étude d'Ernest Bozzano, insérée dans la *Revue spirite*. N<sup>os</sup> de janvier, février, mars, avril, mai, 1931.
3. Une monographie de l'avocat Zingaropoli, signalée dans : *Luce e Ombra* de 1910, p. 464. Frank Podmore s'en était déjà occupé dans le tome X des Pr. S. P. R.
4. Max Martin, T. O. F. (Docteur en philosophie). *L'âme humaine et sa vie future*. Desclée de Brouwer, éditeurs. Cet ouvrage nous a été obligeamment signalé – alors que nous corrigions les épreuves de ce volume – par M. le Dr Hugo Oltramare, qui nous écrit : « Il y a une documentation très importante concernant les mains de feu. Je vous signale par exemple, parmi de nombreuses photographies, l'une d'elles portant l'observation suivante : Couverture du livre due perça du pouce de sa main de feu, jusqu'à la 81<sup>ème</sup> page, en 1670, à Hall (Tyrol), l'apparition de l'âme du premier vicaire Christophe Wallbach, mort le 5 mai 1605. »

## Chapitre V - Diminution de poids et dématérialisation du médium

Il résulte des observations faites par de nombreux investigateurs que la substance dont se forme le fantôme provient du médium et y retourne quand l'apparition disparaît. Mais ce n'est que lorsque des conditions exceptionnelles s'y prêtent que l'on assiste au développement complet de cette sorte d'enfantement. Le plus généralement, tout le processus de la formation se déroule à l'abri du regard et de la lumière, dans un endroit obscur : le cabinet médiumnique, nécessaire à la condensation des fluides. Il peut se faire toutefois, comme nous l'avons vu, que la genèse, la naissance, le développement et la disparition de la forme matérialisée aient lieu dans la salle, hors du cabinet. Suivant les cas, la matière médiumnique (l'ectoplasme) se montre sous l'apparence d'une fumée légère, d'une buée, puis d'un nuage blanc – souvent lumineux – dans lequel se dessinent les premiers linéaments d'une silhouette ; alors la forme se concrétise davantage, des vêtements solides et des accessoires se constituent, sous lesquels l'Esprit se trouve matérialisé. C'est donc par étapes successives que se produit le prodigieux phénomène. De nombreuses expériences ont montré, comme nous l'avons vu, que l'apparition est matérielle : photographies, moulages, action mécanique, etc., mais il est encore un autre moyen qui permet de s'assurer du fait : l'emploi de la balance. On a pu en effet, à différentes reprises, peser les formes matérialisées, et les résultats ont, non seulement confirmé la substantialité des apparitions, mais encore démontré que la substance employée par celles-ci était empruntée au médium. On a pu constater que pendant la production des phénomènes de matérialisation, ce dernier perdait une partie de son poids.

Disons en passant que ce fut, en plusieurs circonstances, un moyen de s'assurer de la bonne foi du médium, car une différence de poids entre celui-ci et l'apparition montre d'une façon certaine que le médium ne s'est point évadé de ses liens (ou du cabinet médiumnique) pour venir prendre place sur la balance, et y faire figure de fantôme, dans quel cas il y aurait identité de poids entre lui et l'apparition ; ce qui ne s'est jamais présenté.

Nous avons rapporté plus haut les expériences auxquelles s'est livré le colonel Olcott. William Crookes fit des expériences de même ordre avec Florence Cook.

« J'ai vu, dit Florence Marryat, Miss Cook, derrière le rideau, posée sur le plateau de la balance d'une machine construite exprès par M. Crookes, pour cette expérience ; le balancier était en dehors du rideau, à la vue de tous. Le médium, à l'état normal, pesait 112 livres ; mais aussitôt que la forme de l'Esprit fut complètement matérialisée, la balance n'en accusa plus que 68. »

L'Association britannique des Spiritualistes nomma une commission qui fut chargée de constater dans le local même de la société, les altérations de poids que les médiums pouvaient subir pendant le cours des manifestations physiques. Un dispositif permettait de suivre visiblement, et de mesurer les différences de poids du médium pendant toute la durée des phénomènes.

Au cours d'une séance de matérialisation, le poids primitif a diminué graduellement de trente à trente-cinq livres, et vers la fin de l'expérience a recouvré sa valeur primitive par trois sauts successifs. Durant une séance obscure, le corps d'un puissant médium à effets physiques perdrait environ la moitié de son poids et se trouverait soumis à des fluctuations diverses.

Pendant une séance de forte matérialisation avec le médium Williams, ce dernier se trouvant sur la machine à peser, son corps perdit graduellement jusqu'aux trois quarts de son poids, à ce moment, le corps gisait comme une masse inerte dans le cabinet.

De son côté, Aksakof a reproduit une attestation de M. Armstrong qui déclare : « J'ai assisté à trois séances organisées avec Miss Wood et dans lesquelles on a employé la balance de M. Blackburn. On pesa le médium et on le conduisit ensuite dans le cabinet, qui était aménagé de manière à mettre



le médium dans l'impossibilité d'en sortir. »

Trois figures apparurent, l'une après l'autre, et montèrent sur la balance. A la deuxième séance, le poids varia entre 34 et 67 livres ; ce dernier chiffre représente le poids normal du médium. A la troisième séance, un seul fantôme se montra ; son poids oscilla entre 83 et 84 livres... A une séance de contrôle avec Miss Fairbanks, celle-ci fut cousue pour ainsi dire dans un hamac, dont les supports étaient pourvus d'un enregistreur marquant toutes les oscillations de poids du médium, et cela aux yeux des assistants. Après une courte attente, on put constater une diminution graduelle du poids ; enfin une figure apparut et fit le tour des assistants. Pendant ce temps, l'enregistreur indiquait une perte de 60 livres dans le poids du médium, soit la moitié de son poids normal. Pendant que le fantôme se dématérialisait, le poids du médium augmentait et à la fin de la séance, comme résultat final, il avait perdu trois à quatre livres. N'est-ce pas une preuve que pour la matérialisation, de la matière est prise au médium ?

Si, comme nous venons de le voir, la substance charnelle du médium sert à constituer le fantôme ; le corps physique du médium doit, lorsque le phénomène acquiert une grande intensité, non seulement diminuer de poids, mais encore subir une sorte d'amputation (Nous n'employons ce terme que provisoirement, car il est impropre. Nous verrons ultérieurement que le phénomène devrait plutôt être considéré comme ce qui se passerait si un objet élastique diminuait en même temps de volume et de poids, pour revenir ensuite aux conditions premières.), si l'on peut s'exprimer ainsi. Et c'est bien ce qui semble se produire lorsqu'on se réfère aux observations faites en plusieurs circonstances. Nous en donnerons quelques exemples :

Dans la relation donnée par le colonel Olcott, et rapportée plus haut (Voir au chapitre : *Matérialisations.*), nous avons vu que le médium, Mme Crompton, semble avoir été totalement dématérialisée, bien que son corps astral (périsprit des spirites) soit resté sur son siège, puisque les liens qui la liaient à celui-ci, ainsi que le fil passant par ses oreilles, furent trouvés intacts.

Au cours d'une séance tenue chez M. Luxmore, Mme Florence Marryat ayant pénétré dans le cabinet médiumnique, où se trouvait Miss Showers (le médium) constata ceci : « Miss Showers portait toujours aux séances une robe de velours noir montante, très ajustée, attachée par derrière, et des bottines très hautes avec d'innombrables boutons. Le premier coup d'œil me terrifia, car elle semblait réduite à la moitié de sa taille habituelle et le vêtement était beaucoup trop large pour son corps ; ses bras avaient disparu et en passant mes mains dans ses manches, je trouvai qu'ils étaient devenus de la grosseur de ceux d'un petit enfant ; il en était de même des pieds qui n'occupaient que la moitié des chaussures<sup>104</sup>. »

Dans une relation due au pasteur Haraldur Nielsson, nous trouvons : « Trois fois nous avons obtenu un phénomène qui paraît incroyable à la plupart des gens : Le bras gauche du médium fut complètement dématérialisé. Le bras disparut entièrement et il fut impossible de le retrouver, quoique nous eussions éclairé la pièce et minutieusement examiné le médium. La dernière fois, sept personnes furent désignées pour contrôler ce phénomène. Ils firent la lumière tout autour du médium, mais la manche vide pendait comme auparavant. Il leur fut permis de le palper tout autour de l'épaule, mais on ne les autorisa pas à le dévêtir. Les sept membres du comité de recherches signèrent tous, sous serment d'honneur, un procès-verbal du cas. Je sais très bien que ce phénomène est excessivement rare, mais il n'est pas inconnu en d'autres endroits. Je sais par une correspondance échangée avec un psychiste français, qu'il fut observé plus tard là-bas et photographié. »

Les Esprits-directeurs parurent très satisfaits de ce résultat. Car ils pensaient avoir ainsi la certitude qu'Indridason était un médium à matérialisation.<sup>105</sup>

---

<sup>104</sup> Cf. Florence Marryat : *There is no death.*

<sup>105</sup> Cf. Haraldur Nielsson : *Mes expériences en spiritualisme expérimental.*

Aksakof a publié un livre très documenté, employé tout entier à démontrer que, dans une séance donnée le 11 décembre 1893, à Helsingfors, le médium, Mme d'Espérance, avait visiblement perdu, pour tous les assistants convenablement placés, la partie inférieure de son corps, c'est à dire que sa robe était aplatie et tombait verticalement devant le siège, comme si elle était vide, alors que le buste conservait sa forme.

Ce qui engagea Aksakof à faire une minutieuse enquête sur ce cas, c'est qu'il avait été lui-même frappé, quelques années auparavant, de constater, lors d'une séance à Gothemburg, que le corps du médium ne se trouvait plus sur sa chaise, alors que l'apparition Yolande était visible.

Pendant la séance du 11 décembre 1893, Mme d'Espérance, à un certain moment, avait mis ses mains derrière la tête<sup>106</sup> et lorsqu'elle fut lasse, elle les laissa retomber sur ses genoux, mais elle fut épouvantée en constatant qu'au lieu de ses jambes, elle sentait le siège de la chaise sur laquelle elle était assise. En se penchant pour voir ses pieds, elle faillit tomber en avant, ce qui redoubla son anxiété. Afin de s'assurer qu'elle ne rêvait pas, elle prit la main du professeur Seiling pour qu'il tâtât le siège.

Voici le témoignage de cet ingénieur, chez lequel la séance avait lieu et qui, professant la mécanique, était un esprit méthodique et froid : « Vers la fin de la séance, Mme d'Espérance, à la gauche de laquelle j'étais assis, donc tout près du cabinet, me pria de tâter le siège de sa chaise mais en me laissant guider la main. Elle conduisit alors celle-ci par-dessus tout le siège et, à mon grand étonnement, sans que je n'aie rien perçu de la partie inférieure de son corps, je pus voir et sentir la robe étendue sur la chaise. Retourné à ma place, je vis Mme d'Espérance, durant un bon quart d'heure, assise sur sa chaise, alors que manquait la partie inférieure de son corps et que la robe pendait à angle droit sur le devant de la chaise. Afin de permettre à un autre assistant de mieux examiner ce phénomène, j'échangeai ma place avec cette personne qui était placée vers le milieu du cercle ; je pus observer le retour du corps avec autant de netteté que les personnes assises de côté, parmi lesquelles se trouvait ma femme, qui assure avoir vu distinctement la partie manquante du corps revenir graduellement à l'état normal.<sup>107</sup> »

La réalité du fait a été confirmée par plusieurs des personnes qui assistaient à la séance ; leurs témoignages ont été reproduits dans le volume précité.

Les numéros des 15 avril et 1er mai des *Spiritische Bladen*, organe de la fédération spirite néerlandaise *Harmonia*, ont relaté de très intéressantes expériences remontant au début de 1932, et au cours desquelles d'étonnants résultats ont été obtenus : formations ectoplasmiques, matérialisations partielles, dématérialisation du pied droit du médium, M. Lijs, avec enregistrement photographique du phénomène, permettant de voir le soulier et le bas du pantalon flottant.

Tous ces faits mettent en évidence l'exactitude de l'enseignement donné par les maîtres de l'occultisme qui affirment que la caractéristique du médium à effets physiques, consiste à pouvoir donner de la substance éthérique et divers éléments matériels issus de son corps de chair.

---

<sup>106</sup> Mme d'Espérance restait consciente pendant que se produisaient les phénomènes de matérialisation.

<sup>107</sup> Cf. Aksakof : *Un cas de dématérialisation partielle du corps d'un médium*.

## Chapitre VI - Vêtements et accessoires

Comme on a pu le constater, les formes matérialisées apparaissent le plus souvent non pas à l'état nature, c'est-à-dire nues, mais vêtues. Ces vêtements peuvent être en tous points pareils à ceux dont nous faisons usage ici-bas. Mais, en général, ce sont plutôt des draperies dont s'entoure le fantôme. Elles donnent alors une impression de grande ténuité, car on trouve fréquemment sous la plume des observateurs les expressions suivantes : tissus légers, étoffes vaporeuses, tulle, dentelle, etc. En plusieurs occasions, il a été possible d'assister à la genèse et au développement de ces créations vaporeuses.

Asoka (un fantôme qui donna le moulage de son visage) apparut, dit M. Oxley, avec une draperie qui ne couvrait d'abord que sa tête et ses épaules, puis, en manipulant l'étoffe entre ses doigts, celle-ci s'agrandit de manière à le couvrir entièrement. C'était une gaze superbe parsemée de feuillages, mais qui disparut instantanément entre les mains ouvertes et vides de l'Esprit.

M. Livermore, assistant à une apparition de sa femme Estelle relate : « Bientôt une substance brillante, semblable à de la gaze, s'éleva du parquet. Une main de femme l'avait rassemblée, et en voilait la partie inférieure de sa face, laissant la partie supérieure découverte. C'était bien Estelle elle-même, ses yeux, son front, avec leur expression absolue. »

Au cours d'une séance tenue également chez M. Livermore, alors que se manifestait le fantôme d'un docteur Franklin, on reçut un message recommandant de couper avec des ciseaux un fragment des vêtements de nature spiritique, afin de l'examiner. M. Livermore ainsi que le Dr Gray profitèrent tous les deux de cette autorisation. La texture de l'étoffe se montra résistante pendant quelque temps et l'on put même la tirer sans la déchirer. On eut tout le loisir de l'examiner avant qu'elle ne s'évanouisse.

Le Dr Gibier, nous l'avons vu plus haut, a décrit toutes les phases de l'objectivation d'un fantôme et de la création des voiles qui l'entouraient.

Un des guides d'Eglinton, Joey, dit Mme Marryat, déclara qu'il voulait nous apprendre à faire de la mousseline. On vit alors sortir du cabinet une étrange petite forme, pas beaucoup plus grande que celle d'un enfant de douze à treize ans, avec des traits jeunes et vieux à la fois, habillé avec le vêtement blanc que Joey porte toujours.

Il s'assit à côté de moi et commença à agiter ses mains en l'air, paraissant jouer avec des balles, disant : « C'est ainsi que nous faisons les robes des dames. » Une petite quantité de mousseline apparut dans ses mains, qu'il agitait toujours de la même manière. Cette légère fabrication augmenta devant nos yeux jusqu'à ce que les flots de mousseline montant au-dessus de la tête de Joey, le couvrit au point de le cacher à nos regards. Jusqu'au dernier moment, nous l'entendions bavarder sous les amas de mousseline neigeuse, nous disant de nous rappeler comment il faisait, quand tout à coup la mousseline s'éleva en l'air et à sa place, devant nous, se tenait la grande figure d'Abdullah, le guide oriental d'Eglinton.

Katie King permit à Crookes de prélever de sa robe et de son voile plusieurs morceaux. Katie, relate M. Harrison, ayant serré la main de chacun, s'assit de nouveau, coupa plusieurs morceaux de sa robe et de son voile dont elle fit des cadeaux. Voyant de si grands trous dans sa robe, et tandis qu'elle était assise entre M. Crookes et M. Tapp, on lui demanda si elle pouvait réparer le dommage. Elle présenta alors la partie coupée à la clarté de la lumière, frappa un coup dessus, et à l'instant cette partie fut aussi complète et aussi nette qu'auparavant. MM. Crookes et Tapp examinèrent et touchèrent l'étoffe avec sa permission ; ils affirmèrent qu'il n'existait ni trous ni coutures, ni aucune partie rapportée là où, un instant auparavant, ils avaient vu des trous de plusieurs pouces de diamètre.

Aksakof vit chez M. Harrison un morceau d'étoffe qui lui avait été donné, et qui, dans ce cas, ne s'était pas évanoui.

Voici encore quelques détails sur la manière dont Katie se revêtait et sur la façon dont elle reconstituait ses robes. C'est Mme Marryat qui nous les fournit : « Katie était toujours vêtue d'une draperie blanche, mais celle-ci variait comme qualité. Quelquefois elle ressemblait à de la flanelle ; d'autres fois à de la mousseline ou à du jaconas ; le plus souvent, c'était une espèce de tulle de coton serré. Les assistants étaient très portés à demander à Katie un morceau de sa robe pour le conserver en souvenir de sa visite. Quand ils l'avaient reçu, ils le cachaient soigneusement dans une enveloppe et l'emportaient chez eux, mais ils restaient tout surpris, voulant examiner leur trésor, de constater qu'il avait disparu.

Katie avait coutume de dire qu'on ne pouvait rien faire durer de ce qu'elle portait sur elle, sans enlever un peu de la vitalité du médium et, par suite, sans l'affaiblir d'autant. Un soir, comme elle coupait plus prodigieusement des morceaux de sa robe, je lui fis observer que cela demanderait beaucoup de raccommodages. Elle répondit : « Je vais vous montrer comment on raccommode les robes dans le milieu spirituel. » Elle replia alors sur elle-même une douzaine de fois la largeur du devant de son vêtement et y découpa deux ou trois ronds. Je suis sûre que quand elle laissa retomber l'étoffe, il devait y avoir trente ou quarante trous, et Katie dit : « Cela, ne fait-il pas une jolie écumoire ? » Elle se mit alors, pendant que nous nous tenions près d'elle, à secouer doucement sa jupe, et en une minute elle était aussi parfaite qu'auparavant, sans qu'on y pût voir un seul trou.

Avec Mme d'Espérance, il fut plusieurs fois possible de couper une partie du voile de l'apparition, et l'on a pu conserver ces fragments d'étoffe. Pendant la fameuse expérience d'Helsingfors où se produisit la dématérialisation des jambes du médium, M. Seiling, chez qui la séance avait lieu, dit dans son rapport : « Plus tard, par la même fente du rideau, il se montra une forme entière et lumineuse dont la figure ne pouvait cependant pas être reconnue. Il me fut permis de couper un morceau du voile de cet Esprit. Cette circonstance vous a été exactement décrite par Mlle Hjelt. Ce tissu est un crêpe blanc, d'une extrême finesse et de pure soie, ce que j'ai établi par un examen microscopique et chimique. J'en joins ici un petit échantillon. »

Au cours des séances données par Stanislawa, la bouche du médium semblait parfois servir de point de départ à une longue bande de substance ectoplasmique analogue à un voile, qui descendait sur sa poitrine, après avoir traversé les mailles du tulle dans lequel était enfermée la tête de Stanislawa. Cette substance présentait aussi la structure d'un tissu végétal effiloché, ou simulait un travail au crochet, composé de brins de laine, irrégulier et mal fait. D'autres formations semblaient découpées dans du papier, ou autre substance semblable. Un voile télé plastique sortait souvent aussi de la bouche de Einar Nielsen. Il s'agissait, dit l'ingénieur Grünewald, d'un voile blanc très fin et très mince qui passait, lui aussi, à travers les mailles du bonnet de tulle qui entourait sa tête.

Le colonel Peter a fait remarquer<sup>108</sup> que dans les cas d'apparitions matérialisées, le revêtement, c'est-à-dire les substances produites qui servent à recouvrir les apparitions, fourniraient aux sceptiques les motifs de doute les plus justifiés, dès qu'on pourrait prouver qu'elles ressemblent à des substances terrestres ou sont composées d'un amalgame de ces substances. Ces doutes doivent toutefois s'effacer devant la leçon des faits. C'est ainsi qu'en examinant avec soin des échantillons de ce genre (par exemple des crêpes extrêmement fins) provenant des apparitions fantomatiques de plusieurs médiums – alors que toute fraude était impossible – Peter a constaté de façon certaine que ces substances ne se différenciaient en rien des étoffes tissées sur le métier.

« Les substances, dit Schrenck-Notzing, les voiles analogues à la mousseline, présentent quelquefois dans leur structure un dessin régulier, comme celui des produits fabriqués au métier ;

---

<sup>108</sup> Cf. Joseph Peter : *Die Gewandung der Phantome. Zentralblatt für Okkultismus*, juillet 1913.

dans d'autres cas, ces substances rappellent des tissus organiques. »

Comme nous l'avons vu, au cours des séances données dans la famille Alexandre, à Mantes, se manifestait fréquemment une entité du nom de Madeleine, et qui se donnait pour une fille décédée de M. et Mme Alexandre. Elle paraissait vêtue, bien que les voiles dont elle s'entourait laissassent généralement les bras et les mains à découvert.

Voici ce que dit M. P. E. Cornillier<sup>109</sup> au sujet de ces vêtements : « Madeleine était assise sur la banquette du piano, les genoux dans ma direction et son ample draperie me touchait presque. Je la savais là... mais je ne voyais absolument rien d'elle ; d'autres manifestations se produisant à ce moment et employant les écrans luminescents en faveur d'une autre partie du petit cercle. La draperie de Madeleine se trouvait à portée de ma main... et je brûlais du désir de me rendre compte de sa nature. Très prudemment, j'étendis le bras au-dessous de la hauteur probable des genoux et frôlai les plis de l'étoffe. Certain alors de n'être ni vu, ni ressenti, je m'enhardis à toucher le tissu... puis à prendre délicatement un pli entre mes doigts... Rien ne bougeant, et sûr que ce pan de costume était pour ainsi dire indépendant du corps de la jeune femme, je le palpai en vérifiant l'épaisseur et la substance, revenant plusieurs fois à la charge et essayant même d'en distraire quelques fils... Impossible, le tissu – qui me parut être non une mousseline ou un tulle, mais plutôt une sorte de flanelle légère – le tissu résistait... et j'arrêtai mon manège l'âme sereine et tranquille du voleur qui sait bien qu'il ne sera jamais découvert... »

La séance semblait terminée – la matérialisation avait disparu derrière les rideaux – lorsque la voix rauque de maître Campana<sup>110</sup> se produisit juste devant nous, crachant pour ainsi dire des paroles sarcastiques : « Aujourd'hui, disait-il, il avait bien voulu tolérer un abus des examens et de l'analyse des phénomènes, quoique de cette malsaine et méfiante curiosité résulterait une grave dépression chez le médium, etc. etc. J'écoutais avec une parfaite indifférence, quand tout à coup, cet obus éclata sur moi : « Il y a là un Monsieur qui saura désormais à quoi s'en tenir sur la qualité des étoffes que nous produisons... On lui a laissé le temps de se faire une opinion. Mais, qu'il n'y revienne pas... ! »

J'avoue que je me sentais fort penaud ! Mais en même temps, j'avais là une bonne démonstration qu'une Intelligence – qui ne pouvait être une intelligence terrienne – avait observé mon acte.

Le Dr Gustave Geley, qui eut l'occasion de toucher la substance dont sont formés les vêtements dont se couvrent, le plus souvent, les formes matérialisées, dit : « La sensation tactile que j'éprouvai ne peut se comparer à aucune autre ; il me semblait avoir sous les doigts quelque chose à la fois de résistant et d'inconsistant, comme une matière réelle, tangible, mais imparfaitement élaborée. »

Dans le livre de Mme Stuart (*No more tears*), nous lisons : « Un bras drapé d'une longue manche flottante, bordée d'une frange, passa et repassa, m'effleurant la tête et le visage, pour me permettre de me rendre compte qu'ils (les Invisibles) portaient des vêtements, mais que le tissu n'était pas de la terre. Je ne pouvais que les comparer aux larves des vers à soie, la frange étant très prononcée ; comme la manche virevoltait au-dessus de ma tête, j'eus l'impression d'être en contact avec une énorme toile d'araignée. »

Le médium américain Henry Lacroix, dont les facultés favorisaient les manifestations ectoplasmiques, a rapporté de nombreuses observations sur les accessoires et les vêtements dont s'entouraient les présences du monde invisible. Voici une de ses observations : « Les essais répétés de Delphine pour se matérialiser convenablement réussirent enfin au-delà de mes espérances. Elle venait maintenant éclatante de beauté, avec son teint de blonde, rougi d'émotions mobiles... Son

---

<sup>109</sup> Cf. P. E. Cornillier : *Contribution à l'étude des phénomènes de Mantes*, p. 40.

<sup>110</sup> Le contrôle invisible du cercle.

bon goût se montrait dans les toilettes, parfois élégantes, qu'elle portait – et pour prouver ses capacités d'en confectionner une à bref délai, il lui plaisait souvent de fabriquer, en pleine vue, du bout de ses doigts, des monceaux d'étoffes fines, de dentelles de toutes sortes – lesquelles tombaient à ses pieds sur le tapis. Ramassées ensuite par elle et secouées dans ses mains féeriques, elle détachait du tout, des pièces différentes d'habits, dont elle s'affublait sans changer de place. En conservant une partie de ces tissus d'araignée, qu'elle se remettait à manipuler, à secouer, il arrivait alors que des nuages entiers de dentelle se formaient, larges d'un demi-mètre à un mètre, lesquels nuages, si diaphanes, étaient répandus vivement au-dessus de nos têtes par ses mains actives et agiles. Chacun alors cherchait à saisir ces caressants papillons-tissus, mais Delphine, plus alerte que nous, dirigeait tellement leur course que nos mains restaient vides. Ce jeu se terminait toujours en permettant à tous le toucher. D'autres Esprits se livraient aussi parfois à la fabrication de dentelles, les conditions du cercle rendant cette manifestation facile. »

« A l'une des séances de Christiana, dit Mme d'Espérance, un assistant déroba un morceau de la draperie dont un des Esprits s'était enveloppé. Plus tard, je découvris qu'un grand morceau carré de tissu manquait à ma jupe, en partie découpé, en partie arraché. Ma jupe était faite d'une épaisse étoffe de couleur foncée. On constata que le morceau de draperie enlevé était de la même forme que celui qui manquait, mais beaucoup plus grand, de couleur blanche, de tissu aussi fin et aussi léger qu'une toile d'araignée. Un épisode de ce genre était également arrivé en Angleterre, lorsque quelqu'un demanda à la petite Ninia un fragment de son ample vêtement matérialisé. Elle y avait consenti, mais à contre-cœur, et la raison de ce mauvais vouloir s'était expliqué après la séance, lorsque je trouvai un trou dans le costume neuf que je mettais pour la première fois. Celui-ci étant presque noir, j'avais attribué le méfait plutôt à un accident de la part de Ninia qu'à une cause psychologique. Maintenant que cela arrivait pour la seconde fois je commençai à comprendre qu'il ne s'agissait pas d'accident ; et que ma robe ou les vêtements des assistants étaient, en quelque sorte, la réserve d'où étaient tirées les brillantes draperies dont s'enveloppaient les Esprits.

Ce phénomène se produisit encore une ou deux fois ; mais lorsque l'Esprit donnait volontiers, ou coupait lui-même un fragment de son vêtement, le mien échappait à toute mutilation.

On s'est demandé naturellement qu'elle pouvait être la source de la matière nécessaire à la production de ces étoffes qui, tantôt disparaissent mystérieusement, tantôt se conservent comme des tissus terrestres, restant ainsi en la possession de ceux qui les ont obtenues.

Il n'est pas exclu que des particules de matière soient prélevées à des vêtements terrestres. A la suite d'une communication donnée à ce sujet par un Esprit, il a été possible de réunir un certain nombre d'observations qui semblent confirmer cette hypothèse. Voici d'abord le message en question :

Il est impossible de former pareille matière, à moins qu'une matière correspondante ne soit en possession du médium ou des assistants, attendu que toute chose dans le monde de la matière a sa qualité correspondante dans le monde spirituel. Généralement, c'est la couleur blanche qui est choisie, mais si des couleurs végétales sont placées dans la chambre où a lieu la séance, alors presque chacun de nous pourrait changer la couleur blanche de sa draperie en l'une des nuances représentées dans la chambre. Ce phénomène pourrait, après une suite d'expériences, être produit sous les yeux des assistants, soit avec la draperie matérialisée par nous, soit avec un tissu fabriqué dans votre monde.

Quoi qu'il en soit, dans une expérience faite par le Dr Newbrough avec le médium Mme Crompton, la participation de l'étoffe matérielle à la confection du voile matérialisé s'est avérée incontestable. Le docteur demanda à couper un morceau du vêtement de l'apparition. La forme dit : « Si vous en coupez, cela fera un trou dans la robe du médium et elle ajouta que dans ce cas il faudrait lui en acheter une autre. Là-dessus le docteur coupa du vêtement blanc un morceau grand comme la main

environ. La forme rentra alors dans le cabinet. Un moment après, il fut invité à y pénétrer aussi, et il trouva le médium attaché avec des cordes, et sa robe clouée au plancher comme précédemment, et, dans la robe noire, il y avait un grand trou que remplissait exactement le morceau blanc. Plus tard, le docteur coupa un grand morceau du vêtement noir pour montrer aux autres assistants le trou dans lequel s'adaptait exactement le fragment blanc. Il fit analyser et examiner ces étoffes, et elles furent trouvées toutes les deux en tous points semblables, quoique de couleur différente<sup>111</sup>.

La confection de ces étoffes fantômes nécessite de la substance ectoplasmique en assez grande abondance, semble-t-il, aussi, en vue d'économiser celle-ci il peut être profitable pour l'Entité de se revêtir d'une étoffe terrestre existante. On peut citer comme exemple de ce procédé économique les faits suivants : « Mme Stanislawa P., connue surtout par les expériences de Schrenck-Notzing, avait une amie intime de son âge, Sophie M., qui mourut à la suite d'une courte maladie. Au moment même de sa mort, elle apparut à Stanislawa sous la forme d'un fantôme matérialisé. A la suite de cette vision commencèrent dans son ambiance des phénomènes spontanés, tels que coups, mouvements d'objets sans contact, etc. »

Ayant adhéré à un cercle spirite, les mêmes phénomènes se manifestèrent et s'accrochèrent.

Or, l'un des assistants de ce cercle, M. Schneider, avait eu l'occasion d'assister aux séances d'un autre médium, Stefka B., séances qui se passaient d'une manière originale : « On enfermait le médium dans un cabinet noir scellé au mur. On plaçait sur le sol, à une distance du cabinet, un drap de lin. La matérialisation s'opérait sous ce drap même et le fantôme, revêtu de celui-ci, se promenait, parlait, se laissait toucher, photographier, etc. Cette méthode avait l'avantage, disait-on, de faciliter les matérialisations en économisant la substance ectoplasmique du médium. »

Le procédé fut repris avec Stanislawa. Après l'avoir enfermée dans le cabinet noir, on avait soin, pour renforcer le contrôle, de sceller au mur une mèche de ses cheveux. C'est dans ces conditions que le fantôme se matérialisait sous un drap blanc placé à côté du médium. Ce fantôme, qui déclarait être Zosia, ou la petite Sophie (son amie décédée) se promenait dans la chambre, en dehors du cabinet, jouait du piano, donnait ses mains aux assistants. Il communiquait au moyen de coups, ou en montrant des lettres d'un alphabet, sur un grand cadran phosphorescent préparé dans ce but. M. P. Lebedzinski, ingénieur, qui présida le *Comité central de la Société d'Etudes psychiques de Varsovie*, après avoir déclaré : « Nos photographies ont été faites par nous-même, après avoir vu les fantômes circuler dans la salle, nous parler, se comporter comme des êtres vivants », ajoute : « Le procédé du drap mis à la disposition des Entités, facilite certainement la matérialisation, mais il a le grave défaut de rendre moins probants les documents photographiques<sup>112</sup>. »

Le procédé du drap fut également employé par le Dr Imoda, avec le médium à matérialisation Linda Gazzera, puis à Genève, au cours de séances où se manifestait un fantôme de sexe masculin. Il avait fait remarquer que puisqu'on le priait, pour répondre à des considérations de simple décence, de se montrer vêtu, il lui serait plus aisé de le faire au moyen d'une étoffe dont il se couvrirait, que de produire des voiles ectoplasmiques. On mettait donc un drap plié à sa disposition, lequel après usage, et une fois la forme disparue, était retrouvé en tas, à l'endroit où s'était produit le phénomène. La personne qui nous a rapporté ce fait insistait sur l'apparence merveilleuse que prenait ce simple morceau d'étoffe alors qu'il reposait sur les épaules de l'Entité. Voici la relation qu'elle nous en a faite : « Dans le courant de l'hiver 1911-1912, j'eus l'occasion d'assister à une matérialisation. M. X. dirigeait un groupe et cherchait à obtenir ce genre de phénomènes. Plusieurs séances ne donnèrent rien ou peu de chose.

Une fois, la mère décédée d'un des assistants essaya de se montrer, sans y parvenir. Une seconde

---

<sup>111</sup> Cf. *The Spiritualist*, 1876, II, p. 257 et *Au pays l'Ombre*, p. 273.

<sup>112</sup> Cf. P. Lebedzinski : *Expériences de matérialisations avec Mme Stanislawa P. Revue Métapsychique*, juillet-août 1921, p. 317.

fois, on vit au centre du cercle une vapeur blanche s'élever du plancher, prendre forme humaine qui ne tarda pas à se dissoudre. Quelques personnes entendirent : « Mon fils ! »

Il nous fut annoncé par l'intermédiaire du médium que dans une séance ultérieure nous aurions une matérialisation complète, mais que l'assistance, n'ayant pas assez de force fluidique, et à cause de la présence, dans le cercle, d'une très jeune fille, l'Esprit n'aurait pas suffisamment d'ectoplasme à disposition pour se vêtir. Il demandait qu'on lui préparât un drap dont il pourrait s'envelopper. »

La séance fut fixée à un dimanche, en fin d'après-midi. M. et Mme X. me prièrent de venir les aider à disposer l'appartement. Dans le grand salon, Mme X. avait préparé une table de douze couverts, très soigneusement mise, pour un thé réconfortant après la séance. La salle à manger, qui ouvrait sur le salon par une double-porte, fut débarrassée de tout meuble inutile ; des chaises furent placées en rond devant la cheminée faisant face à la double-porte, l'espace de celle-ci restant libre. Au-dessus de la cheminée, M. X. plaça une planche noire, puis il ferma à clé la porte donnant sur le corridor. J'accompagnai Mme X. qui prit un grand drap de toile dans une armoire. Après l'avoir déplié et replié nous le déposâmes sur une chaise à l'intérieur du salon, près de la double-porte.

Les invités arrivèrent. Chapeaux et manteaux furent déposés dans le bureau de M. X. Celui-ci le fit examiner par tous, puis ferma la porte à clé, et mit cette dernière dans sa poche. La porte fut alors scellée avec des bandes de papier spécial. On procéda de même pour la porte d'entrée et pour les chambres à coucher. On passa au salon où chacun fut prié d'examiner minutieusement les meubles et les recoins. La porte qui ouvrait sur le corridor fut alors scellée ainsi que les fenêtres et l'intérieur de la cheminée dans laquelle étaient disposés en ordre : pincettes, pelle, brosse, coquemar. On fit passer chacun dans la salle à manger à la place assignée. Une dame s'étant aperçue qu'elle avait gardé ses bagues, les enleva, les mit dans son sac, et posa celui-ci, fermé, sur la table du thé.

M. X. jeta encore un coup d'œil : la chaise et le drap étaient bien en place. Il poussa la porte dont les battants restèrent légèrement ouverts. Et nous attendîmes... Toutes les portes étaient fermées, et les clés dans les poches de M. X. Le médium était assis sur un des côtés du cercle, à côté de moi avait pris place M. X. Je me trouvais à la première place à droite près de la porte entrouverte.

Pour aider à notre concentration, le médium écrivit des chiffres sur le tableau noir ; indiquant successivement l'un ou l'autre avec la baguette, il nous invita à les répéter. Cela dura assez longtemps. Soudain, on entendit remuer dans la cheminée : bruits de pincettes, de chaînettes, traînement d'un objet lourd, etc. Puis des pas légers semblèrent tourner autour de la table, et l'on entendit remuer la vaisselle, tinter de l'argenterie ; on eut l'impression que quelque chose roulait à la volée sur la table. Un arrêt. Un souffle froid ; quelque chose de blanc entrevu par l'entrebâillement de la double-porte. Celle-ci s'ouvre ; un grand, un magnifique être tout blanc se présente à nous. Il me frôle ; je suis parcourue d'un grand frisson. Il passe, majestueux, devant chaque assistant. Il est entièrement recouvert du drap, qui apparaît comme une mousseline des plus fines, transparente, laissant deviner les traits d'une superbe tête, bien droite, avec de larges épaules, une haute taille à la ceinture fine. L'apparition irradie de la lumière ; elle semble s'éclairer elle-même, elle est phosphorescente. Un arrêt devant une certaine personne, puis elle reprend sa marche le long du cercle, marche lente, grave. Elle est de nouveau près de moi. Deux pas en arrière, puis l'on entend le bruit d'une étoffe froissée. Je me retourne : sur le seuil du salon, entre les battants de la porte ouverte, le drap est par terre, amoncelé comme un peignoir qu'on a laissé tomber. Plus personne !

Les portes et les fenêtres sont toujours scellées. Le médium, tombé en catalepsie est emmené. Je me jette sur le drap dont je m'enveloppe à mon tour. J'ai l'aspect d'un énorme sac de farine ! Dans le salon, désordre autour de la cheminée : pincettes, pelle etc. ont changé de place, la chaînette a été tirée et le coquemar est sur le plancher. Autour de la table, les chaises sont de travers, des couverts et des serviettes ont été déplacés ; le sac de dame, entrouvert, a été vidé de son contenu



qu'on retrouve par ci par là sur toute la table : bagues, clés, carnet, etc. Emouvante séance. Je ne puis oublier la majesté de cet être arrivant au milieu de nous... Relaté par Mlle A. P.

Ces vêtements et ces coiffures d'une charmante fantaisie, dont s'entourent plus ou moins complètement les formes matérialisées, s'accompagnent souvent d'accessoires divers, dont la production est analogue en tous points à ce qui a été observé pour les tissus. Divers objets ont été ainsi créés sous les yeux des assistants. Fréquemment des fleurs ont été ainsi matérialisées. Ces productions, elles aussi, peuvent être éphémères ou stables ; dans ce dernier cas, il est loisible de les conserver.

Ici encore, nous donnerons quelques exemples : Dans les notes de M. Livermore nous trouvons ceci :

*N° 218. – 7 février 1862.* Ciel clair, temps froid. Les portes et les fenêtres sont fermées et scellées à la cire. Une carte que j'avais apportée fut enlevée de ma poche. Une vive lumière s'élève de la table et nous permet de voir la carte au milieu de laquelle se trouve fixé ce qui nous paraît être un petit bouquet de fleurs. La lumière s'évanouit, et on nous dit d'allumer le gaz. Les fleurs étaient une rose rouge, des feuillages et des myosotis. Elles étaient très belles et semblaient tout à fait matérielles.

Je les examinai pendant plusieurs minutes, avec des intermittences ; cinq ou six fois j'éteignis et rallumai le gaz ; les fleurs étaient toujours là. Au-dessus d'elles on pouvait lire ces mots : « Fleurs de notre demeure céleste. »

Finalement les fleurs commencèrent à s'effacer et on nous demanda d'éteindre le gaz. Lorsque ce fut fait, sa lumière fut remplacée par une lueur spirite sous laquelle les fleurs restaient encore nettement visibles. Il nous fut dit alors par coups : « Ne quittez pas les fleurs de vos regards, regardez bien attentivement. »

C'est ce qui fut fait. Peu à peu les fleurs diminuèrent de volume, sous nos yeux, jusqu'à n'être plus que de simples points ; puis elles disparurent à nos regards. Lorsque je rallumai le gaz, il n'en restait plus la moindre trace.

J'examinai aussitôt les portes et fenêtres, et je constatai que les scellés étaient absolument intacts. L'incident suivant se produisit pendant la *335<sup>e</sup> séance* : le 31 décembre 1862. Je me bornai à baisser le gaz. Sa lumière me permit de voir une main sortant d'une manche blanche, serrée au poignet. Elle tenait une fleur qui, avec sa tige, avait environ trois pouces de longueur. J'avançai ma main pour m'en saisir mais au moment même où mes doigts la touchaient, je subis un choc comparable à une forte décharge électrique. Je levai alors le gaz en plein. La main restait flottante et tenait encore la fleur. Au bout d'un certain temps, elle la déposa sur une feuille de papier qui se trouvait sur la table. Je pus alors constater que c'était un bouton de rose avec du feuillage frais. Au toucher, je le trouvai frais, humide et légèrement visqueux. On apporta ensuite une autre fleur qui ressemblait tout à fait à une pâquerette. Après quelques instants, tout disparut. Pendant que cela se passait la pièce était éclairée comme en plein jour.

Nous avons vu que, lors de la séance du 6 décembre 1882, relatée plus haut par le Dr Chazarain, alors qu'il n'y avait aucune fleur dans la maison, des violettes et des narcisses furent déposés entre les mains des assistants, et sur la table des séances.

Un fait analogue se produisit à Genève, en présence de notre ami, feu Albert Pauchard, qui présida pendant longtemps la *Société d'Etudes psychiques* de cette ville. Il lui fut loisible, comme à tous les assistants, d'emporter quelques-unes des fleurs matérialisées.

En juin 1938, un phénomène de matérialisation de pétales de roses a été observé dans le cercle de la famille Alexandre, à Mantes. C'était quelques jours après que ce fut produit le miracle de La Parnière, où des roses de duvet furent trouvées dans l'oreiller de la petite Faucher, en suite d'une neuvaine consacrée à sainte Thérèse de Lisieux. Comme celle-ci s'était matérialisée et qu'elle

affirmait avoir été l'auteur du phénomène ci-dessus, des pétales de roses d'un parfum pénétrant, s'échappèrent soudain des doigts de l'apparition et purent être recueillis par deux des personnes présentes. Le 26 novembre de la même année, dans le même cercle, au cours d'une séance à laquelle nous avons été invités à prendre part, Sœur Thérèse (comme on l'appelle) s'est également manifestée. L'apparition était complète, sauf le bas du corps, à partir des genoux.

Un phénomène qui s'apparente aux précédents est la production de parfums variés, dont divers auteurs ont parlé dans leurs relations.

Lorsqu'elles sont en transe, dit M. Burns, Mme Burns et Miss Mary voient les Esprits avant qu'ils n'apparaissent matérialisés. Dans cet état, elles les ont vu répandre des parfums sous forme de fleurs. Mme Burns s'écrie : « Les voilà, ils apportent des fleurs. » Aussitôt, on sent arriver un frais courant d'air chargé de parfums délicieux. Ces expériences ont été maintes fois répétées chez Mme Everitt, ainsi que dans d'autres réunions<sup>113</sup>.

Au cours des expériences faites de 1874 à 1878 avec le Rev. Stainton Moses, et dont les procès-verbaux ont été rédigés par Mme Stanhope Speer, on relève fréquemment la production de parfums répandus dans la salle, sous forme d'émanations, ou à l'état liquide. Ce phénomène accompagnait alors la production de gemmes d'une grande pureté, et qui firent – à l'époque – l'admiration enthousiaste des bijoutiers qui eurent l'occasion de les examiner.

Voici quelques extraits des procès-verbaux de ces séances au cours desquelles se manifestait fréquemment feu Benjamin Franklin, qui semble y avoir joué un rôle important, à titre de collaborateur invisible.

*Séance du 8 janvier 1875.* ... Nous avons vu presque aussitôt se former une auréole de lumière autour du cercle des expérimentateurs. Tandis que des parfums délicieux étaient répandus dans le milieu. Peu de temps après, Franklin se manifesta, en donnant des instructions au sujet des gemmes apportées aux séances précédentes, et en annonçant que ce soir-là, avec l'aide de nombreux Esprits, il allait constituer et apporter un saphir pour le médium. Il nous prévint qu'il s'agissait d'un joyau très précieux, dont le pareil n'existait pas au monde. Les Esprits-guides l'avaient saturé de différentes sortes d'influences favorables, qui allaient faire beaucoup de bien au médium, au point de vue spirituel comme au point de vue physique. Nous vîmes ensuite apparaître les éclairs aveuglants du Prophète, qui voulait ainsi nous signaler sa présence. A la fin de la séance, nous trouvâmes une forte quantité de musc répandu partout, ainsi que la très belle gemme promise pour Moses. Elle était d'une vive couleur bleue, mais en même temps d'une eau très pure, transparente, lumineuse... Nous remarquâmes que presque toujours lorsque Moses n'était pas en bonne santé, le saphir se ternissait et changeait de couleur.

*Séance du 16 janvier 1875.* On nous avait dit de faire enchatonner les gemmes que nous avons reçues en tant d'anneaux, que nous devons porter au doigt. Ce soir-là, on nous demanda de les déposer tous sur la table pour qu'on pût les saturer d'influences spirituelles. Stainton Moses déposa le sien au milieu de la table dans un mouchoir de soie. Aussitôt nous vîmes se former autour de notre cercle le halo lumineux habituel, pendant qu'une série rapide de coups étaient frappés autour du bijou.

Le Prophète darda sur l'anneau son rayon de lumière, tandis que des coups profonds indiquant la présence d'Imperator, résonnaient dans la chambre... Benjamin Franklin se manifesta ensuite en annonçant que la bague avait été purifiée des influences contraires qu'elle avait absorbées au cours du travail d'enchatonnement, et que plusieurs entités spirituelles l'avaient saturée de bonnes influences destinées à produire beaucoup de bien au médium.

Après cela une rosée abondante de parfums délicieux commença à descendre sur les anneaux et sur

---

<sup>113</sup> 1 Relation de M. Burns (1869).

nous-mêmes. Le mouchoir contenant l'anneau de M. Moses en fut littéralement trempé et en garda le parfum pendant plusieurs jours. Imperator se manifesta ensuite en confirmant ce qu'avait dit Franklin au sujet de la purification des anneaux.

*Séance du 25 janvier 1875.* Ce soir, nous nous sommes réunis, trois seulement, et nous avons déposé les bijoux au milieu de la table, dans un mouchoir.

La pièce fut bientôt parcourue par des lueurs errantes ; des parfums liquides furent versés copieusement sur le mouchoir contenant les anneaux, et sur nous-mêmes...

*Séance du 9 janvier 1875.* Nous nous réunîmes comme d'habitude en séance. Plusieurs manifestations de lumières spirites, de parfums délicieux et de sons variés d'instruments musicaux invisibles se produisirent, à un certain moment, le médium dit apercevoir une main sur la tête du Dr Speer. Aussitôt après on se rendit compte que quelque chose était tombé devant lui.

Par le signal des coups on nous ordonna de faire la lumière et nous trouvâmes à cet endroit de la table une émeraude d'une nuance vert pâle et d'une transparence merveilleuse. Franklin se manifesta ensuite et nous informa que la pierre précieuse en question était destinée au Dr Speer...

*Séance du 22 mai 1875.* Le soir nous nous réunîmes pour une séance. Des coups frappés commencèrent à se faire entendre avant même qu'on éteignit la lumière.

Des bouffées de vent saturées d'un délicieux parfum de violettes nous entourèrent aussitôt. La pièce se remplit de petits nuages lumineux qui se déplaçaient... Le médium dit apercevoir au-dessus de nous une main se disposant à laisser tomber quelque chose. Il n'avait pas achevé sa phrase, qu'une grosse perle tomba au milieu de nous. Elle paraissait venir de quelques mètres de hauteur. Ensuite, une vingtaine d'autres perles furent obtenues dans les mêmes conditions, l'une après l'autre. Quelques-unes tombèrent dans nos mains.

Mon frère et moi, dit M. William Jones, assistions régulièrement chaque semaine aux séances de la famille Batley, de Caeran. Au cours de l'une de ces réunions, une de mes sœurs, décédée depuis trois ans, se manifesta. Ayant donné diverses preuves de son identité, elle nous promit des fleurs pour la séance suivante, sans nous désigner celles qu'elle nous apporterait. Le soir où eut lieu la séance au cours de laquelle ma sœur devait tenir sa promesse, il pleuvait. Je me pourvus donc d'un épais pardessus, et, je ne sais par suite de quelle erreur – un retard de ma montre, je pense – j'arrivai le dernier au lieu de notre réunion. De ce fait même, mes amis me confièrent le soin de fermer à clé la porte donnant sur la rue. Après quoi, me dépouillant de mon gros vêtement, je le suspendis à l'entrée de la chambre, et pénétraï dans cette même pièce où se trouvaient les invités et les hôtes, à l'exclusion de toute autre personne dans la maison.

Malheureusement, ma sœur ne se manifesta pas. Mais après la séance, alors que fort déçu je me disposais à prendre congé, je saisis mon vêtement pour m'en couvrir et, à mon grand étonnement, il s'en dégagait un très violent parfum, composé des senteurs du lys et de la violette. Toutes les personnes de l'assistance vérifièrent que le parfum était des plus perceptibles et d'une qualité exquise. Il convient de dire que chez mes amis Batley, personne ne fait emploi de parfums. Arrivé chez moi, j'enfermai soigneusement le pardessus dans l'intention d'empêcher que ne s'évapore trop vite la senteur imprévue. De fait, elle persista pendant plus de trois mois. À la séance suivante, nous fûmes informés par l'Esprit de ma sœur, que les conditions, la fois précédente, n'avaient pas été assez favorables pour qu'elle se manifestât elle-même, mais qu'avec ses coopérateurs de l'Astral, elle avait remédié à cette impossibilité en saturant mon vêtement du parfum dont je viens de parler. Le pasteur Haraldur Nielsson a déclaré : « Un des phénomènes que nous avons plusieurs fois observé avec Indridason, fut la production d'une odeur merveilleuse emplissant toute la salle, et qui, par vagues, se répandait sur nous. »

Avec le médium Home, des vapeurs odorantes d'une intensité extraordinaire se sont souvent produites.

Miss Hilda Lewis, le médium aux fleurs, comme on l'appelle en Angleterre, a donné maintes fois des apports, consistant souvent en roses merveilleuses. Voici la relation d'une séance donnée le 7 février 1936 au *Reading Psychic Collège*, et due à la plume de M. T. Dudley Parsons :

Miss Lewis fut examinée dans les conditions les plus rigoureuses d'expérimentation, afin d'exclure la possibilité d'emploi de moyens normaux. Les investigateurs comprenaient sept femmes et quatre hommes. Aucun étranger au Collège n'avait été admis. Miss Lewis se déshabilla dans la salle des séances en présence des dames, et fut couchée entièrement nue sur un divan après avoir été recouverte d'une couverture. Preuve avait été acquise qu'aucune fleur n'avait pu être dissimulée nulle part. Elle plaça alors hors de la couverture, et bien en vue, ses bras et ses mains lesquels restèrent ainsi visibles, pendant toute la séance. Lorsque tout eut été préparé de la sorte, les messieurs furent introduits dans la chambre. C'est dans ces conditions qu'en bonne et forte lumière, cinquante fleurs (narcisses, anémones, jacinthes, violettes et renoncules) apparurent en bordure de la couverture, entre celle-ci, le cou et les épaules de Miss Lewis, laquelle n'avait jamais pénétré dans cette chambre auparavant, et qui ne possédait dans la pièce que les vêtements dont elle s'était défaite avant la séance.

Enfin, signalons encore cette observation faite il y a quelques années par M. C.T. Cantlon, lors de séances expérimentales tenues au *British Collège for Psychic Science*, de Londres, avec le médium Blanche Cooper : « Toute la salle, dit-il, se remplit de la plus agréable odeur qui déferlait par vagues. Dans une autre circonstance, le phénomène se renouvela avec cette considération remarquable que le parfum était d'une essence complètement inconnue. »

## Chapitre VII - Les liens qui unissent le médium au fantôme

En suivant les données expérimentales pas à pas, nous pouvons affirmer que la substance pondérable qui constitue le corps matériel du fantôme est empruntée à l'organisme physique du médium<sup>114</sup>. En effet, nous savons qu'en de nombreuses circonstances, il fut possible de voir la matière – en laquelle l'apparition surgit – sortir du corps du médium. Nous avons constaté que celui-ci perd une partie de sa substance, par une diminution de volume de son corps ; enfin des pesées ont établi que le poids du médium est en corrélation avec celui de la forme matérialisée.

Bien qu'il soit, comme nous l'avons dit, assez rare que le processus de naissance du fantôme – ce que l'archidiacre Colley appelait la *parturition psychique* – se produise hors du cabinet, il se peut aussi que le fantôme surgisse progressivement, permettant ainsi aux assistants de suivre l'évolution de cette parturition mystérieuse, laquelle s'est produite parfois – bien que rarement – en pleine lumière du jour.

On voyait, dit l'archidiacre Colley, un filet de vapeur, comme celui qui sortirait de l'orifice d'une chaudière, traverser les vêtements noirs du médium un peu au-dessous du sein gauche. Cela formait bientôt une espèce de nuage, d'où sortaient nos visiteurs psychiques, en se servant apparemment de cette vapeur fluide pour former les amples habillements blancs dont ils étaient entourés.

Alfred Russel Wallace décrit ainsi le processus d'une matérialisation qui se produisit à la pleine lumière du jour, avec le médium Monck.

Le docteur Monck était debout et paraissait en transe. Quelques instants après, une légère vapeur blanche apparut au côté gauche de son habit ; sa densité augmenta ; c'était comme des flocons blancs qui s'agitaient dans l'air et qui s'étendaient ainsi, du plancher jusqu'à la hauteur de son épaule. Puis, peu à peu, cette espèce de nuage blanc se sépara du corps du médium jusqu'à ce qu'il parvînt à trois mètres environ de lui, et se solidifia jusqu'à prendre l'apparence d'une femme habillée de draperies blanches flottantes... L'apparition se rapprocha lentement du docteur Monck et commença à devenir moins brillante. Le mouvement d'ondulation de la matière blanche recommença, et le tout rentra dans le corps du médium, de la manière qu'il en était sorti.

Joey (un guide d'Eglinton) nous annonça, dit Mme F. Marryat, que l'on allait essayer de nous montrer comment les Esprits étaient formés du médium.

Eglinton, en transe, sortit du cabinet, entra dans la chambre en marchant à reculons... Bientôt une masse légère comme un nuage de fumée devint visible sur sa hanche gauche, ses jambes furent illuminées par des lueurs qui les parcouraient du haut en bas ; un nuage blanc apparut sur sa tête et sur ses épaules. Cette masse augmentait de volume... le nuage continuait à s'épaissir. Nous avions les yeux fixés sur ce spectacle lorsqu'en un clin d'œil la masse fluide s'évapora et un Esprit complètement formé se tenait devant nous.

Avec le même médium, Mme et M. Tafani-Michener observèrent un phénomène analogue.

Après l'apparition et la disparition de quatre formes différentes, et des deux sexes, venues de l'antichambre dans le cercle, M. Eglinton tomba dans l'état de transe, et se mit à se promener en avant et en arrière devant l'assistance. Je remarquai alors un objet ressemblant à un mouchoir de poche blanc, qui pendait à sa hanche droite. Cet objet d'une longueur d'un pied environ, resta pendant quelques secondes, balancé par les mouvements du médium qui se promenait dans la chambre en chancelant. S'arrêtant devant moi, il me saisit tout à coup la main d'une façon convulsive et assez violemment pour que son étreinte fut douloureuse. La substance suspendue à son côté commença alors à descendre vers le parquet et à s'accumuler jusqu'à ses pieds, enveloppant

---

<sup>114</sup> Et probablement aussi, en partie, à celui des personnes présentes.

ses jambes d'une espèce de vapeur blanche, dont je comparai l'apparence à celle du coton cardé. Lorsque la vapeur, si on peut l'appeler ainsi, eut cessé de s'écouler de son flanc, elle se forma en colonne et prit l'aspect d'un corps humain. On la vit alors se condenser et, avant que les assistants aient pu se rendre compte de ce qui se passait, une forme complète en chair et en os, un grand et bel homme se trouvait devant eux.

J'ai vu, dit M. Tafani, et tous les assistants virent comme moi, sortir de la poitrine d'Eglinton, par l'entrebâillement de sa chemise, une vapeur blanchâtre qui se condensa en augmentant de volume et commença à s'agiter d'une étrange façon, de telle sorte que cette masse, d'abord informe, palpait comme si elle avait été vivante. Quand elle eut atteint la hauteur de trois mètres, on vit sortir brusquement de cette masse blanche un être humain qu'on aurait cru surgir du parquet. C'était un être puissant, de taille gigantesque, la figure encadrée d'une large barbe noire, grisonnante, qui descendait sur la poitrine en deux longues masses. Les yeux très vifs étaient enfoncés dans les orbites ; le nez était aquilin et sa puissante tête était couronnée de cheveux moins noirs que la barbe. La masse vaporeuse s'était évanouie sauf un léger lien, du volume d'un ruban, qui allait de la poitrine du médium à celle du fantôme matérialisé. A un certain moment ce lien se rompit ; Eglinton eut une faiblesse et en même temps le fantôme fondit et disparut.

Avec Mme d'Espérance des observations analogues ont été consignées : « On causait avec le médium, se demandant s'il ne fallait pas lever la séance, lorsqu'on vit un nuage léger au-dessus de la tête du médium. Ce nuage variait en forme et en grandeur, quelquefois semblable à une balle, puis se développant lentement comme de la vapeur sortant d'une machine.

Le médium se retira dans le cabinet et l'on vit un petit nuage blanc se former au milieu de la chambre, sur le parquet ; il s'élevait, s'abaissait, augmentant de volume, et arrivé à la hauteur d'une personne, devint lumineux, et l'on vit en sortir une femme d'une beauté absolument idéale, elle se dématérialisa de la même manière.

Cette vapeur devint de plus en plus dense ; il s'en dégagait la forme d'une tête et d'une main. La main se mit au-dessous d'elle et en façonna une forme humaine, celle d'un homme de grande taille vêtu de blanc. Ce fantôme, quoiqu'issu d'un nuage de fumée, sous nos yeux pour ainsi dire, nous donna bientôt des preuves qu'il n'était plus formé d'une vapeur impalpable ; il s'avança au milieu de la chambre et nous serra fortement la main à chacun.

Dans son livre : *Au pays de l'ombre*, Mme d'Espérance reproduit le récit d'un témoin, sur la formation, dans le cercle, de l'Esprit Yolande. Voici : « Premièrement, on peut observer comme un objet blanc, vaporeux et membraneux sur le parquet, devant le cabinet. Cet objet s'étend graduellement et visiblement, comme si c'était par exemple, une pièce de mousseline animée, se déployant plis après plis sur le parquet, et cela jusqu'à ce que l'objet ait environ de deux à trois pieds de long et une profondeur de quelques pouces. Puis le centre de cet amas commence à s'élever lentement, comme s'il était soulevé par une tête humaine, tandis que les membranes nuageuses sur le parquet ressemblent de plus en plus à de la mousseline, qui retomberait en plis autour de la partie surgie mystérieusement. Cela a atteint alors trois pieds ou davantage ; on dirait qu'un enfant se trouve caché sous cette draperie, agitant les bras dans toutes les directions, comme pour manipuler quelque chose. Cela continue à s'élever, s'abaissant parfois pour remonter plus haut. On peut alors voir la forme de l'Esprit arrangeant les plis qui l'entourent.

A présent, les bras s'élèvent considérablement au-dessus de la tête, et Yolande apparaît gracieuse et belle, s'ouvrant passage à travers une masse de draperies. »

« Nous vîmes, dit le Dr Paul Gibier, un point blanc, très petit, qui s'agrandissait peu à peu, et atteignit la grandeur d'un foulard ordinaire, un souffle l'agita, le souleva au milieu, ce qui l'élargit en lui donnant la dimension d'un voile très grand ; ce voile se releva et, au-dessous, se trouva une

femme qui put nous parler, nous offrir des fleurs naturelles, pleines de doux parfums. Ensuite, elle se dématérialisa ainsi : ses vêtements et son voile tombèrent à terre en morceaux détachés nettement, se réduisant en un voile large comme les deux mains, lequel devint un point imperceptible ; enfin tout disparut. »

Ces quelques courtes citations, qui se complètent encore par maints passages des relations que nous avons pu réunir dans ce volume consacré aux formes matérialisées, nous donnent une idée suffisante de la manière selon laquelle se génèrent les fantômes, soit au moyen de vapeurs (Nous reviendrons plus loin sur la nature de ces vapeurs.), plus ou moins lumineuses, émanant tantôt des médium, tantôt du cabinet médiumnique, tantôt enfin d'un point quelconque de la salle, à une plus ou moins grande distance du sujet.

Tous ces faits conduisent à la conclusion que la matière dont se forme le fantôme est bien, comme nous le disions plus haut, empruntée en grande partie au médium. Nous disons en grande partie, et non pas en totalité. En effet, les assistants, pour peu qu'ils soient psychiques, fournissent également, en plus ou moins grande proportion, de la substance analogue à celle que produit un médium à effets physiques, et ceci justifie la pratique de la chaîne qui a pour but de réunir ces énergies et de les mettre à la disposition des opérateurs.

C'est également au médium et aux donneurs de fluides que retourne la matière, après son emploi. Nous avons vu plus haut que les substances colorantes déposées sur des objets avec lesquels les formations ectoplasmiques se sont trouvées en contact, laissent des traces sur l'épiderme et sur les vêtements du médium. Ceci est à rapprocher de ce qui fut constaté avec Katie King, laquelle ayant trempé ses doigts de fantôme dans de l'aniline, en abandonna des traces, une fois dématérialisée, sur le bras de Miss Cook (le médium).

Il s'établit donc, entre le médium et les formes matérialisées, une connexion, sorte de courant de substance, visible ou non, qui relie le premier aux seconds : véritable cordon ombilical qui sert à faire passer sans arrêt dans le corps de l'apparition la substance nécessaire à son existence éphémère sur le plan physique. Ce lien a été souvent constaté par les observateurs. Ainsi M. Gladstone, qui vit, en plein jour, se former l'apparition d'une femme, dit : « Je vis une figure et une forme parfaite de femme sortir du médium (Dr Monck) par le côté du cœur ; après plusieurs tentatives, une forme entière, d'abord nuageuse, qui devint ensuite plus solide à mesure qu'elle naissait davantage à la vie, se sépara du médium et se tint, distincte de lui, à une distance d'un mètre ; elle lui était cependant attachée par un mince filament, semblable au fil de la vierge. A ma demande, l'Esprit Samuel le brisa avec la main gauche du médium... Je sentais le poignet, la paume, les doigts et les ongles de l'Esprit qui, sous tous les rapports, possédait une main bien vivante. Lorsque la forme tendit à disparaître, elle s'approcha du médium et nous vîmes encore le même fil ; son extrémité comme avant se trouvait vers le cœur de Monck...

Ainsi l'expérience prouve qu'il existe des rapports intimes, une solidarité complète entre les organes temporaires du fantôme et le corps physique du médium. C'est comme si une sorte de réseau capillaire, mais invisible normalement, réunissait l'apparition matérialisée au sujet, et que, par cette espèce de pont, la matière puisse circuler librement de l'un à l'autre.

Cette connexion étroite entre le médium et le fantôme, se manifeste encore d'une autre manière. Voici : Alors que Monck (le médium) prétendait goûter tout ce qu'une forme matérialisée absorbait, M. Colley, pour s'en assurer, recueillit des lèvres de celui-ci la peau et les pépins de la pomme que le fantôme était en train de déguster, cependant qu'une distance de deux mètres séparait le fantôme du médium. »

Dans un autre rapport sur le même médium, signé par cinq témoins, c'est de l'eau qui est ainsi véhiculée : « Et maintenant on propose une expérience unique, qui était que la forme but un verre d'eau. Le résultat fut que, tandis que l'Esprit matérialisé buvait devant nous cette eau, d'une façon

visible, et que l'on entendait avaler, cette même quantité d'eau était aussitôt rejetée par la bouche du médium<sup>115</sup>. »

La communauté de sensations physiques est affirmée par tous les médiums qui conservent le souvenir de ce qui se passe pendant les matérialisations (Ceci est rarement le cas.), et ceci explique pourquoi toute atteinte brusque exercée sur le médium peut lui être plus ou moins funeste.

On doit au Dr L. T. H. Chazarain les deux relations suivantes :

A une des séances données par Mme de L. (le médium) assistait M. Marchal, l'auteur du livre si beau et devenu si rare : *L'Esprit consolateur*.

Il avait vu dans l'obscurité des lueurs et la forme fluidique d'un bras, lorsque voulant savoir si ce bras était ou n'était pas celui de l'organisme du médium, il eut l'idée d'élever sa main et de l'abaisser avec force comme une lame de couteau sur cette forme nuageuse. Il la traversa sans sentir la moindre résistance, mais aussitôt le médium poussa un grand cri de douleur, se plaignant d'avoir reçu un coup violent sur le bras. On fit alors la lumière et on trouva les mains du médium liées comme au début de la séance et pas la moindre trace d'un coup sur le bras<sup>116</sup>.

Le fait s'est produit lors d'expériences faites à Paris, en 1888, avec M. MacNab. Il a été rapporté par un des assistants, M. Georges Montorgueil : « Une forme humaine, dit-il, ayant apparue près de moi, dans l'obscurité je lui saisis un bras, et le portant rapidement sous mon épaule, je le tins fortement serré contre moi, pensant que je tenais un simulateur et que la preuve de sa tromperie serait faite dès qu'on aurait la lumière d'une bougie. Mais ce bras fondit sous le mien malgré la grande pression que j'exerçais sur lui et en même temps on entendit un corps tomber sur le plancher, et quand la lumière fut faite, nous vîmes le médium se rouler devant nous dans d'horribles convulsions. »

Le cas ci-dessous a été rapporté par Aksakof : « Le Dr Willis était médium. Pendant une de ses séances, alors qu'il était en état de transe et qu'on distinguait des mains lumineuses, un assistant qui n'avait confié ses intentions à personne, sortit de sa poche un canif et, à un moment donné, en porta un coup formidable sur l'une des mains matérialisées. Le médium poussa un grand cri de douleur, ayant senti comme un couteau traversant sa main... Mais on ne trouva pas la moindre écorchure sur la main du médium<sup>117</sup>. »

Alors que Mme d'Espérance était à demi dématérialisée, elle déclara que les attouchements des personnes qui vérifiaient le fait lui avaient été aussi douloureusement sensibles que si ses nerfs avaient été mis à vif.

« Quand Yolande est au dehors, dit-elle, et qu'elle touche quelqu'un ou que quelqu'un la touche, je le sens toujours... Quand elle trempa sa main dans la paraffine fondue j'en éprouvai une sensation de brûlure. »

Puisqu'il existe une telle communauté entre les deux organismes, celui de l'Esprit matérialisé et celui du médium, on conçoit que si l'apparition est saisie brutalement de manière à l'empêcher de rentrer dans le corps du médium, et qu'il y ait lutte, il doit en résulter pour celui-ci une profonde perturbation dans la partie extériorisée de son être, laquelle pourra se traduire par des désordres physiologiques, et même des lésions anatomiques graves. Mme d'Espérance en fit la douloureuse expérience dans les conditions suivantes : « Alors que Yolande (le fantôme) était sortie du cabinet, un des assistants, persuadé que cette dernière n'était autre que Mme d'Espérance, simulant une matérialisation, se saisit brutalement de l'apparition. Le résultat fut, pour Mme d'Espérance, une

---

<sup>115</sup> *The Spiritualist*, 1877, II, p. 287.

<sup>116</sup> Cf. Dr L.T.H. Chazarain : *Matérialisations peu connues observées à Paris*, p. 15.

<sup>117</sup> Cf. Aksakof : *Animisme et Spiritisme*, p. 198.



longue et grave maladie. « Le choc, dit-elle, avait été terrible ; et, ce qui était encore pire que le choc lui-même, c'était ma complète incapacité à le comprendre. Il ne m'était jamais arrivé de penser que quelqu'un oserait m'accuser d'imposture. »

M. Henri Selleger nous a raconté, il y a quelques années, qu'assistant à une séance, en Angleterre, le médium avait été dangereusement atteint dans sa santé, du fait qu'un des assistants, qui avait promis solennellement au guide invisible de ne pas rompre la chaîne alors que se produiraient les formes matérialisées, s'était, nonobstant cette promesse, baissé soudain pour prendre un appareil photographique qu'il avait clandestinement dissimulé sous son siège. Il en résulta la disparition instantanée de la forme (une sœur de charité) et une crise violente du médium, qui faillit, au dire du guide, en perdre la vie.

De tels accidents expliquent pourquoi il est toujours demandé aux assistants de ne pas entrer en contact avec les formations ectoplasmiques sans en avoir reçu l'autorisation, soit du médium, soit du fantôme, soit encore des collaborateurs invisibles. Et c'est sans doute aussi pour des raisons identiques que ces derniers interdisent de prélever de la substance – des cheveux par exemple – sans l'autorisation du guide ou du fantôme lui-même.

Nous avons vu qu'à Mantes, dans le cercle des Alexandre, une mèche de cheveux matérialisée avait été donnée à sa mère par l'Entité Madeleine. Voici un cas analogue : « Katie King (le fantôme) dit M. Harrison, prit des ciseaux, coupa une mèche de ses cheveux et en donna à tous une large part. Elle prit ensuite le bras de M. Crookes, fit le tour de la chambre, et serra la main de chacun. Le même phénomène se produisit au cours d'une autre séance. « Katie, relate Mme Marryat, me dit alors de prendre des ciseaux et de lui couper les cheveux. Elle avait, ce soir-là, une profusion de boucles lui tombant jusqu'à la taille. J'obéis religieusement, hachant les cheveux partout où je le pouvais, tandis qu'elle continuait à me dire : « Coupez encore ! coupez encore ! non pas pour vous, vous savez, parce que vous ne pourrez pas les emporter. » Je coupai donc, boucle après boucle, et aussi vite qu'ils tombaient à terre, les cheveux lui repoussaient sur la tête. Quand j'eus fini, Katie me demanda d'examiner sa chevelure et d'essayer de découvrir un endroit portant la trace de l'usage des ciseaux ; je le fis sans aucun résultat. Et l'on ne put pas non plus retrouver les cheveux coupés, ils avaient disparu. »

En d'autres circonstances, les cheveux restèrent, après que l'apparition se fut retirée : « Katie, dit Mme Marryat, se leva, prit des ciseaux sur la table, coupa une mèche de cheveux au médium, et l'une des siennes, puis me les donna toutes les deux ; je les conserve encore ; l'une est presque noire (celle du médium : Miss Cook), douce et soyeuse ; les cheveux de l'autre (Katie) sont rudes et d'un roux doré. »

William Crookes eut également l'avantage de conserver des cheveux de Katie. La chevelure de Miss Cook, dit-il, est d'un brun foncé, qui paraît presque noir ; une boucle de celle de Katie, qui est là sous mes yeux, et qu'elle m'avait permis de couper au milieu de ses tresses luxuriantes, après l'avoir suivie de mes propres doigts jusque sur le haut de sa tête et m'être assuré qu'elle y avait bien poussé, est d'un riche châtain doré.

Le 24 mai 1924, au groupe *L'Espérance* de Spa, des cheveux matérialisés furent distribués aux assistants. Voici le fait : « Au début de la séance, sur le conseil du guide, nous diminuons la lumière et l'on nous informe qu'une matérialisation de cheveux va être tentée. Le médium s'endort et après quelques minutes d'attente, nous voyons le côté droit de sa chevelure s'agiter et augmenter de volume. Un des assistants se lève et saisissant les cheveux, s'aperçoit que ceux-ci s'allongent jusqu'à former une mèche d'environ trente centimètres. Le guide nous dit alors que nous étions autorisés à couper ces cheveux et à les conserver en souvenir de cette séance ; ce qui fut fait. Le médium une fois réveillé, on put constater qu'aucune trace de taille de cheveux ne se voyait sur sa tête et que les

cheveux produits n'étaient ni de même qualité ni de même teinte que les siens<sup>118</sup>. »

Notre ami, M. Pierre-Emile Cornillier, l'auteur du volume *La Survivance de l'âme*, possède une mèche de cheveux, matérialisés au cours d'une séance, et que le guide l'autorisa à conserver par-devers lui. Il nous a raconté d'autre part, qu'assistant à une séance de matérialisations, une fillette vint prendre place sur ses genoux, il put alors observer de visu la croissance de sa chevelure qui, en quelques courts instants, devint si opulente, qu'il put la saisir à pleines mains et la sentir en quelque sorte croître sous ses doigts.

Tous ces faits démontrent combien étroites s'avèrent les relations vitales entre les formes matérialisées et le médium. Et il importe de mettre ici en évidence la remarquable analogie existante entre de telles manifestations et ce que nous ont appris les phénomènes de dédoublement (bilocation) alors que le fantôme de l'homme s'est temporairement extériorisé. Mettre en évidence par des procédés divers l'existence de ce fantôme (corps éthérico-astral) est un des buts qu'ont poursuivi de longue date les investigateurs de la science occulte.

Depuis le colonel de Rochas, ancien administrateur de l'Ecole Polytechnique, dont les recherches en ce domaine sont devenues classiques, plusieurs expérimentateurs ont pu démontrer, après lui, que le corps éthérique, réservoir de l'énergie vitale et véhicule de nos facultés de perception et de motricité, peut, lorsque les conditions s'y prêtent, s'évader momentanément de sa prison de chair. Cette évasion, ou extériorisation, qui se produit toujours pendant le sommeil normal, puisqu'il en est la cause, peut être obtenue artificiellement soit par des anesthésiques, soit par la transe médiumnique, volontaire ou provoquée, soit encore par la simple action de passes magnétiques prolongées.

Lorsqu'on opère cette disjonction du corps physique, (en ses éléments les plus grossiers), du double éthérique, on constate ceci : un nuage de substance vaporeuse s'extériorise de part et d'autre du corps, puis, lorsqu'il a atteint un degré suffisant de matérialité, les éléments qui le constituent, et qui présentent aux yeux des voyants l'apparence d'un fluide légèrement coloré de rouge à droite et de bleu à gauche, se réunissent en une seule masse (généralement à la gauche du sujet), sorte de colonne vaporeuse et grisâtre qui prend peu à peu la forme exacte du corps dont elle émane. Ce double, qui détient, comme nous venons de le dire, la sensibilité du sujet, se relie à celui-ci au moyen d'une sorte de lien fluide (la corde d'argent) au travers duquel s'écoule l'énergie vitale puisée au grand réservoir cosmique et indispensable à l'entretien de la vie. A noter que toute altération portée à cette effigie aurait comme conséquence directe des troubles plus ou moins graves dans l'économie physiologique du sujet, en sorte que de telles expériences exigent la plus grande prudence de la part de l'opérateur.

En fait, le double, appelé aussi : corps vital, apparaît comme un réseau ténu de substance éthérique tourbillonnante et dans les mailles duquel sont maintenus pendant la vie les éléments grossiers du corps physique, qui, comme on sait, sont appelés à se renouveler constamment au cours de l'existence terrestre.

Pendant le sommeil (cette petite mort !), qui provoque ainsi la carence temporaire des facultés de perception et de motricité, le double s'évade momentanément du corps. Comme nous l'avons dit, cette petite mort peut être provoquée de diverses manières, notamment par la mise en état de sommeil somnambulique, au moyen de passes magnétiques. Il faut pour cela un sujet suffisamment réceptif (sensitif) et un opérateur doué d'une forte extériorisation magnétique. Lorsque ces deux conditions nécessaires sont remplies, on obtient alors des phénomènes, ou états psychologiques, extrêmement curieux. Dans l'état de rapport, par exemple, la volonté de l'opérateur se substitue à

---

<sup>118</sup> Le fait fut attesté par les treize membres du groupe présents à la séance.

celle du sujet, en sorte qu'il pourra imposer au fantôme extériorisé des actes tels que : l'obliger à s'éloigner du corps ; le faire agir mécaniquement sur un objet ; impressionner une substance malléable (cire, mastic, etc.) ; laisser une trace sur des matières pulvérulentes (noir de fumée, blanc de Troie, etc.) Autant d'expériences qui ont été poursuivies avec succès par plusieurs expérimentateurs des sciences psychiques.

C'est partant des observations relatives à l'union étroite qui persiste entre le corps physique et le double éthérique, une fois extériorisé, que le colonel de Rochas fut conduit à employer le procédé du pincement de l'air pour situer le fantôme dans l'espace. Ce moyen consiste à pincer l'air dans le voisinage du sujet. Lorsqu'on pénètre dans la zone occupée par le double, on constate que cet acte : le pinçon a pour conséquence une action de même ordre à la place correspondante du corps. Ainsi, supposons que l'on pince le bras du fantôme, le sujet, par un mouvement du bras physique correspondant, révélera qu'il a été touché à cet endroit. Mais si, à l'inoffensif pinçon, on substitue de plus graves sévices : coups (avec ou sans armes) par exemple, le phénomène répercussif peut alors provoquer des troubles physiologiques graves au Sujet.

De l'analogie que nous venons de mettre en évidence entre ce qui se passe, d'une part lors de la production des formations obtenues au moyen de la médiumnité, et de l'autre lors du dédoublement (bilocation) provoqué, on pourrait en conclure hâtivement que, dans les deux cas, nous avons affaire à un fantôme humain, et qu'il est superflu de faire intervenir dans la phénoménologie ectoplasmique des Entités, ou Esprits, d'un autre monde.

Une conclusion aussi radicale se heurte, toutefois, à diverses objections dont il sera fait mention plus loin, lorsque nous examinerons notamment l'indépendance intellectuelle des formations fantomales par rapport au médium. Mais, pour l'instant, il importe de revenir avec quelques développements sur cette substance mystérieuse, protéiforme, infiniment plastique, à laquelle on applique aujourd'hui le terme d'Ectoplasme.

## Chapitre VIII - L'ectoplasme

Tous ceux qui eurent l'occasion d'examiner de près le processus selon lequel se génèrent et se développent les formations ectoplasmiques parlent d'une substance, plus ou moins visible, s'extériorisant directement du médium, ou apparaissant dans son voisinage. Comme nous l'avons dit, on donne aujourd'hui à cette substance le nom d'ectoplasme.

Bien que ce terme soit récent, il est certain que, contrairement à ce qu'on suppose généralement, cette substance mystérieuse – dont on ne parle guère que depuis le milieu du siècle dernier, alors que prenait naissance en Amérique le mouvement spirite – était connue déjà des alchimistes du moyen âge. En effet, la description que voici, donnée par Thomas Vaughan (Dans *Lumen de Lumine.*) semble s'appliquer parfaitement à l'ectoplasme : « Ayant prélevé, dit-il, un peu de cette liqueur, pour étudier ce qu'était cette étrange substance, j'ai reconnu que cela se dérobaît comme la neige. Lorsque j'en avais dans les mains, ce n'était pas de l'eau ordinaire, mais une sorte d'huile dont la complexion visqueuse, grasse, minérale, brillante comme la perle, me parut transparente comme le cristal. En examinant encore, il me semble que cela avait quelque apparence spermatique et, en vérité, c'était encore plus obscène au toucher qu'à la vue. »

Mme Bisson, parlant des phénomènes de matérialisation obtenus avec Eva Carrière, dit : « A quoi peut-on comparer la substance qui se dégage du corps du médium ? Certains disent à de la gaze, à des voiles. Il faut évidemment employer parfois le mot voiles, si l'on veut faire à peu près comprendre l'impression visuelle éprouvée, lorsque le phénomène se présente en surface étendue et en grande quantité ; mais, le plus souvent, cela apparaît comme une masse fibreuse, déchiquetée, parfois même trouée. Si l'on examine cette substance de près, on remarque des rayures irrégulières, des filaments bizarres, qui ne peuvent pas plus être comparés à de la gaze qu'à du tulle, à de la mousseline qu'à du papier japonais ou à tout autre tissu auquel on a essayé parfois de les assimiler. J'ai vu cette substance sortir du corps du médium, nu, rentrer et ressortir, évoluer, se promener, donnant l'impression de quelque chose de vivant, d'un reptile par exemple. J'ai vu des mains, des bras, des visages se former ; j'ai suivi le phénomène, depuis son apparition jusqu'à sa résorption : je puis autant en affirmer la réalité qu'il m'est impossible d'expliquer la matière dont il est composé. Au toucher, cette substance est lourde, humide et froide ; parfois elle donne la sensation d'une toile d'araignée (on éprouve surtout cette sensation quand elle vous effleure à l'intérieur du cabinet).

Plusieurs fois les expérimentateurs ont reçu la substance dans leurs mains ; ils en ont tous constaté la lourdeur, le froid et l'humidité.

En tout ceci, je ne parle pas des apparitions en elles-mêmes telles que mains ou visages, mais simplement de la substance matérielle (qui leur sert pour ainsi dire de support) telle qu'il m'a été donné de la toucher. Le médium, dans son sommeil, prétend, d'ailleurs, que cette substance palpable, n'est qu'un déchet et que le principal n'est qu'une force, invisible, qui se dégage de lui, en même temps que la substance, et la façonne, comme un sculpteur pétrit la glaise.

Les formations ectoplasmiques ne rentraient pas toujours visiblement dans le corps du médium. Souvent, elles donnaient l'impression de s'envoler ; et même parfois, il nous fut impossible de nous rendre compte de quelle façon elles avaient disparu. » Ailleurs, elle dit encore : « Après une séance, le médium était couché et repris par une apparition de phénomènes, je me suis trouvée recevoir dans les mains deux petites boules de matière. Je refermai immédiatement les mains l'une sur l'autre et je constatai avec stupeur que j'avais les mains vides ; il m'a été impossible d'expliquer cette disparition. »

M. Maximilien de Meck, l'éminent occultiste, eut l'occasion, à diverses reprises, et en divers pays, d'assister à des séances de matérialisation. Il a déclaré ce qui suit : « Ayant obtenu l'autorisation du fantôme matérialisé – une femme recouverte d'un voile blanc qui ne dissimulait rien de ses formes – de tâter l'un de ses bras, je le serrai entre mes doigts, et constatai avec surprise que ceux-ci pénétraient dans une espèce de matière gélatineuse et froide. » Avec le fameux médium Sambor, le même expérimentateur eut l'occasion de tirer également les bras d'une entité : Olga. « Ceux-ci me parurent formés, dit-il, d'une matière visqueuse, froide au toucher. »

L'expérience la plus intéressante à laquelle il lui fut donné d'assister, permit à M. de Meck de constater, dans une certaine mesure, le processus du phénomène d'organisation de la substance ectoplasmique, sous l'action d'une volonté X (?). Voici dans quelles circonstances : « A Moscou, dans un cercle de quelques personnes (sept, dont deux médecins) se manifestait, au cours de séances d'études, le fantôme d'un homme d'une quarantaine d'années, et qui se mouvant au milieu des assistants, s'entretenait avec eux de leurs affaires, alors que le médium, profondément entransé, restait inerte sur son siège. M. de Meck, qui faisait partie du cercle, eut un jour l'idée, avec l'assentiment des deux médecins présents, de demander à l'entité matérialisée s'il serait possible de lui ouvrir les chairs des bras avec un bistouri, afin de se rendre compte de quelle matière un fantôme était formé. L'entité répondit qu'elle acceptait volontiers de se soumettre à l'expérience mais que des mesures de précautions devaient être prises afin de ne pas nuire à la santé du médium. Après cinq mois de préparation, il fut annoncé que l'expérience pourrait être tentée ; elle le fut en effet. Or, dit M. de Meck, le résultat en fut absolument inattendu : « Lorsque les deux médecins, après avoir frotté le bras du fantôme avec du chloroforme, l'ouvrirent au moyen du bistouri, ils purent s'assurer qu'il était formé de chairs humaines ordinaires. Mais lorsqu'en suite ils entaillèrent l'autre bras, ils constatèrent à leur grande surprise, qu'au-dessous de l'épiderme, il n'y avait que de la chair amorphe, une espèce de bouillie épaisse et gélatineuse, ressemblant à la matière ectoplasmique que certains expérimentateurs ont constatée au cours de séances de matérialisations. »

Le 11 novembre 1931, M. l'ingénieur E. K. Millier, de Zurich, est arrivé à prélever une petite masse d'ectoplasme dans les conditions suivantes. M. Millier avait apporté avec lui, en vue d'un prélèvement possible de substance, un flacon de verre nettoyé chimiquement<sup>119</sup>.

#### *1. Conditions dans lesquelles furent obtenues les gouttelettes d'ectoplasme.*

A un moment donné de la séance une personnalité médiumnique : Z., qui se manifestait pendant la transe du médium, pria M. Müller de s'avancer vers l'ouverture des rideaux formant cabinet, afin, disait-elle, de lui donner un peu de pâte<sup>120</sup>.

M. Müller s'étant approché de l'ouverture des rideaux, fut à même de constater, très clairement, dit-il, grâce à la lampe rouge au-dessous de laquelle il se trouvait, ce qui suit : « L'écartement des rideaux s'étant produit, je vis apparaître un doigt, de moyenne épaisseur, un peu court, de couleur claire. Ce doigt se posa immédiatement sur le rebord du récipient en verre que je tenais ouvert, au-dessous de la lampe, puis il se retira, comme s'il voulait essayer quelque chose sur ce rebord ; en même temps, il se tourna, selon son axe, de droite et de gauche comme pour laisser également de la substance de ses faces latérales. La même opération se répéta ainsi environ cinq fois de suite. Après cela, bien qu'un peu moins distincte, quoiqu'encore nettement visible, une main complète, quelque peu lumineuse, et dont les doigts étaient de grandeur normale et de température normale aussi, passa par-dessus le récipient et vint tambouriner ma main, derrière ce dernier. Me référant

---

<sup>119</sup> M. Müller se proposait de faire diverses expériences sur l'influence que pourraient avoir les représentations ectoplasmiques sur ses appareils de mesure du fluide magnétique ; appareils basés sur un contrôle électrique, et qui ont démontré l'existence indiscutable d'une émanation humaine.

<sup>120</sup> A noter que le médium se trouvait en dehors du cabinet, sur un siège placé à 1 m. 30 des rideaux ; il était appuyé contre le dossier de son siège, et contrôlé à sa droite et à sa gauche par deux personnes.

alors aux indications données par la personnalité médiumnique, je plaçai, toujours sous la lumière de la lampe, et bien que ni la main ni le doigt ne fussent plus visibles pour moi, un certain nombre de lamelles métalliques (zinc, aluminium, fer, cuivre, plomb et argent) disposées en éventail. Le rideau s'écarta alors à nouveau et un doigt de couleur claire frota, plus activement qu'il ne l'avait fait précédemment, la tranche supérieure des lamelles. Ensuite, bien que devenu soudain invisible, il tambourina à nouveau ma main, puis la face supérieure des lames métalliques. Après quoi les rideaux se refermèrent.

## *2. Examen de la substance ectoplasmique ultérieurement à son obtention.*

Après la clôture de la séance, on constata que la substance abandonnée sur le rebord du récipient, et qui s'était répandue à l'intérieur des parois de verre, se présentait sous l'apparence de gouttelettes d'eau. Le lendemain, M. Müller put remarquer que cette substance agissait avec force sur ses appareils (émanation puissante), en outre le bouchon de verre présenta une assez forte résistance à l'ouverture, comme si une pression d'air agissait à sa surface. Dans les heures qui suivirent, les gouttelettes prirent une autre apparence : sortes de taches claires adhérentes aux parois. La pression continua à agir sur le bouchon. Quant à l'action sur les appareils indicateurs d'émanation, elle devint extrêmement puissante puisque, à un moment donné (de la journée du lendemain) elle atteignit le chiffre : 2500 contre 135 donné à cet instant par l'émanation due à la main de l'expérimentateur. Peu à peu, cette action alla en décroissant. On put remarquer aussi le dégagement d'une odeur assez singulière, odeur acide qui se répandit dans la pièce, pour se modifier du reste avec le cours des heures.

Le récipient paraffiné le 11 novembre 1931, n'a pas été ouvert depuis. Malgré cela, la substance n'a pas cessé de prendre des apparences diverses, de se transformer, comme on peut le constater par les vues photographiques prises à travers les parois en verre, et par l'examen microscopique. Il y a quelques années, nous avons pu, grâce à l'obligeance de M. Müller, examiner ces curieuses taches, au moyen du microscope ; on y constatait un réseau de filaments de couleur sombre ; réseau compliqué qui n'avait pas atteint une réelle stabilité ; la vie semblait persister au sein de la masse. Un investigateur patient des phénomènes psychiques, le Dr Julien Ochorowicz, après de nombreuses années d'études minutieuses, conduites avec divers médiums, a pu établir quelques-unes des modalités d'après lesquelles se manifestent diverses formes d'énergie extériorisées du corps des médiums à effets physiques.

Il a conclu à l'existence de ce qu'il a appelé des rayons rigides pour expliquer les actions à distance. Ces rayons, d'après lui, seraient comme des fils plus ou moins raides, plus ou moins élastiques, presque toujours invisibles. Ils se groupent en écheveaux de manière à embrasser les objets et à produire sur eux telle ou telle action mécanique ; ils ont la possibilité de se courber et de pénétrer dans les interstices ; ils résistent à l'action du feu, mais ils ne peuvent traverser un écran liquide ; ils ne sont pas déviés par un champ magnétique, ils forment un circuit électrique et déchargent facilement l'électroscope ; ils ne sont pas continus, mais pointillés et présentent des stries inclinées comme s'ils étaient produits par un fluide à l'état de mouvement rotatif.

Ochorowicz parvint à photographier ces rayons rigides ; il obtint aussi la preuve de leur existence objective par les traces visibles qu'ils laissèrent sur des matières pulvérulentes.

« Ces rayons rigides, a-t-il déclaré, ne doivent pas être confondus avec les courants électriques, le magnétisme animal, les effluves odiques, les Rayons N de Blondlot ou les Rayons V de Darget, on ne doit pas non plus les confondre avec le dédoublement du corps astral du médium, avec ses mains fluidiques, plus ou moins matérialisées, dont l'action (beaucoup plus forte mécaniquement) explique la plus grande partie des phénomènes médiumniques connus. »

Un autre investigateur des sciences psychiques, l'ingénieur et professeur W. J. Crawford, de Belfast, a pu, lui aussi, après plusieurs années de longues et patientes recherches, réunir un

ensemble d'observations de la plus grande importance. Voici, quelques-unes de ces observations : Tous les phénomènes produits sont causés par des projections flexibles, semblables à des rayons (tiges) sortant du corps du médium. Ces rayons sont la cause première des manifestations : lévitations, mouvements de la table sur le sol, coups frappés, attouchements ou autres modalités du phénomène.

Les caractéristiques principales d'un de ces rayons sont :

1° Qu'il sort en ligne directe du corps du médium et se résorbe de même dans son corps ; qu'il ne peut s'allonger indéfiniment (son extrémité arrive, dans de bonnes conditions, jusqu'à environ cinq pieds du médium), qu'il peut agir sur la table et la mouvoir de côté et d'autre ;

2° Le rayon, outre qu'il peut entrer et sortir du corps du médium, peut être fixé ou arrêté à volonté dans les limites de son extension, en sorte qu'il devient un cantilever (levier) ;

3° Le rayon sert de transmetteur à des forces d'attraction et de répulsion.

4° L'extrémité libre du rayon peut, quelquefois du moins, adhérer à un corps solide et, en le saisissant, le retenir.

5° Tous les mouvements du rayon sont le produit d'une élaboration interne du corps du médium ;

6° Les dimensions du rayon varient extrêmement. Sa section transversale a des valeurs différentes, et la forme et le conditionnement de son extrémité libre peuvent être diversement modifiés. Pour les coups frappés ordinaires, une certaine quantité de matière paraît se concentrer près de l'extrémité ; pour d'autres manifestations sonores, telles que l'imitation d'une balle qui rebondit, le bruit d'une scie, des grattements, etc., il semble qu'interviennent diverses modifications et que d'autres dispositions soient prises.

Une forme spéciale est employée pour les lévitations, l'extrémité libre étant recourbée et s'accrochant à la table par adhérence au-dessous du plateau. Mais, qu'il s'agisse de lévitations, de coups frappés ou d'autres phénomènes, une projection semblable à un rayon ou à une tige est toujours employée, bien que cette projection prenne des formes et des aspects spéciaux.

J'ai quelquefois senti, pendant la lévitation, immédiatement sous le plateau de la table (et non près du sol) quelque chose qui semble être de la substance. On croit toucher un reptile, c'est froid, moite, impossible à décrire, mais aussi l'expérimentateur l'ayant une fois senti le reconnaîtra toujours.

Crawford dit encore : « Je sentais la substance sous la table tout à fait inerte et, en fait, si je faisais aller ma main de côté et d'autre dans cette substance, le meuble retombait bientôt, démontrant ainsi qu'elle était essentielle à la lévitation. Les opérateurs <sup>121</sup> à vrai dire, n'aimaient pas à me laisser la manier. La seule chose qu'ils admissent à ce sujet, était de faire mouvoir une tige très mince à travers l'espace occupé par la substance. J'ai touché souvent cette même substance froide, moite, pareille à un reptile, près des chevilles du médium, lorsque, au commencement d'une séance, des coups frappés se faisaient entendre dans le voisinage de ses pieds. »

Voici donc ce que j'avance : une partie essentielle du cantilever (ou projection modifiée de la tige) consiste en particules de substance froide, moite, désagréable, lesquelles à l'extrémité libre du cantilever, se portent en avant et restent au repos sous la table. La même substance est nécessaire aussi pour construire les tiges qui frappent.

Prenant toutes choses en considération, ma conception de la projection de la tige (ou rayon) est celle-ci : « Elle consiste fondamentalement en un paquet de fils très fins, sortant du corps du médium, fils pratiquement transparents et par conséquent invisibles. Ces fils sont connexes, se touchent et adhèrent l'un à l'autre très intimement... Les fils sont peu à peu projetés dans l'espace situé au-dessous de la table, et leurs extrémités libres s'attachent à la surface interne. Ceci fait, une force court le long de leur axe, graduellement et uniformément, avec ce résultat que le système de

---

<sup>121</sup> Crawford appelle : opérateurs, les entités directrices, les assistants invisibles qui, pour lui, collaborèrent étroitement à ses travaux et en prirent, en quelque sorte, la direction.

fil (peut-être pourrait-on dire le câble) se raidit peu à peu et devient une barre rigide projetée par le médium et pouvant léviter la table.

Ces sortes de tentacules élastiques – projections fluidiques issues du corps du sujet – bien que perceptibles au toucher, pénétrables et pondérables, restèrent longtemps invisibles pour l'opérateur et ses assistants.

Toutefois, cette forme d'énergie, que Crawford considère comme intimement liée au système nerveux de l'organisme humain, étant devenue peu à peu accessible au sens de la vue, il lui fut possible de prendre une série de photographies sur lesquelles apparaissent nettement les Rayons issus du corps du médium.

En dehors des cantilever, cet expérimentateur, – dont on ne saurait assez louer l'esprit de méthode dont il fit preuve dans ses recherches – a parlé aussi d'une structure entrecroisée comme une toile d'araignée, qu'une sorte de pression agissant dans les interstices gonfle et raidit graduellement. Cette impression de toile d'araignée a été signalée à diverses reprises par les expérimentateurs qui ont eu l'occasion de passer la main au travers de productions ectoplasmiques<sup>122</sup>.

Le Dr de Schrenck-Notzing, qui a consacré une partie de sa vie à l'étude de la médiumnité objective à recueilli, lui aussi, une quantité d'observations.

« Elles amènent toutes à conclure, dit-il, que les apparitions de ces deux classes de phénomènes : la télékinésie et la téléplastique reposent sur un processus unique de développement biologique ; les organes dynamiques extériorisés en vue de la production d'une action mécanique, analogues à des membres, d'abord invisibles, et ensuite perceptibles et palpables, ne sont pas autre chose qu'un degré préliminaire, un stade de l'évolution suivie par la morphogénèse téléplastique en vue de la production de formes complètement matérialisées... Et tout d'abord, dans ces deux classes de phénomènes, le principe fondamental de formation est le même. »

D'abord, sur le corps du médium, c'est-à-dire en dehors de son organisme, mais en relation étroite avec la surface du corps, se produit une substance d'émanation, qui peut être observée au moment où apparaissent les phénomènes de matérialisation ; cette substance est, la plupart du temps, diffuse, nébuleuse, comme une fumée de couleur grise, qui devient blanche en s'épanouissant. Lorsqu'elle atteint un degré de développement plus complet, on a l'impression de tissus organiques compacts, et l'on trouve des fils (parfois des fils fluides rigides) des bandes et des cordons, d'aspect régulier au début. Les formes plastiques produites en vue de l'action télékinésique paraissent suivre le même développement. Par l'intermédiaire de cordons et de liens qui tantôt restent invisibles à l'œil, tantôt sont capables d'influencer la rétine, la relation s'établit entre le corps du médium et l'objet qui doit subir l'action mécanique.

Ces émanations fluides, en forme de cordons ou de rayons, possèdent quelquefois, selon leur épaisseur, un certain degré de luminosité, et assurent, comme un cordon ombilical, la liaison avec les formations à distance, qui, plus visibles, paraissent pour l'œil isolées et flottantes... La matière blanchâtre et nébuleuse représente, – comme Crawford et Geley l'ont établi d'un commun accord – la substance fondamentale des phénomènes physiques de la médiumnité. Elle paraît être une émanation des énergies vitales du corps du sujet ; ces énergies, lorsque la matière s'épaissit et se met en mouvement, sont capables d'une phosphorescence animale comparable ou peut-être identique aux propriétés photogéniques de certains poissons.

Ailleurs, le même auteur dit encore : « Les organes terminaux de ces formations doivent avoir une relation matérielle, bien qu'imperceptible au premier abord, avec l'organisme du médium, attendu que c'est de lui qu'ils reçoivent leur vitalité et par son impulsion qu'ils entrent en fonction. On doit

---

<sup>122</sup> Crawford admet qu'une partie de l'énergie peut être fournie aussi par les assistants.



laisser en suspens la question de savoir si cela est possible, grâce à une projection physique idéo plastique, capable de franchir l'espace. En tout cas, une série d'observations parle en faveur de la présence réelle de relations dynamiques de ce genre, analogues si l'on veut à des ombres, mais matérielles. Par leurs formes extérieures, elles rappellent en partie le corps humain, bien qu'elles soient extraordinairement fluides et morphologiquement variables, et que leur extrémité semble réaliser un degré supérieur de matérialité, de même que les lignes de force en relation avec le corps du médium. »

Ce sont donc des tentacules, des pseudopodes, des formations analogues à des cordons, des membres de couleur sombre, semblables à des ombres, avec des extrémités émoussées, ou encore munies de quelques doigts ou de mains entières, de forme et de grosseur différentes, enfin des extrémités analogues à des pieds qui constituent des membres supplémentaires, et servent sous forme visible ou invisible à produire la motio in distans.

L'ingénieur du Bourg de Bozas, qui a pu expérimenter avec de très forts médiums à effets physiques, a condensé ses principales observations en un certain nombre de conclusions que voici, et qui confirment en bien des points les remarques précédentes : « Un médium à effets physiques rayonne, dit-il, pendant la production de ces effets, une énergie à condensation variable, pouvant prendre une apparence ectoplasmique, plus ou moins visible suivant les individus, productrice d'effets radioactifs de pénétration variable, conductrice d'électricité et restant en liaison avec le corps du sujet, son système nerveux et, vraisemblablement aussi, son subconscient. »

Lorsque l'ectoplasme établit à distance une conduction électrique entre deux pôles de voltages suffisants, la commotion est ressentie par l'organe du sujet qui vient de rayonner le fluide.

L'ectoplasme est donc bien un rayonnement de substance organique et un conducteur de sensibilité nerveuse. Sous l'effet de cette commotion nerveuse, il se rétracte dans le médium, puis rayonne à nouveau.

La lumière et d'autres radiations plus courtes semblent agir considérablement, tant sur l'ectoplasme que sur sa production. Elles peuvent aussi vraisemblablement nuire à l'état physiologique du médium.

Le fluide ectoplasmique peut servir à la formation d'apparitions diverses, animées par des intelligences non encore identifiées. La formation de ces apparitions sera, nous semble-t-il, d'autant plus facile et nette que le médium appartiendra davantage à la catégorie des sujets à ectoplasme condensé et apparent.

Le fluide ectoplasmique rayonné peut affecter les formes et les rigidités les plus diverses<sup>123</sup>, rigidité voisine de celle de l'acier. Il semble être la cause, par un mécanisme encore inexpliqué, de la dissociation, puis du regroupement atomique de corps qui pourraient franchir ainsi des parois rigides et opaques.

Le rayonnement émané d'un médium à effets physiques serait constitué, d'après ce que nous révèle l'expérience, par une substance-énergie, tantôt molle comme de la gélatine, tantôt, à son extrémité, rigide comme l'acier. Parfois palpable, parfois impalpable ; ignorant l'obstacle, cette énergie peut bousculer, déplacer des objets, former des apparences humaines ou animales, produire enfin des effets d'une diversité telle, que l'on se demande quel est cet outil intelligent, universel, producteur d'effets supra normaux auxquels la science préfère trop souvent ne pas croire pour ne pas donner à notre imagination la satisfaction d'une hypothèse.

Passant à l'aspect pénétration, en tant qu'énergie, de cette mystérieuse substance, le même auteur dit encore : « Une partie de cette étude attirera sans doute spécialement l'attention du physicien : je

---

<sup>123</sup> formes tranchantes, rondes, pointues, etc.

veux parler ici de la pénétration de l'énergie ectoplasmique qui, si d'autres expériences confirment celles qui ont été faites, peut dépasser de beaucoup celles des vibrations X et des vibrations gamma du radium, qu'un écran de quelques millimètres de plomb suffit pour arrêter en grande partie. Or, les vibrations X précèdent les radiations gamma du radium, plus pénétrantes encore et dont la longueur d'onde minimum semble se trouver à l'extrémité de l'échelle des vibrations actuellement mesurées. »

Déjà pour ce dernier ordre de vibrations, la matière ne possède plus une stabilité apparente ; elle rayonne son énergie, se désagrège, se transforme et disparaît petit à petit en émanations dans l'éther. Que penser alors de la vibration considérablement plus courte de certains rayons ectoplasmiques ! A ces longueurs d'onde, la matière ne nous apparaîtrait plus sous une forme tangible. Elle se conserverait en énergie invisible, dans l'éther, d'où elle pourrait nous réapparaître à la suite de brusques variations de fréquence ou de condensation diverses. Cette agitation corpusculaire variable pourrait représenter dans notre imagination, à cause de sa fréquence, l'énergie vibratoire suprême et l'atome fondamental universel composant tous les corps.

Sur l'échelle des vibrations, nous sommes loin des ondes électriques et des rayons lumineux, loin des rayons X, et loin des rayons gamma du radium, mais peut-être plus proche de la frontière de l'atome, de la dissolution totale de la matière en énergie, et de la transformation inverse de l'énergie en matière.

Sous la direction avertie de M. le Dr Eugène Osty, directeur de l'Institut, en collaboration avec son fils, technicien distingué, des séances expérimentales de la plus grande importance ont pu y être conduites, avec comme sujet d'études, le médium autrichien Rudi Schneider.

Les expériences, qui ont porté surtout sur le phénomène dit de télékinésie, ont permis de mettre en lumière plusieurs faits concernant le mode d'extériorisation de la substance ectoplasmique émanée du sujet.

En bref, les expériences ont montré que, plongé dans l'état de transe somnambulique, Rudi Schneider est en mesure de libérer, volontairement, certaines énergies. Sauf un cas (exceptionnel) où elles se sont manifestées sous la forme d'un brouillard dense visible, ces énergies sont restées invisibles ; en d'autres termes, toutes les manifestations de la substance générée, l'ont été à l'état invisible.

Sur la nature matérielle de cette substance invisible extériorisée, M. et M. Osty n'ont pu se prononcer. On serait tenté, disent-ils, « de la supposer à l'état dit gazeux, c'est-à-dire constituée de molécules peu rapprochées. Toutefois, elle ne se comporte pas à la manière d'un gaz libre, lequel se dilaterait dans tout l'espace disponible. Ses molécules, si elle en a, doivent être soumises à un système gravitatif particulier tendant à une condensation progressive, à succès variant suivant les dispositions physiologiques du sujet, peut-être aussi suivant des conditions d'ambiance<sup>124</sup>. »

Dans le chapitre que le Dr Gustave Geley a consacré aux phénomènes de matérialisation, dans son ouvrage : *De l'inconscient au conscient*<sup>125</sup> nous trouvons également de très nombreuses observations concernant l'ectoplasme et ses représentations organisées.

« Le processus des matérialisations, dit-il, peut se résumer ainsi : du corps du médium sort, s'extériorise une substance d'abord amorphe ou polymorphe. Cette substance se constitue en représentations diverses, généralement représentations d'organes plus ou moins complexes. »

La substance s'extériorise soit sous forme gazeuse ou vaporeuse, soit sous la forme liquide ou

---

<sup>124</sup> Les résultats de ces recherches ont paru dans la *Revue Métapsychique* (N° de sept.-oct. (5) et nov.-déc. (6) de 1931 : janv.-fév. (1) et mars - avr. (2) de 1932), puis en volume chez Alcan, 1932 : *Les pouvoirs inconnus de l'esprit sur la matière*, par MM. E. et M. Osty.

<sup>125</sup> Cf. Dr Gustave Geley : *De l'Inconscient au Conscient*. Paris, Alcan, 1920.

solide. La forme vaporeuse est la plus fréquente et la plus connue. Au près du médium se dessine ou s'agglomère une sorte de vapeur visible, de brouillard souvent relié à son organisme par un lien ténu de la même substance. Puis il se produit comme une condensation, en divers points de ce brouillard, par un processus que M. Le Cour a comparé ingénieusement à la formation supposée des nébuleuses. Ces points de condensation prennent enfin l'apparence d'organes, dont le développement s'achève très rapidement.

Sous sa forme liquide ou solide, la substance productrice des matérialisations est plus accessible à l'examen. Son organisation est parfois plus lente. Elle reste relativement longtemps à l'état amorphe et permet de se faire une idée précise de la genèse même du phénomène. Elle a été observée sous cette forme, chez plusieurs médiums, spécialement chez le fameux Eglinton.

Après Eva, j'ai pu constater des phénomènes assez analogues, quoique élémentaires, chez des sujets neufs que je m'efforçais d'entraîner à produire des matérialisations.

Je vais donner simplement un résumé synthétique de mes expériences et observations : c'est uniquement mon témoignage que j'apporte dans ce livre, témoignage concordant pleinement avec celui d'un très grand nombre d'hommes de science, spécialement médecins, aujourd'hui certains de l'authenticité du phénomène, alors que la plupart étaient partis d'un scepticisme absolu. Les matérialisations dont je vais parler, j'ai pu les voir, les toucher, les photographier. J'ai maintes fois suivi le phénomène de son origine à sa terminaison car il se formait, se développait et disparaissait à mes yeux. Quelque inattendue, quelque étrange, quelque impossible que semble pareille manifestation, je n'ai plus le droit d'émettre un doute sur sa réalité.

Le mode opératoire, pour l'obtention des matérialisations avec Eva est très simple : le médium est mis en état d'hypnose, état superficiel, mais comportant néanmoins l'oubli de la personnalité normale, après qu'on l'a fait asseoir dans le cabinet noir. Le cabinet noir des matérialisations n'a d'autre but que de soustraire le médium endormi aux influences perturbatrices ambiantes et spécialement à l'action de la lumière. Il permet ainsi de garder dans la salle un éclairage suffisant pour bien observer les phénomènes.

Ceux-ci se produisent – quand ils se produisent – au bout d'un temps variable, parfois très court, parfois très long, une heure et plus. Ils débutent toujours par des sensations douloureuses du médium. Ce dernier pousse des soupirs, des plaintes intermittentes, rappelant tout à fait celles d'une femme en couches. Ces plaintes atteignent leur paroxysme au moment même du commencement apparent du phénomène. Elles diminuent ou cessent quand il est entièrement formé.

L'apparition de la substance est annoncée, généralement, par la présence de taches liquides blanches, lumineuses, de la dimension d'un pois à celle d'une pièce de cinq francs, disséminées çà et là sur le sarreau noir du médium, principalement du côté gauche. Cette manifestation constitue un phénomène prémonitoire, survenant assez longtemps, parfois trois quarts d'heure à une heure, avant les autres phénomènes. Elle manque quelquefois, et il arrive quelquefois aussi qu'elle ne soit suivie d'aucune autre manifestation. La substance proprement dite se dégage de tout le corps du médium, mais spécialement des orifices naturels et des extrémités du corps, sommet de la tête, bout des reins, extrémités des doigts. L'issue la plus fréquente, la plus facile à observer est l'issue par la bouche ; on voit alors la substance s'extérioriser de la surface interne des joues, du voile du palais et des gencives. La substance se présente sous un aspect variable ; tantôt infime, tantôt considérable, avec toutes les transitions. Dans certains cas, elle recouvre entièrement le médium comme d'un manteau.

La substance peut présenter trois couleurs différentes : blanche, noire et grise. La couleur blanche est la plus fréquente, peut-être parce qu'elle est la plus facile à observer. Il y a parfois issue simultanée de substance des trois couleurs. La visibilité de la substance est très variable. Cette visibilité peut s'accroître ou diminuer lentement à diverses reprises. Au contact, la substance donne

des impressions très variables, impressions généralement en rapport avec la forme momentanée qu'elle revêt. Elle semble molle et peu élastique quand elle s'étale ; dure, noueuse ou fibreuse quand elle forme des cordons.

Parfois elle donne la sensation d'une toile d'araignée frôlant la main des observateurs. Les fils de la substance sont à la fois rigides et élastiques. La substance est mobile. Tantôt elle évolue lentement, monte, descend, se promène sur le médium, ses épaules, sa poitrine, ses genoux, par un mouvement de reptation qui rappelle celui d'un reptile ; tantôt ses évolutions sont brusques et rapides ; elle apparaît et disparaît comme un éclair.

La substance est extrêmement sensible, et sa sensibilité se confond avec celle du médium hyperesthésié ; tout attouchement retentit douloureusement sur ce dernier. Si l'attouchement est tant soit peu brutal ou prolongé, le médium accuse une douleur qu'il compare à celle que produirait un choc sur sa chair à vif.

La substance est sensible même aux rayons lumineux. Une lumière, surtout si elle est brusque et inattendue, provoque un ébranlement douloureux du sujet. Toutefois, rien n'est plus variable que cet effet de la lumière. Dans certains cas, la substance tolère même la grande lumière du jour. L'éclair de magnésium provoque un soubresaut du médium, mais il est supporté et permet les photographies instantanées.

Il est difficile de distinguer, dans les effets de la lumière sur la substance, ou dans ses répercussions sur le médium, ce qui est phénomène douloureux ou réflexe pur ; douleur ou réflexe gênent néanmoins les investigations. C'est ainsi que jusqu'à présent, la cinématographie des phénomènes n'a pu être obtenue. A la sensibilité, la substance joint une sorte d'instinct de la conservation, rappelant l'instinct de la conservation chez les invertébrés. La substance paraît avoir toute la méfiance d'un animal sans défense ou dont la seule défense consiste à entrer dans l'organisme du médium dont elle est issue. Elle craint les contacts, toujours prête à se dérober et à se résorber<sup>126</sup>. » Les personnes peu au courant du phénomène des matérialisations s'étonnent le plus souvent de ce que le contrôle interdise tout prélèvement de substance, ou toute action brusque et inattendue tendant à s'emparer des formes organisées. C'est méconnaître absolument la subtilité du phénomène en question et montrer par ailleurs l'ignorance dans laquelle on se trouve des suites graves qui découlèrent pour le médium, en diverses circonstances, de la méconnaissance de cette élémentaire précaution. (Note de l'auteur.)

La substance a une tendance immédiate, irrésistible à l'organisation. Elle ne demeure pas longtemps à l'état originel. Il arrive fréquemment que l'organisation est tellement rapide qu'elle ne laisse pas voir la substance primordiale. D'autres fois on voit, simultanément, la substance amorphe et des représentations plus ou moins complètes englobées dans sa masse ; par exemple, un doigt pendant au milieu de franges de substance. On voit même des têtes, des visages enveloppés de substance. J'arrive maintenant aux représentations. Elles sont des plus diverses. Quelquefois ce sont des formations inorganiques indéterminées ; mais le plus souvent, ce sont des formations organiques, variables comme complexité et comme perfection.

On sait que différents observateurs, Crookes et Richet entre autres, ont décrit des matérialisations entières. Il s'agissait non pas de fantômes, dans le sens propre du mot, mais d'êtres ayant momentanément toutes les particularités vitales d'êtres vivants, dont le cœur battait, le poumon respirait, dont l'apparence corporelle était complète.

---

<sup>126</sup> Cet instinct de défense a été noté aussi par le Dr Eugène Osty lorsqu'il dit : « L'intelligence accomplissant le phénomène (extériorisation ectoplasmique), s'est comportée avant et pendant l'acte, comme si elle était consciente de la nécessité de garantir l'énergie agissante de l'action nocive des rayons infra-rouges (emparés pour le contrôle automatique et clandestin).

Dans les cas les plus parfaits, l'organe matérialisé a toujours les apparences et propriétés biologiques d'un organe vivant. J'ai vu des doigts admirablement modelés, avec leurs ongles ; j'ai vu des mains complètes, avec os et articulations ; j'ai vu un crâne vivant, dont je palpais les os, sous une épaisse chevelure. J'ai vu des visages bien formés, des visages vivants, des visages humains !

Dans de nombreux cas, ces représentations se sont faites, développées entièrement à mes yeux, du commencement à la fin du phénomène. J'ai vu maintes fois, par exemple, de la substance sortir des doigts, reliant entre eux les doigts de chaque main ; puis le médium écartant ses mains, la substance s'allonge, former d'épais cordons, s'étaler, constituer des franges semblables à des franges épiplœiques. Enfin, au milieu de ces franges, apparaît, par une représentation progressive, des doigts, ou une main, ou un visage, parfaitement organisés.

Dans d'autres cas, j'ai été témoin d'une organisation analogue, après issue de la substance par la bouche. En voici un exemple pris dans mon cahier de notes : « De la bouche descend lentement, jusque sur les genoux du médium, un cordon de substance blanche, de la largeur approximative de deux doigts ; ce ruban prend, à nos yeux, les formes les plus variables ; tantôt il se ramasse et se rétrécit, puis il se renfle, puis s'étire de nouveau. Çà et là, de la masse, pendent des prolongements, des espèces de pseudopodes et ces pseudopodes revêtent parfois, pendant quelques secondes, la forme de doigts, l'ébauche de mains, puis rentrent dans la masse. Finalement, le cordon se ramasse sur lui-même, s'allonge sur les genoux ; puis son extrémité se relève, se détache du médium et s'avance près de moi. Je vois alors cette extrémité s'épaissir sous forme d'un renflement, d'un bourgeonnement terminal et ce bourgeonnement terminal s'épanouit en une main parfaitement modelée. Je touche cette main. Elle donne une sensation normale. Je sens les os, je sens les doigts munis de leurs ongles. Puis la main se rétrécit, diminue, disparaît au bout du cordon. Le cordon fait encore quelques évolutions, se rétracte et rentre dans la bouche du médium.

En même temps que la forme solide, on peut observer la forme vaporeuse de la substance ; elle sort alors de la surface du corps du médium sous une forme invisible et impalpable, sans doute à travers les mailles de son vêtement, et se condense à la surface de ce dernier. On voit alors comme un petit nuage qui s'agglomère en une tache blanche sur le sarreau noir, au niveau de l'épaule, de la poitrine ou des genoux. La tache grandit, s'étale, puis elle prend les contours ou les reflets d'une main ou d'un visage. Quel que soit son mode de formation, le phénomène ne reste pas toujours en contact avec le médium. On l'observe souvent tout à fait en dehors de lui. Les plus remarquables matérialisations que j'aie été à même d'observer sont celles qui ont été produites dans mon laboratoire, par Eva, pendant trois mois consécutifs, dans l'hiver de 1917-1918. Dans des séances bihebdomadaires, faites-en collaboration avec Mme Bisson, M. le médecin Inspecteur général Calmette, M. Jules Courtier, M. Le Cour, nous avons obtenu une série de documents du plus grand intérêt. Nous avons vu, touché, photographié des représentations de visages et de têtes, formées aux dépens de la substance originelle. Ces représentations se sont faites à nos yeux, les rideaux constamment entrouverts. Tantôt elles provenaient de l'organisation d'un cordon de substance solide issu du médium, tantôt elles provenaient, par formation progressive, d'un brouillard de substance vaporeuse condensée au-devant du médium, ou à ses côtés.

Dans le premier cas, on voyait fréquemment, sur la matérialisation terminée, des rudiments plus ou moins importants du cordon original de substance.

Les formes matérialisées, dont les photographies ont été présentées dans ma conférence sur *la physiologie dite supra normale* étaient remarquables à divers points de vue.

1° Elles avaient toujours les trois dimensions. J'ai pu m'en assurer, dans le cours des séances, par la vue et plusieurs fois par le toucher. Le relief est d'ailleurs évident dans les clichés stéréoscopiques que j'ai pu prendre.

- 2° Les divers visages de cette série présentaient quelques analogies, avec de grandes variétés :
- Variétés dans les traits de la physionomie ;
  - Variétés dans les dimensions de la forme, plus petites que nature mais de grandeur variable d'une séance à l'autre, et dans le cours d'une même séance ;
  - Variétés dans la perfection des traits, tantôt très réguliers, tantôt défectueux ;
  - Variétés dans le degré de matérialisation, parfois complet, avec rudiments de substance ; parfois seulement ébauché.

J'appelle l'attention sur l'intérêt, à tous points de vue, des rudiments de substance. L'importance des rudiments, en embryologie métapsychique est comparable à leur importance en embryologie normale. Ils sont les témoins de l'origine et de la genèse des formations.

Les formes avaient d'autant plus d'autonomie qu'elles étaient mieux matérialisées. Elles évoluaient autour d'Eva, parfois assez loin d'elle... Inutile de dire que les précautions habituelles avaient été prises rigoureusement pendant les séances en mon laboratoire. En entrant dans la salle des séances, où je pénétrais seul dans l'intervalle, le médium était, devant moi, entièrement déshabillé, revêtu d'un maillot complet que l'on cousait dans le dos et aux poignets. La chevelure, la cavité buccale étaient visitées par moi et par mes collaborateurs, avant et après les séances. On faisait asseoir Eva à reculons dans le fauteuil d'osier du cabinet noir ; ses mains restaient toujours visibles et tenues en dehors des rideaux ; une lumière très suffisante éclairait constamment la salle des séances. Je ne dis pas seulement : « Il n'y a pas eu de fraude. » Je dis : « Il n'y avait pas possibilité de fraude<sup>127</sup>. » Du reste, je ne saurais trop le répéter ; presque toujours les matérialisations se sont faites sous mes yeux et j'ai observé toute leur genèse et tout leur développement.

Les formations organiques bien constituées, ayant toutes les apparences de la vie sont assez souvent remplacées par des formations incomplètes. Le relief manque fréquemment et les formes sont plates. Il arrive qu'elles soient partiellement plates et partiellement en relief. J'ai vu, dans certains cas, une main ou un visage apparaître plats, puis sous mes yeux, prendre les trois dimensions, soit incomplètement, soit complètement. Les dimensions dans le cas de formations incomplètes, sont quelquefois plus petites que nature. Ce sont parfois de véritables miniatures.

Le caractère incomplet des formations, au lieu de se manifester par une altération dans les dimensions de grandeur, de largeur ou d'épaisseur, se présente assez souvent sous la forme lacunaire. Les matérialisations sont de forme normale, trois offrent des lacunes dans leur structure. Le docteur de Schrenck-Notzing, en prenant des photographies stéréoscopiques simultanément de face de profil et de dos, a vu que, généralement, les premières sont seules à révéler une matérialisation complète ; la région dorsale restant à l'état d'amas de substance amorphe<sup>128</sup>. Il a observé également, parfois, dans les régions même bien matérialisées, des vides, soit laissés tels quels, soit dissimulés sous un revêtement uniforme de substance.

J'ai fait personnellement la même remarque. Il n'est pas douteux que les voiles flottants, les turbans et ornements analogues dont se revêtent si souvent les fantômes ne masquent des déficiences ou des lacunes de leur organisme néoformé. Il y a du reste toutes les transitions possibles entre les formations organiques complètes et incomplètes ; et les changements, encore une fois, s'effectuent souvent sous les yeux des observateurs. A côté de ces formations complètes ou incomplètes, il faut

---

<sup>127</sup> Je suis d'ailleurs heureux de déclarer qu'Eva a toujours fait preuve, en ma présence, d'une probité expérimentale absolue. La résignation intelligente et dévouée avec laquelle elle se soumet à toutes les contraintes et subit les épreuves vraiment pénibles de sa médiumnité méritent, de la part des hommes de science dignes de ce nom, une sincère et grande reconnaissance.

<sup>128</sup> Ceci explique bien l'expression employée par Miss Lind ai Hageby : « Une forme matérialisée sans dos », observation faite par elle au cours de séances de matérialisations, en Amérique. Voir plus haut. Note de l'auteur.

signaler une catégorie bizarre de formations. Ce sont moins des organes que des imitations plus ou moins réussies ou plus ou moins grossières d'organes. Ce sont de véritables simulacres. On peut observer tous les simulacres, simulacres de doigts, n'ayant de cet organe que la forme générale, sans chaleur, sans souplesse, sans articulations ; des simulacres de visages semblant des images, des découpages ou des masques, <sup>129</sup> des touffes de cheveux adhérentes à des formations indéfinies, etc.

Les simulacres, dont l'authenticité métapsychique est indéniable (et ce point est capital), ont déconcerté et troublé maints observateurs. « On dirait, s'écriait M. de Fontenay, qu'une sorte de génie maléfaisant se moque des observateurs. »

En réalité, ces simulacres s'expliquent facilement. Ils sont le produit d'une force dont le rendement métapsychique est médiocre, qui dispose de moyens d'exécution plus médiocres encore et qui fait ce qu'elle peut. Elle réussit rarement, précisément parce que son activité, orientée hors de ses voies habituelles, n'a plus la sûreté que donne, dans l'acte physiologique, l'entraînement biologique normal.

Il faut noter d'ailleurs, pour bien comprendre ce qui se passe alors, que la physiologie normale présente elle-même parfois aussi ses simulacres. A côté des formations organiques bien venues, des productions fœtales accomplies, il y a des fausses couches, des monstruosité, des représentations aberrantes. Rien de plus curieux, à cet égard, que ces néoplasies bizarres, appelés kystes dermoïdes, dans lesquels on retrouve des cheveux, des dents, des organes divers, des viscères et même des formations fœtales plus ou moins complètes. Comme la physiologie normale, la physiologie dite supra normale a ses produits bien venus et ses produits avortés, ses monstruosité, ses productions dermoïdes. Le parallélisme est complet.

Un phénomène aussi curieux, au moins, que l'apparition des formations matérialisées, c'est leur disparition. Cette disparition est parfois instantanée ou quasi instantanée. En moins d'une seconde, la formation dont la présence avait été constatée par la vue et le contact, disparaît.

Dans d'autres cas, la disparition se fait par degré. On observe le retour à la substance originelle puis à la résorption de la substance dans le corps du médium, comme elle en était sortie et avec les mêmes modalités. Dans d'autres cas enfin, on voit la disparition se faire peu à peu, non par retour à la substance, mais par diminution progressive des caractères sensibles. La visibilité de la formation diminue lentement ; les contours de l'ectoplasme pâlisent, s'effacent et tout disparaît.

Pendant tout le temps que dure le phénomène de matérialisation, la formation est en rapport physiologique et psychologique évident avec le médium. Le rapport physiologique est parfois appréciable sous forme d'un mince cordon de substance qui relie la forme au médium et qu'on peut comparer au cordon ombilical qui relie l'embryon à la mère. Même lorsqu'on ne voit pas le cordon, le rapport physiologique est toujours intime. Toute impression reçue par l'ectoplasme se répercute au médium et réciproquement. L'extrême sensibilité réflexe de la formation se confond étroitement avec celle du médium. Tout prouve en un mot, que l'ectoplasme, c'est le médium même, partiellement extériorisé. Je ne parle, bien entendu, qu'au point de vue physiologique, car je n'envisage pas, en ce moment, le côté psychologique de la question.

## 2. *L'unité de substance organique.*

Le premier terme est relatif à la constitution même de la matière vivante. L'examen de la physiologie supra normale confirme à ce point de vue l'examen approfondi de la physiologie normale ; ils tendent tous deux à établir la conception de l'unité de la substance organique. Dans nos expériences, nous avons vu, avant tout, s'extérioriser du corps du médium une substance unique, amorphe, d'où dériveraient ensuite les diverses formations idéo-plastiques. Cette substance

---

<sup>129</sup> Ce sont ces simulacres qui, photographiés, ont conduit diverses personnes à supposer que le médium employait des images découpées pour simuler des ectoplasmes. (Note de l'auteur.)

unique, nous l'avons vue maintes fois, je le répète, s'organiser sous nos yeux, se transformer sous nos yeux. Nous avons vu une main sortir d'un amas de substance ; une masse blanche devenir un visage ; nous avons vu, en quelques instants, la représentation d'une tête, faire place à la représentation d'une main ; nous avons pu, par le témoignage concordant de la vue et du toucher, percevoir le passage de la substance organique, ayant momentanément tous les attributs de la vie, représentation complète en chair et en os, suivant l'expression populaire. Nous avons vu ces représentations disparaître, se fondre en la substance originelle puis se résorber en un instant dans le corps du médium. Donc dans la physiologie supra normale, il n'y a pas, comme substratum des formations organiques diverses des substances diverses, substances osseuse, musculaire, viscérale, nerveuse, etc., il y a simplement de la substance, la substance unique, base, substratum de la vie organisée.

Dans la physiologie normale, il en est exactement de même ; mais cela est moins apparent. C'est cependant évident dans certains cas. Le même phénomène, nous l'avons dit, qui se passe dans le cabinet noir des séances se passe dans la chrysalide close de l'insecte.<sup>130</sup>

L'histolyse réduit en grande partie ses organes et ses parties diverses en une substance unique, substance destinée à matérialiser les organes et parties diverses de la forme adulte. C'est le même phénomène dans les deux physiologies. L'assimilation est légitime et elle est complète. A cette conception de l'unité de matière organique, on ne saurait rien opposer, sinon des apparences.

L'apparence de la physiologie banale, de l'expérience journalière d'abord, cette apparence ne prouve rien et nos observations démontrent péremptoirement qu'elle est purement illusoire. Puis il y a l'apparence physico-chimique. Elle est tout aussi trompeuse.

Sans doute, les analyses de la substance manquent. L'impossibilité morale de faire subir au médium, extériorisant sa substance, une amputation qui pourrait le blesser grièvement ou le tuer, nous arrêtera toujours. Nous ignorons donc la constitution exacte de cette substance. Est-elle décomposable en les différents corps simples que l'on trouve dans le corps de l'être vivant, carbone, oxygène, hydrogène, azote, fer, phosphore ? Réalise-t-elle l'unité atomique absolue ? Nous n'en savons rien. Peu importe. Ce qui est essentiel, c'est qu'elle réalise l'unité biologique.

*Conclusion.* Tout se passe en biologie comme si l'être physique était essentiellement constitué par une substance primordiale unique, dont les formations organiques ne sont que de simples représentations.

### 3. *L'évidence d'un dynamisme supérieur.*

Le deuxième terme est inclus dans la nécessité d'admettre l'existence d'un dynamisme supérieur, organisateur, centralisateur et directeur. La nécessité de cette notion ressort de toutes nos connaissances physiologiques.

Nous avons dit que seule la notion de ce dynamisme permet de comprendre l'organisation vitale, la forme spécifique, l'édification de l'organisme, le maintien de la personnalité et les réparations organiques. Nous avons vu surtout la notion de ce dynamisme supérieur imposée par l'étude du développement embryonnaire et post-embryonnaire et spécialement par l'étude des métamorphoses. Enfin nous l'avons vu définitivement et absolument démontrée par les dématérialisations et les rematérialisations de l'insecte dans sa chrysalide ou du médium dans le cabinet noir. Là, plus de doute possible, plus de discussion possible : les faits prouvent que les molécules constitutives du complexe organique n'ont pas de spécificité absolue ; que leur

---

<sup>130</sup> Le docteur Geley est revenu ailleurs sur l'identité que l'on peut établir entre le processus de l'histolyse et celui des formations ectoplasmiques en voie d'organisation.

Cf. notamment du même auteur : *La physiologie supra normale. L'histoire de l'insecte et la philosophie métapsychique. Ectoplasmie et clairvoyance.* (Note de l'auteur.)



spécificité relative leur vient uniquement du moule dynamique ou idéal qui les conditionne, qui en fait de la substance viscérale, musculaire, nerveuse, etc., et leur attribue une forme, une situation et une fonction définie. Tout se passe, en un mot, dans la physiologie mentale ou supra normale, comme si le complexe organique était édifié, organisé, dirigé, et maintenu par un dynamisme supérieur. »

Ces diverses observations, dues à de nombreux investigateurs dignes de foi, viennent confirmer ce que nous disions plus haut : à savoir que le médium est le principal générateur de l'ectoplasme, cette substance dont se sert un dynamisme intelligent aux fins de produire des représentations physiologiquement organisées.

Il importe maintenant de rechercher quelle peut être l'origine profonde de cette substance primordiale. Mais la solution de ce problème capital exige tout d'abord l'examen des divers aspects de ce que nous avons appelé ailleurs <sup>131</sup> : « la constitution occulte de l'homme ». Et comme nous avons consacré à cette question un important chapitre, nous nous bornerons à rappeler très sommairement ici quelques indications qui aideront à l'intelligence de ce qui va suivre.

Pour l'occultiste, l'homme (Microcosme) apparaît comme une représentation complète du Cosmos (Macrocosme), en sorte qu'on doit retrouver en lui une correspondance complète, intégrale, des corps, éléments et principes qui forment l'essence, le substratum et l'enveloppe matérielle de l'Univers. Il n'y a donc pas divorce entre la nature et l'homme, et celui-ci s'y encastre de façon complète.

Ceci conduit à admettre – si l'on adopte la division septénaire – que l'individualité humaine comporte sept éléments, qui trouveront leur correspondance dans les sept mondes (ou plans d'évolution) du Cosmos, subdivisés eux-mêmes en sept sous-plans.

Le corps physique de l'homme comprend donc sept états de la matière : un état solide, un état liquide, un état gazeux, plus quatre états éthériques. Des noms divers ont été donnés à ces éthers différenciés. La cosmogonie rosicrucienne, en partant de l'éther le plus voisin de l'état gazeux, les désigne par les termes suivants : Ether chimique, éther vital, éther réflecteur, éther lumière. La littérature théosophique emploie volontiers les termes : Etat éthérique, état super éthérique, état sous-atomique, état de l'atome physique ultime.

Les trois éléments inférieurs (solides, liquides, gazeux) forment le corps somatique (matière grossière), les quatre éthers, le corps éthérique (ou double éthérique, ou encore corps vital). Ce dernier, bien que ne tombant pas sous nos sens (à moins de facultés supra normales de perception) fait tout de même partie du véhicule physique. C'est ce corps (ou double éthérique) qui, au moment de la mort, s'échappe du corps somatique, emportant avec lui les Principes supérieurs de l'être : corps astral, corps mental, corps spirituel.

Le Moi (Ego) est ce qui, dans l'homme, éprouve le sentiment de la continuité, de la permanence ; il est l'enveloppe du Soi spirituel, reflet de la monade divine. Il illumine le corps mental, siège des opérations de l'intellect. Le corps astral illumine le corps éthérique. Il lui infuse les forces et lui dispense les schémas (modèles) suivant lesquels ce dernier informe le corps physique. Le corps éthérique, élément formateur du corps grossier, assure chez ce dernier la conservation de la forme, autrement dit, la cohésion des matériaux de provenances diverses dont se compose le véhicule physique pendant l'incarnation. Le corps physique comprend la structure proprement matérielle de l'individu ; son existence est tributaire des substances du monde objectif. En lui, agissent les mêmes forces que dans le règne minéral. Il est, en fait, une portion de l'univers.

L'homme est donc un être qui vit à la fois sur deux mondes : l'un visible, l'autre invisible ; un être

---

<sup>131</sup> Cf. *La mort cette inconnue*.

qui existe simultanément sur plusieurs plans de la nature, en sorte que s'il était en notre pouvoir d'éliminer de son corps les atomes solides, liquides et gazeux qui le constituent, il n'en occuperait pas moins une place dans l'espace, et cette forme hyper physique apparaîtrait comme un duplicata exact du corps de chair, reproduisant trait pour trait ses caractéristiques.

C'est la raison pour laquelle le corps éthérique : le fantôme de l'homme est aussi visible pour le clairvoyant expérimenté que le sont, pour le commun des mortels, les solides, les liquides et les gaz. Il constate par exemple que deux courants de fluides sont en rapport étroit avec la circulation nerveuse : l'éther nerveux qui, partant du cerveau, circule le long d'une sorte d'enveloppe entourant chaque nerf, puis le fluide vital, capté au dehors, et entraîné par le courant nerveux. En outre, ces énergies de matière subtile rayonnent autour du corps et participent aux éléments qui constituent l'aura, en sorte que l'homme s'entoure d'une atmosphère vibrante qui ondule plus ou moins loin dans l'espace.

Le corps éthérique n'est donc pas une abstraction ; il est semi-matériel. C'est un système de forces, ou une trame énergétique, dans le réseau de laquelle viennent s'insérer et s'ordonner les éléments de la matière grossière. Le dynamisme de ce corps subtil agit en tant que force plastique et force de croissance ; c'est lui qui, en étroite collaboration avec le corps astral, organise et vitalise le corps tel qu'il apparaît à nos sens normaux.

De nombreuses expériences ont montré que dans les phénomènes de dédoublement (bilocation) ce corps, qui apparaît comme plus ou moins substantiel, peut agir mécaniquement sur la matière, et cela avec d'autant plus de force qu'il est plus complètement extériorisé ; les corps opaques (murs, portes, etc.) ne constituent pas pour lui un obstacle. Dans la transe cataleptique, il abandonne complètement le corps physique n'y étant plus relié que par un courant vital, ce qui explique l'insensibilité qui en résulte pour le sujet, car sans le corps astral, entraîné avec lui durant cet exode, il ne peut y avoir de perceptions sensorielles.

Lorsque le corps éthérique s'échappe ainsi du corps somatique, il emporte avec lui une plus ou moins grande quantité de substance organisée, et donne lieu à ce que les métapsychistes appellent l'ectoplasme, qui se révèle ainsi comme le substratum de la matière organisée ; il serait en somme au protoplasma ce que ce dernier est au corps physique. Le corps éthérique brille d'une lumière propre qui émane de lui-même, en sorte que pour le clairvoyant le corps physique s'assombrit au fur et à mesure que le corps éthérique se condense en s'extériorisant ; nous sommes ainsi appelés à voir dans cette luminosité, de l'énergie vitale matérialisée, puisque dans les formes organisées le corps éthérique est le détenteur de la vie. Ce qui permet de comprendre pourquoi dans les phénomènes de matérialisation les apparitions sont plus ou moins lumineuses avant de prendre une apparence plus sombre, plus matérielle.

Signalons en passant que le clairvoyant qui assiste à une séance d'ectoplasmie, perçoit l'ectoplasme avant que cette substance n'ait atteint un degré de densité qui la rende visible pour chacun. Il est des cas où des formes matérialisées furent signalées par tel ou tel assistant alors que les autres ne virent rien, ou ne remarquèrent les formes qu'ultérieurement, une fois qu'elles se furent revêtues d'atomes matériels grossiers.

A Paris, au cours d'une séance où se manifestait dans l'obscurité – assez brutalement du reste – une Entité masculine, dont nous sentîmes plusieurs fois la forte poigne, notre voisine, douée de clairvoyance, nous décrivit en détail l'apparence physique du fantôme.

La physiologie classique ne tient aucun compte des éléments subtils de l'architecture de l'homme ; elle part du protoplasma, mais ne remonte pas au-delà. C'est le grand mérite des métapsychistes d'avoir cherché à mettre en évidence l'existence de ces substances invisibles et de confirmer, par l'observation directe, ce qu'affirme la science occulte, qui se base aussi bien sur une tradition millénaire que sur ses propres observations.

Nous avons montré plus haut que l'ectoplasme était connu des alchimistes. Il convient de faire également remarquer que l'on trouve dans l'œuvre d'Emmanuel Swedenborg des indications qui se rapportent certainement à ces véhicules hyper physiques qui informent et vitalisent le corps somatique durant la vie terrestre. Les termes dont il se sert sont difficiles à mettre en parallèle avec la terminologie des auteurs modernes, mais on pressent tout de même qu'il y a des analogies évidentes.

Pour Swedenborg, le point de contact entre l'énergie psychique et l'énergie physique se trouve dans la région du Cosmos qu'il appelle le milieu élémentaire. C'est le mouvement ondulatoire de ce milieu impondérable qui offre prise à l'influx spirituel, par l'intermédiaire de tissus organiques invisibles qui individualisent, pour ainsi dire, une portion du milieu universel correspondant à chaque être vivant. Cette sorte de trame invisible des êtres, les découpe en quelque sorte du milieu ambiant et les en distingue, exactement comme le fait la forme visible par rapport au milieu matériel. Ce sont ces tissus organiques invisibles qui, formés de substances intermédiaires entre le spirituel et le matériel – et provenant de l'immense réservoir d'énergie qu'est le Cosmos – permettent à l'Esprit d'agir sur le plan physique.

Les substances qui servent ainsi de lien entre les deux pôles (supérieur et inférieur) de l'être, sont éminemment plastiques ; c'est-à-dire qu'elles sont capables de recevoir immédiatement l'empreinte des représentations formelles de l'âme, et de façonner l'organisme ; en outre, elles captent l'énergie radiante du milieu ambiant et la transforment en énergie vitale (fluide vital). Sans l'appoint de ces ondes cosmiques, absorbées par les tissus ultra-microscopiques du limbe, l'âme ne saurait atteindre directement le corps, car toute cause principale, dit Swedenborg, a besoin d'une cause instrumentale pour produire son effet sur le plan de la matière inerte.

Cette notion du rôle idéo plastique et morphologique attribué par Swedenborg aux substances et aux forces intermédiaires est capitale ; malheureusement pour nous, on a peine à saisir le sens exact donné par l'auteur à ce qu'il appelle le limbe, les membranes, les fibres, le fluide, etc.

Les quelques citations suivantes seront tout de même de nature à donner une idée des conceptions de Swedenborg en ces matières.

« La véritable doctrine de l'organisme repose sur les maximes suivantes :

- 1) rien ne vit dans le corps excepté le fluide animal (f. spirituosum). Les fluides qui en dérivent ne vivent que dans la mesure où ils contiennent le fluide animal d'une manière normale et déterminée.
- 2) Afin que ce fluide puisse manifester sa vie d'une manière active, il faut qu'il soit contenu dans une fibre, grâce à laquelle son activité pourra être correctement déterminée. Par conséquent, il n'y a rien dans l'organisme qui soit capable d'agir comme cause efficiente, si ce n'est la fibre, conjointement avec son fluide.

Sans un fluide dans les fibres, rien, dans le royaume animal ne saurait ni commencer ni progresser suivant l'ordre, la loi, la forme et la vie qui lui sont propres... Or, il ne saurait y avoir de doute qu'une sorte de fluide, ou quelque essence supérieure, parcourt les fibres ; il s'agit seulement de savoir quel nom il convient de lui donner. D'habitude on l'appelle esprit animal et on le compare à une humeur excessivement subtile, d'une fluidité et d'une perfection telles qu'elle est capable de parcourir les fibres invisibles (avec la puissance de l'éclair). Le fluide le plus subtil étant la cause instrumentale (de l'organisme), doit être appelé l'esprit et l'âme de son corps... c'est pourquoi nous l'appellerons fluide animal (ou fluide animique). Pour que le fluide puisse exister, il lui faut absorber une nourriture choisie, tirée des atmosphères célestes ; il lui faut, en quelque sorte, absorber les nectars de l'éther. Le fluide ainsi produit parcourt les fluides... quand celle-ci est ébranlée sur un certain point, elle vibre de part en part, jusqu'à l'extrémité opposée. Le mouvement commencé se propage au moyen d'ondes subtiles et très rapides, grâce à la présence de l'esprit (fluide) dans la fibre. »

Le passage suivant laisse apparaître l'identité des membranes et des fibres, d'une part, et d'autre part celle des vibrations et du fluide.

« Les membranes sont constituées de manière à permettre au fluide élémentaire de les traverser librement, elles et leurs points de contact. En effet, l'élément est la seule chose qui puisse transmettre le mouvement, les membranes n'étant par elles-mêmes que passives. Elles sont toutefois formées de façon à recevoir le mouvement du milieu élémentaire qui les entoure, milieu dont elles reproduisent les vibrations par sympathie ou résonance. Ce qui plus est, elles agissent, par réciprocité, sur la portion de l'élément qu'elles circonscrivent. Voilà pourquoi les mouvements ondulatoires ou vibratoires des éléments, vitalisés en vertu de leur incorporation dans les limites de l'organisme, constituent dans le sens le plus réel, cet esprit animal (ou fluide animal) qui obéit aux ordres de l'âme, et qui produit tout ce qui est désiré conjointement par le corps et par l'âme.

L'âme est la force et la substance informante par excellence. Mais comme l'âme ne saurait descendre sans intermédiaire dans les ultimes agrégats et les reflets de son corps, il s'ensuit que, immédiatement après l'âme, dans l'ordre descendant des forces et des substances, vient le fluide animal, ensuite le fluide nerveux, puis le sanguis candidus et le sang rouge... ce dernier étant en quelque sorte l'âme corporelle dans son petit univers particulier...

Les fibres s'adaptent avec empressement aux modes correspondant à la nature et aux décrets de l'âme, et ceci, infiniment plus vite que la fibre musculaire ne s'adapte aux différentes formes de l'action, sous l'empire des déterminations de la volonté consciente, plus promptement que les mots du langage ne se conforment aux pensées de celui qui parle, voire même plus rapidement que l'oiseau ne prend son vol...

Si l'âme désincarnée devait descendre du ciel sur la terre, elle pourrait revêtir en un instant la forme humaine, car la nature universelle est formée de façon à servir de cause instrumentale à la vie spirituelle, c'est-à-dire de façon à pouvoir en adopter la forme, chaque fois que l'âme le commande... La raison en est que l'ensemble de la forme (organique) provient de l'âme tandis que les éléments (nécessaires à la formation du corps) sont empruntés immédiatement aux atmosphères ambiantes et disposés suivant la forme des organes. Dans l'air et dans l'éther il y a une quantité de particules pouvant servir à composer immédiatement la matière d'un tissu organique. Il y a là des principes matériels perpétuels qui rendent possibles de pareilles compositions. »

Pour Swedenborg, la forme du corps préexiste dans l'âme à l'état qualitatif, c'est-à-dire sous forme de représentation idéale ; celle-ci est directement enregistrée par les substances plastiques du limbe, pour être transmise ensuite, par leurs soins, aux éléments matériels, qui seuls conféreront à l'organisme une existence quantitative stable et durable.

En effet, les substances et les forces du limbe (fibre simple et fluide animal, provenant tous deux des atmosphères impondérables) sont immédiatement soumis à l'action idéo plastique de l'âme, ce qui leur permet d'en reproduire instantanément les représentations. Ces substances étant éminemment plastiques, sont en elles-mêmes neutres au point de vue formel. En d'autres termes, elles sont indifférentes aux formes qu'elles revêtent. Leur nature consiste à ne pas avoir de forme particulière, mais à pouvoir au contraire revêtir n'importe quelle forme imaginée par l'âme, en sorte que les substances dont se compose le limbe, en vertu de leur extrême malléabilité, se plient à toutes les métamorphoses, se dissociant spontanément pour se réunir instantanément en un nouvel assemblage.

Qui ne voit dans ces conceptions du grand voyant, et malgré certaines obscurités de la terminologie, les rapports certains qui apparentent le limbe (membranes et fibres) aux substances protéiformes, infiniment responsives, qui génèrent les formes instables des productions ectoplasmiques.

A remarquer que l'essence élémentale, manifestation de l'essence monadique<sup>132</sup> durant certaines étapes de son évolution – et dont on trouve la mention constante dans la littérature théosophique – n'est certainement pas sans présenter également d'étroites analogies avec le milieu élémentaire d'Emmanuel Swedenborg. Cette essence, actuellement sur la branche descendante de l'évolution – c'est-à-dire vers la matérialisation complète, telle que nous le révèle le minéral – ne possède aucune forme particulière, bien que se manifestant par un mouvement rapide et perpétuel, mais, la moindre perturbation la transforme instantanément en une foule d'images mobiles et changeantes, qui apparaissent, s'agitent et disparaissent, telles les bulles à la surface de l'eau en ébullition.

Une simple pensée passagère y détermine des apparitions fugitives, dont la stabilité et la durée sont fonction de l'énergie dont était dotée cette pensée, en sorte que si cette dernière est l'opération d'une volonté énergique et persévérante, l'essence élémentale, par son extraordinaire plasticité et sa merveilleuse adaptation, créera réellement une entité (ou image) artificielle, capable d'être perçue par un clairvoyant. Cette essence est également influencée par les phénomènes vibratoires de la Lumière astrale, réservoir de toutes les formes, passées, présentes et futures.

A voir avec quelle délicate exactitude l'essence élémentale répond à la moindre sollicitation de nos pensées et de nos désirs ; et si l'on songe, d'autre part, qu'elle pénètre, atome par atome, les éléments constitutifs de la matière organisée,<sup>133</sup> on conçoit qu'elle ait un rôle à jouer dans les phénomènes de la médiumnité physique, et en particulier dans la genèse et l'évolution des formes dont se servent temporairement les apparitions, sous l'action d'un dynamisme conscient qu'éclairent les ressources de l'intelligence et les richesses mnémoniques conservées intégralement par l'Ego.

---

<sup>132</sup> L'essence monadique est une émanation de l'Esprit divin projeté dans la matière.

<sup>133</sup> « Il existe, dit Rudolf Steiner, une essence fondamentale de l'état terrestre matériel, et toute substance n'en est que la densification. » Et ailleurs, le grand occultiste dit encore : « Toute substance est de la lumière condensée. »

## Chapitre IX - L'indépendance physique et intellectuelle des formes matérialisées

Nous devons maintenant rechercher quel est le possesseur de ce dynamisme intelligent, dont nous parlions plus haut, et qui s'avère l'organisateur avisé de la substance ectoplasmique. Doit-on, comme d'aucuns le supposent, l'attribuer uniquement au subconscient du médium ; ou bien se pourrait-il qu'une volonté étrangère, autonome, intervienne, à laquelle reviendrait le soin de s'emparer de l'ectoplasme pour s'en constituer momentanément un véhicule matériel ?

Hors les cas où le fantôme résulte d'un simple phénomène de dédoublement, nous avons vu que, par la photographie, les moulages et les empreintes – sans parler de l'observation visuelle – il a été possible de mettre en évidence les différences notables qui existent entre le médium et le fantôme : différences de sexe et de taille ; différence dans la forme du visage et des membres, dans la couleur des yeux et des cheveux, etc., etc., autant de traits caractéristiques qui valent, ici-bas, pour l'identification juridique.

Notons enfin que les Entités qui se manifestent apparaissent avec les particularités ou les difformités physiques qui les distinguaient d'autrui en ce monde.

Nous avons vu que la fille de Mme F. Marryat, morte en bas-âge, portait sur le côté gauche de la lèvre supérieure une ablation demi-circulaire laissant à découvert la gencive, comme si un morceau de chair avait été coupé par le passage d'une balle ; en outre, la joue était tordue à tel point que si le bébé avait vécu, ses dents n'auraient pu percer, car les molaires se seraient trouvées sur le devant. Or c'est avec cette malformation anatomique qu'elle apparut tout d'abord à sa mère.

Dans la relation que nous avons donnée de l'apparition à M. Sherman d'un insulaire des îles du Pacifique, nommé Billy Mar, le désincarné est reconnu grâce à la description qu'il fit d'une chute, dans laquelle il se blessa au genou, lequel resta tuméfié par la suite. A cette séance, dit le témoin : « Il plaça ma main sur son genou qui se trouva être matérialisé avec cette même tuméfaction endurcie qu'il avait conservée durant sa vie. »

M. Pond assistant à une séance avec Mme Allen (médium), sa défunte épouse apparut et après s'être entretenue un instant avec lui, vint au milieu du cercle auquel le mari la présenta, tout comme cela se pratique habituellement en société ; elle toucha la main à plusieurs personnes, causa un instant encore avec son mari, puis se retira dans le cabinet.

M. William Foster, un des assistants, ayant observé que cette apparition avait une démarche particulière, M. Pond expliqua qu'on avait été obligé, lorsqu'elle était jeune encore, de lui faire amputer une jambe, et que, depuis cette époque, elle avait dû se servir d'un membre artificiel.

A la séance suivante elle permit à MM. Foster et Jules Carrol d'examiner, au travers de son vêtement, le membre amputé. Tous deux constatèrent que la jambe était coupée à quelques pouces au-dessous du genou.

La main d'enfant dont le Dr Nichols obtint un moulage dans la paraffine, accusait une légère difformité qui permit à la mère de reconnaître, sans le moindre doute, la main de son enfant.

Nous avons relaté plus haut une séance au cours de laquelle un ami défunt de Mme Florence Marryat, John Powles, se matérialisa devant elle. Il avait eu, de son vivant, le poignet gauche démis en jouant au cricket. « Laissez-moi toucher votre poignet », dit-elle, et immédiatement, sa main fut placée sur l'os déformé.

De tels faits, qui pourraient être relevés en grand nombre, établissent l'indépendance physique du fantôme par rapport au médium. D'autre part, ils pourraient donner à penser que des désincarnés conservent dans l'Au-delà indéfiniment les infirmités dont ils ont pu être affligés sur cette terre. Mais tel n'est heureusement pas le cas. Le rappel de ces déformations est destiné uniquement à se faire reconnaître.

Allan Kardec dit à ce sujet, d'après les indications qu'il a reçues du monde invisible : « Les Esprits agissent sur les fluides spirituels à l'aide de la pensée et de la volonté. Car pensée et volonté sont à l'Esprit ce que la main est à l'homme. Par la pensée ils impriment aux fluides telle ou telle direction ; ils les agglomèrent, les combinent et les dispersent ; ils en forment des ensembles ayant une apparence, une forme, une couleur déterminée ; ils en changent les propriétés comme un chimiste change celles des gaz ou d'autres corps, en les combinant selon certaines lois. C'est le grand atelier ou laboratoire de la vie spirituelle... C'est ainsi par exemple qu'un Esprit se présente à la vue d'un incarné, s'il est doué de la vue psychique, sous les apparences qu'il avait de son vivant à l'époque où on l'a connu. Il se présente avec le costume, les signes extérieurs – infirmités, cicatrices, membres amputés, etc. – qu'il avait alors. Ce n'est pas dire qu'il ait conservé ces apparences ; non, certainement non, car, comme Esprit, il n'est ni boiteux, ni manchot, ni borgne, ni décapité ; mais sa pensée se reportant à l'époque où il était ainsi, son périsprit (corps astral) en prend instantanément les apparences, qu'il quitte de même dès que sa pensée cesse d'agir... »

Voici encore des messages plus récents, donnés par un désincarné tombé au champ d'honneur en 1915, sur le front français<sup>134</sup> ; messages qui confirment l'enseignement d'Allan Kardec.

*Message du 20 septembre 1918.* Combien vous réalisez mal ce qu'est un Esprit ! Pour vous, c'est soit un spectre effrayant et hideux, soit un être vague, vaporeux, presque inexistant. Il est évident que c'est en général sous l'une de ces formes que se manifestent ceux qui désirent se montrer, mais cela, c'est le reflet de nous-même, incomplètement matérialisé, dans la forme favorable à attirer l'attention de celui qui nous voit.

Le hideux fantôme a son but, aussi bien que l'apparition lumineuse et exquise ; comme je te le dis, ceci est un reflet. Mais certains d'entre nous se montrent plus semblables à notre condition présente, et l'on peut les toucher, sentir la chaleur de la vie dans leurs membres solides. Le Christ leur (aux disciples) a montré la trace des clous, et c'est dans un but semblable que nous apparaissions avec les vêtements – voire les infirmités – dont vous vous souvenez : c'est pour nous faire reconnaître de vous...

*Message du 8 avril 1919.* Je t'ai expliqué qu'il nous était loisible de nous matérialiser (ce qui est toujours une sorte de déchéance momentanée). Mais un autre moyen nous est accessible : le pouvoir de nous montrer, ce qui signifie : éclairer notre lanterne ; cette phrase triviale t'expliquera ce que je veux dire. Nous nous illuminons nous-même pour nous rendre visibles...

*Message du 12 juillet 1919.* Il faut vous rappeler que nous n'avons pas besoin de nous matérialiser pour nous montrer aux amis des sphères inférieures ; il suffit de nous rendre visibles. Même aux yeux de ceux qui sont encore sur la terre, il y a deux manières de nous manifester : nous pouvons produire de la matière analogue à la vôtre, et aussi, tout simplement, nous faire voir. Ceci reste possible dans toutes les sphères que nous parcourons...

*Message du 28 août 1919.* Ici, les pensées, les effluves spirituels prennent, lorsque le cas est nécessaire, une forme que les hommes, malgré leurs yeux infirmes, arrivent à discerner objectivement...

L'observation a montré que le fantôme peut se manifester par l'intermédiaire de divers médiums – parfois à plusieurs années de distance – sans perdre ses caractères morphologiques.

De tels faits montrent également avec pertinence qu'il n'y a pas identité physique entre le fantôme et le médium. Si parfois une certaine ressemblance a pu être constatée entre ce dernier et le fantôme – ce qui, en de nombreux cas, a donné lieu à de fausses accusations de fraude – cela s'explique par le fait que le véhicule éthérico-astral du médium est précisément la matière dont use

---

<sup>134</sup> Cf. *Lettres de Pierre*. Paris, Fischbacher.

temporairement le fantôme pour créer son propre véhicule dense : sa matière éphémère.

Quant à l'indépendance intellectuelle, elle s'affirme de différentes manières : traits de caractère qui persistent au cours des ans, souvenirs personnels, témoignages d'affection et de tendresse envers des parents ou des amis restés ici-bas. Car c'est, le plus souvent, l'affection qui ramène auprès de nous ceux qui nous ont devancés ; aussi quelle joie témoignent ces visiteurs de l'autre monde lorsqu'ils arrivent à se faire reconnaître !

Il est des cas où le fantôme s'entretient avec le médium éveillé, s'exprime en langues étrangères, inconnues de ce dernier, donne enfin des écrits dont le graphisme reproduit exactement ce qu'il était du vivant du scripteur.

Il faut tenir compte aussi du fait que dans de nombreux cas ces mystérieux messagers se montrent au courant de nos affaires les plus intimes, nous rappellent des faits depuis longtemps oubliés, nous entretiennent même de choses à venir dont l'exactitude se vérifiera ultérieurement. Considérer tout cela comme une production subconsciente du médium, ou relevant des restes fluidiques de personnalités posthumes, comme le supposent d'aucuns, nous paraît dépasser les bornes de l'absurde.

Pour clore ce chapitre, il reste à relater une remarquable expérience qui montre combien s'avère étroite la collaboration des vivants et des morts dans certaines manifestations. Nous empruntons cette relation à M. Pierre-Emile Cornillier qui en a donné une traduction résumée en français <sup>135</sup>:

C'est à la sagacité de M. Desvarreux-Larpenteur – un spirite compétent et de vieille date – que nous devons la connaissance de ce très beau cas. En ayant lu un compte-rendu dans une revue de Chicago, *The Progressive Thinker*, du 8 janvier 1927, il vit de suite l'enseignement nouveau et valable qu'il contenait pour nous. Cependant, avant d'engager sa confiance, M. Desvarreux crut nécessaire de s'informer de la qualité du rapporteur et voulut obtenir de sérieuses garanties.

Une première réponse justifiant son intérêt, il poursuivit l'enquête et, après maintes peines et avec une ténacité qui lui donnent droit, certes, à notre gratitude, il réussit enfin à rassembler un ensemble de témoignages – lettres de références, déclarations légalisées, dépositions des témoins, etc. – nous permettant la plus complète assurance sur l'authenticité des faits.

Ces témoignages étaient sans aucun doute indispensables. Un esprit critique n'aurait pu s'en passer pour accorder son attention à l'expérience d'une étrangère en un lointain pays, alors même que cette expérience apportait des renseignements précieux sur le mécanisme de l'un des plus mystérieux phénomènes de la métapsychique : la matérialisation.

Mais, heureusement, cette étrangère, Mme Mary C. Vlasek, est une personnalité fort connue et hautement estimée dans les cercles d'études de Californie. Pasteur, c'est-à-dire présidente de la *Première Eglise spiritualiste* de Los Angeles, où elle habite, elle est aussi vice-présidente de *l'Association des spirites de l'Etat de Californie*. Et c'est cette qualité qui lui a fait conférer à plusieurs reprises l'honneur d'être déléguée comme représentant aux Congrès spiritualistes des Etats-Unis.

Mme Vlasek est actuellement dans sa 59<sup>me</sup> année. Dès sa jeunesse elle eut des perceptions super normales, mais – peut-être en raison d'une mère catholique fervente ? – ce n'est qu'à l'âge de 38 ans qu'elle se mit à étudier les doctrines spirites et à exercer ses facultés personnelles.

La télépathie l'occupa d'abord, puis bientôt après se développa sa clairvoyance, et elle put, tout en conservant sa conscience normale, voir et décrire ce qui se passait au loin. Elle voulut alors employer ses forces à la guérison des malades et plus particulièrement des obsédés, qu'elle arriva souvent, paraît-il, à délivrer. Enfin ce fut son entraînement méthodique au dédoublement volontaire ; et c'est cet entraînement qui lui a permis de réaliser la belle expérience, objet de cet article.

---

<sup>135</sup> Cf. *Revue spirite*, N° de nov. 1929, pp. 487-494.



Désignée pour représenter la *Californie au Congrès des Associations spiritualistes des Etats-Unis*, de 1926, qui devait se réunir à Toledo (Ohio), elle fut instamment sollicitée par plusieurs membres du groupe qu'elle préside de renouveler une expérience déjà tentée et partiellement réussie l'année précédente alors qu'elle se rendait au *Congrès de Milwaukee* (octobre 1925), – à savoir : se dégager au cours du voyage et produire une manifestation dans une des réunions du groupe – réunions comportant un médium dit « à porte-voix », Mme Lucie Webb, et un médium à matérialisations, Mme Z. J. Allyn.

Il fut donc convenu que durant le trajet d'environ septante heures, nécessaires pour atteindre Toledo, Mme Vlasek essaierait de se manifester une première fois à la fin du jour de son départ, le 27 septembre, à la séance de Mme Webb, et une seconde fois le lendemain 28 à celle de Mme Allyn.

Partie le matin de Los Angeles par F « *Union Pacific Railway* », Mme Vlasek ne se prépara à l'expérience du soir qu'en réduisant son alimentation au minimum. Au moment de la séance (et en tenant compte de la différence d'heure déjà établie par la marche du train) elle se retira dans son compartiment et procéda à son dégagement suivant sa méthode habituelle, visant comme but le lieu de réunion du médium à porte-voix. Qu'elle ait réussi à manifester sa venue par des attouchements et par quelques paroles dites avec le porte-voix, nous devons le croire, les témoignages étant formels à cet égard. Mais comme cette expérience, toute intéressante soit-elle, ne nous apprend rien de nouveau, je ne m'attarderai pas à l'analyser... et tout de suite passerai-je à la seconde, celle du 28 septembre au soir : « Mme Vlasek se retira à 21 h. 50 (heure du train, à ce moment dans l'Utah). Après s'être dégagée, en concentrant sa volonté elle atteignit le lieu de réunion convenu ; chez Mme Rosebrook, 335 E. 35th. Street, Los Angeles. En entrant dans le Cercle, elle eut l'impression d'être en retard. (Effectivement, la séance était déjà avancée.) Aussi passa-t-elle immédiatement dans le cabinet médiumnique, où elle vit, dit-elle, un grand nombre d'Esprits, quelques-uns dans le haut, d'autres en dehors des rideaux, attendant avec l'espoir de se matérialiser. »

Parmi les Esprits réunis, l'un, une femme, qui semblait être l'Esprit-guide souhaita la bienvenue à l'intruse, ajoutant : « Mais vous êtes une mortelle, vous ne pouvez que regarder. »

Mme Vlasek examina alors le médium, Mme Allyn, et la vit profondément entransée, son corps raidi, à demi couchée dans le fauteuil. Puis son intérêt se porta sur les phases successives de l'opération en cours. Trois Esprits, qu'elle appelle les Esprits chimistes – s'y employaient activement. L'un, de taille élevée et à la peau foncée, un second petit et âgé, mais de race blanche, et le troisième également petit, mais de teint sombre comme le premier.

Le travail du premier fixa tout d'abord son attention : Se tenant à l'entrée du cabinet, il agitait constamment ses bras, semblant recueillir une substance gris-bleuâtre, vibrante et se formant un peu comme des vagues de chaleur, qui était produite par les assistants humains de la réunion. Mais quoique cette substance contournât tout le cercle comme une sorte de bande, l'apport des assistants était inégal. Certains même ne fournissaient rien.

La bande partait de M. Allyn, assis à droite du cabinet, et, suivant le groupe, arrivait à la gauche du cabinet ayant progressivement augmenté de volume au prorata de la contribution de chacun. A sa naissance, sous le genou droit de Mme Allyn, elle n'avait guère que cinq centimètres de largeur sur quinze d'épaisseur, et à son aboutissement elle atteignait à peu près trente centimètres sur quarante-cinq. C'est cette bande de substance qui, pénétrant dans le cabinet médiumnique, à environ soixante centimètres du sol, était recueillie par le premier Esprit chimiste.

L'observatrice remarqua que dans le cercle même des humains, plusieurs Esprits travaillaient à régler la production des donneurs, de façon à maintenir une sorte de constante dans le courant vibratoire. Quand le premier Chimiste avait amassé la quantité voulue de substance, il la passait au

second qui l'écoulait sur la base du crâne et sur la nuque du médium, où elle pénétrait. Et, correspondant à cette pénétration, une matière blanche émanait du menton, de la gorge, et de la poitrine du médium.

Cette émanation, qui semblait une substance plus condensée, était alors employée par le troisième Chimiste pour recouvrir l'Esprit à matérialiser. Au fur et à mesure que l'opérateur faisait ce travail de placage sur la forme fluïdique, il recommandait impérativement au patient de concentrer sa pensée sur la partie à matérialiser. « Pensez à vos traits ! A votre visage ! Pensez à vos yeux : Pensez à la forme que vous aviez sur terre ! Pensez avec netteté et précision. Pensez à vos bras ! etc.. » Et, peu à peu, suivant que la concentration de la pensée se portait sur telle ou telle partie du corps, celle-ci se construisait et devenait matérielle.

Et de même pour la parole : aucun son ne se produisit, malgré ses efforts, jusqu'au moment où elle reçut d'un membre du cercle une vibration fortifiante qui la rendit capable de parler. Elle put dire : « Me voici... Je suis Mme Vlasek. »

Tous les assistants transportés se levèrent et l'entourèrent, s'assurant que c'était bien leur aimée présidente, et tous l'entendirent ajouter : « Notez l'heure, regardez bien quelle heure il est... Je vous salue tous... Je suis heureuse que l'on m'ait accordé ce privilège de me matérialiser. Continuez la bonne besogne... »

Brusquement, un choc l'arrêta : L'impression d'un coup à la poitrine, coupant sa respiration, et elle eut à peine la force de dire : « Je n'ai plus de souffle... Adieu... »

C'était la conséquence fâcheuse de l'un des assistants, le Dr H. Turner qui, voulant obéir à l'avis de Mme Vlasek de noter l'heure bien exactement, augmenta brusquement l'éclairage de la pièce afin de pouvoir mieux écrire. Le choc avait été si violent qu'elle perdit toute conscience et, malheureusement pour nous, ne pût suivre le mécanisme de sa dématérialisation.

Cependant, revenue à l'état de double fluïdique, il lui fut encore possible d'observer quelques phases ultérieures de la séance. D'après ses souvenirs, la substance émanée du médium, après avoir servi à la matérialisation, reprend sa densité primitive et retourne à l'anneau gris bleuâtre fourni par les assistants. Les matérialisations commencent à se dissoudre avant leur retour dans le cabinet, et dans le court instant nécessaire pour leur passage, la plus grande partie de la substance a déjà disparu. Ce qui reste rampe sur le sol et va rejoindre la bande grise et vibrante.

Après cette extraordinaire expérience, Mme Vlasek, revenue à son corps physique, éprouva une sorte de reconnaissance et révérente exaltation ! – que put constater la personne qui l'accompagnait dans son voyage, en écoutant son récit.

D'autre part, les témoins de ce prodigieux phénomène furent si enthousiasmés de sa réussite qu'ils envoyèrent un télégramme exprimant leurs sentiments à Mme Vlasek, au Congrès de Toledo.

Il faut remarquer que les témoignages apportés par les assistants non seulement viennent corroborer les souvenirs de Mme Vlasek mais encore ajoutent aux quelques phrases prononcées plusieurs mots oubliés par elle dans son compte-rendu. M. P. E. Cornillier a fait suivre son article de l'appendice que voici : « Je crois bon de donner ici un aperçu du dossier constitué par M. Desvarreux, dossier qu'il tiendra toujours à la disposition des personnes qualifiées et sérieusement intéressées dans l'étude du cas :

– Une lettre de l'Honorable juge Stivers, Président de *l'Association spiritualiste de l'Etat de Californie*, certifiant que l'expérience mise en cause a été l'objet d'une enquête approfondie et a été reconnue véridique dans tous ses détails, et se portant garant d'autre part de la haute probité de Mme Vlasek.

– Une lettre de M. Joseph Whitwell, Président de *l'Association Nationale des Etats-Unis*, donnant sa garantie personnelle sur le caractère, l'honorabilité et la situation morale de Mme Vlasek, et y joignant une appréciation sur la compétence du juge Stivers et la confiance que l'on peut accorder

à son opinion.

– Une lettre de l'éditeur-directeur des revues *Reason, quarterly*, et *The Pulpit, quarterly*, M. B.F. Austin dont l'autorité dans toutes les questions spiritualistes est reconnue. Cette lettre, sorte de message, proclame la valeur de Mme Vlasek, son admirable dévouement et la bienfaisante influence qu'elle exerce depuis plus de quinze années dans les Associations spiritualistes des Etats-Unis.

– Une lettre du secrétaire de l'*Association nationale spiritualiste des Etats-Unis*, M. Strack, à même fin que les précédentes.

– Plusieurs lettres de Mme Vlasek au sujet de ses expériences.

– Une déclaration de la personne qui occupait le même compartiment que Mme Vlasek dans le train de Los Angeles à Toledo, miss Sadie Johnson, affirmant qu'au cours du voyage sa compagne lui fit le récit de ses expériences de dédoublement.

– Une copie du télégramme envoyé par les assistants de la séance du 28 septembre 1926, à Mme Vlasek, au Congrès de Toledo, – télégramme déclarant qu'elle fut reconnue par tous.

Cette remarquable expérience montre combien il est nécessaire de s'assurer d'une étroite collaboration entre les deux mondes pour obtenir les hauts phénomènes de la médiumnité, car il en est parmi ceux-ci qui ne peuvent se produire que moyennant une longue préparation, aussi bien de ce côté-ci du voile que de la part des collaborateurs invisibles ; ceux qui se livrent à l'investigation des phénomènes psychiques le savent bien, pour l'avoir entendu dire maintes fois par ces derniers. Certain passage de la lettre ci-dessous, que nous adressait, le 14 mars 1935, Mme D. B., le laisse clairement entrevoir :

Cher Monsieur,

Il y a cinq à six ans, je fréquentais, ainsi que mon mari, le *groupe spirite Leroy*, à Reims, qui avait un extraordinaire médium à matérialisations. Une fois par semaine, M. Leroy endormait Mlle Henriette, marchande de légumes de 38 ans, humble fille au cœur simple et bon, dont les dons permettaient l'apparition de nombreux fantômes, qui chantaient, dansaient, parlaient pendant deux ou trois heures.

Il y en eut, en un seul soir, jusqu'à vingt-deux, dont deux simultanément : un grand et un petit. Il se produisait des apports, on nous prodiguait des conseils, etc., bref, une vie interpénétrée des vivants et de ceux qu'on appelle improprement les morts...

Un soir, alors que je me trouvais près d'un malade que les Entités soignaient par fluides, une apparition d'allure juvénile et gracieuse, le corps nu jusqu'à la ceinture, une étoffe drapée autour de sa taille, la tête jeune et frisée comme un agneau, à la façon d'un Saint-Jean, s'approcha de moi et me dit : « Charlotte, voici ton guide. » « Oh ! qu'il est beau ! » s'exclama-t-on... Je le revis une dizaine de fois sous une apparence fluidique, autrement beau...

– Huit dépositions faites devant un officier ministériel (noms et adresses donnés) par des témoins du phénomène, dépositions contenant des remarques individuelles toutes concordantes, etc.

– M. Desvarreux m'a communiqué, d'autre part, les comptes rendus de diverses expériences dues à Mme Vlasek et fort intéressantes.

« Mais je n'ai cru devoir présenter aux lecteurs de cette Revue que celle qui nous apportait des enseignements réellement nouveaux et de grande valeur pour la compréhension du phénomène. »

Puis, je renonçai à me rendre à Reims, mais souvent il me disait et me faisait écrire d'avance ce qui se passerait ; mon mari emportait le papier et la séance se déroulait point par point selon ce qui m'avait été prédit...

## Chapitre X - La compénétration de la matière

Les investigateurs de la phénoménologie psychique ont maintes fois constaté que des objets qui ne se trouvaient pas dans la salle – celle-ci toutes portes et fenêtres closes – y étaient transportés, ou encore disparaissaient mystérieusement pendant la transe du médium. Tout se passe comme si la matière des murs, des portes et des fenêtres n'offrait aucune résistance au passage de corps solides. Nous avons constaté déjà, au chapitre de l'écriture directe, que des écrits avaient été obtenus dans des boîtes hermétiquement fermées.

Il est arrivé aussi que le médium, bien qu'emprisonné dans une cage, ait été retrouvé hors de celle-ci, sans qu'aucune trace d'effraction n'ait pu être constatée à la suite de ce phénomène prodigieux. Nous avons relaté plus haut le cas observé par le docteur Gibier, qui reçut dans ses bras le médium évadé de sa cage. Un phénomène en tout point analogue s'est produit, à Gênes, devant le Dr Sanguinetti qui nous l'a rapporté. Le médium fut trouvé étendu sur le sol, au-devant de la cage dans laquelle il avait été enfermé.

Le marquis de Centurione, très fort médium, au cours d'une séance dans une des salles du château de Millesimo, disparut mystérieusement, et, après de longues recherches, fut retrouvé dans un des communs du château, où il sortit de transe sans savoir par quel moyen il avait été transporté en cet endroit. Phénomène analogue au transport de Mme Guppy de sa chambre dans une autre maison de Londres, raconté par Alfred Russel Wallace, et à celui des enfants de Ruvo cité par Lombroso. Au cours d'une séance, dit Mme Frindoni-Lacombe, nous avons exprimé le désir qu'une rose fut transportée dans la galerie voisine. Et en effet nous trouvâmes cette fleur sous une table, bien que toutes les portes fussent fermées à clé.

Voici maintenant un témoignage du pasteur Haraldur Nielsson : « En dehors de l'expérience qui consistait pour nous à toujours voir se déplacer des objets dans la pièce où nous tenions nos séances, nous obtînmes plusieurs fois ce phénomène : de la matière solide traversant de la matière solide. » Je vais donner un exemple. C'était un soir où la puissance du médium était extraordinairement grande. Les Esprits-contrôles nous proposèrent de tenter l'expérience suivante : Aller chercher un objet dans une maison de la ville et l'apporter sur la table dans la salle de séance, à travers les toits et les murs. Ce n'est que lorsque le médium fut tombé en transe et sans connaissance, que nous choisîmes la maison d'où l'objet devait être apporté, afin d'exclure l'hypothèse que le médium avait pu avoir cet objet sur lui. Nous proposâmes aux Contrôles le choix entre la maison de l'évêque et celle d'un médecin bien connu. Les Esprits-directeurs choisirent celle du médecin, parce qu'Indridason avait été souvent chez l'évêque. Tout aussitôt nous entendîmes des coups frappés, comme jamais je n'en ai entendu avant et après. Après que ces coups eurent duré un moment, il y eut une pause pendant laquelle les Contrôles nous avisèrent qu'ils avaient tiré l'objet de la maison du médecin par le toit.

Après la pause, les coups frappés reprirent, et un court instant passé, fut déposé sur la table un grand bocal, dans lequel il y avait plusieurs oiseaux dans de l'alcool. On téléphona immédiatement au docteur pour savoir si ces choses lui appartenaient. Il affirma que non. Le médium qui s'était réveillé et qui se trouvait dans la salle, fut de nouveau entransé, et l'un des Esprits-guides déclara avec une grande insistance que c'était exact : il avait lui-même enlevé le flacon d'une armoire à habits peinte en jaune, dans une chambre de la maison du docteur, où précisément un vieux monsieur, assis, était en conversation avec deux autres hommes. On communiqua ceci au médecin, et après que celui-ci eut fait des recherches, tout se révéla exact : le beau-père du docteur était assis dans une pièce où se trouvait l'armoire, en conversation avec deux étrangers. Le flacon appartenait

au neveu du médecin, et avait disparu de l'armoire. Les Esprits-contrôles l'avaient – un corps solide – à travers le toit et les murs – autres corps solides – apporté sur notre table<sup>136</sup>.

Le pasteur Bénezeck a relaté une expérience analogue réalisée avec le même succès. Sur la demande qui avait été faite au guide invisible, un objet conservé dans une vitrine du musée de la ville, dont la porte fermée était démunie de sa clef, fut déposé dans la salle des séances. Au lendemain de cet apport on put constater la place laissée vide dans la vitrine. Quelques jours après, il fut annoncé à M. Bénezeck et à ses collègues du cercle que l'objet serait remis à sa place par la même voie. En effet, déposé dans la salle des séances, il disparut tout aussi mystérieusement. Une seconde visite au musée permit de constater ultérieurement, qu'il avait repris sa place habituelle dans la vitrine. Celle-ci n'avait pas été ouverte, affirma le gardien, qui, comme l'on pense, n'avait pas été mis au courant de l'expérience projetée.

C'est un phénomène analogue qui se produisit, lorsque le Dr Chazarain rentra en possession de deux chapelets qui avaient été déposés dans le cercueil d'une fillette.

Au musée Changery-Pap, à Budapest, dans lequel ont été réunis un grand nombre d'objets obtenus au cours d'expériences médiumniques, figure le sommet d'une croix de marbre gris qui vint s'abattre dans la salle des séances le 8 août 1932, au moment précis où entra le médium Molnar. Ce fragment pesait 9 kg.200. Deux jours après cette manifestation, des membres de la société découvrirent la pierre tombale d'où il provenait. C'était une croix érigée dans un ancien cimetière abandonné, situé à six cents mètres de la salle des séances. La cassure était toute fraîche ; la pierre rigoureusement la même, et le fragment apporté le 8 août s'adaptait exactement au pied brisé.

Ce passage de la matière à travers la matière a donné lieu à des suppositions. A une question posée à feu W. Stead concernant la manière dont on devait envisager cette compénétration des corps matériels, il fut répondu comme suit : « Je vais essayer avec une aide, celle de W. Crookes, car ceci est assez difficile pour moi seul à expliquer correctement. Si vous tracez sur une feuille de papier deux carrés vous dessinez deux figures à deux dimensions et ces deux figures il vous est impossible de les superposer, vous ne le pouvez que par la pensée, mais dans la réalité vous ne pouvez prendre le carré A pour le porter sur le carré B. Mais, si vous découpez avec des ciseaux vos deux carrés A et B, il vous sera possible à volonté de mettre A sur B ou B sur A.

Pourquoi ? Parce que vous aurez ajouté à chaque carré une dimension en plus de la longueur et de la largeur ; vous aurez ajouté une troisième dimension : l'épaisseur ou hauteur qui, en l'occurrence, est l'épaisseur de la feuille de papier dans laquelle vous avez découpé vos carrés et ainsi donné une nouvelle propriété à la matière.

Si maintenant nous considérons deux dés à jouer qui sont des corps à trois dimensions, nous constatons que chaque dé à jouer occupe une portion de l'espace et qu'il est impossible de faire occuper aux deux dés à jouer, en même temps, la même portion de l'espace.

En physique terrestre on dit que deux corps ne peuvent, en même temps, occuper une même portion de l'espace. Vous pouvez mettre vos deux dés l'un à côté de l'autre, l'un sur l'autre, mais vous ne les ferez pas entrer l'un dans l'autre.

Vous constatez aussi que plongés dans un liquide ou dans un gaz, les deux dés repoussent les molécules du liquide ou du gaz pour se faire leur place, mais que le liquide ou le gaz n'occupe pas, en même temps, la même place que les dés. Ainsi donc les corps à trois dimensions ont chacun leur place distincte dans l'espace. Et lorsqu'il s'agit d'un mélange comme l'eau et le vin, chaque molécule d'eau et chaque molécule de vin conserve sa place dans l'espace, comme des grains de sable blancs mélangés à des grains de sable rouges conservent la leur ; mais vous ne voyez pas une molécule de

---

<sup>136</sup> Voir plus haut, au chapitre des formes matérialisées.

vin entrer dans une molécule d'eau, ni un grain de sable blanc entrer dans un grain de sable rouge. Ils restent à côté les uns des autres.

Dans les combinaisons chimiques, il se produit des transformations complètes dans la structure des corps et ceci est différent des mélanges. On pourrait comparer une combinaison chimique à la construction d'une maison mi-partie brique et mi-partie pierre, en supposant qu'on ait emprunté la brique à une maison en briques et la pierre à une maison en pierres, maisons qu'on aurait démolies pour en bâtir une troisième composée des éléments des deux premières, et différant des deux autres comme aspect et comme architecture.

Je dis ceci pour qu'il n'y ait pas confusion entre l'idée de mélange et de combinaison qui sont deux choses très différentes. Maintenant, qu'est la quatrième dimension ? C'est une dimension qui permettrait à nos deux dés à jouer d'entrer l'un dans l'autre. Cette dimension se manifeste dans les états supérieurs de la matière physique et est une qualité constante de la substance astrale. En effet, deux ou plusieurs corps construits en substance astrale ont la possibilité d'occuper la même partie de l'espace tout en conservant toute leur intégrité. Ils peuvent de même occuper la même partie de l'espace que les corps construits avec de la substance physique. C'est ainsi que le corps éthérique ou double physique du corps organique occupe la même place dans l'espace que ce dernier et c'est ainsi que le corps astral occupe à la fois la même place que le corps éthérique et le corps organique et c'est également ainsi que les vivants dédoublés et les défunts passent à travers les murailles et que les phénomènes d'apports sont possibles. Pourquoi la substance physique et la substance astrale sont-elles si différentes ? Ceci tient à leur structure qui n'est pas la même.

La substance physique est extrêmement complexe et chaque corps physique possède son mode de représentation particulier. Le fer, le soufre, l'eau sont construits différemment bien que les éléments constructeurs qui leur servent de base soient les mêmes. Ces éléments sont de petits corps électriques : les électrons et les ions qui servent à bâtir les atomes sur le principe des systèmes solaires ; les atomes servent à bâtir les molécules et celles-ci constituent les corps simples ou les corps composés en s'agglomérant les uns aux autres. Les atomes et les molécules constituent des systèmes fermés ; c'est-à-dire qu'atomes et molécules peuvent être représentés par de petites sphères, ainsi qu'on représente le système solaire avec le soleil au centre et les planètes tournant autour avec leurs satellites. Ces petites sphères, dont chacune forme un tout distinct, s'agglomèrent pour former les corps.

Ainsi l'atome de fer constitue un petit tourbillon ou une petite sphère d'activité électrique, possédant des qualités caractéristiques dues au nombre de ces éléments : la molécule de fer groupe un certain nombre d'atomes de fer dans un tourbillon ou sphère plus étendue ; enfin un morceau de fer est composé d'une myriade de molécules maintenues en cohésion par des forces particulières. Si le corps est un corps composé, la molécule groupe des atomes différents empruntés aux corps simples ayant servi à former la combinaison du corps composé.

Les groupements moléculaires présentent les trois dimensions, au même titre qu'une sphère pleine, une boule de cuivre par exemple, et bien qu'en définitive les ions et les électrons ne soient rien par eux-mêmes et qu'en dernière analyse, ils ne soient que des points sans dimensions, le tourbillon qu'ils créent est parfaitement défini et forme une zone électrique déterminée et qui ne peut être occupée par une autre sphère d'activité électrique analogue. C'est ainsi que deux molécules de fer<sup>137</sup> ne peuvent pas occuper la même place dans l'espace.

En vertu de phénomènes d'attraction et de répulsion moléculaires elles peuvent s'écarter (dilatation des corps) ou se rapprocher (contraction des corps) mais elles ne peuvent pas se confondre et par extension les groupements moléculaires qui construisent les différents corps physiques ne peuvent

---

<sup>137</sup> Deux petits tourbillons sphériques d'activité atomique.

pas davantage se confondre et s'interpénétrer.

Mais lorsque les particules atomiques cessent de former des systèmes fermés, il se passe d'autres phénomènes et ces corps peuvent occuper dans l'espace la même place que d'autres corps sans pour cela se confondre avec eux. Mais pour bien comprendre ceci, qui vraiment est assez difficile pour vous à saisir, il faut chercher un exemple, et cet exemple nous le prendrons dans la lumière.

Vous êtes, je suppose, dans une chambre où il y a une pendule sur la cheminée. Vous pouvez changer de place dans la chambre en regardant la pendule et vous verrez toujours celle-ci; vous la verriez également si vous pouviez mettre votre œil au plafond ou sur le parquet ; en effet, la pendule renvoie dans tous les sens les rayons lumineux qui la frappent et vous, en vous déplaçant, vous recevez tantôt un faisceau, tantôt un autre venant de la pendule et selon le faisceau que vous recevez la perspective change, mais la perspective est due à votre œil qui découpe un certain faisceau lumineux dans tous les rayons émis par la pendule. En réalité, l'image de la pendule, remplit la pièce. Il y aurait un œil dans chaque centimètre cube de la pièce, chaque œil verrait la pendule, il y verrait également les autres objets qui sont dans la pièce et dont les rayons emplissent aussi pour leur compte toute la pièce, et malgré cela les images ne se confondent pas sous vos yeux, et vous distinguez parfaitement la pendule des candélabres et ceux-ci de la glace qui est derrière ou des coupes qui sont sur la cheminée. C'est que la lumière ne constitue pas un système fermé comme les particules atomiques et les molécules. Aussi les rayons lumineux peuvent-ils s'entrecroiser sans se confondre, comme aussi les ondes hertziennes qui ondulent à l'infini.

Dans les états supérieurs de la matière physique on constate que les particules atomiques peuvent traverser les corps denses. Ceci est devenu courant (rayons X). La ténuité des éléments radioactifs leur permet de passer entre les petits systèmes sphériques composant les molécules physiques. Celles-ci, en effet, sont suffisamment écartées les unes des autres pour permettre ce passage et les attractions et répulsions moléculaires peuvent ne pas en être impressionnées. La substance astrale présente des analogies avec les états supérieurs de la substance physique. Les états les plus subtils de la substance physique forment le passage entre la substance des deux plans.

Cependant la constitution des éléments basiques de la substance astrale est moins complexe que les éléments basiques de la substance physique, fin d'autres termes, la structure des ions et des électrons de la substance astrale est moins complexe que celle des ions et des électrons du plan physique. Si vous pouviez percevoir la substance astrale, les formes qu'elle construit vous donneraient l'impression des images qui se forment sur le verre dépoli de la chambre noire photographique. Si vous regardez ainsi l'image lumineuse d'une colonnade de marbre avec des chapiteaux de bronze doré, l'impression lumineuse vous donnera la sensation que le fût de la colonne est en marbre et le chapiteau en bronze ; vous avez ainsi un effet lumineux dont la sensation vous renseigne sur les matériaux qui forment la colonnade dont l'image s'inscrit sur la plaque dépolie de la chambre noire photographique.

Sur le plan astral, par rapport au plan physique, les objets paraissent construits avec de la lumière et, en réalité, ils sont construits avec de la lumière. Mais tandis que la lumière physique est produite par certaines sources lumineuses naturelles ou artificielles, sur le plan astral la lumière est fonction des êtres, chaque être est une source naturelle de lumière et donne naissance à des vibrations lumineuses qui se traduisent dans l'ambiance par des formes et des couleurs analogues aux formes et aux couleurs de l'image lumineuse projetée sur le verre dépoli de la chambre noire. Les éléments qui constituent la substance astrale présentent une certaine variété qui par analogie permet de classer ces éléments en éléments lourds et en éléments subtils ; c'est-à-dire capables de répondre à des vibrations plus lentes ou plus rapides.

Les plus lourds de ces éléments correspondent par analogie à nos corps solides, les plus subtils aux éléments les plus subtils du plan physique. Mais ces éléments ne se combinent pas en construction

compliquée formant des systèmes fermés comme les atomes et les molécules physiques. Ils constituent des milieux vibratoires répondant à certaines excitations dont la source est d'origine psychique ; c'est-à-dire qu'ils servent à traduire des pensées ; une pensée étant une formule définie d'énergie spirituelle.

Les hommes qui ont voulu voir la vie dans la matière ont commis une erreur capitale. La vie n'est pas dans la matière. Elle est dans la Pensée ou Parole. Le Verbe est l'énergie par excellence et la matière n'est qu'un des vêtements du Verbe (Evangile de Jean).

Sur terre, vous voyez l'or physique, vous étudiez ses propriétés, sa densité, sa conductibilité, etc., mais vous n'allez pas plus loin. Or, l'or, l'argent, le soufre, l'oxygène, tous les corps connus et inconnus de la chimie, ne sont que la représentation sur le plan physique de l'or, de l'argent, du soufre verbal, c'est-à-dire de ces corps conçus d'abord subjectivement dans la pensée divine et réalisés ensuite dans les différents plans de la substance par le Verbe.

Le rythme, c'est le son, ou, si vous préférez, le rythme vibratoire d'un corps. Ce rythme est musical, et par ses vibrations produit les aspects des corps dans les différents plans de la substance. Chaque corps a son rythme ou mode vibratoire particulier. L'or astral est l'âme de l'or physique, mais il a lui-même une âme qui est l'or spirituel et qui engendre les vibrations primordiales. Celles-ci se manifestent dans l'astral et se matérialisent dans l'or physique. Tout ce qui existe dans le monde physique existe avant dans le plan qui renferme l'essence de tout ce qui se manifeste ensuite dans l'univers.

Pour en revenir au monde astral, la substance de ce dernier peut être rapprochée (par analogie) des rayons du spectre solaire. Les rayons rouges qui sont vibratoirement les plus lents correspondent aux corps lourds du plan astral et les rayons violets, qui sont les plus rapides, aux corps subtils du monde astral. L'or, le platine, qui sont des corps physiques lourds, se représentent dans la substance astrale par les rayons rouges du spectre, les gaz qui sont des corps légers par les rayons bleus, les corps plus subtils que les gaz par les rayons violets ou ultra-violets.

Comment les corps se différencieront-ils et se délimiteront-ils dans le monde astral ?

Par leur rayonnement. La pensée énergie or, par exemple, détermine par ses vibrations spirituelles des vibrations équivalentes dans le milieu transmetteur astral qui lui est propre. Et l'or astral se manifestera sous une forme lumineuse ayant l'apparence de l'or physique. Pour vous ce serait une simple image, mais pour l'être qui vit seulement avec le corps astral, les vibrations qu'il enregistre lui donnent non seulement l'impression image, mais aussi l'impression poids et l'impression dureté.

138

Pour vous, les formes du monde astral vous paraîtraient toutes construites avec de la lumière, et en réalité elles sont bien construites avec de la lumière, et ce qui détermine une forme, c'est la pensée qui a servi à la construire, que cette pensée soit celle d'un métal, d'un arbre, d'un animal ou d'un homme. En un mot, c'est l'être spirituel qui est dedans qui limite et détermine la forme astrale. Le pouvoir de la pensée est le créateur par excellence. Si vous pensez à une pomme, vous créez avec de la substance une pomme ; votre pensée est une forme d'énergie qui prend dans la substance astrale un aspect défini, et, dans le cas qui nous occupe, cet aspect sera celui de la pomme que vous aurez pensé et qui reproduira tout ce qui dans votre pensée qualifie une pomme (forme, couleur, saveur, etc.).

Le monde astral est peuplé des formes types : qui sont les pensées créatrices, évolutives et directrices de tous les corps physiques. Il est peuplé également des formes-pensées créées par les êtres humains qui répètent en petit ce que le Dieu-Créateur fait en grand. Ce que l'homme ne peut

---

<sup>138</sup> Il n'y a en astral qu'un seul mode de sensation et non plusieurs sens.



pas faire, c'est revêtir ses formes-pensées astrales d'un corps physique parce que le mode de passage d'une forme d'un plan à l'autre lui est caché, bien que ceci ait été approché dans certains phénomènes de matérialisation et d'apport. Il y a une clé à laquelle il ne peut toucher bien qu'elle soit aussi simple que la transposition d'un morceau de musique d'un ton dans un autre. Et dans la réalité, le phénomène est analogue (plus tard il sera dévoilé).

La quatrième dimension est la qualité propre à la substance astrale par rapport à la substance physique ; mais ceci ne veut pas dire que les corps astraux aient quatre dimensions ; ils sont comme les images lumineuses dont nous parlions précédemment et peuvent croiser leurs vibrations sans les confondre.

Deux dés à jouer en substance astrale pourront occuper le même point de l'espace et pour celui qui les percevra, il y aura deux sensations distinctes comme vous distinguez séparément les objets qui sont dans une chambre bien que leurs rayons s'entremêlent. Les corps dans l'astral produisent sur les habitants de l'astral des sensations analogues à celles que vous produisent les corps physiques. Ils ont les mêmes apparences que les corps physiques. Ce sont des doubles de ces derniers, construits avec de la lumière ainsi que les images produites par les miroirs concaves ou les lentilles ; seulement ces dernières sont des reflets et les autres des réalités.

Les images produites par les miroirs ou les lentilles n'ont pas d'essence spirituelle, tandis que toutes les formes astrales sont animées par une essence spirituelle, âme d'un être ou énergie-pensée émise par un être. Ceci est un aperçu bien faible du sujet. Il est très difficile de vous transmettre, par la différence des milieux, des idées semblables, et aussi par la difficulté de donner au médium l'exacte intuition, mais nous devons essayer de démolir la barrière, et à force de persévérance nous aurons des résultats<sup>139</sup>. »

---

<sup>139</sup> Message médiumnique donné par Mme Yyer. Sur la substance astrale voir aussi ce que nous en disons en divers passages de nos précédents ouvrages.)

## Conclusion

« Quand on est mort, c'est pour longtemps » ; « Les morts ne sont jamais revenus » sont des expressions populaires courantes. Elles témoignent d'une regrettable ignorance. C'est à en souligner la fausseté et à démontrer qu'il y a précisément des êtres morts qui se manifestent à nous – aussi bien chez les animaux que chez les hommes – qu'ont été consacrés nos quatre derniers volumes<sup>140</sup>. Convaincu, – comme l'a dit le grand chercheur que fut Charles Richet – que « les faits sont des maîtres auxquels il faut obéir », et qu'une doctrine qui ne tient pas suffisamment compte de ceux-ci reste sans valeur pour la solution des problèmes essentiels, nous avons cherché surtout à baser nos démonstrations sur des faits concrets. Nous ne prétendons pas imposer notre manière de voir à quiconque, mais, pour nous, après avoir beaucoup lu et expérimenté, il ne subsiste plus aucun doute en notre esprit, quant à l'existence d'un monde invisible, que l'on quitte à l'heure de la naissance, pour y retourner à l'heure de la mort.

Avec Emanuel Kant, nous croyons qu'en raison des liens étroits qui unissent l'homme au monde invisible, des relations constantes existent entre les deux mondes. Je suis enclin, a dit en effet l'éminent philosophe « à affirmer l'existence d'êtres non-matériels dans ce monde, et d'y classer ma propre âme. Les êtres non-matériels forment un ensemble que l'on pourrait appeler le monde immatériel, et un jour il sera démontré que l'âme humaine, pendant cette vie, est en communion constante avec tous les êtres immatériels de ce monde d'Esprits, sur lequel elle agit et duquel elle reçoit des impressions ».

Si, pendant de nombreuses années, nous nous sommes penchés sur ces problèmes, c'est parce qu'ils nous semblent devoir occuper la première place dans les préoccupations de tout homme soucieux de vivre le mieux possible en harmonie avec les lois de l'univers.

La vie et la mort ne prennent leur véritable signification que lorsqu'on s'est pénétré de l'ordre majestueux qui régit le Cosmos, et de l'admirable justice d'une loi qui veut que chacun récolte ce qu'il a semé, nous laissant par ailleurs le moyen d'atteindre à l'harmonie parfaite, autrement dit à la perfection, puisque – comme l'enseignaient les Pères de l'Eglise jusqu'au troisième siècle – le jeu des réincarnations en offre toutes les opportunités.

Mettre en évidence tout ce qui peut réconcilier l'homme avec la mort, et rendre à celle-ci son véritable visage, devraient être l'effort commun et le constant souci de la science et de la religion. Les observations scientifiques et les expériences de la vie mystique sont les deux piliers de base sur lesquels doit s'édifier le temple de la Vérité. Rejeter l'un ou l'autre, c'est construire sur le sable !

---

<sup>140</sup> *La mort, cette inconnue. – De la bête à l'homme. – Le monde invisible et nous* (en deux volumes). Consulter aussi : *Du sort des trépassés*.

## TABLE DES MATIÈRES

Introduction .....	2
Chapitre I - Les formes matérialisées.....	3
Chapitre II - Bioluminescence métapsychique.....	98
Chapitre III - Photographies et moulages de formes matérialisées .....	103
Chapitre IV - Empreintes et main de feu.....	121
Chapitre V - Diminution de poids et dématérialisation du médium .....	127
Chapitre VI - Vêtements et accessoires.....	130
Chapitre VII - Les liens qui unissent le médium au fantôme .....	140
Chapitre VIII - L'ectoplasme .....	147
Chapitre IX - L'indépendance physique et intellectuelle des formes matérialisées.....	165
Chapitre X - La compénétration de la matière .....	171
Conclusion.....	177